UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01471215 2

Toronto University Library

Presented by

Jnᵒ. Stanley Hill

through the Committee formed in

The Old Country

to aid in replacing the loss caused by

The disastrous Fire of February the 14th 1890

MATINÉES LITTÉRAIRES.

TOME PREMIER.

IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.

M547m

MATINÉES LITTÉRAIRES

COURS COMPLET

DE

LITTÉRATURE

MODERNE

PAR

ÉDOUARD MENNECHET.

TOME PREMIER.

PARIS

ANCIEN BUREAU
DU PLUTARQUE FRANÇAIS
17, RUE DUPHOT.

LIBRAIRIE DE
LANGLOIS ET LECLERCQ
81, RUE DE LA HARPE.

MDCCCXLVIII

PN
703
M45
1848
c.1

Nous n'entreprendrons point ici l'éloge du dernier ouvrage d'Édouard Mennechet. Outre que cet éloge ne serait pas à sa place, quelle louange pourrions-nous en faire qui parlât plus haut que le succès éclatant des leçons dont ce livre offre le recueil ? Il appartient d'ailleurs au public de juger désormais l'œuvre que nous mettons aujourd'hui dans ses mains : nous nous bornerons donc à rappeler quel fut l'homme dont la perte est si vivement sentie par tous les amis des lettres, et à dire quelle pensée le conduisit à fonder la chaire de littérature qu'il a occupée avec tant d'honneur pendant cinq années.

Édouard Mennechet fut, comme beaucoup d'autres bons esprits, frappé des difficultés que rencontrent, une fois entrés dans le monde, les jeunes gens désireux de compléter leur éducation littéraire. Ce ne sont, en effet, ni les cours de la Sorbonne, ni ceux

du Collége de France, relégués à l'extrémité de Paris, en dehors du cercle d'activité de cette ville immense, qui peuvent faciliter beaucoup leurs études. L'éloignement de ces deux grands centres de lumière n'est pas non plus, il faut l'avouer, l'unique obstacle. Quels que soient, d'ailleurs, les bienfaits du haut professorat et l'incontestable supériorité des hommes qui l'exercent aujourd'hui, l'usage adopté dans nos Facultés, d'étudier indifféremment tantôt l'une tantôt l'autre des principales époques littéraires, aujourd'hui le quinzième, demain le dix-septième, après-demain le seizième siècle, montre assez qu'il ne faut chercher là ni un enseignement rigoureusement méthodique, ni un corps de doctrine facilement saisissable.

En fondant les Matinées littéraires, Édouard Mennechet se proposa de remédier à l'insuffisance d'un pareil état de choses. Dans cette Sorbonne nouvelle, d'où les femmes ne furent point exclues, l'enseignement littéraire dut suivre une marche régulière, ayant pour point de départ et pour guide l'ordre chronologique, de telle façon que l'ensemble des cours, étroitement enchaînés l'un à l'autre d'année en année, formât une histoire complète des progrès des lettres et de la civilisation anciennes et modernes. Le professeur se préoccupa en outre de subordonner ses jugements, non-seulement aux saines règles du goût, mais aux purs préceptes de la

morale et de la religion, voulant que le cœur aussi bien que l'esprit de ses auditeurs tirât profit de ses leçons. Il dut encore, ayant à parler devant des femmes, s'étudier à traiter les questions de critique les plus délicates de manière à ne pas blesser la susceptibilité de cette partie de son auditoire. Pour tout dire enfin, il eut l'ambition de voir sortir de son enseignement un livre où la grandeur des aperçus littéraires et historiques fût constamment unie à la pureté de doctrine, à la réserve de langage les plus entières, un livre de nature à être mis dans toutes les mains sans exclusion d'âge ni de sexe.

Si d'un côté le dessein était noble et grand, l'entreprise, d'autre part, était périlleuse en proportion même de la grandeur du but et de la gloire attachée au succès. Mais, il faut le dire, Édouard Mennechet était mieux placé peut-être que nul autre pour tenter cette difficile épreuve. Adonné de bonne heure aux travaux littéraires et deux fois couronné par l'Académie française à un âge où d'ordinaire le goût est à peine formé; haut placé naguère dans la faveur de deux rois, dont le premier était bon juge du mérite; non moins recherché pour la noblesse et la rare honnêteté de son caractère que pour le charme et l'urbanité de son esprit; d'une constance de sentiments, dans les jours difficiles, et d'une fidélité, peut-être excessives, que ceux-là

même qui les déploraient ne pouvaient s'empêcher d'estimer et d'admirer; aimé de tous, parce qu'il était sans haine et sans hostilité contre les personnes, sans fiel et sans amertume dans ses regrets, il rencontra dans toutes les opinions la plus vive sympathie, lorsque, ruiné par une révolution qui lui offrit en vain de réparer le dommage causé à sa fortune, il retourna aux études de sa jeunesse, et consacra désormais à des travaux sérieux et utiles les ressources d'un esprit mûri par les événements plus encore que par les années. Il préluda, par la fondation d'un immense recueil, *le Plutarque français,* et par la publication d'une *Histoire de France* qui lui valut une troisième couronne académique, au travail qui devait être son dernier labeur et comme son testament littéraire. Tel fut, dès le début de son cours, le retentissement de la parole d'Édouard Mennechet, que l'enceinte où il professait devint trop étroite pour le public avide de l'entendre : pendant toute la durée de son enseignement, un auditoire choisi se pressa à ces conférences, dont le mérite était encore rehaussé par le charme tout-puissant d'une diction qui eût suffi à les rendre célèbres. Cependant le professeur n'improvisait point; et cette circonstance rendra le succès de ses leçons d'autant plus extraordinaire, aux yeux de ceux qui savent tout ce que la parole improvisée emprunte de puissance au sympathique échange d'impres-

sions et de sentiments qui s'établit incessamment entre l'orateur et l'auditeur. Entré tard dans la carrière oratoire et se méfiant de ses forces, Édouard Mennechet ne voulut pas livrer le succès d'une idée aussi utile, aussi féconde, au hasard d'un essai qui eût pu le compromettre; il prit le parti d'écrire et de lire toutes ses leçons. Nous nous félicitons aujourd'hui de cette méfiance, sans doute exagérée; car c'est à elle que nous devons de pouvoir donner sans altération ces brillantes études qui ont captivé, cinq années durant, un public dont la constance était plus douteuse que l'intelligence et le goût.

Les leçons que nous publions forment une histoire complète des productions littéraires de l'Europe moderne : elles embrassent les poésies celtiques, scandinaves, bretonnes et romanes; et les littératures française, italienne, espagnole, portugaise, anglaise et allemande, depuis leur origine jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. Aucun autre livre ne présente un pareil ensemble d'enseignement.

Tous les amis des saines doctrines littéraires s'applaudiront avec nous de ce que ce grand travail ait pu être achevé avant que la mort eût glacé la main qui l'avait entrepris. Ce fut aussi, nous voulons l'espérer, un motif de consolation pour Édouard Mennechet, dans l'instant que, si jeune encore, il quittait tant d'êtres aimés auxquels sa vie était si

nécessaire, de penser qu'il ne laissait point incomplète une œuvre où il avait attaché un juste espoir de renommée. — Que ne pouvons-nous trouver de même une compensation et un soulagement aux regrets et aux douleurs de toute sorte qu'il laisse après lui !

T. Hadot.

Juin 1846.

LEÇON I.

POÉSIES CELTIQUES.

Les littératures de la Grèce et de Rome nous apparaissent dans toute leur gloire dès les plus anciens monuments qu'elles nous ont laissés. Il en est ainsi de la littérature hébraïque. Là, c'est par l'Iliade, le plus beau des poèmes, que commence cette série de chefs-d'œuvre que la Grèce a légués à notre admiration; ici, c'est la Genèse, la plus grande, la plus sublime des histoires, qui est devenue la source féconde où se sont abreuvées, sans l'épuiser jamais, les plus hautes intelligences. Les lettres romaines elles-mêmes, dans leur trop servile imitation des lettres grecques, nous offrent tout d'abord, dans Plaute et Térence, deux poètes qui ne furent surpassés plus tard qu'en dehors de la carrière où ils étaient restés sans rivaux. On pourrait donc croire, à juger de la littérature de l'antiquité par ses monuments, que ce soleil s'est levé sans crépuscule et sans aurore, et qu'à l'obscurité la plus profonde a soudainement succédé la plus éclatante lumière. Telle a pu se révéler sans doute

l'inspiration à qui nous devons les livres saints. Le génie de l'homme s'y déploie avec une magnificence qui semble émaner de Dieu même, et la puissance divine a pu d'un mot illuminer l'esprit de l'homme, elle qui d'un mot avait créé la lumière. Mais telle n'a point été la destinée de l'esprit humain livré à ses seules inspirations; il a passé, comme le corps même qu'il habite, par tous les degrés que parcourt l'être qui naît à la vie, et ne devient homme qu'après une enfance souvent pénible et une jeunesse toujours laborieuse. Il s'est traîné long-temps sur la terre avant de pouvoir marcher droit en regardant le ciel; il a long-temps bégayé, balbutié des mots sans suite et sans valeur, avant de pouvoir s'exprimer avec clarté, avec élégance. C'est lentement que se sont développées les facultés dont il avait plu à Dieu de déposer le germe dans son âme. Les ténèbres qui l'environnaient ne se sont dissipées que peu à peu, et le soleil n'a lui à ses yeux qu'après un long enfantement de la lumière.

Ce qui est vrai du travail progressif qui se fait dans l'esprit humain, depuis son enfance jusqu'à sa maturité, l'est également, dans la vie d'un peuple, du développement de sa force, de sa puissance, de son génie dans les lettres et dans les arts. Nous savons qu'en Grèce, long-temps avant Homère, la poésie était cultivée par les Orphée, les Linus et d'autres encore; nous savons qu'à Rome, long-temps avant Plaute, de nombreux essais poétiques avaient été tentés pour élever la gloire littéraire de la république au niveau de sa gloire militaire; mais, comme aucun de ces monuments primitifs des littératures grecque et romaine n'est parvenu à la posté-

rité, sans doute parce qu'ils étaient peu dignes de ses regards, nous ne saurions aujourd'hui vous faire assister ni à la formation successive des deux langues qui sont devenues presque universelles, ni à la marche progressive des deux littératures qui ont en quelque sorte éclairé le monde, comme les deux astres qui tour à tour nous versent leur lumière.

Nous serons plus heureux dans l'étude des littératures modernes. Nous les verrons naître, grandir et atteindre le plus haut point de leur gloire, pour décroître ensuite, et peut-être mourir, comme tout ce qui a vie en ce monde. Quand on se rappelle pendant combien de siècles et par combien de peuples ont été parlées les langues grecque et latine, quand on voit à combien de chefs-d'œuvre littéraires elles ont donné naissance, on se demande avec étonnement comment il se fait que ces deux langues n'existent plus que dans les livres, et que la parole humaine ait oublié jusqu'à la manière de les prononcer; car le grec moderne ne ressemble pas plus à la langue d'Homère que l'italien à la langue de Virgile. C'est là peut-être ce qui les rend si universelles; c'est parce qu'elles n'appartiennent maintenant à aucun peuple qu'elles appartiennent à tous les peuples. L'admiration qu'ont fait naître leurs chefs-d'œuvre les a sauvées de l'oubli, et le respect qu'ils ont inspiré les a garanties de la profanation. Mais en cessant, pour rester pures de tout alliage, d'être les langues des vivants, elles n'ont point d'ailleurs renoncé à leur empire : elles ont présidé à la formation de toutes les langues modernes; en s'infiltrant dans tous les idiomes qui leur étaient étrangers, elles s'en sont

rendues maîtresses au point de détruire leur caractère primitif et même d'en couvrir l'origine d'un voile presque impénétrable. Lorsque les eaux d'une rivière viennent se perdre dans celles d'un fleuve, elles en changent la nature, sans conserver celle qui leur est propre : ainsi, de deux langues qui se fondent pour n'en former qu'une seule, la moins puissante est absorbée par l'autre, mais non sans lui faire subir des modifications qui la transforment presque entièrement. C'est à ce spectacle que nous allons bientôt assister.

Il est incontestable que l'Orient fut le berceau du genre humain ; la Genèse nous l'apprend, et si le témoignage de Moïse, écrivant sous la dictée de Dieu, ne suffisait pas aux incrédules, l'histoire des anciens peuples et les découvertes de la science moderne se chargeraient de les convaincre. Il n'est pas jusqu'au sol même de l'Orient qui n'atteste, par son épuisement, que le premier il a nourri la grande famille humaine. Les populations, toujours croissantes, entassées dans ces régions où la nature ne suffisait plus à leurs besoins, soumises d'ailleurs à un despotisme absurde et brutal, se répandirent d'Orient en Occident par le chemin du Nord, car la mer leur fermait les voies du Midi. Ces populations, abruties par la misère et l'esclavage, n'emportaient avec elles que des croyances incertaines et un langage informe, qui, sous un climat différent et avec un genre de vie opposé, devait nécessairement subir de nombreuses transformations. On n'est donc point étonné de trouver des analogies assez marquées entre les langues des peuples du Nord, telles que

le celte et le teuton, et plusieurs des anciennes langues de l'Orient. Ce qui, selon nous, ne prouve pas moins que la ressemblance du langage l'identité d'origine de ces populations du Nord et de l'Orient, c'est l'horreur de l'esclavage et l'amour de la liberté qui animent les races émigrantes de l'Asie. Elles y avaient trop long-temps souffert du despotisme pour que le souvenir de leurs maux ne restât pas gravé dans leurs âmes en caractères ineffaçables.

Ces populations se répandirent dans toutes les contrées du Nord, et ne s'arrêtèrent que devant la barrière alors infranchissable de l'Océan. Il est à croire cependant que quelques peuplades, plus hardies que les autres, franchirent, sur des glaçons ou par des routes inconnues aujourd'hui, l'étroit espace qui sépare les deux mondes, et que le continent américain leur dut son ancienne population. Mais, sans nous arrêter à des conjectures plus ou moins fondées, arrivons à ces temps, moins éloignés de nous, où nous pouvons porter un regard plus sûr et rencontrer des témoignages authentiques des travaux de l'esprit humain.

Le glaive de Brennus avait depuis long-temps inscrit le nom gaulois sur les murs du Capitole, lorsque Jules César entreprit la conquête des Gaules et l'accomplit en dix années, après une lutte qui ne prouve pas moins le courage des vaincus que le génie du vainqueur. Quelle était alors la littérature de ce peuple belliqueux? Voici ce qu'en rapporte Jules César lui-même, dans ses Commentaires :

« Dans toute la Gaule, dit-il, il n'y a que deux classes

d'hommes qui soient comptées pour quelque chose et qui soient honorées; car la multitude n'a guère que le rang d'esclave, n'osant rien par elle-même et n'étant admise à aucun conseil. La plupart, accablés de dettes, d'impôts énormes et de vexations de la part des grands, se livrent eux-mêmes en servitude à des nobles qui exercent sur eux tous les droits des maîtres sur les eslaves. Des deux classes privilégiées, l'une est celle des druides, l'autre celle des chevaliers... Les druides (hommes des chênes, en langue celtique) ne vont point à la guerre et ne payent aucun des tributs imposés aux autres Gaulois; ils sont exempts du service militaire et de toute espèce de charges. Séduits par de si grands priviléges, beaucoup de Gaulois viennent auprès d'eux de leur propre mouvement, ou y sont envoyés par leurs parents et leurs proches. Là, dit-on, ils apprennent un grand nombre de vers, et il en est qui passent vingt années dans cet apprentissage. Il n'est pas permis de confier ces vers à l'écriture, tandis que, dans la plupart des affaires publiques et privées, ils se servent des lettres grecques. Il y a, ce me semble, deux raisons de cet usage : l'une est d'empêcher que leur science ne se répande dans le vulgaire, et l'autre que leurs disciples, se reposant sur l'écriture, ne négligent leur mémoire; car il arrive presque toujours que le secours des livres fait que l'on s'applique moins à apprendre par cœur et à exercer sa mémoire. Une croyance qu'ils cherchent surtout à établir, c'est que les âmes ne périssent point, et qu'après la mort elles passent d'un corps dans un autre, croyance qui leur paraît singulièrement propre à inspirer le courage, en éloignant la crainte de la

mort. Le mouvement des astres, l'immensité de l'univers, la grandeur de la terre, la nature des choses, la force et le pouvoir des dieux immortels, tels sont en outre les sujets de leurs discussions : ils les transmettent à la jeunesse. »

Ce curieux fragment des Commentaires de César nous apprend deux choses qu'il importe de remarquer : — c'est, d'abord, que les Gaulois avaient une langue et une poésie nationales long-temps avant la conquête, mais que cette poésie n'a laissé aucun monument écrit qui permette de la juger ; quant à la langue, il paraît certain qu'on la retrouve en partie dans la Basse-Bretagne et dans le pays de Galles, où les populations sont restées à peu près pures de mélange étranger, et où se retrouvent en grand nombre les monuments de pierre de la religion druidique : — c'est, ensuite, que les croyances de cette religion ont d'assez grandes ressemblances avec celles de l'Orient, et que le paganisme s'introduisit sans doute dans les Gaules en même temps que l'usage des lettres grecques, à l'époque où une colonie phocéenne vint fonder Marseille ; ce qui le prouve, c'est que les Germains, séparés des Gaulois par le Rhin seulement, ne connaissaient pas même de nom les dieux du paganisme, n'adoraient que le soleil, la lune et le feu, et repoussaient toute civilisation qui eût altéré l'énergie de leur caractère. On sait qu'ils furent les seuls peuples de l'Europe qui eurent la gloire de résister aux Romains.

Ainsi, nous sommes condamnés à ne jamais connaître les chants poétiques qui charmaient nos pères avant l'invasion romaine ; mais une foule de témoignages nous

permettent de croire que parmi les bardes gaulois ou celtes qui, enflammés par l'amour de la patrie et de la gloire, célébraient les dieux et les héros de leurs pays en des chants qu'accompagnait la harpe sacrée, il a pu se trouver un Pindare et, toute proportion gardée, un Homère. Lucain, Diodore de Sicile attestent leur célébrité : Aristote et Diogène Laërce, qui comparent les anciens druides de la Gaule, pour l'étendue et l'antiquité de leur science, aux prêtres d'Assyrie, aux devins de l'Égypte, aux mages de la Perse et aux brahmes de l'Inde, nous autorisent à penser que les bardes gaulois, qui étaient les disciples des druides, se montraient dignes de leurs maîtres. On doit regretter qu'à l'exemple de Lycurgue et de Socrate, les druides aient défendu d'employer l'écriture comme moyen de transmission des lois et des secrets de la science, et qu'aucun des vingt mille vers que renfermaient leurs préceptes ne nous soit parvenu.

Mais si, par une jalousie assez semblable à celle des prêtres de l'Égypte, qui emprisonnaient la science dans l'écriture hiéroglyphique, les prêtres de la Gaule la rendaient plus mystérieuse encore en ne permettant pas d'en conserver des traces, comment se fait-il que la mémoire des hommes, assez fidèle au temps d'Homère pour garder sans altération durant trois siècles les chants du barde ionien, ait été, dans les Gaules, si oublieuse que les accents de nos poëtes primitifs n'aient pas même trouvé un seul écho pour les transmettre à notre vénération? Plusieurs causes ont sans doute contribué à ce complet anéantissement de la littérature gauloise. Les Romains occupèrent durant cinq cents ans les Gaules, qui devinrent une

province romaine; ils abolirent la religion des druides, qui était la gardienne de cette littérature; ils imposèrent aux vaincus leurs lois, leur religion, leurs mœurs, leur langage. Il fallut que les Gaulois subissent tous les genres d'esclavage; la domination ombrageuse de Rome s'étendit sur l'homme tout entier; la pensée et la parole, l'âme et le corps, tout fut soumis à l'autorité absolue des proconsuls et des gouverneurs, qui durent interdire des hymnes guerriers et religieux dont le souvenir eût pu réveiller des idées d'indépendance. Et comment les Gaulois, conquis et subjugués, auraient-ils osé faire entendre à leurs maîtres les chants de victoire que leur avaient appris leurs pères? L'esclave dans les fers ne peut que se taire, jusqu'au jour où s'échappe de son cœur le cri de la vengeance. Un long silence se fit dans les Gaules durant les cinq siècles de la domination romaine, et lorsque les barbares du Nord vinrent affranchir les Gaulois du joug de Rome et se fondre dans la grande famille celtique, il y avait long-temps que les rives de la Seine et de la Loire ne retentissaient plus des chants des bardes, à jamais étouffés sous les ruines des sanglants autels de Teutatès.

Mais il arriva qu'à l'extrémité de la Grande-Bretagne, où les armes romaines étaient venues se briser contre les rochers de la Calédonie, un petit peuple intrépide et guerrier se conserva pur de tout esclavage, et garda religieusement dans sa mémoire, durant des siècles, les chants poétiques de ses Homère et de ses Orphée. En 1760, cette littérature, conservée dans le nord de l'Écosse, était encore inconnue au reste de l'Europe, lorsque le monde littéraire fut tout à coup saisi de surprise et d'admiration

par la publication de fragments de poésies anciennes recueillis dans les montagnes d'Écosse et traduits de la langue erse ou gaélique. On devait cette heureuse découverte au fils d'un fermier peu riche de la paroisse de Kingeusie, nommé Macpherson, qui, après avoir, au sortir du collége royal d'Aberdeen, tenu une petite école à Ruthven, s'était avisé de publier un poëme en six chants intitulé : *the Highlander* (le Montagnard), sans en retirer d'autre profit que la réputation du plus détestable des poëtes. Convaincu alors de l'impuissance de son génie, il s'était occupé de recueillir çà et là des lambeaux de poésie qu'il avait entendu réciter et chanter dans les montagnes de l'Écosse, et dont le caractère singulier et les beautés originales l'avaient vivement frappé : il les traduisit en anglais, et l'apparition subite de ces poésies produisit en Europe un tel enthousiasme que le célèbre abbé Cesarotti, qui les traduisit à son tour en italien, n'hésita point à les placer au-dessus de celles d'Homère, dont il avait été aussi le traducteur. Quel était cet Homère écossais dont Macpherson avait révélé l'existence? On le nommait Ossian, et, selon toutes les apparences, il avait vécu au troisième siècle de l'ère chrétienne. Ainsi, durant quinze siècles, la gloire du chantre de Fingal était restée enveloppée dans les brouillards de l'Écosse ; et, quand elle se révéla, son éclat fut si vif qu'elle éblouit tous les yeux, comme le soleil lorsqu'il s'échappe tout à coup du sein d'un nuage qui le voilait à nos regards. Des critiques anglais, jaloux sans doute d'une gloire qui appartenait à l'Écosse, nièrent l'existence d'Ossian. Mais, comme ils ne pouvaient nier de même les beautés que renferment les chants attri-

bués à ce barde, il fallut bien reconnaître qu'elles étaient l'œuvre d'un poète; et, par malheur pour lui, Macpherson avait donné dans un poème de sa façon la mesure de son génie poétique; il était impossible de l'en supposer l'auteur. Aucun écrivain d'ailleurs n'aurait eu le courage de refuser une gloire si universellement reconnue, en l'attribuant à un personnage imaginaire. S'il paraît extraordinaire qu'un barde celte du troisième ou du quatrième siècle ait composé ces poèmes, il serait plus merveilleux encore qu'ils fussent l'œuvre d'un poète moderne. Supposons que quelque moine obscur du treizième siècle eût retrouvé parmi de vieux parchemins et révélé pour la première fois au monde littéraire les odes d'Horace et l'Énéide de Virgile, qui aurait pu croire que ce pauvre moine en fût l'auteur? Il est rare qu'un écrit quelconque ne porte pas en lui-même, soit par les idées qu'il renferme, soit par les scènes qu'il décrit, soit par le style dont il est traité, la date et le lieu de sa naissance. Un critique habile ne peut pas s'y tromper plus que le savant antiquaire ne se méprend sur l'âge et l'origine d'une médaille ou d'un monument. Il existe sans doute un ordre d'idées, une nature d'objets qui appartiennent à tous les siècles et à tous les pays, mais il y en a aussi qui ne sont que d'un temps et d'un lieu déterminés, et l'imitation en serait reconnue aussi promptement que la fausseté de ces ruines dont il était de mode d'orner naguère les parcs et les jardins. S'il est difficile de créer du nouveau, il l'est plus encore de faire du vieux : le temps s'est réservé le privilége d'imprimer aux œuvres humaines ce caractère d'antiquité qui les rend si vénérables à nos yeux.

Or les poëmes d'Ossian sont peut-être de tous les travaux de l'esprit ceux qui portent les caractères les plus évidents de la date et du lieu de leur origine. Il suffit, pour s'en convaincre, d'en étudier l'esprit, la nature, les beautés et les défauts, et surtout de voir combien les imitations que des écrivains habiles ont tenté d'en faire sont restées loin du modèle. On est plutôt parvenu à se rapprocher d'Homère que d'Ossian; non assurément que nous placions Ossian au-dessus d'Homère, mais parce que les beautés du chantre d'Achille sont d'une nature plus universelle, et celles du chantre de Fingal d'un genre plus spécial. On ne peut s'égarer en suivant les traces lumineuses d'Homère; on s'expose, sur les pas d'Ossian, à se perdre à travers des ténèbres sillonnées d'éclairs. Le sublime y est toujours voisin du ridicule, comme dans sa patrie la montagne touche à l'abîme.

La poésie est de toutes les nations et de toutes les langues; mais, au jugement des plus habiles critiques, la grande poésie, telle que la comprenaient les anciens, appartient moins aux peuples instruits et civilisés qu'aux peuples dont la nature inculte n'obéit encore qu'à la voix des passions. Il semble en effet que l'éducation, en nous apprenant à penser et à réfléchir, émousse la sensibilité de notre imagination, réprime l'énergie de notre âme et modère l'ardeur de nos sentiments. L'esprit qui se préoccupe des idées abstraites nées de la civilisation perd nécessairement de sa hardiesse et de son impétuosité, comme la langue, en acquérant l'élégance, la pureté et la correction, renonce presque toujours au caractère naïf et pittoresque qui présida à sa formation. Les sauvages ont

un langage figuré qui est l'essence de la poésie : ils ne parlent guère que par images, parce que les mots leur manquent pour exprimer autrement leurs pensées ; et, comme ils n'ont pas d'autre livre que celui de la nature, toujours ouvert sous leurs yeux, c'est dans cette nature même, dont les objets leur sont familiers, qu'ils trouvent le moyen de peindre des sensations dont leur vocabulaire ne leur fournit point l'expression. Il en résulte que, comme la nature extérieure n'est pas la même dans tous les pays, le caractère de la poésie n'est pas le même chez tous les peuples. L'amour, le désir de la gloire sont des passions communes à tous les hommes, mais l'homme du Midi ne les exprimera pas comme celui du Nord. Les sentiments seront les mêmes, la manière de les peindre sera différente. C'est là ce qui donne à la littérature de certains peuples un caractère primitif et national qui la distingue entre toutes, tandis que d'autres peuples semblent, sous certains rapports, condamnés à l'imitation, parce que la nature de leur climat et de leur sol n'a rien de bien particulier et tient de la nature d'autres sols et d'autres climats. Telle est la France, et tel est aussi le reproche qu'on fait à sa littérature.

Les peuplades farouches, belliqueuses et grossières connues sous le nom de Goths, et qui formaient les tribus de la Scandinavie, eurent des poètes nommés *scaldes* et des chants appelés *wises*. La poésie de ces chants, barbare et irrégulière, mais forte et animée, était celle d'un peuple ignorant, cruel, ennemi de toute civilisation, et dont la plus douce joie était de s'abreuver dans le crâne sanglant d'un ennemi. Si nous passons de cette race

d'hommes du Nord à celle qui habitait les montagnes de la Calédonie, nous sommes tout surpris de voir que, dans la poésie de ces derniers, la tendresse et même la délicatesse dominent souvent la barbarie et la férocité. C'est la même énergie, le même enthousiasme, mais des idées de magnanimité, de générosité et d'héroïsme, souvent même les sentiments les plus doux, répandent dans les poèmes gaéliques un charme inconnu aux autres poésies du Nord. D'où vient cela? C'est que les anciens habitants de l'Écosse étaient d'origine celtique; or il faut bien se garder de confondre les Celtes, peuple puissant établi dans les Gaules, avec les Goths et les Teutons, qui habitaient le nord de l'Europe. Les Celtes, comme César nous l'apprend, avaient pour prêtres les druides, et les bardes pour poëtes. Ces bardes avaient mission de chanter les exploits des guerriers et d'honorer leur mémoire; ils occupaient un rang distingué dans l'État. Ils ne formaient point, comme les rapsodes du temps d'Homère, une troupe de chanteurs errant de bourgade en bourgade, mais un corps vénéré dans le pays et y exerçant de hautes fonctions. La considération et le crédit dont jouissaient les bardes se conservèrent long-temps encore après que la religion des druides se fut écroulée devant le christianisme. Il n'y avait pas de roi, pas de chef, qui n'eût à sa cour un barde plus honoré pour son talent que les seigneurs pour leur puissance. Ce barde était le conservateur des traditions héroïques du passé : ses chants les rappelaient dans les fêtes, dans les festins, dans les combats et sur la tombe des guerriers : il donnait aux vertus et aux exploits une gloire dont la tradition se perpétuait

d'âge en âge, à l'aide d'un rhythme musical et d'un enchaînement de vers qui faisaient que dès qu'on se rappelait un seul vers d'une stance, il était impossible que les autres ne revinssent pas aussitôt à la mémoire. Les guerriers celtes apprenaient dès l'enfance les chants des bardes, dont les récits faisaient leur principal amusement, soit dans la paix, soit dans la guerre; et tous, en célébrant à l'envi les exploits et les vertus de Fingal, devaient mettre leur gloire à les imiter. C'était là le plus beau triomphe de la poésie.

Sans doute les œuvres poétiques de ces bardes se multiplièrent à l'infini ; mais sans doute aussi les plus belles seulement triomphèrent de l'oubli et se transmirent de génération en génération, dans les montagnes de l'Écosse, jusqu'au jour où Macpherson leur promit, en les publiant, une immortalité moins incertaine. Toutes les renommées de ces bardes sont venues se fondre dans la gloire d'Ossian, dont l'existence est placée par ses poésies mêmes à la fin du deuxième et au commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne. Un de ses poèmes célèbre la victoire de son père Fingal sur Caracul, qui évidemment n'est autre que Caracalla, fils de l'empereur Sévère, dont les armes échouèrent, en l'an 211, dans la conquête de la Calédonie.

Ossian n'était pas seulement un barde dont les chants réveillaient l'enthousiasme guerrier des peuples de l'Irlande et de l'Écosse. Fils de Fingal, roi de Morven, le prince le plus renommé de son temps, Ossian était lui-même un guerrier illustre et redouté : ceux qui l'écoutaient chanter l'avaient vu combattre, et il ne prenait sa

harpe pour célébrer la victoire qu'après avoir déposé son glaive, rouge encore du sang des ennemis. C'était au sein même des batailles que s'enflammait son génie, et toute l'ardeur du guerrier passait dans l'âme du poëte. Les mœurs du siècle et de la patrie d'Ossian étaient d'ailleurs très-favorables à la poésie. L'avarice et la mollesse, ces deux mortelles ennemies de toute noble et grande inspiration, y étaient inconnues : ajoutons que la vie des montagnes a toujours quelque chose de hardi, d'aventureux, et d'éminemment poétique.

On remarque dans l'histoire des sociétés humaines quatre périodes distinctes : les hommes commencent à vivre de la chasse, puis ils passent à la vie pastorale, l'agriculture vient ensuite leur apporter ses richesses, enfin le commerce leur prodigue ses trésors et ses vices. Les Écossais en étaient encore à la première période au temps d'Ossian. La guerre et la chasse faisaient leur occupation favorite, la musique et les festins leur principal amusement. Convaincus que les âmes des morts trouvaient une de leurs plus douces récompenses dans les chants des bardes qui célébraient leur mémoire, toute leur ambition était de mériter cet honneur pendant leur vie, pour l'obtenir après leur mort. Chez un peuple où la poésie était ainsi cultivée et honorée, on peut comprendre qu'un prince doué par la nature d'une sensibilité profonde, d'une âme ouverte à toutes les émotions, et de cette mélancolie tendre et rêveuse qui accompagne si souvent le génie, témoin d'ailleurs, dès son jeune âge, d'événements faits pour enflammer son imagination et pour émouvoir son cœur, ait, dans un

siècle encore barbare, déployé un talent poétique digne de l'admiration des siècles les plus éclairés.

Il ne faut pas croire cependant que le cercle des idées et des faits y soit très-étendu. Le courage et la force sont les principales vertus des guerriers ; et s'il est vrai que la délicatesse se montre dans leurs sentiments, elle semble étrangère à leurs mœurs. Ils se vantent de leurs exploits ; ils chantent leurs propres louanges. Le plus léger prétexte suffit pour produire une querelle, et toute querelle amène un combat. On voit des femmes enlevées de force par un ravisseur, et toute une tribu s'armer et se liguer, comme au temps d'Homère, pour venger l'injure. Ils n'ont pour les conduire au combat ni les tambours, ni les trompettes, ni aucun instrument dont les sons excitent leur courage : quand l'ennemi se montre, ils frappent leurs boucliers, poussent un cri éclatant, se précipitent en tumulte, et ne s'arrêtent que pour assister au duel des deux chefs, qui termine la bataille. Le désordre de leurs combats passe dans les chants du barde ; il s'inquiète peu de mettre de la régularité dans le plan et de la liaison entre les parties de son poème, pourvu que le style en soit toujours rapide et véhément, pourvu que les images y abondent et que l'enthousiasme y domine. Il semble imiter Homère dans la peinture des mœurs et des caractères ; et, dans la composition et le style, c'est Moïse, c'est David, c'est Isaïe qu'on dirait qu'il prend pour modèles. L'Iliade et la Bible se trouvent en quelque sorte réunies dans les poèmes d'Ossian.

Les deux grands caractères de la poésie ossianique sont la tendresse et la sublimité ; il y règne partout un

ton grave et sérieux que n'altèrent jamais ni la plaisanterie ni la légèreté. Les événements que le poète raconte, les scènes qu'il décrit, les personnages qu'il fait agir ou parler ont toujours un caractère noble et sévère, imposant et solennel. Une vaste bruyère qui s'étend sur les bords de la mer, un torrent qui se précipite à travers une vallée solitaire, des chênes mutilés par la foudre et les vents, la tombe d'un guerrier couverte de mousse, tel est le théâtre où il vous transporte, tels sont les objets qu'il met sous vos yeux; et ces images, empreintes d'une couleur profondément vraie, vous pénètrent d'une émotion tantôt douce, tantôt terrible, dont il semble impossible de se défendre. Ossian parle surtout au cœur, car on sent que c'est à ce foyer que s'allume son imagination. Sa poésie respire les sentiments passionnés et tendres. Tantôt ce sont les combats qu'il a livrés, tantôt la femme qu'il a aimée, tantôt les amis qu'il a perdus, dont le souvenir fait battre son cœur et résonner sa harpe. « Quelle est cette voix, s'écrie-t-il, qui frappe les oreilles d'Ossian et qui éveille son âme? C'est la voix des temps qui ne sont plus : ils passent devant moi et me dévoilent les hommes et les actions des hommes! » Alors il chante; et ce qu'il voit, ce qu'il entend semble renaître dans ses accents inspirés. Tout ce que la valeur a de grand et de généreux, tout ce que l'amour a de tendre et de passionné, tout ce que l'amitié a de doux et de profond, tout ce que les affections de la nature ont de touchant et de sublime, se succède dans ses chants comme dans son âme. On lui a reproché de donner à son héros, à son père, à Fingal, de trop hautes vertus. Quoi donc!

de ce qu'Homère a fait son Achille colère et violent, s'ensuit-il qu'un poète devra toujours donner à son héros des défauts et des vices, et qu'il ne pourra nous intéresser au noble et beau spectacle de la perfection morale parce qu'elle est rare parmi les hommes? Pourquoi les poètes chercheraient-ils moins à faire admirer la beauté de l'âme que les peintres la beauté du corps? Le caractère le plus poétique est-il donc nécessairement un caractère vicieux? Parce que Fingal cherche à vaincre plus encore par la générosité que par les armes; parce qu'il est grand sans effort, vaillant sans férocité, humain sans faiblesse; parce qu'il est affable envers les étrangers et secourable aux malheureux; parce qu'il est ami tendre et ennemi généreux, Fingal ne peut pas être le héros d'un poème! Non, nous ne ferons point ce reproche à Ossian: nous le louerons, au contraire, d'avoir peint d'après nature ou créé dans son imagination un caractère qui fait autant d'honneur à l'humanité qu'à la poésie.

Si les héros d'Ossian et ceux d'Homère ne se ressemblent point, il y eut entre les deux poètes une singulière conformité d'infortune. Ossian était aveugle comme l'avait été Homère, comme le fut Milton, et aucun de ces deux grands poètes ne désavouerait assurément cette invocation au soleil qui termine le poème intitulé *Carthon*, dont le sujet est la mort d'un fils que son père tue de sa main sans le connaître. En voici la traduction littérale d'après le texte anglais, qui n'est lui-même, comme nous l'avons dit, qu'une traduction du poème d'Ossian:

« O toi, qui roules au-dessus de nos têtes, rond comme

le bouclier de mes pères, d'où viennent tes rayons, ô soleil? d'où vient ta lumière éternelle? Tu t'avances dans ta beauté majestueuse, et les étoiles se cachent dans la profondeur des cieux, et la lune pâle et froide se plonge dans les ondes de l'Occident. Mais toi, tu te meus seul. Eh! qui pourrait te suivre dans ta course? Les chênes des montagnes tombent, les montagnes elles-mêmes s'écroulent sous le poids des années, l'Océan s'élève et s'abaisse tour à tour, la lune se perd dans les plaines du ciel; mais toi, tu es toujours le même, toujours brillant du même éclat dans ta course éternelle. Lorsque le monde est obscurci par les orages, lorsque le tonnerre roule et que l'éclair vole, tu parais dans ta beauté à travers les nuages, et tu te ris de la tempête... Hélas! tu brilles en vain pour Ossian, car il ne voit plus tes rayons, soit que ta chevelure dorée flotte sur les nuages de l'Orient, soit que ta lumière frémisse aux portes de l'Occident... Mais peut-être, comme moi, tu n'as qu'une saison, ô soleil, et tes années auront un terme! Peut-être tu t'endormiras un jour dans le sein de tes nuages, et tu n'entendras plus la voix du matin!... »

Ce sont là de hautes et nobles pensées, de grandes et belles images, qui rappellent à la fois la sublime simplicité d'Homère et la touchante sensibilité des prophètes. Pense-t-on que Pindare ait trouvé sur sa lyre des accents plus élevés et plus pathétiques que ceux dont Ossian fait résonner la harpe d'Alpin sur la tombe du vaillant Morar. Écoutons-les :

RYNO ET ALPIN.

RYNO.

« Le vent et la pluie sont dissipés : le milieu du jour est calme, les nuages se séparent dans le ciel, et la lumière du soleil fuit sur les vertes collines. Les eaux rougeâtres de la montagne descendent en ruisseaux à travers les pierres de la vallée. O ruisseau! ton murmure est doux, mais la voix que j'entends est plus douce encore : c'est la voix d'Alpin, d'Alpin le fils de l'harmonie, qui pleure sur les morts. Sa tête est courbée sous le poids des ans, et ses yeux sont remplis de larmes. O Alpin, fils de l'harmonie, pourquoi erres-tu seul sur cette colline silencieuse? pourquoi formes-tu des sons plaintifs, comme le vent qui souffle à travers les arbres de la forêt, comme les flots qui viennent battre le rivage solitaire?

ALPIN.

» Mes pleurs, ô Ryno, coulent pour les morts ; ma voix chante pour les habitants des tombeaux. Tu es grand sur la montagne, tu es beau entre les fils de la plaine ; mais tu n'en seras pas moins renversé un jour comme Morar. Le pleureur funèbre s'assoira sur ta tombe, les montagnes ne te connaîtront plus, et ton arc inutile restera détendu dans ta maison.

» Dans ta course, ô Morar ! tu étais rapide comme le chevreuil sur la montagne, terrible comme un météore de feu. Ton courroux était comme l'ouragan de décembre ;

ton épée, dans le combat, brillait comme l'éclair dans la campagne, et ta voix retentissait comme le bruit d'un torrent après la pluie, comme le tonnerre qui gronde sur des montagnes éloignées. Plusieurs sont tombés par ton bras; ils ont été consumés par les feux de ta colère.

« Mais lorsque tu revenais de la guerre, que ton front était paisible! Ton visage paraissait comme le soleil après la pluie, comme la lune au milieu du silence de la nuit, comme la surface d'un lac lorsque les vents sont calmés.

« Que ta demeure est étroite maintenant! que ton séjour est sombre! Avec trois pas je mesure ta fosse, ô toi qui étais autrefois si grand! Quatre pierres couvertes de mousse sont l'unique monument qui reste de toi. Un arbre qui conserve à peine quelques feuilles, quelques herbes dont le vent agite en sifflant les tiges tremblantes indiquent seuls à l'œil du chasseur la tombe du puissant Morar.

« O Morar! combien tu es déchu! tu n'as point de mère pour te pleurer, et aucune jeune fille ne répand sur toi des larmes d'amour. Celle qui t'a enfanté est morte, et la fille de Morglan est tombée!

« Quel est cet homme qui s'appuie sur son bâton? qui est-il, cet homme dont la tête est blanchie par l'âge, dont les yeux sont rouges de pleurs et qui tremble à chaque pas? O Morar! c'est ton père, qui n'avait pas d'autre fils que toi. On lui avait dit tes exploits dans le combat, on lui avait appris la dispersion des ennemis, on l'avait instruit de ta gloire; pourquoi lui avait-on caché ta blessure? Pleure, infortuné père de Morar, pleure!

mais ton fils ne l'entendra pas. Que le sommeil des morts est silencieux! que leur lit de poussière est profond! Il n'entendra plus ta voix, il ne s'éveillera plus quand tu l'appelleras. Oh! quand sera-t-il jour dans le tombeau, pour avertir celui qui dort qu'il est temps de se réveiller?

» Adieu! ô toi le plus brave des hommes! O toi qui triomphais sur le champ de bataille, le champ de bataille ne te verra plus; l'obscurité des forêts ne sera plus dissipée par l'acier brillant de tes armes. Tu n'as point laissé de fils, mais nos chants conserveront ton nom; les temps à venir entendront parler de toi, ils entendront parler de la chute de Morar! »

Malgré tout ce que peut enlever de charme à la poésie le prosaïsme d'une traduction littérale, il est impossible de ne pas admirer ce fragment poétique dont la composition, les pensées, les sentiments et les expressions sont empreints d'une tristesse si vraie qu'elle gagne le lecteur. Il ne peut se défendre d'éprouver cette mélancolie grave et touchante qui est le principal caractère des poésies d'Ossian; et en même temps le critique le plus sévère ne peut s'empêcher de reconnaître un art infini dans la manière dont le poète présente d'abord le lieu de la scène, amène ensuite le barde, qui pleure sur le héros mort, mêle à ses pleurs des chants de gloire, célèbre les exploits de Morar, puis le montre couché dans sa tombe étroite et isolée, et fait enfin apparaître le vénérable vieillard qui se traîne à pas lents vers la pierre funèbre de son fils pour y pleurer en silence. Et combien de hautes pensées, de grandes images animent ces divers

tableaux! Nous ne connaissons aucune élégie de l'antiquité païenne qui éveille dans l'âme une émotion plus douloureuse; ce n'est que dans les chants des prophètes que la douleur humaine prend un caractère plus sublime et plus touchant. Sans doute on peut reprocher à la poésie gaélique quelque désordre et quelque obscurité dans les idées, et une certaine monotonie dans les images et dans les expressions; mais on ne peut nier que cette rudesse originale ne couvre un grand nombre de beautés fortes, grandes et pathétiques. C'est d'ailleurs une étude d'un haut intérêt que celle d'une littérature primitive, que l'art n'a point façonnée d'après des règles et des préceptes, et qui se montre à nous avec la pompe, l'énergie et la naïveté que lui donne la seule nature. Ainsi le voyageur, après avoir admiré des cités opulentes et des campagnes fertiles, se plaît à rencontrer des sites sauvages et des forêts infréquentées où la nature se révèle à lui telle qu'elle sortit des mains du créateur.

Aucun pays ne semblait mieux fait que l'Écosse et l'Irlande pour élever l'âme du poète à des méditations sérieuses, et pour la pénétrer tour à tour d'une émotion profonde et d'une douce mélancolie. Des champs arides et décolorés, un air épais et brumeux, un soleil sans chaleur et souvent sans lumière, des montagnes gigantesques coupées de ravins et de précipices, des neiges qui ne fondent jamais, des forêts impénétrables que l'imagination peuple d'êtres fantastiques, la terre presque toujours couverte d'un brouillard qui change la forme des objets quand elle ne les dérobe pas entièrement à la vue, tout se réunit pour composer une nature triste et

sauvage, qui toutefois ne manque pas d'attrait, et dont la sombre beauté ne laisse pas que d'être saisissante.

La religion des peuples de l'Irlande et de l'Écosse ajoutait encore par ses enseignements aux sentiments de tristesse que déjà la nature faisait naître en eux. Les Calédoniens, et toutes les autres nations d'origine celtique, eurent pour base de leurs doctrines et de leurs institutions le principe d'une seconde vie. Ils pensaient que la paix était le seul état heureux, mais que la nature, loin de créer l'homme pour jouir de la paix ici-bas, l'avait voué, sur la terre, à des souffrances continuelles : aussi ils affrontaient les périls avec témérité et se riaient de la mort, assurés d'obtenir, dans une meilleure vie, la récompense qui leur était promise et le bonheur qu'ils espéraient.

A cette époque, la poésie, remplissant sa noble tâche, secondait les grands sentiments religieux et nationaux, elle excitait les âmes à la vertu, à la gloire, aux résolutions et aux exploits guerriers. Les ombres des morts annonçaient aux hommes, par l'organe des bardes, la volonté du destin, et leur apportaient des nouvelles du monde invisible qu'elles habitaient. Ces ombres assistaient aux fêtes et aux combats; elles faisaient entendre leurs voix dans la tempête, et s'asseyaient dans les nuages pour indiquer aux vivants le séjour de vapeur et le vêtement de brouillard qui les attendaient après leur mort. A ceux-ci la nature semblait toujours animée par des causes intelligentes. L'agitation des feuilles, le pétillement de la flamme, le roulement du tonnerre, le vol et le chant des oiseaux, les songes et les visions, n'é-

taient point, à leurs yeux, des phénomènes ordinaires et indifférents : ils invoquaient *le dieu des tempêtes*, *le dieu de l'éternel silence*, *le dieu messager de la douleur*, *le dieu des éternels frimas*, etc.; et les esprits, toujours placés sous l'influence d'une nature sauvage et d'un ciel nébuleux, se pénétraient d'une grave tristesse et d'un profond effroi en présence de phénomènes naturels dans lesquels ils voyaient toujours les indices de graves événements. Ces superstitions étaient tellement enracinées dans l'esprit des peuples de l'Écosse, de l'Irlande et du pays de Galles, que le christianisme, en les éclairant de sa lumière, ne put parvenir à les détruire entièrement : mais le dogme de l'immortalité de l'âme, qu'il enseigne, a converti chez eux la vague croyance d'une seconde vie en une doctrine positive et fondamentale, et conservé le principe vital de cette poésie en la purgeant des erreurs qui la corrompaient.

Nous ne pouvons terminer cet aperçu sur les poésies des bardes sans mettre sous vos yeux un petit poëme qu'on pourrait prendre pour une traduction d'Homère. C'est Ossian qui raconte la mort de son fils :

« Pourquoi viens-tu rouvrir la source de ma douleur, ô fils d'Alpin? Pourquoi me demander comment Oscar a péri? Mes pleurs étendent un voile sur mes yeux : mais le souvenir brille à mon cœur... Comment pourrai-je raconter la mort funeste du héros? Prince des guerriers, Oscar, ô mon fils! ne te verrai-je donc plus!

» Il s'éclipsa comme la lune dans une tempête, comme le soleil au milieu de sa course, quand les nuages s'élè-

vent du vaste sein des mers et quand les noirs orages enveloppent la cime déchirée des rochers d'Ardannider. Et moi, semblable à un chêne antique de Morven, je me sens dessécher et périr. La tempête a brisé mes rameaux, et je suis ébranlé par les ailes des vents du Nord. Prince des guerriers, Oscar, ô mon fils! ne te verrai-je donc plus!

» L'amitié unissait Dermid et Oscar. Ils n'étaient qu'un; ils marchaient ensemble aux combats; leur amitié était aussi forte que leurs épées; la mort marchait entre eux dans le champ de bataille; ils se précipitaient sur l'ennemi comme deux rochers qui se détachent de la cime d'Ardven; leurs épées étaient teintes du sang des plus braves; les guerriers frémissaient à leur nom. Quel autre que Dermid pouvait égaler Oscar? Quel autre qu'Oscar pouvait égaler Dermid?

» Ils tuèrent le puissant Dargo dans le combat, Dargo jusque-là invincible. Sa fille était belle comme le matin, douce comme les rayons de la lune; ses yeux brillaient comme deux étoiles, son haleine était comme le zéphyr du printemps, son sein ressemblait à la neige nouvellement tombée sur une bruyère ondoyante. Les guerriers la virent et l'aimèrent; leurs âmes s'attachèrent à cette belle : l'un et l'autre l'aima comme sa gloire, l'un et l'autre voulait la posséder ou mourir; mais son cœur se fixa sur Oscar, Oscar fut le favori de son cœur; elle ne se ressouvint plus du sang de son père, et elle aima la main qui l'avait versé.

« Fils d'Ossian, dit Dermid, j'aime cette fille; mais » son cœur s'est fixé sur toi, et rien ne peut guérir

» Dermid. Viens, Oscar, perce mon sein : soulage-moi, » mon ami, avec ton épée.

» — O fils de Morni, mon épée ne sera jamais teinte » du sang de Dermid.

» — Qui donc est digne de verser mon sang, ô Oscar? » Que ma vie ne se termine pas dans l'obscurité! Ce n'est » que de la main d'Oscar que je dois périr. Fais-moi » descendre avec honneur au tombeau, et que ma mort » soit glorieuse!

» — Dermid, prends ton épée! sers-toi de tes armes, » fils de Morni. Que je tombe avec toi! que ma mort » vienne de la main de Dermid! »

» Ils combattirent sur le penchant des montagnes, sur les rives des torrents : le sang teignait les ruisseaux des forêts et coulait sur la mousse des rochers. L'aimable Dermid succomba : il tomba et sourit en mourant.

» Tu péris, fils de Morni, et tu péris par la main d'Oscar! Dermid, invincible à la guerre, c'est donc ainsi que tu devais périr!... Oscar revint près de la beauté qu'il aimait; mais elle aperçut sa tristesse : — D'où vient » cet air sombre, fils d'Ossian? Quel nuage s'est répandu » sur ton âme puissante?

» — Je m'étais fait un nom par mon adresse à tirer » de l'arc, ô fille de Dargo, et j'ai perdu ma réputation. » Le bouclier du brave Gormur, que j'ai tué dans le » combat, est suspendu à un arbre sur le penchant de la » montagne. J'ai en vain passé le jour entier, mes flèches » n'ont pu le percer.

» — Laisse-moi essayer, ô fils d'Ossian, l'adresse de

» la fille de Dargo : mes mains sont exercées à l'arc, et » mon père se complaisait dans mon habileté. »

» Elle arrive : son amant se cache derrière le bouclier. La flèche vole et perce le cœur d'Oscar.

« — Bénis soient l'arc et la main d'où cette flèche est » partie ! Je tombe avec plaisir dans les bras de la mort » Et quelle autre que la fille de Dargo était digne d'ôter » la vie à Oscar? Étends-moi dans la terre, ô ma belle ! » étends-moi à côté de Dermid.

» — Oscar ! je sens dans mes veines le sang, l'âme » du puissant Dargo : je peux voir la mort sans effroi. » Voici le remède à mes peines !... » Elle perce alors son beau sein de l'épée d'Oscar : elle tombe, frémit, et meurt.

» Ils reposent sur le penchant de la montagne : l'ombre inégale et agitée d'un chêne couvre leur tombe. Souvent, sur le gazon vert qui croît autour de cette tombe sauvage, les daims légers viennent chercher la nourriture et le repos, lorsque les feux du midi embrasent les campagnes et que le silence couvre les forêts. »

Ce poème est-il d'Ossian, et le suicide qui le termine ne semble-t-il pas indiquer une époque plus rapprochée de nous que celle du célèbre barde écossais? Autant il était dans les mœurs de ces peuples de trouver une sorte de bonheur à recevoir la mort d'une main aimée, autant le suicide semblait leur être inconnu. On n'en trouve pas, du moins, un autre exemple dans toute la poésie gaélique des premiers âges. Quoi qu'il en soit, nous demanderons aux plus ardents admirateurs de l'antiquité si l'amitié

d'Oreste et de Pilade, si la mort de Pyrame et de Thisbé ont rien de plus touchant et de plus dramatique que ce petit poëme, et si Oscar, se faisant tuer par sa maîtresse pour se punir de la mort de son ami, ne présente pas le spectacle du plus héroïque des sacrifices et de la plus touchante des expiations? Et comment des beautés si simples et si sublimes se rencontrent-elles chez un poëte étranger aux sciences, aux arts, aux lettres, et même en quelque sorte à toute civilisation? En voici la raison.

Dans l'enfance des sociétés, les hommes vivent dispersés au milieu de scènes solitaires et sauvages, où les beautés seules de la nature les touchent et les intéressent. Ils rencontrent souvent des objets nouveaux et étranges qui excitent leur étonnement et leur admiration, et leurs passions sont fréquemment exaltées par les changements subits de fortune qui doivent se rencontrer dans un état aussi incertain : leur imagination n'a rien qui la règle et la modère, leurs passions n'ont rien qui les tempère ou les réprime : ils se montrent sans déguisement, parlent et agissent d'après les seuls mouvements de la nature; et comme tous leurs sentiments sont énergiques et vrais, ils les peignent des couleurs les plus vives et les traduisent avec les expressions les plus pittoresques; leur langage prend nécessairement un caractère poétique. C'est pour cette raison que les premières productions de l'esprit humain ont été des poëmes chantés. Il n'y avait que des chants et des poëmes qui pussent s'emparer assez fortement de l'imagination et de la mémoire des auditeurs pour se transmettre par la tradition orale de génération en génération. Aussi trouve-t-on des poëmes dans les an-

tiquités de toutes les nations; et, comme tous les peuples, à leur origine, sont animés des mêmes besoins, des mêmes passions, on remarque que les poésies primitives des diverses nations ont un caractère commun à toutes et qu'elles ne diffèrent que par le plus ou le moins de puissance du génie de leurs auteurs. Si l'Iliade l'emporte sur tous les autres poèmes, c'est que le génie d'Homère domine le génie de tous les poètes : mais cette supériorité n'empêche pas qu'on ne soit frappé des ressemblances de la poésie d'Ossian avec celle d'Homère.

Ces monuments calédoniens de la poésie celtique, conservés par la tradition orale jusqu'au jour où Macpherson les recueillit et les publia, nous autorisent à croire que les bardes celtes de la Gaule nous auraient légué, comme ceux de l'Écosse, de nombreux témoignages de leur génie poétique, sans le despotisme ombrageux des Romains, qui détruisit en même temps la langue et la nationalité gauloises.

Dans une prochaine leçon nous chercherons si quelques vestiges ont pu leur échapper.

LEÇON II.

POÉSIES SCANDINAVES.

Nous vous avons conduits dans les montagnes de la Calédonie à l'époque où elles retentissaient des chants des bardes; nous vous avons fait entendre la voix tour à tour énergique et tendre du célèbre fils de Fingal, d'Ossian, qui a donné son nom à la poésie des anciens peuples de l'Écosse et de l'Irlande. Franchissons maintenant les mers du Nord, et nous trouverons, dans les régions qui forment aujourd'hui le Danemark, la Suède, le nord de la Russie, et dans l'Islande, un peuple immense sorti des marais de la Scythie, qui étendit successivement ses longues et nombreuses émigrations sur toute l'Europe, depuis la mer Noire jusqu'aux extrémités de l'Espagne, et auquel vinrent se réunir, sur les côtes de l'Italie et des Gaules, des colonies égyptiennes et phéniciennes pour leur enseigner à cultiver les lettres, les arts et le commerce. Les populations qui continuèrent à habiter les contrées septentrionales restèrent étrangères durant des siècles à la civilisation qui passa de l'Égypte

en Grèce, de la Grèce en Italie, et de l'Italie dans l'occident de l'Europe. Mais, sans participer au mouvement intellectuel des peuples du Midi, les hommes du Nord, livrés à eux-mêmes et à leur propre génie, animés de cet esprit de liberté qui faisait dire à Montesquieu que c'est dans le Nord que se fabriquent les instruments qui brisent les fers forgés au Midi, ces hommes ont cependant, sur un sol aride et sous un climat glacial, au milieu des brouillards et des neiges, fait éclore des fleurs de poésie dont les sombres couleurs et le parfum sauvage ne manquent ni de charme ni de beauté. Arrêtons-nous un moment pour les observer : cette étude ne sera pas sans intérêt.

Trois religions principales se sont partagé durant plusieurs siècles la possession des pays de l'Europe où règne aujourd'hui le christianisme. Vous connaissez la première ; c'est cette mythologie grecque et romaine d'Homère et de Virgile, empreinte de tous les caractères d'une origine humaine, née de l'histoire même des temps primitifs embellie par l'imagination des poètes, et adoptée par la crédulité des peuples toujours amis du merveilleux : la seconde, dont nous vous avons déjà entretenus, est la religion druidique, qui régna dans la Gaule, la Grande Bretagne et l'Irlande : la troisième est la religion odinique, qui survécut à la mythologie païenne, et dont l'empire s'étendait sur la Germanie septentrionale, la Scandinavie et les vastes contrées de la Scythie. On peut croire que cette religion fut apportée de l'Orient par les premières colonies qui vinrent habiter le nord de l'Europe, et que là elle subit les changements que devait

produire la différence des lieux et du climat. Elle serait aujourd'hui complétement ignorée si elle ne s'était conservée en partie dans les chants des anciens poètes scandinaves et dans le livre qu'on nomme *Edda*, monument curieux de la religion d'Odin. L'Edda, dont le nom signifie *aïeule*, en langue scandinave, contient l'histoire de toutes les anciennes croyances des peuples du Nord, recueillies, au onzième siècle, par le poète islandais Sœmund-Sigfuson, dit *le sage*. Ce livre, écrit en vers, fut composé cinquante ans environ après l'introduction du christianisme en Islande. Deux siècles plus tard, un autre Islandais, Snorro-Sturleson, composa sous le même titre, mais en prose, une histoire plus complète des traditions scandinaves. Avant de vous faire connaître ce qu'elles ont de fabuleux, essayons de tracer une esquisse historique des événements sur lesquels elles se sont fondées. Cette étude première est indispensable pour comprendre la poésie du Nord, qu'on peut considérer comme la base de la littérature romantique, de même que la poésie du Midi est la base de la littérature classique.

L'étude de l'histoire romaine nous a appris cette fameuse expédition des hommes du Nord, qui, sous le nom de Cimbres, envahirent l'Italie, et dont la destruction porta si haut la gloire de Marius. La Scandinavie, d'où ces hordes farouches étaient sorties, reçut à son tour le contre-coup des expéditions romaines. Vers l'an 70 avant l'ère chrétienne, les victoires remportées par les Romains sur Mithridate ayant effrayé les alliés de ce fameux roi de Pont, l'un d'eux, nommé Sigga, chercha dans les régions septentrionales la sûreté qu'il ne trouvait plus dans

sa patrie. Mais, en émigrant vers le pays des Scythes, il prit le nom d'Odin, qui était celui de leur dieu suprême, afin de se concilier le respect des peuples qu'il voulait assujettir. Odin, ayant réuni sous ses drapeaux la jeunesse de son pays, marche au nord-ouest de la mer Noire, soumet quelques peuples de la Russie et leur donne pour chef un de ses fils : de là, il passe en Saxe, en fait la conquête et la partage entre ses enfants, dont plusieurs familles de l'Allemagne prétendent aujourd'hui descendre. Odin prend ensuite la route de la Scandinavie par le Holstein, passe en Fionie et y bâtit la ville d'Odensée, qui conserve encore le nom de son fondateur. Il soumet le Danemark et y établit roi son fils Sciold, puis s'empare de la Suède, qui reconnaît pour souverain Yngue, autre fils d'Odin ; la Norwége obéit bientôt à Samungue, également fils du conquérant. En poursuivant ses conquêtes vers le midi de l'Europe, il aurait pu ainsi doter d'un royaume chacun des trente fils qu'il avait eus, dit-on, de sa femme Frigga ; mais la mort l'arrêta dans ses triomphes. Quand il sentit sa fin approcher, il rassembla ses amis et ses compagnons de fortune autour de son lit, orné des dépouilles de tous les peuples qu'il avait vaincus : là, en leur présence, il prit la pointe de sa lance et se fit sur la poitrine neuf blessures en forme de cercle, puis, avec son épée, il traça sur sa peau des figures mystérieuses. Pendant ces opérations douloureuses, aucune altération ne troubla le calme de ses traits majestueux ni la sérénité de sa parole éloquente, et, au moment de mourir, il annonça qu'il allait en Scythie prendre place avec les dieux à un festin éternel.

Est-il surprenant que cette vie et cette mort aient produit sur ces populations encore sauvages une vive et profonde impression, et qu'elles aient fait leur dieu de l'homme qui avait exercé sur elles un si grand empire? — Maintenant que nous connaissons l'histoire d'Odin, voyons la fable que nous raconte le poète de l'*Edda*.

Un roi de Suède, nommé Gylphe, voyant la terreur qu'inspirent à son peuple les guerriers venus à la suite d'Odin, croit découvrir en eux quelque vertu divine, et, pour s'en assurer, il se rend à Asgard (séjour des dieux) sous le costume d'un vieillard et sous le nom de Gangler : il arrive aux portes du palais et on le conduit devant trois trônes sur lesquels sont assis trois hommes. Gylphe les interroge sur la nature et les ouvrages des dieux, sur la formation du monde et de ses habitants, sur les destinées de l'univers, sur l'incendie qui doit le consumer, sur le renouvellement du monde, et enfin sur l'état heureux des gens de bien et le malheur des méchants dans l'éternité. Or, voici ce qu'il apprend :

« Dans l'aurore des siècles, il n'y avait ni mer, ni rivage, ni zéphyrs. On ne voyait point de terre en bas ni de ciel en haut. Tout n'était qu'un vaste abîme sans herbes et sans semences; le soleil n'avait point de palais; les étoiles ne connaissaient point leur demeure; la lune ignorait son pouvoir. Alors il y avait un monde lumineux, brûlant, enflammé, du côté du Midi, et de ce monde s'écoulaient sans cesse dans l'abîme qui était au Nord des torrents de feu, qui, s'éloignant de leur source, se congelaient en tombant et remplissaient l'abîme de scories et de glaces. Ainsi l'abîme se combla peu à peu; mais

il y restait, au dedans, un air léger et immobile, et des vapeurs glacées s'en exhalaient. Alors un souffle de chaleur, étant venu du Midi, fondit ces vapeurs et en forma des gouttes vivantes, d'où naquirent le géant Ymer et la vache Œdumla : quatre fleuves de lait coulèrent des mamelles d'Œdumla et servirent de nourriture au géant. La vache se nourrissait à son tour en léchant les pierres couvertes de sel et de gelée blanche. Le premier jour qu'elle lécha ces pierres, il en sortit des cheveux d'homme, le second jour une tête, et le troisième un homme entier, qui fut le père de Bore. Le géant Ymer, de son côté, avait mis au jour une race de géants, et Bore épousa la fille d'un géant, dont il eut trois fils, Odin, Vile et Ve. Ces trois frères firent périr le géant Ymer : de son sang ils firent la mer et les fleuves, de sa chair la terre, de ses os les montagnes, de ses dents les rochers, et de son crâne la voûte du ciel. Devenus les dieux du monde, ils consentirent à s'allier avec les filles qui descendaient du géant Ymer. Le géant Nor eut une fille qu'on nomma la Nuit; elle épousa Daglinger, de la famille des dieux, et de cette union naquit le Jour. Alors Odin prit la Nuit et le Jour et les plaça dans le ciel; il leur donna deux chevaux et deux chars pour qu'ils fissent l'un après l'autre le tour du monde. La Nuit vint la première sur son cheval nommé Rimfaxe (crinière gelée). Tous les matins, en finissant sa course, Rimfaxe arrose la terre de l'écume qui dégoutte de son frein. Le cheval du Jour se nomme Skinfaxe (crinière lumineuse), et des feux de sa crinière il éclaire la terre et les cieux. »

L'Edda fait encore mention d'autres dieux, tels que

Thor, Loke, Balder, Tyr et Hermode. Thor, fils d'Odin, est le plus fort des dieux et des hommes. Il possède un palais qui se compose de cinq cent quarante salles : deux boucs traînent le char sur lequel il se promène dans le pays des géants. Voici ce qui lui arriva un jour. La nuit approchait : Thor et ses compagnons cherchent un abri pour se coucher ; ils entrent dans une maison qu'ils prennent pour celle d'un géant ; ils passent dans une chambre et s'y endorment. Le lendemain, Thor voit auprès de la maison un homme prodigieusement grand qui lui dit : « Je m'appelle le géant Skrymner ; je sais que tu es le dieu Thor, et je n'ai pas besoin de te demander si tu ne m'as pas pris mon gant. » En même temps, le géant étend la main pour le reprendre, et Thor s'aperçoit que la maison où il a passé la nuit avec ses compagnons n'est autre que le gant même du géant, et la chambre où ils ont couché un des doigts de ce gant. La nuit suivante, pendant que Skrymner dort profondément, Thor prend sa massue et la lui lance dans la joue avec tant de force qu'elle s'y enfonce jusqu'au manche ; le géant se réveille et porte la main à sa joue en disant : « Y a-t-il des oiseaux perchés sur cet arbre ? Il me semble qu'il m'est tombé une plume sur le visage. »

Balder, le second fils d'Odin, est le dieu de la bienfaisance : il a pour ennemi le dieu Loke, que l'on appelle encore le *calomniateur des dieux*, l'*artisan des fourberies*. Fils du géant Farbante, celui-ci est beau, bien fait, mais rusé et perfide. Il a eu trois enfants de la géante Angerbode (messagère de malheur) : l'un est le loup Fenris, le second le Grand-Serpent, et le troisième est

Héla (la Mort). Balder ayant péri par la perfidie de Loke, les autres dieux s'en montrèrent si irrités que, pour échapper à leur colère, Loke se cacha au milieu des eaux sous la forme d'un saumon. Les dieux firent alors un filet, prirent le saumon Loke, l'attachèrent à un rocher, et suspendirent sur sa tête un serpent dont le venin lui tombe goutte à goutte sur le visage; ce qui le fait hurler et frémir avec tant de force que la terre en est ébranlée : c'est ce qu'on appelle, parmi les hommes, un tremblement de terre. Loke restera dans les fers jusqu'à la fin du monde.

Le dieu Tyr est le plus hardi et le plus intrépide des dieux : on l'invoque dans les combats, et il donne la victoire. Hermode, autre fils d'Odin, est le dieu de l'agilité. Il va aux enfers conjurer Héla (la Mort) de rendre à la vie son frère Balder. Héla y consent à la condition que toutes les choses animées et inanimées pleureront la mort de Balder; il en résulte sur la terre une sorte de déluge : mais une vieille magicienne, nommée Thok, ayant refusé de pleurer, Héla garde sa proie, et Balder reste aux enfers.

Jusqu'ici nous ne voyons rien sur la création de l'homme et de la femme. Voici ce que l'Edda nous apprend à cet égard. Un jour que les dieux se promenaient sur le rivage de la mer, ils trouvèrent deux morceaux de bois flottants, les prirent, et en formèrent l'homme et la femme d'où sortit le genre humain. Ces morceaux de bois devenus hommes sont doués d'une âme immortelle : en quittant cette vie, les vertueux et les braves entrent dans le palais d'Odin, nommé Walhalla. Les héros qui sont reçus dans cette demeure ont tous les jours le plaisir

de se revêtir de leur armure, d'être passés en revue, de se ranger en bataille et de se tailler en pièces les uns les autres : mais, dès que l'heure du repas approche, ils retournent tous sains et saufs dans la salle d'Odin, et se mettent à boire et à manger. Quoiqu'ils y soient en grand nombre, la chair du sanglier Skrymner leur suffit à tous; chaque jour on le mange, et chaque jour il reparaît entier. Leur boisson est la bière et l'hydromel; une seule chèvre, dont le lait est de l'excellent hydromel, en fournit assez pour enivrer tous les héros : leurs coupes sont les crânes des ennemis qu'ils ont tués. Odin seul, assis à une table particulière, boit du vin pour toute nourriture. Des vierges, nommées Walkyries, servent les héros à table et remplissent les coupes à mesure qu'ils les vident. Ainsi, se battre, boire et manger, voilà les plaisirs qu'Odin promet à ses élus : quand viendra la fin du monde, par l'embrasement de l'univers, ils entreront dans un palais plus brillant que le soleil, et tout couvert d'or, pour s'y réjouir éternellement.

Tel est le partage des braves et des vertueux. Voici maintenant celui des lâches et des méchants. Ils sont d'abord plongés dans un enfer passager, qui est l'empire de la Mort. La Mort a pour palais l'Angoisse, pour repas la Famine, pour serviteurs l'Attente et la Lenteur; le seuil de sa porte est un précipice, et son lit est la maigreur. De là on passe dans une demeure dont les portes sont tournées vers le nord. Cette demeure se compose de cadavres et de serpents, et les poisons y pleuvent par mille ouvertures; des torrents y coulent, entraînant les parjures, les assassins et les séducteurs. Un dragon noir

vole sans cesse à l'entour et se repaît des corps des coupables qui y sont enfermés.

Puis, lorsque viendra le grand jour nommé le *crépuscule des dieux* et l'*embrasement du monde*, voici, suivant un poëme islandais intitulé *Voluspa*, attribué à une sibylle du Nord, ce qui doit arriver. Un grand hiver l'annoncera par une neige qui tombera des quatre coins du monde. La discorde s'emparera de l'univers; les frères tueront leurs frères, les pères leurs fils, les fils leurs pères. Le géant Rymer, porté sur un char, arrive d'Orient; la mer s'enfle, et le Grand-Serpent en soulève les flots dans lesquels il se roule avec fureur. L'aigle dévore en criant les corps morts. L'armée des mauvais génies arrive d'Orient sur le vaisseau des dieux; c'est Loke qui les conduit; ils marchent escortés du loup Fenris. Surtur, le noir prince des génies du feu, sort du Midi entouré de flammes : les épées des dieux rayonnent comme le soleil. Les rochers ébranlés s'écroulent avec fracas; les géantes errent éplorées, et les hommes suivent en foule les sentiers de la mort. Le ciel se fend. Alors Odin vient combattre le loup Fenris; l'époux de Frigga est vaincu. Le valeureux fils d'Odin court venger la mort de son père : il attaque le monstre, et de son épée lui perce le cœur. Le soleil s'obscurcit; la mer inonde la terre; les étoiles disparaissent; le feu exerce sa rage, la flamme s'étend et s'élève jusqu'au ciel. Alors on voit sortir du sein des flots une terre nouvelle couverte d'une agréable verdure; les eaux se retirent; l'aigle vole déjà librement et prend des poissons sur le sommet des montagnes. Les champs portent des fruits sans culture, et les maux sont

bannis du monde. Balder et son frère reviennent habiter le palais d'Odin orné d'un toit d'or. C'est là que le peuple des gens de bien habitera et se livrera à la joie durant tous les âges.

Tels sont les principaux points de la mythologie scandinave. Mais là ne se bornent pas les croyances populaires conservées dans le livre de l'Edda. Indépendamment de douze grands dieux et de douze grandes déesses, il est un grand nombre de divinités secondaires et d'êtres surnaturels, tels que les géants et les nains, qui jouent un grand rôle dans les poèmes scandinaves. Une foule de fables, qui, en apparence, ne présentent aucun sens raisonnable, et qui proviennent sans doute d'une source historique, forment pour les peuples du Nord une mythologie plus chaste, mais beaucoup moins ingénieuse que celle des peuples du Midi. On voit que l'art et le goût des hommes de la Grèce et de l'Italie étaient inconnus aux sauvages habitants des contrées septentrionales. Semblables à ces plantes qui ne peuvent vivre loin du doux climat qui les vit naître, l'art et le goût, nés sous le beau ciel du midi de l'Europe, n'ont jamais pu s'acclimater complétement dans le Nord. Mais, soit que nous portions nos regards au Nord ou au Midi, à l'Orient ou à l'Occident, partout où se montre à nous une religion quelconque, à côté des principes de morale qu'elles renferment toutes nous sommes frappés de voir combien l'absurde et le ridicule ont présidé à ces créations de divinités mensongères sorties du cerveau de l'homme, sauvage ou civilisé. Interrogez les bonzes de la Chine, les brahmes de l'Inde, les mages de la Perse, les druides de la Gaule,

les prêtres de l'Égypte, de la Grèce et de Rome, et vous serez honteux, pour l'esprit humain, de l'amas confus et désordonné de superstitions qu'il a enfantées, et que le bon sens, la morale et la conscience repoussent et condamnent également. Interrogeons ensuite le prêtre chrétien, et, à moins que nos yeux ne soient fermés à la lumière et notre cœur à la vérité, il est impossible que nous ne reconnaissions pas, dans la religion qu'il enseigne, tous les caractères d'une révélation supérieure. Les hommes livrés à eux-mêmes n'ont pu inventer que des superstitions absurdes et mensongères. Dieu seul a pu créer la religion du Christ : là, tout est sublime, tout est divin, tout est vrai.

La littérature des peuples du Nord était donc, comme celle des peuples du Midi avant le christianisme, sous l'influence d'une théogonie bizarre que l'imagination capricieuse et fantastique des scaldes avait brodée sur le canevas usé des anciennes croyances de l'Orient, apportées dans le nord et dans l'occident de l'Europe par les premières migrations asiatiques. Mais là, comme partout, la poésie fut l'agent le plus actif de la civilisation; et les princes législateurs ne manquèrent jamais d'y avoir recours pour corriger les vices des peuples et leur inspirer l'amour de la sagesse, de la gloire et de la vertu. On peut en juger par le livre de morale intitulé *Havamaal*, c'est-à-dire *discours sublime*, que l'on attribue à Odin lui-même. Ce Salomon du Nord y donne aux hommes des leçons de morale qui semblent dictées par la sagesse éternelle. Le *Havamaal* se compose d'environ cent vingt strophes, qui renferment toute la morale de la

nation scandinave, et l'on peut dire celle de toutes les nations, car elle est immuable et éternelle comme l'être suprême qui l'a mise au cœur de l'homme. Nous citerons quelques-uns des préceptes du *Haramaal* :

« Il n'est rien de plus nuisible aux fils du siècle que de boire la bière avec excès ; car plus un homme boit, plus il perd la raison. L'oiseau de l'oubli chante devant ceux qui s'enivrent et leur dérobe leur âme.

» Si vous rendez visite à un faux ami, prenez les chemins détournés ; si vous allez chez un ami vrai, prenez le droit chemin.

» Dans ma jeunesse, j'ai beaucoup voyagé ; quand j'avais trouvé un compagnon, il me semblait que j'étais assez riche : l'homme fait la joie de l'homme.

» Soyez sages avec modération et prudents sans timidité : ne cherchez point à connaître votre destinée, si vous voulez dormir tranquille.

» Que l'homme réfléchisse, mais qu'il ne réfléchisse pas trop : la joie n'entre pas souvent au cœur de celui qui sait trop de choses.

» Il n'y a pas de maladie plus cruelle que d'être mécontent de son sort.

» Mieux vaut flatter les autres que de se flatter soi-même.

» Les richesses passent, les troupeaux périssent, les amis meurent, nous mourons nous-mêmes ; une seule chose ne meurt point : c'est le souvenir d'une vie honorable.

» Louez la beauté du jour quand il est passé, la jeune

fille quand elle est mariée, la femme mariée quand elle est morte, l'épée quand vous l'avez éprouvée, la glace quand vous l'avez traversée, et la bière quand vous l'avez bue. »

Quand la poésie se donne la haute mission d'éclairer les hommes et de les rendre meilleurs, il est rare que les poëtes ne soient pas honorés : on n'est donc pas étonné de voir à quel point les poëtes de la Scandinavie, les scaldes, étaient en honneur et en crédit dans toutes les contrées du Nord. Ils marchaient les égaux des *jarl*, revêtus de la dignité la plus éminente après celle de roi; et, non contents de chanter les exploits des guerriers, ils s'associaient à leur gloire en combattant aux premiers rangs. Le scalde ne quittait jamais ni sa harpe ni son épée; on le distinguait dans la mêlée à la rose qui était peinte sur son bouclier, et, comme Tyrtée, il excitait les guerriers à bien faire, par ses chants et par son exemple. La poésie était donc en grande vénération chez ces peuples barbares : voici l'origine singulière qu'ils lui attribuaient.

Un homme nommé Kvaser s'était élevé au rang des dieux par sa sagesse et son intelligence. Deux nains, jaloux de ses talents, le tuèrent, recueillirent son sang dans un grand vase et le mélangèrent avec du miel. Quiconque buvait de cette liqueur devenait poëte. Le géant Suttung s'empara du vase qui la contenait et le donna à garder à sa fille Gunlœda, qui l'enferma dans une montagne. Odin était dieu, mais il n'était pas poëte, et il voulut le devenir. Que fait-il ? Il se déguise en berger, comme jadis Apollon, et vient chez le géant Suttung pour y prendre

soin des bestiaux. Là, après de vaines tentatives pour obtenir une goutte de la précieuse liqueur, il se change en serpent, pénètre dans la montagne, séduit par ses louanges, fascine par son regard la belle Gunlœda, qui lui permet de boire trois fois à la coupe qu'elle est chargée de garder. En un moment la coupe est vide, et le serpent, changé en aigle, s'envole au ciel et laisse la pauvre fille dans les larmes. Depuis ce jour Odin est le dieu de la poésie : heureux les scaldes qu'il inspire et auxquels il permet de boire à la coupe divine !

On sait peu de chose des premiers scaldes jusqu'au règne d'Harold aux beaux cheveux, qui gouvernait la Norwége au neuvième siècle. Il les appela à sa cour, les combla de faveurs. Quand l'heure des combats était venue, ils lui faisaient cortége sur le champ de bataille comme dans les salles de festins, et ils chantaient sa gloire. Plusieurs des successeurs d'Harold furent eux-mêmes des scaldes plus ou moins célèbres. Le respect des scaldes pour les traditions poétiques de leurs pères les rendit long-temps rebelles aux enseignements des missionnaires chrétiens. Olaf-le-Saint, qui condamnait leurs souvenirs mythologiques, loin de les chasser de sa cour, les y attirait par des présents, et son amour pour la poésie lui faisait oublier que les poëtes étaient encore des adorateurs d'Odin : il les plaçait au premier rang dans les combats : « Je veux, leur disait-il, que vous chantiez ce que vous aurez vu et non ce que vous aurez entendu raconter. » Et, dans sa cour, il se plaisait à entendre ces chants simples et énergiques qui réveillaient en lui tous les glorieux souvenirs du passé.

Mais le culte d'Odin devait s'éteindre, et avec lui l'ancienne poésie des scaldes. Le mauvais goût, pareil à l'ivraie qui envahit les champs les plus fertiles quand ils sont mal cultivés, le mauvais goût fit irruption au nord et au midi de l'Europe. On cessa d'appeler les choses par leur nom : le ciel devint la *couverture des montagnes*, la *maison du soleil*, le *grand chemin des étoiles*; la terre fut le *vaisseau flottant sur les âges*; le feu, le *frère du vent* et l'*ennemi des forêts*; l'or, la *dent de Dieu*; la mer, l'*anneau du globe*; la tête, le *champ des cheveux*; et le sang, le *lac des blessures* et le *vin des oiseaux de proie*. On fit en poésie ce qu'avait fait en peinture un artiste de l'antiquité qui avait couvert d'oripeaux une figure de Vénus. « Tu n'as pu la faire belle, tu l'as faite riche, » lui dit Zeuxis. Tel fut le sort de la poésie scandinave après la chute du culte d'Odin.

Alors, aux chants de la haute poésie épique, aux *wises*, succédèrent les *sagas*, ou récits. Les sagas sont les traditions du pays, qui se racontent dans les veillées du soir, sous la tente du soldat aussi bien que sous le toit de chaume du laboureur, et qui passent de génération en génération, comme un de ces héritages sacrés de famille qu'on vénère trop pour jamais les altérer. C'est surtout en Islande que les sagas furent en haute estime, et on le conçoit : le solitaire, qui s'est séparé du monde, vit beaucoup dans les souvenirs de son passé; il en est ainsi de cette île, séparée par les mers du commerce des hommes. Là le peuple, étranger en quelque sorte aux autres peuples, se souvient avec orgueil des temps où il régnait sur les mers du Nord, et toutes les sagas qui rappellent ces

temps glorieux vivent encore aujourd'hui dans sa mémoire. Il n'est pas une jeune fille de l'Islande qui ne sache par cœur la saga du scalde le plus célèbre de la Scandinavie, de Regnar Lodbrok, roi de Danemark, dont la vie est toute une épopée à la manière de l'Odyssée. Cette saga, que son étendue ne nous permet pas de rapporter ici, se termine par le chant de mort du vieux Lodbrok, qui meurt des morsures des serpents dont le roi d'Angleterre Elli a rempli sa prison. Toutes les strophes de cette ode, célèbre parmi les poésies scandinaves, commencent par ces mots : « Nous nous sommes battus avec l'épée. » Après avoir rappelé ses exploits passés et son infortune présente, Regnar s'écrie :

« Nous nous sommes battus avec l'épée! Les fils d'Aslanga éveilleraient bientôt avec leurs armes acérées le dieu des combats, s'ils savaient les tourments que j'endure, s'ils savaient comment les serpents venimeux m'enlacent. J'ai donné à mes fils une mère qui a mis au monde des héros.

» Nous nous sommes battus avec l'épée! La mort déjà s'approche; les serpents me pressent avec force; la vipère s'est logée dans mon cœur. J'espère que la colère de Vidar s'appesantira sur Elli : la fureur s'emparera de mes fils quand ils apprendront la mort de leur père, et leur jeunesse n'aura pas de repos qu'elle ne m'ait vengé.

» Nous nous sommes battus avec l'épée! Cinquante et une fois j'ai conduit mes fils au combat. Je ne croyais pas trouver un homme plus fort que moi. Mais je ne

regrette point de mourir. Les déesses envoyées par Odin viennent me chercher. Joyeux, j'irai prendre place sur les siéges élevés et boire la bière avec les dieux. Les heures de ma vie touchent à leur terme : je meurs en riant. »

Les femmes jouent un rôle important dans plusieurs sagas ; elles n'y sont pas moins braves et hardies que leurs frères et leurs époux. La *Herrarar-Saga* contient l'histoire d'une jeune fille qui, pour venger son père, va prendre son épée sur sa tombe, puis court à l'ennemi, le tue, et rapporte le glaive victorieux dans le tombeau paternel. Une autre saga présente le récit d'une aventure singulière. Thornbierg, fille d'un roi de Suède, dédaignant les habitudes paisibles de son sexe, se revêt d'une armure, monte à cheval, et court les aventures guerrières. Son père lui confie le gouvernement d'une province, où on la salue du nom de roi pour honorer son courage. Des princes, épris de sa beauté, la demandent en mariage ; mais elle déclare qu'elle ne se rendra qu'à celui qui triomphera d'elle les armes à la main. Plusieurs combattants sont vaincus et tués. Enfin il s'en trouve un qui la fait prisonnière : alors elle retourne auprès de son père, et déposant devant lui son casque et ses armes : « Je vous rends, lui dit-elle, le pouvoir que vous m'avez confié ; je renonce à la gloire que je voulais acquérir, et je redeviens femme. »

La saga de Hialmar est empreinte d'une mélancolie douce et tendre qu'on trouve rarement dans les poésies scandinaves. Hialmar, tombé sur le champ de bataille,

n'exhale aucun soupir, ne témoigne aucun regret de la vie ; il tire un anneau de son doigt et le donne à un ami en le priant de le porter à sa fiancée. L'ami part aussitôt, se présente devant Ingeborg, et lui remet l'anneau sans ajouter une parole. La malheureuse jeune fille le regarde, le reconnaît, et tombe morte.

La plupart des sagas ont un caractère historique. On en a recueilli un grand nombre qui toutes répandent une vive lumière sur l'histoire morale et politique des peuples du Nord. Ce sont en apparence des contes d'enfants ; mais, en réalité, les hommes peuvent y trouver de graves et utiles enseignements.

Un Islandais, Magnussen, rendit aux anciens scaldes de l'Islande, de la Norwége et du Danemark, le même service que Macpherson aux bardes de l'Écosse et de l'Irlande ; il les fit connaître aux érudits de l'Europe, qui, livrés sans partage à l'admiration des lettres grecques et latines, eurent peine à se persuader qu'il existât une littérature ne devant rien à l'étude de l'antiquité.

Quelle n'eût pas été leur surprise d'apprendre qu'en France même, une littérature vraiment nationale se cachait à leurs regards dans les forêts et parmi les rochers de la vieille Armorique ! C'est ce dont ils ne peuvent douter maintenant, s'ils daignent s'occuper des travaux d'un Breton [1], ami des lettres et de son pays, qui vient de nous en révéler l'existence. Le premier il a eu l'idée d'écrire ce qui, depuis des siècles, se chantait dans les hameaux de la Bretagne, et il en est résulté un

[1] M. de La Villemarqué.

des livres les plus curieux qui aient été publiés de nos jours. Avant d'en faire l'examen, nous jetterons un rapide coup d'œil sur le passé littéraire des Celtes de la Gaule, nos aïeux.

LEÇON III.

POÉSIES BRETONNES.

Pendant qu'au troisième siècle de l'ère chrétienne le nord de la Grande-Bretagne et l'Irlande retentissaient des chants des bardes calédoniens, pendant que la poésie gaélique célébrait le triomphe de Fingal et la défaite des Romains, la Gaule, que ne défendaient ni ses mers, ni ses rochers, ni ses forêts, ni ses frimas, la Gaule moins heureuse subissait le joug des maîtres du monde; et, après avoir perdu son indépendance, elle semblait peu s'inquiéter de perdre ses lois, son langage, ses mœurs, sa religion. Les antiques forêts qui prêtaient leurs ombres aux sanglants sacrifices du culte druidique, et au sein desquelles les prêtres de la Gaule venaient cueillir avec des serpes d'or le gui sacré et la verveine odorante, tombaient sous la hache des prétoriens et se transformaient en cités populeuses ou en sauvages déserts. Les roches immenses qu'une force surnaturelle semblait avoir soulevées et suspendues en voûtes, et qui avaient vu s'accomplir tant d'horribles mystères, opposaient seules aux coups

du bélier l'immobilité de leur masse imposante et inébranlable. Tout s'écroulait devant la puissance romaine, qui apportait aux peuples conquis ses arts, ses lettres, ses lois, sa civilisation, pour les consoler de l'esclavage. Des palais, des temples s'élevaient dans les cités, qu'embellissaient encore des statues de marbre et de bronze apportées à grands frais de la Grèce et de l'Italie. Là des ponts de pierre et de ciment réunissaient les deux rives d'un fleuve rapide et profond ; ici des arcades élégamment élevées l'une sur l'autre suspendaient dans les airs le lit d'une rivière ; partout de larges voies de granit offraient aux chars des vainqueurs des chemins faciles et indestructibles ; partout de riches villas embellissaient les riantes vallées et les sites pittoresques ; partout aussi, à la faveur de ces bienfaits, la corruption se répandait dans la Gaule et les vieux Celtes s'enivraient de ses poisons. Bien peu s'indignèrent de l'asservissement de leur patrie et tentèrent de l'affranchir. Les entreprises de Sacrovir, de Vindex, de Civilis et de Sabinus prouvèrent plutôt le courage personnel de ces Gaulois que l'énergie de la nation, qui ne les seconda point et les abandonna à la vengeance des empereurs. Ainsi tout devint romain dans la Gaule, et les noms mêmes des anciennes familles celtiques subirent des transformations latines qui ne permirent bientôt plus de les reconnaître. Devenus Romains, les Gaulois ne renoncèrent pas cependant à toute gloire ; les armes et les lettres les couronnèrent souvent de palmes triomphales : mais quand ils combattirent, ce fut sous la bannière romaine, et quand ils chantèrent, ce fut dans la langue de Virgile. A peine avaient-ils été incorporés

à la république que déjà Cicéron disait dans le sénat : « Nous ne pouvons passer sous silence la valeur, la fermeté et la constance des Gaulois nos alliés ; c'est la force de l'empire romain et l'ornement de sa grandeur. »

Les Gaulois ne brillaient pas moins dans les lettres que dans les armes. Plusieurs des poètes qu'on admirait à Rome, tels que Varon et Gallus, étaient nés dans les Gaules ; et le fameux comédien qui fit les délices du théâtre romain et que Cicéron appelait son ami, Roscius était Gaulois.

Mais nous n'avons point à nous occuper aujourd'hui des Gaulois qui abandonnèrent, pour obéir à leurs maîtres, la langue de leurs pères, et qui se firent Romains par crainte ou par ambition. Tournons nos regards vers cette partie de la Gaule qui s'avance au loin dans la mer, comme une conquête de la terre sur l'Océan. Cette contrée, que l'on nommait jadis l'Armorique, plus tard la Bretagne, comprend les départements des Côtes-du-Nord, du Finistère et du Morbihan. Là les armées romaines ne s'aventuraient qu'avec crainte. La pauvreté de ces contrées sauvages n'y appelait point leur avidité, et la résistance opiniâtre des habitants ne leur offrait que des succès douteux : aussi abandonnait-on à leur farouche indépendance, à leur langage barbare, des peuples qu'on jugeait indignes des bienfaits de la civilisation et des honneurs de l'esclavage. Ce langage barbare était la langue celtique, qui se conserva ainsi pure de tout alliage romain, qui résista également à l'influence de la langue française, et qui existe encore aujourd'hui dans les campagnes de la vieille Armorique, aussi immuable

que ces rochers de Karnak sur lesquels le sang gaulois coulait jadis sous la hache fanatique des druides.

Cette langue, que nous nommerons le celto-breton, n'était-elle réellement, comme on l'a dit, qu'un jargon grossier? Le Breton Abailard avait-il raison d'en être honteux et de se vanter de ne pas la connaître? le docte bénédictin de Saint-Maur, Taillandier, était-il en droit de dire que cette langue barbare ne pouvait se prêter ni à la mesure ni à l'harmonie des vers? et justifie-t-elle ce mépris avec lequel, de nos jours encore, les philologues ont traité le bas-breton, tout en avouant sa haute antiquité?

Cette langue était encore si inconnue au reste de la France pendant le siècle dernier qu'il n'y a rien d'invraisemblable dans l'anecdote que je vous demande la permission de vous raconter.

Vers les premiers temps du règne de Louis XVI, deux bateleurs promenaient dans les foires et les marchés de la Basse-Bretagne un orang-outang de grande taille, qu'ils avaient costumé en sauvage. Comme ils se disposaient à l'amener à Paris, il mourut. Grande fut la désolation des deux industriels, qui avaient fondé de vastes espérances de fortune sur leur singe. Ils s'étaient mis tristement en route avec leur cage vide, cherchant dans leur cerveau par quelle autre curiosité ils pourraient remplacer l'animal qu'ils avaient perdu, lorsque, sur le bord du chemin, ils aperçurent un paysan profondément endormi à la suite d'un repas de noces où il avait bu en Breton à la santé des époux. A la vue de cette figure étrange, les bateleurs conçoivent sur-le-champ un projet qui doit les dédommager amplement de leur perte. Un

singe! qu'est-ce que cela, auprès d'un homme sauvage trouvé dans les forêts du Nouveau-Monde et qu'aucune tentative humaine n'a pu encore civiliser? Aussitôt fait qu'imaginé. Le malheureux ivrogne est déshabillé de la tête aux pieds, et revêtu aussitôt de la défroque de l'orang-outang, puis enfermé dans la cage vide, dont les barreaux auraient pu défier les forces d'un Hercule.

Les dernières limites de la Basse-Bretagne étaient déjà franchies depuis plusieurs heures lorsque enfin se réveilla notre Breton transformé en Iroquois. Nous vous laissons à penser quels furent, sa surprise d'abord, puis sa fureur et son désespoir, quand il se vit vêtu d'une peau de tigre, coiffé d'un diadème de plumes et renfermé dans une cage de fer. Nos gens débarqués à Paris, l'affluence fut immense pour voir de près cet *homme de la nature*. Ce qui excitait surtout l'admiration des spectateurs, c'était son langage étrange, qui ne ressemblait à aucun autre idiome connu. Un jour le malheureux captif s'avisa de chanter une des chansons de son pays : on s'émerveilla de plus belle. Enfin depuis un mois on ne parlait dans Paris que de l'homme sauvage et de ses chants, lorsqu'il prit fantaisie à M. Lenoir, alors lieutenant-général de police, de voir ce curieux spectacle. Ordre est donné aux bateleurs d'amener leur sauvage devant monseigneur, qui avait rassemblé chez lui une nombreuse et brillante compagnie. Ils obéissent, non sans quelque frayeur. L'homme en cage est apporté dans un riche salon rempli de seigneurs et de femmes élégantes qui s'empressent autour de lui. L'infortuné croit voir quelque intérêt, quelque pitié dans leurs regards :

il se rappelle alors un chant triste et plaintif de son pays, et il commence à chanter, sans grand espoir d'être mieux compris que par le passé. Voici la traduction de cette chanson, intitulée le *Chant des âmes*, que savent tous les paysans du pays de Cornouailles :

« Bonne santé, gens du logis. Au nom de Dieu, mettez-vous en prières. Ne soyez pas surpris si nous frappons à votre porte : c'est Jésus qui nous envoie vous éveiller si vous dormez, gens de la maison, vous éveiller, grands et petits. S'il est encore de la pitié dans le monde, au nom de Dieu, écoutez-nous ! Au nom de Dieu, secourez-nous, s'il est encore de la pitié dans le monde ! Ceux que nous avons nourris nous ont depuis long-temps oubliés : ceux que nous avons aimés nous ont délaissés sans pitié. Mon fils, ma fille, vous êtes couchés sur des lits de plume bien doux, et moi votre père, et moi votre mère, dans les flammes du purgatoire. Vous reposez là mollement, vous dormez d'un profond sommeil, et les pauvres âmes veillent dans les souffrances. Un drap blanc et cinq planches, un sac de paille sous la tête et cinq pieds de terre par-dessus, voilà tous les biens de ce monde. Jadis, quand nous étions vivants, nous avions parents et amis : aujourd'hui que nous sommes morts, nous n'avons plus ni parents ni amis. Au nom de Dieu, secourez-nous ! Priez la Vierge bénie de répandre une goutte de son précieux lait sur les pauvres âmes en peine ! »

A ces chants, entrecoupés de sanglots, des larmes coulèrent de tous les yeux. On eût dit que la chanson du pauvre captif avait été comprise de tous les assistants : elle l'avait été du moins du duc d'Aiguillon, qui se rap-

pela avoir souvent entendu le *Chant des âmes* alors qu'il était gouverneur de la Bretagne. L'assemblée ne fut donc pas peu surprise de voir la conversation s'engager aussitôt entre le prétendu sauvage et un duc et pair de France. Tout s'éclaircit bien vite : les bateleurs furent punis comme ils le méritaient, et le Bas-Breton rendu à ses chères landes natales, après avoir été présenté au roi, dont les bienfaits lui firent peut-être bénir sa courte captivité.

Ainsi à cette époque le bas-breton, c'est-à-dire la langue celtique, était entièrement inconnu aux hommes d'érudition. Combien on les eût étonnés en leur apprenant que non-seulement cette langue existait, mais qu'elle avait une poésie pleine de grâce, de charme, d'énergie et de naïveté, qui se prêtait également à toutes les exigences de l'épopée, de l'ode et de la chanson. Oui, les élèves des anciens druides revivent dans les chanteurs bretons; les bardes n'ont jamais cessé de faire retentir de leurs chants les rochers et les forêts de Tréguier, de Léon et de Cornouailles. Ce ne sont plus guère aujourd'hui que de pauvres mendiants, nommés *bons pauvres*, qui vont de hameau en hameau redire aux jeunes gens, sous la feuillée ou à la porte des églises, ce qu'ils ont eux-mêmes appris dans leur enfance : c'est ainsi que les traditions historiques se conservent dans les campagnes sans le secours de l'écriture, et qu'aujourd'hui même les échos de la Bretagne répètent encore les chants qu'ils répétaient au quatrième siècle de l'ère chrétienne, peut-être même long-temps auparavant.

Lorsque les Saxons envahirent la Grande-Bretagne, ils

en expulsèrent les bardes, qui se réfugièrent en Armorique. Les principaux d'entre eux, Taliésen et Hyvarnion, s'y établirent sous la protection du prince armoricain Judicaël, auquel ils prédirent de glorieuses destinées. Mais le plus illustre des bardes dont la tradition populaire ait conservé le souvenir, c'est Guineylan, qui vivait avant l'an 1000 de l'ère chrétienne. Il composa de nombreux chants à la manière des anciens bardes gaulois, et leur donna le nom de *Diouganou* ou prophéties. De nos jours encore tous les paysans de l'Armorique ne parlent qu'avec respect de Guineylan le prophète.

Plusieurs de ces anciens chants bretons portent leur date avec eux : il en est, par exemple, qui se rapportent à la lutte qui s'établit, au sixième siècle, entre le druidisme et le christianisme. Les bardes de cette époque appartenaient à la religion gaélique ; et, lorsqu'ils se furent faits chrétiens, ils conservèrent long-temps encore des principes druidiques qu'ils mêlaient avec les doctrines chrétiennes. Le chant du magicien Merlin, si célèbre dans nos vieilles légendes françaises, nous paraît marquer le passage de l'ancien celte au nouveau. En voici la traduction :

MERLIN-DEVIN.

« Merlin, Merlin, où allez-vous si matin avec votre chien noir?

» — Je viens de chercher le moyen de trouver l'œuf rouge du serpent marin au bord du rivage, dans le creux du rocher : je vais chercher dans la vallée le cresson vert et l'herbe d'or, et dans le bois, sur le bord de la fontaine, la branche élevée du chêne.

» — Merlin, Merlin, revenez sur vos pas, laissez le rameau au chêne, laissez à la vallée le cresson et l'herbe d'or; laissez parmi l'écume, dans le creux du rocher, l'œuf rouge du serpent marin. Merlin, Merlin! revenez sur vos pas : il n'y a de devin que Dieu. »

Les fées et les nains jouent un grand rôle dans les anciennes poésies bretonnes. Les poètes ne doutaient pas de l'existence de ces puissances intermédiaires entre Dieu et l'homme, et ce n'a pas été sans peine que le christianisme est parvenu à déraciner cette superstition populaire. Les lieux que les fées affectionnaient sont encore désignés par un nom qui les rappelle : on trouve souvent en Bretagne la grotte aux fées, la fontaine aux fées, la roche aux fées.

Comme on ne peut douter que dans la poésie populaire de la Bretagne les chants ne soient toujours contemporains des faits qu'ils célèbrent, on connaît la date précise du chant intitulé *la Peste d'Elliant* quand on sait que cette peste eut lieu au sixième siècle. Voici la légende qui aide à comprendre ce chant, célèbre dans toute la Bretagne.

« C'était jour de pardon au bourg d'Elliant. Un jeune meunier, arrivant au gué avec ses chevaux, vit une belle dame en robe blanche assise au bord de la rivière, une baguette à la main, qui le pria de lui faire passer l'eau.

» — Oh! oui, sûrement, madame, » répondit-il; et déjà elle était en croupe sur sa bête. Dès qu'elle fut déposée sur l'autre rive, la belle dame lui dit : — « Jeune homme,

vous ne savez pas qui vous venez de passer : je suis la Peste. Je viens de faire le tour de la Bretagne, et je me rends à l'église du bourg, où la messe sonne. Tous ceux que je frapperai de ma baguette mourront; pour vous, ne craignez rien; il ne vous arrivera aucun mal, ni à votre mère non plus. »

Et maintenant commence le chant de la Peste d'Elliant :

LA PESTE D'ELLIANT.

« Entre Langolen et le Faouet, il y a un saint barde. Il a dit aux gens du Faouet : Faites célébrer chaque mois une messe dans votre église. La Peste est partie d'Elliant, mais non sans sa proie; car elle emporte sept mille hommes et cent de plus! En vérité, la mort est descendue dans le pays d'Elliant, et tout le monde est mort, hormis deux personnes : une petite vieille femme de soixante ans et son fils, qui avait porté la Peste sur ses épaules.

« Dans la place publique d'Elliant on trouve de l'herbe à faucher, excepté dans l'étroite ornière de la charrette qui conduit les morts en terre.

« Dur eût été le cœur qui n'eût pas pleuré au pays d'Elliant, quel qu'il fût, de voir dix-huit charrettes pleines à la porte du cimetière et dix-huit autres y venir.

« Il y avait neuf enfants dans une même maison; un même tombereau les porta en terre. Leur pauvre mère les traînait; le père suivait en sifflant... il avait perdu la raison.

» Elle hurlait, elle appelait Dieu ; elle était bouleversée corps et âme. Enterrez mes neuf fils, disait-elle, et je vous promets un cordon de cire qui fera deux fois le tour de votre église et quatre fois le tour de votre croix.

» J'avais neuf fils que j'avais mis au monde, et voilà que la mort est venue me les prendre sur le seuil de notre porte ; et je n'ai personne pour me donner une goutte d'eau.

» Le cimetière est plein jusqu'aux murs, l'église est pleine jusqu'aux degrés : il faut bénir les champs pour enterrer les cadavres.

» Je vois un chêne près du cimetière ; un drap blanc est attaché à sa cime. La Peste a emporté tout le monde. »

Vous avez dû remarquer combien peu de mots suffisent au barde breton pour peindre cet horrible tableau. La puissante imagination des poètes de l'antiquité n'a peut-être rien produit de plus pathétique.

La poésie bretonne ne se compose pas seulement de chants historiques ; elle renferme encore des cantiques religieux, des chansons d'amour, et surtout des légendes pleines de grâce et de naturel. Le chant national des Bretons, lorsqu'ils défendirent leur indépendance contre l'ambition des rois de France, renferme des beautés de premier ordre bien dignes de l'amour de la patrie qui les a inspirées. Il n'a point encore été oublié, bien qu'il n'y ait plus de prétexte pour le chanter, et dans plus d'une chaumière on entend encore redire ce dialogue entre le chevalier Laz-Breiz et son page :

« Mon cher maître, dites-moi : est-ce que je ne vous suivrai point au combat ?

» — Et que dirait ta pauvre mère, si tu ne revenais plus au village ? Si ton sang coulait sur la terre, qui mettrait un terme à sa douleur ?

» — Au nom de Dieu, cher maître, si vous m'aimez, vous me laisserez aller au combat. Je n'ai point peur des Français : mon cœur est ferme et mon acier bien aiguisé. Y trouvera à redire qui voudra, où vous irez, j'irai ; où vous combattrez, je combattrai. »

Puis les voilà qui marchent à la rencontre du terrible chevalier Lorgnez, et le page s'écrie :

« Voici Lorgnez qui arrive avec une troupe nombreuse ; ils sont dix, et dix autres, et dix encore : ils vont entrer dans le bois de châtaigniers : mon pauvre maître, nous aurons bien du mal à nous défendre.

» — Tu iras voir combien ils sont quand mon glaive les aura frappés. Allons ! choque ton épée contre mon épée et marchons à leur rencontre. »

Les légendes poétiques présentent surtout un vif intérêt ; ce sont autant de petits drames pleins de mouvement, et qui se dénouent avec un art qui ferait honneur aux écrivains les plus exercés. Nous pourrions en citer plusieurs, et si nous donnons la préférence à la légende du carnaval de Rosporden, c'est qu'elle offre plusieurs points de ressemblance avec des légendes sur le même sujet également célèbres en Allemagne, en Angleterre et en France. Vous allez juger si le barde breton qui en est l'auteur méritait que son nom restât dans l'oubli, tandis

qu'on proclame partout ceux de poètes qui peut-être l'ont imité. On l'attribue au père Morin, capucin, qui mourut vers 1480 après avoir prédit aux Bretons leur incorporation à la France en punition de leurs péchés En voici la traduction :

LE CARNAVAL DE ROSPORDEN.

« Pendant les jours gras est arrivé un grand malheur dans la ville de Rosporden. — Écoutez, chrétiens.

» Trois jeunes débauchés étaient en une hôtellerie : le vin qu'ils buvaient à pleins pots faisait bouillir leur sang. Quand ils eurent assez bu et assez mangé : Habillons-nous de peaux de bêtes, dirent-ils, et allons courir !

» L'un de ces trois garçons, le plus chétif, voyant ses compagnons s'éloigner, s'en alla droit au cimetière et plaça sur sa tête une tête de mort ; c'était horrible à voir ! Et dans les trous des deux yeux il mit deux lumières ; puis il s'élança comme un démon à travers les rues. Les enfants tout effrayés fuyaient devant lui, et les hommes raisonnables eux-mêmes s'éloignaient à son approche.

» Quand les trois jeunes gens eurent fait le tour de la ville, ils se rencontrèrent et se mirent à hurler, à bondir et à railler tous les trois, disant : — Seigneur Dieu ! où es-tu ? viens t'ébattre avec nous !

» Dieu, fatigué de les voir, frappa un grand coup qui fit trembler toutes les maisons de la ville : tous les habitants se recueillirent dans leur cœur, croyant que la fin du monde était venue.

» Le plus jeune, avant de regagner sa demeure, rapporta la tête de mort au cimetière, et lui dit en s'en allant : — Viens donc chez moi, tête de mort, viens-t'en demain souper!

» Alors il prit le chemin de sa maison : il se jeta sur son lit pour se reposer et dormit toute la nuit. Le lendemain, en se levant, il s'en alla travailler, sans plus songer à la veille et à la fête.

» Il saisit sa fourche et s'en alla travailler en chantant à tue-tête, en chantant sans souci.

» Mais vers l'heure où la nuit s'ouvre, comme tout le monde soupait, on entendit quelqu'un qui frappait à la porte.

» Le valet se leva pour ouvrir : il fut si épouvanté qu'il tomba à la renverse. Deux autres personnes s'élancèrent à l'instant pour le relever : elles furent si troublées qu'elles moururent subitement.

» Le mort s'avança lentement jusqu'au milieu de la maison. — Me voici venu souper, souper avec toi. Allons donc, cher ami, ce n'est pas loin d'ici : allons nous asseoir ensemble à ma table ; elle est dressée dans ma tombe.

» Hélas! il n'avait pas fini de parler, que le jeune homme éperdu jetait un cri épouvantable : il n'avait pas achevé, pas achevé, que la tête du malheureux frappait violemment la terre et s'y brisait. »

Nous demanderons si la statue du commandeur, venant au festin auquel l'a invitée don Juan, est d'un effet plus terrible que ce squelette apparaissant tout à coup, et

sommant l'impie de venir s'asseoir au banquet funèbre préparé pour lui sous la pierre du tombeau qu'il a profané!

Nous pourrions sans peine multiplier des citations qui vous prouveraient que le mépris des savants pour les poésies bretonnes tient à des préventions classiques, et surtout à l'ignorance d'une langue qui, malgré sa haute antiquité, n'a guère été écrite que de nos jours. Nous ne prétendons point, par un patriotisme absurde, placer les poésies bretonnes au niveau des poésies anciennes et modernes qui font les délices et l'admiration des hommes éclairés; mais nous croyons fermement qu'elles ne méritent point le dédaigneux oubli dans lequel on les a laissées jusqu'à ce jour. Les poëtes bretons, s'ils n'ont pas le génie des Homère, des Pindare, des Horace et des Tibulle, ont du moins un caractère qui les distingue et qui les recommande à notre vénération. Ils ne sont pas seulement les conservateurs de la langue nationale et des annales populaires; ils sont encore, et surtout, les plus ardents défenseurs des principes religieux, des bonnes mœurs et des vertus sociales. Cite-t-on beaucoup de pays où les poëtes soient ainsi restés fidèles à leur divine mission?

LEÇON IV.

LITTÉRATURE ROMANE.

LANGUE D'OÏL.

Il en est des langues des peuples comme des races humaines : on reconnaît leur origine à certains signes caractéristiques que les siècles mêmes ne parviennent pas à effacer. Ainsi les langues italienne, espagnole et française procèdent évidemment de la langue latine; mais, de même que dans les familles il arrive souvent qu'un sang étranger vient se mêler au sang de la race principale, et, par ce mélange, l'empêche de dégénérer, de même diverses langues se sont fondues avec la langue de Rome et lui ont fait subir des modifications d'où sont résultées les langues nouvelles. Cette transformation commença vraisemblablement dans la Gaule à l'époque où les hordes guerrières du Nord firent irruption dans l'empire romain, qui embrassait alors tout le midi et tout l'occident de l'Europe. Ces hordes se répandirent jusqu'aux dernières limites du continent européen; et en même temps que leur sang étranger vint se mêler au sang gallo-romain, leur langue barbare vint se fondre dans la

langue latine, la seule qui fût en usage dans les Gaules à l'époque de la première invasion des races gothiques et franques. On sait que les races gothiques descendirent vers le midi de l'Europe et occupèrent les contrées qui forment aujourd'hui l'Italie, le midi de la France et l'Espagne, tandis que les races franques s'établirent dans les pays situés au nord de la Loire. De ce moment, ce fleuve forma une barrière qui sépara l'occident de l'Europe en deux nations, les Goths au midi et les Francs au nord. De cette séparation résulta une différence assez prononcée entre les deux langues qui s'établirent en deçà et au delà de la Loire, et les nations qui les parlaient n'eurent plus bientôt d'autre lien commun que le christianisme, qui s'était introduit sans peine dans les provinces gauloises de l'empire romain. La civilisation, plus forte que la victoire, triompha de la barbarie des vainqueurs : apportée dans les Gaules par les Romains, elle finit, après de longs efforts, par soumettre les Francs eux-mêmes; mais elle ne put empêcher les luttes sanglantes et les horribles trahisons qui désolèrent les tristes règnes des princes chevelus de la race de Clovis.

On se doute bien que les lettres ne furent pas d'abord en grande faveur à la cour de ces rois, qui ne savaient pas lire, et dont toute la science consistait à être les plus perfides quand ils n'étaient pas les plus braves. C'est un des bienfaits et une des gloires du christianisme d'avoir pris assez d'empire sur ces princes ignorants et grossiers pour leur inspirer, jusqu'à un certain point, l'estime et le respect des lettres, alors exclusivement renfermées dans les cloîtres et dans les monastères. La langue latine s'y conserva religieuse-

ment, non-seulement dans les prières et les chants de l'église, mais encore dans les pieuses légendes et dans les vies des saints, que quelques moines écrivirent moins pour se faire un renom littéraire que pour édifier leur communauté. Il était rare que ces écrits sortissent de l'enceinte des cloîtres où ils avaient été composés.

Parmi ces écrivains, il en est un qui s'est élevé plus haut que tous les autres, non-seulement par son talent, mais encore par la nature même de ses écrits. Témoin et même acteur du drame dont les scènes sanglantes remplirent le sixième siècle, saint Grégoire, archevêque de Tours, entreprit d'en tracer le récit dans la langue de Tite-Live et de Cicéron. L'*Histoire ecclésiastique des Francs* a pour nous d'autant plus d'importance que nous lui devons de connaître l'origine de notre nation. Sans ce document précieux et d'une autorité incontestable, nous serions réduits à ignorer complétement comment s'est fondé ce vaste royaume, et le berceau de la monarchie française serait enveloppé à nos yeux d'un nuage impénétrable. C'est comme historien bien plus que comme écrivain que nous devons honorer Grégoire de Tours. Ne lui demandons ni la vigoureuse concision de Tacite ni l'éloquente abondance de Tite-Live; il ne sait point orner son récit de ces formes élégantes et de ces tournures pittoresques que nous admirons dans les historiens romains : mais il a, comme annaliste, une sincérité, une franchise et une bonne foi qui compensent, selon nous, tout ce qui lui manque comme écrivain; et si nous l'envisageons comme prêtre, nous nous sentons pénétré d'une profonde admiration pour les sublimes vertus et le saint courage qui éle-

vèrent si haut, dans Grégoire de Tours, la dignité de l'épiscopat.

C'était, il faut bien le reconnaître, une rude et glorieuse tâche que celle du prêtre chrétien au sixième siècle. La société, livrée aux passions brutales et sanguinaires des conquérants germains, n'avait pour se défendre que les vices des Gaulois abâtardis. Le christianisme seul la sauva par l'influence de ses prêtres, qui élevèrent une croix entre le glaive du maître et la poitrine de l'esclave. Que seraient devenus le faible et l'opprimé sans l'Église qui leur ouvrit son sanctuaire pour les défendre et les protéger? Combien de fois la croix, dans la main d'un prêtre, fit contre la hache des farouches Sicambres ce qu'avait fait contre le glaive d'Attila la houlette d'une bergère! Gloire soit donc à ces courageux apôtres qui ont sauvé nos pères et nous-mêmes de la barbarie, au prix de leur sang souvent répandu sur les marches même de l'autel, parce qu'ils étaient restés fidèles aux lois de Dieu et à la voix de l'humanité! Gloire surtout au saint prélat qui ne mit pas moins de courage et de vertu dans ses écrits que dans ses actions, et à qui la philosophie railleuse de notre siècle ne trouve d'autre reproche à adresser que d'avoir eu foi dans les miracles qu'il raconte! Pour répondre à ce reproche, il suffit de se rappeler que tout ce qui nous paraît aujourd'hui imprévu ou fortuit, tout ce qui tombe, à notre sens, dans le domaine du hasard, s'expliquait alors par une intervention surnaturelle, par la volonté divine. Le saint évêque, qui voyait l'action incessante de la Providence dans les événements humains, était-il donc si absurde? le philosophe, qui les

attribue au hasard, est-il donc plus éclairé? Grégoire de Tours croyait aux miracles comme y croyaient tous les hommes de son temps : ouvrez son livre, écho fidèle de son siècle, et vous y verrez toujours que l'homme n'agit que sous la main de Dieu. Les accidents les plus fréquents de la nature, tels que la foudre, les ouragans, les tempêtes, sont à ses yeux des manifestations de la volonté suprême; les songes, les visions, des communications, des avertissements du ciel à l'homme. Si, dans son livre, les reliques des saints guérissent les malades, mettent en fuite les démons, a-t-on beaucoup gagné à ébranler, à détruire cette foi qui soulageait le malade dans ses souffrances et fortifiait le faible dans ses tentations? Non, sans doute. « Ce monde où vivait Grégoire de Tours, monde naïf et poétique, n'a rien de la prosaïque réalité du nôtre. Pour la société chrétienne de cet âge, Dieu était le mot unique de la grande énigme de l'humanité : tout s'expliquait par Dieu, tout se résolvait en Dieu : de même que pour une société éclairée, telle que la nôtre, qui a le bonheur de ne croire à rien, tout s'explique par un autre mot, l'intérêt; tout se réduit à une autre fin, le néant[1]. »

Frédégaire, qui florissait au septième siècle, continua le travail commencé par Grégoire de Tours; mais son ouvrage, divisé en cinq livres, n'a d'intérêt que par les documents historiques qu'il contient. Comme écrivain, Frédégaire ne peut nous occuper, et nous franchirons les temps qui nous séparent encore de Charlemagne sans avoir

[1] *Vie de Grégoire de Tours*, par M. Raoul Rochette.

aucun regret de l'oubli où sont tombés les écrivains des siècles mérovingiens.

Mais tout à coup il se fit une grande lumière en Occident. Le royaume des Francs venait d'échoir à un petit-fils de ce Charles-Martel qui avait arrêté, dans les plaines de Poitiers, non-seulement les triomphes des Sarrasins, déjà maîtres de l'Espagne, mais encore l'invasion de l'islamisme, plus funeste à la civilisation que toutes les victoires du kalife Abdérame. Ce nouveau Charles devait mériter un surnom plus glorieux encore que celui de son aïeul, et la victoire ne devait pas seule le lui donner. La gloire des rois n'est pas tout entière, Dieu merci, dans la force de leurs armes : les conquêtes d'Attila et d'Alaric n'ont pour nous rien de grand ; et nous arrêterions à peine nos regards sur le règne de Charlemagne, si ce puissant génie n'eût fait que reculer les bornes du royaume des Francs et placer sur son front victorieux la couronne d'empereur d'Occident. Ce fut là sans doute une haute fortune pour le fils de Pépin ; mais sa véritable gloire, c'est d'avoir compris, à une époque encore barbare, que la civilisation était le plus grand bien dont il pût doter ses peuples, et que cette civilisation ne pouvait naître que du triomphe du christianisme et de la culture des sciences et des lettres. Aussi, voyez avec quelle ardeur il consacre à cette haute mission tout le temps que lui laisse la lutte infatigable qu'il soutient contre les Barbares du Nord et du Midi. Dans une de ses excursions en Italie, il a fait à Parme la rencontre d'un homme d'un immense savoir, et il emploie tous les genres de séduction pour enlever le docte Alcuin à l'archevêque d'York, dont il est

le bibliothécaire. Le roi des Francs semble estimer cette conquête plus haut que celle d'un royaume : le savant saxon n'aura plus désormais d'autre demeure que le palais de Charlemagne.

Ce devaient être d'admirables entretiens que ceux où le grand empereur, éclairant son génie aux rayons de la science, soumettait aux lumières du docte Alcuin ses vastes projets et ses hautes pensées, et dictait à son secrétaire Éginhard, le plus pur et le plus élégant écrivain de cette époque, ces immortels capitulaires qui devaient servir de base à la civilisation de l'Empire et au triomphe du christianisme. Suivons-le dans ses voyages : voyons avec quel soin il s'informe de l'état des églises et des monastères, avec quel zèle il veille au maintien de la discipline ecclésiastique dans le clergé et à l'observation des bonnes mœurs parmi le peuple; voyons-le rechercher, rassembler de toutes parts les manuscrits qui contiennent les Saintes Écritures, et présider lui-même à l'épuration des textes sacrés, avec le secours des savants qu'il a appelés de la Grèce et de la Syrie. L'intérêt religieux satisfait, il songe à l'intérêt national; et c'est lui-même qui fait écrire et place dans ses bibliothèques, auprès des manuscrits les plus précieux de la Grèce et de l'Italie, auprès des livres saints et des pieuses légendes, le recueil des chants guerriers et nationaux des Francs et des Germains, épopée dont on ne peut trop déplorer la perte irréparable. C'est peu encore : à la voix de Charlemagne, les églises et les monastères ouvrent de nombreuses écoles pour l'instruction du peuple. Celles de Ferrières et de Corbie ont laissé un nom à jamais célèbre; mais la plus

illustre est l'école qu'il fonda lui-même dans son palais, et qui prit, pour cette raison, le nom d'école palatine. Là sont admis tous les hommes que leur réputation de science a recommandés à la faveur du souverain : mais là le souverain n'est plus le tout-puissant Charlemagne, il se nomme *David ;* le docte Alcuin est *Flaccus ;* Angilbert prend modestement le nom d'*Homère*. Pierre de Pise et Clément d'Écosse y siégent près des fils et des filles de l'empereur, car il veut que les lumières se répandent d'abord au sein de sa famille. Dans cette académie se discutent toutes les questions de grammaire, de rhétorique, de philosophie, de religion, de science et de poésie. Charlemagne ne dédaigne point de prendre part à ces savantes dissertations ; et si sa main, habituée à porter l'épée, se prête difficilement au métier d'écrivain, sa mémoire fidèle et sa haute intelligence rachètent amplement les torts de son éducation négligée. C'est pour réparer le temps perdu qu'aux heures des repas il se fait lire les écrits des Saints Pères et les vies des rois ses prédécesseurs. La *Cité de Dieu* de saint Augustin est son livre de prédilection ; il l'a toujours sous le chevet de son lit.

Aucun des travaux de l'académie palatine ne nous est parvenu ; mais nous possédons un livre qui atteste les progrès des écrivains de cette époque dans l'art d'imiter la belle latinité du siècle d'Auguste. Ce livre si précieux est la vie de Charlemagne, écrite par son archichapelain ou secrétaire-archiviste, Éginhard. Loup de Ferrières, l'écrivain le plus éminent du neuvième siècle, a dit que la vie de Charlemagne était ce qu'il y avait de

plus fidèle et de mieux écrit sur cette grande époque. C'est qu'en effet Charlemagne semble revivre tout entier dans cette histoire, où le dévouement du secrétaire ne fait jamais taire la conscience de l'historien; où les soins, en apparence puérils, que le grand empereur prenait de ses palais, de ses jardins, de l'éducation de ses enfants, sont présentés avec une naïveté touchante qui fait connaître l'homme en même temps que le souverain; où les victoires et les conquêtes du héros sont racontées avec cette noble simplicité qui ajoute en quelque sorte à la grandeur des faits par le peu de soin qu'elle prend de les grandir. Éginhard n'a point fait un portrait gigantesque de son maître: il l'a peint tel qu'il l'a vu, tel qu'il était; et, quand il nous avoue sans détour que Charles avait le cou trop court, le ventre gros, qu'il était grand parleur, qu'il ne savait point écrire et que ses filles se conduisaient mal, il donne de sa véracité une preuve qui ne permet pas de douter de l'exactitude de ses récits et de la sincérité des éloges qu'il accorde aux vertus de son bienfaiteur.

Comment, de cette histoire où tout est vrai, simple et grand, et qui donna naissance aux contes historiques attribués à l'archevêque Turpin et aux naïves chroniques des moines de Saint-Denis, comment ont pu sortir ces contes, ces fabliaux, ces poèmes écrits dans les siècles suivants, où se trouve si burlesquement travestie la grande figure de Charlemagne? Essayons d'en pénétrer la cause.

La langue latine avait été jusqu'alors, dans le royaume des Francs, la seule langue littéraire, et Charlemagne fut le premier qui confia à l'écriture le soin de conserver

les chants nationaux, en langue vulgaire, que la tradition orale avait apportés jusqu'à lui de génération en génération. Quelle était cette langue vulgaire au temps de Charlemagne? Il n'en reste aucun monument littéraire; mais on ne peut douter qu'elle n'eût déjà acquis une certaine importance, puisque, moins d'un demi-siècle plus tard, on l'adopta de préférence au latin dans l'acte solennel du serment que Charles-le-Chauve et Louis-le-Germanique prononcèrent à Strasbourg au mois de mars 842. Ce document historique, que nous devons à Nithard, chroniqueur du neuvième siècle et petit-fils de Charlemagne, est le plus ancien monument qui nous soit parvenu de l'idiome roman, d'où est sortie la langue que nous parlons aujourd'hui. Nous croyons devoir le mettre sous vos yeux avec la traduction française :

« Pro Deu amur, et pro christian poble et nostre commun salvament, d'est di en avant, en quant Deus saver et poder me donet, si salvaraieu cest meon fradre Karle, et en adjuda et en caduna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar deit, in o quid il mi altresi fazet. Et ab Lodher nul plaid nunquam prindrai qui meon vol cest meon fradre Karle in damne sit.

« Pour l'amour de Dieu, pour le peuple chrétien et notre commune sécurité, de ce jour en avant, en tant que Dieu me donnera de savoir et de pouvoir, je soutiendrai mon frère Charles, et je l'aiderai en toutes choses, comme il est juste de soutenir son frère, à condition qu'il en agira de même avec moi. Et je ne ferai jamais avec

Lothaire aucun traité qui de ma volonté soit préjudiciable à mon frère Charles. »

Telle était la langue de nos pères au neuvième siècle, langue informe et sans aucune règle, sorte de transition du latin au français, où le latin dominait encore, mais avec tous les signes d'une rapide transformation. La confusion des langues fut la conséquence du mélange des peuples ; et, de même qu'il fallut de longues années pour établir des différences marquées entre les nations modernes, de même les langues nouvelles ne se caractérisèrent et ne furent entièrement fixées qu'après un laps de temps considérable. C'est en partie à l'absence de toute règle et de toute méthode qu'il faut attribuer la dédaigneuse indifférence dont les idiomes du moyen âge ont été si long-temps l'objet, et la préférence donnée au latin sur la langue nationale par la plupart des écrivains graves de cette époque.

Charlemagne, de son lit de mort, avait vu les premières tentatives d'invasion de ces hommes du Nord qu'attiraient sur nos rivages un sol plus fertile, un climat plus doux, et surtout l'espoir du pillage ; et Charlemagne avait pleuré sur ses successeurs, prévoyant bien qu'ils ne seraient pas de taille à porter le poids de la vaste puissance qu'il avait fondée. Ses craintes ne tardèrent point à se réaliser. Au Nord les peuples de la Scandinavie, les Sarrasins au Midi, parurent s'entendre pour renverser l'édifice élevé par Charlemagne ; et, en pénétrant dans le cœur de l'empire, ils y apportèrent de nouvelles croyances, un nouveau langage, une poésie nou-

velle. Les scaldes initièrent les *Trouvères* français aux mystérieuses superstitions de l'Edda, et les conteurs arabes aux merveilleuses rêveries du Koran. Le christianisme ne se défendit qu'avec peine contre l'invasion des fables du Nord et de l'Orient ; les poètes les accueillirent en dépit de l'Église. Les géants, les nains et les fées, apportés dans les bagages des Normands, s'établirent comme eux, par droit de conquête, dans l'empire des descendants de Charlemagne : et de la tente des Maures d'Espagne sortirent des armées de magiciens dont la puissante baguette peupla la France d'un monde de palais enchantés, de choses et d'êtres surnaturels. La froide imagination de nos poètes s'enflamma à ces récits merveilleux ; et de ce moment les géants, les nains, les fées et les génies devinrent l'objet de croyances non moins vives, non moins profondes que les croyances mêmes du christianisme. On comprend d'ailleurs les progrès qu'elles firent dans l'esprit du peuple, qu'elles amusaient par de joyeux mensonges, tandis que l'Église ne lui enseignait que d'austères vérités. Ce qui ajouta encore à la puissance de ces fables, c'est que les chroniqueurs eux-mêmes se joignirent aux poètes pour les accréditer.

Le neuvième et le dixième siècles avaient replongé la France dans la barbarie d'où l'avait tirée Charlemagne. Il n'en pouvait être autrement dans un pays en proie de toutes parts aux invasions étrangères, où, loin d'organiser une défense nationale, les rois laissaient les grands vassaux livrés à eux-mêmes et occupés seulement à se défendre dans leurs châteaux. Au milieu de ce désordre s'était cependant opérée la révolution poétique dont nous

avons parlé : la langue avait été, en outre, singulièrement modifiée, dans l'ouest et dans le nord de la France, par le mélange des idiomes normands ; et ce fut sans doute cette modification qui constitua définitivement la langue du Nord, le *roman* français ou *roman-wallon,* aussi appelé *langue d'oïl,* parce que les peuples qui la parlaient se servaient du mot *oïl* pour dire *oui.* Mais, au delà de la Loire, où les Normands ne pénétrèrent point, la langue romane ne fut que peu ou point altérée, et bientôt elle s'établit sur des principes fixes, qui, à partir du douzième siècle, lui donnèrent un grand éclat. Par un singulier contraste, cette langue romane ou provençale, après avoir brillé pendant quatre siècles, se corrompit et dégénéra en différents patois qu'on parle encore aujourd'hui dans le midi de la France, tandis que la langue d'oïl, après avoir enfanté des milliers d'ouvrages en prose et en vers, est devenue la langue française.

Parmi ces ouvrages, il en est un qui paraît le père de tous les autres. Un écrivain du onzième siècle, dont le nom est resté inconnu, publia une nouvelle histoire de la vie de Charlemagne, et, pour donner plus d'authenticité à son récit, il l'attribua à un prétendu archevêque de Reims, nommé Turpin ou Tilpin, qu'il supposa contemporain des faits qu'il raconte. Cette vie de Charlemagne ne ressemble point au récit d'Éginhard : elle se compose d'une foule de traditions où se trouvent confondus sans ordre et sans goût la vérité et le mensonge, le sacré et le profane ; on y rencontre pêle-mêle les prophètes et les enchanteurs, les saints et les géants, les anges et les fées. Charlemagne y fait un voyage à Con-

stantinople, un pèlerinage à Jérusalem; il remporte des victoires sur les infidèles et triomphe du géant Fier-à-Bras. Toutes ces fables, toutes ces folles et absurdes imaginations prirent crédit en France et en Angleterre sur la foi du faux Turpin. Un poète anglo-normand mit en vers le prétendu voyage à Constantinople; et le pape Calixte II, sans doute afin d'exciter par l'exemple d'un grand roi le zèle des fidèles pour le pèlerinage du Saint-Sépulcre, prononça, en l'année 1122, que le récit de Turpin était une histoire authentique. Aussitôt la chronique de Turpin, écrite d'abord en latin, puis traduite en langue vulgaire, devint une proie pour les poètes et les romanciers de cette époque : ils en tirèrent une foule de poëmes, de romans, de fabliaux, de contes, de légendes, qui forment l'épopée carlovingienne, et qui jouirent du plus grand succès durant trois siècles.

L'Angleterre commençait dès lors à être la rivale de la France : aussi voulut-elle avoir son épopée royale comme la France avait la sienne. Ce fut sans doute cette rivalité qui suscita, pour les opposer à Charlemagne et à ses paladins, le fameux roi Artus et les chevaliers de la Table-Ronde. Vers le commencement du douzième siècle, un savant archidiacre d'Oxford, nommé Walter, voyageant en France, traversait le pays armoricain : on lui parle d'une chronique écrite en bas-breton, dont le titre, *Brut Brenhined* ou le *Brutus de la Bretagne,* éveille sa curiosité d'érudit; il se procure l'ouvrage, l'emporte en Angleterre et le communique à un savant Gallois, Geoffroi-Arthur de Monmouth, qui le traduit en latin. Il n'est bruit bientôt en Angleterre que de la découverte de

l'histoire des rois bretons, qu'on fait remonter jusqu'au Troyen Brut ou Brutus, qui, après la ruine de sa patrie, était venu fonder l'empire britannique, comme Énée avait fondé l'empire romain. C'est de ce roman du *Brut*, comme on l'appelle, embelli par son traducteur, Robert Wace, qui le mit en vers français, que sont sortis ceux du *Roi Artus*, de l'*Enchanteur Merlin*, du *Saint-Graal*, de *Lancelot du Lac*, de *Tristan de Léonnais*, de *Parceval le Gallois* et des autres chevaliers de la Table-Ronde; comme la chronique de Turpin donna naissance à l'histoire des *Quatre Fils Aymon*, à celles de *Regnauld de Montauban*, de *Maugis d'Aigremont*, de *Dorlin de Mayence*, d'*Ogier le Danois* et de ce fameux *Roland*, le plus célèbre des paladins de Charlemagne quoique Éginhard fasse à peine mention de lui dans ses annales. Ainsi se trouvèrent en présence l'épopée bretonne et l'épopée française, dont la vie d'Artus et celle de Charlemagne furent le prétexte plutôt que le sujet.

C'est ici le lieu d'expliquer le peu d'importance, on peut même dire le ridicule, du rôle que jouent dans ces épopées les deux monarques qui devraient en être les figures principales.

Ces deux rois n'étaient pas des êtres imaginaires : des histoires véridiques avaient enregistré leurs exploits et leurs vertus, aussi bien que leurs faiblesses et leurs malheurs. Il n'en était pas ainsi des chevaliers et des paladins qui formaient leur cour et qui les suivaient dans les combats; on ne les connaissait que par des traditions incertaines, souvent mensongères, sur lesquelles l'ima-

gination des poëtes, des romanciers et des chroniqueurs pouvait exercer ce goût du merveilleux et du surnaturel qui leur était venu des Scandinaves et des Arabes. Forcés, pour obtenir quelque confiance, de ne pas trop mentir à l'histoire, ils laissèrent dans l'ombre le principal personnage pour ne mettre en lumière que les personnages secondaires, multipliant leurs aventures et leurs exploits et surtout les ornant de tous les prestiges de la féerie. Mais, s'ils s'attachèrent à voiler la gloire des deux rois qui servirent de prétexte à leurs compositions, ils ne prirent point la peine de dissimuler les disgrâces et les chagrins domestiques qui affligent souvent les têtes couronnées. Il en est résulté que Charlemagne et Artus ont perdu, dans les poëmes et les romans du moyen âge, leur véritable caractère historique. Peut-être aussi la malignité des poëtes et des romanciers s'est-elle plu à montrer la dignité royale sujette à toutes les misères et à toutes les faiblesses de l'humanité.

S'il nous est parvenu, en assez grand nombre, des poëmes et des romans de cette époque, on sait peu de chose sur les écrivains qui les composaient ou les traduisaient tantôt du latin en français, tantôt du français en anglais, ceux-ci en prose, ceux-là en vers. Il est peu de ces poëmes qui n'aient été transformés en romans et peu de ces romans qui n'aient été convertis en poëmes. Un des plus célèbres est le roman de *Tristan de Léonnais*, composé par Luces du Gast, et mis en vers par notre célèbre poëte Chrestien de Troyes. En voici le sujet :

Isabelle, fille du roi de Cornouailles, avait épousé Meliadus, roi de Léon. Ce méchant prince l'ayant chassée

de chez lui au moment où elle allait devenir mère, Isabelle, égarée dans une forêt, y met au jour un fils auquel elle donne le nom de Tristan pour consacrer le souvenir des tristes circonstances où il est né. Le jeune prince est élevé à la cour de son oncle Marc, roi de Cornouailles, et bientôt il se fait remarquer par sa valeur dans une guerre contre Argius, roi d'Irlande. Argius a une fille très-belle, nommée Iseult, et Tristan est chargé de la demander en mariage pour son oncle Marc : Argius lui accorde sa demande pour obtenir la paix, et Tristan est chargé de conduire la fiancée de Marc dans son nouveau royaume. Par malheur, la reine d'Irlande a confié à l'une des suivantes de sa fille un vase rempli d'une liqueur dont la vertu est d'inspirer un violent amour aux personnes qui en boivent. Cette liqueur est destinée au repas de noce des deux époux. Mais, pendant la traversée, un jour que Tristan et la belle Iseult jouent ensemble aux échecs, ils éprouvent tout à coup une soif violente et demandent à boire : la suivante, sans y penser, ou peut-être en y pensant, leur verse le breuvage enchanté ; et aussitôt Tristan et Iseult sont pris l'un pour l'autre d'un violent amour qui doit durer jusqu'à la fin de leur vie, et, comme le dit le roman, leur causer *moult de peines et chagrins*. Séparés dans la vie, Tristan et Iseult furent réunis par la mort, et de leurs deux cercueils sortirent deux branches de lierre qui s'entrelacèrent et les couvrirent de leur feuillage.

La *Queste du Saint-Graal*, nom donné à un vase dans lequel Joseph d'Arimathie avait recueilli le sang précieux du Sauveur, et le roman de *Rou* ou de *Rollon*

jouirent également d'une grande réputation parmi les œuvres des poëtes normands de l'Angleterre. Les poëtes français leur opposèrent sans désavantage le poëme d'*Alexandre*, où, sous le nom du héros macédonien, sont racontés plusieurs événements des règnes de Louis VII et de Philippe-Auguste. Ce poëme est le premier qui ait été composé en vers de douze syllabes : de là le nom d'*alexandrins* donné aux vers de cette mesure; jusque-là, il n'y avait eu que des vers de huit syllabes. Nous citerons encore, parmi les poëmes et les romans de cette époque, *Gérard de Nevers*, *Garin le Loherain*, *Huon de Bordeaux*, *Berthe aux Grands-Pieds* et *Parthenopix de Blois*. Mais assurément un des plus originaux est celui du *Renard*, composé, vers le commencement du treizième siècle, par Perrot de Saint-Cloud. Ce poëme burlesque, qui contient le récit des tours joués par le renard à son oncle et compère le loup, est un curieux monument de l'esprit satirique et railleur qui régnait à cette époque et qui s'exerçait principalement contre le clergé.

La plupart des romans du moyen âge ont été traduits en prose et en vers, imités, habillés à la moderne par divers écrivains, entre autres le comte de Tressan et M. Creuzé de Lesser. C'est à ce travestissement qu'ils durent la faveur qui accueillit leur apparition. Mais aujourd'hui l'étude des antiquités nationales se fait avec plus de conscience : on n'y cherche plus des sujets d'amusement pour les enfants et les femmes; la science est prise au sérieux; on ne craint point de se livrer à de laborieuses recherches, à de pénibles investigations, pour découvrir la vérité sous la poussière des vieux manuscrits.

On a long-temps fait des livres avec des livres, sans s'inquiéter de la bonté des matériaux qu'on employait : mais on veut à présent remonter aux sources mêmes de l'histoire, afin de mieux pénétrer le caractère des événements ; on veut étudier les textes primitifs, en connaître la lettre et l'esprit, et juger en connaissance de cause non-seulement des progrès de la politique, mais des perfectionnements de la langue et de la littérature nationales. C'est la tâche que s'est imposée M. Raynouard quand il a entrepris son beau travail sur les troubadours : c'est celle que s'imposent tous les jours encore des hommes de savoir et de goût, parmi lesquels nous devons citer M. Paulin Pâris, dont nous avons souvent consulté les importants travaux sur les poëmes et les romans du moyen âge. La même conscience qu'il avait mise à nous donner un texte exact et correct de la vieille chronique de Saint-Denis, il l'a apportée dans la traduction et la publication de poëmes manuscrits qui dormaient oubliés depuis des siècles dans nos bibliothèques. Grâce à lui, le poëme de *Berthe aux Longs-Pieds* est connu et admiré de toute l'Europe savante, et c'est à lui encore que nous devons de pouvoir vous faire connaître un fragment de la *Chanson de Gestes* des Lorrains, l'une des plus étonnantes épopées de la nation franque, et la plus ancienne sans doute de celles qui ont été conservées, car elle date du douzième siècle. Vous ne devez pas vous attendre à trouver ici de grands artifices d'expression ; le vieux texte en est complétement dépourvu, et M. Paulin Pâris, dont le seul but est de montrer ce qu'étaient les anciens poëmes connus sous le nom de *Chansons de Gestes*, a

dû s'appliquer à en donner une traduction rigoureusement exacte.

Le sujet de ce poëme est la guerre soulevée entre deux grandes familles féodales, celle d'Hervis de Lorraine et celle d'Hardré de Bordeaux. Le fragment suivant est un épisode de ce poëme; on pourrait l'intituler *le Hanap du Roi Girbert.*

Fromont, comte de Bordeaux, a été vaincu et s'est résigné à faire hommage de son fief de Bordeaux au roi d'Arles, Girbert. Ici commence le récit du poëte :

« Un jour le noble roi Girbert vint trouver à Bordeaux le généreux Fromont. Il séjourna long-temps dans la ville, car il avait en pensée de restaurer l'église du bienheureux saint Séverin. Il fit creuser de nouveaux fondements et il éleva d'une toise et demie les murailles : puis il dit à Fromont : « Sire vassal, savez-vous où gît le » corps de Fromont-le-Vieux? » Fromont dit : « Je ne le » vous célerai pas : il est devant l'autel du noble saint » Séverin. » Puis, prenant Girbert par sa manche d'hermine, il le conduisit jusqu'à la tombe du vieux Fromont. Le roi dit : « Il ne restera pas là : il lui faut plus hono- » rable couche. — Comme vous l'ordonnerez, » dit Fromont.

» Girbert appela Mauvoisin, son parent, son ami : « Cousin, faites lever le corps de Fromont : vous recueil- » lerez tous les os; vous commanderez un beau cercueil » de marbre poli; nous les placerons dedans. — Sire, » dit le varlet, à votre plaisir! »

» Les maçons arrivent. « Seigneurs, dit Mauvoisin,

» je veux dans deux jours un tombeau très-fort, très-» poli et très-magnifique. » Le tombeau fut fait : nul n'en vit jamais de plus riche. Girbert, en le voyant, témoigna toute sa joie. Il fit exhumer le vieux Fromont. Comme on découvrait les os, le crâne vint rouler à ses pieds. Le roi le prit ; puis, le passant à Mauvoisin : « Tenez, dit-il, » gardez-moi ce crâne : je ne l'eus jamais en amour ; » mais, parce qu'il fut autrefois hardi et courageux, je » le ferai monter, si Dieu le veut bien, en coupe riche-» ment dorée et travaillée. Mon vassal le comte Fromont » le tiendra et il m'en servira au manger. » Mauvoisin dit : « Je vous obéirai avec plaisir. »

» Girbert fit réunir les autres ossements : il éleva le cercueil sur six colonnes de marbre bien taillées. Il fit ensuite reconstruire l'église : elle fut deux fois plus belle et plus grande qu'auparavant ; deux évêques la consacrèrent ; il constitua de bonnes rentes pour son entretien.

» Après cela, le roi prend congé de Fromont, et, accompagné de Mauvoisin, il retourne dans sa ville d'Aix. Il descend devant le perron ombragé d'un pin. La reine vient à sa rencontre : elle embrasse son seigneur, et tous les trois montent les degrés du palais. Ils entrent dans une chambre de beau marbre vert ; ils s'assoient sur un riche tapis, et Girbert parle à Mauvoisin comme vous allez entendre : « Où est la tête? — Beau Sire, répond » Mauvoisin, la voici. » Il soulève son manteau de zibeline, il prend le crâne qui y était enveloppé et le présente à Girbert fils de Garin. Girbert le saisit et un éclat de rire témoigne sa joie. Puis il fait venir un orfèvre : « Ami, » dit-il, apprenez pourquoi je vous ai demandé. Cette tête

» fut celle de Fromont de Bordeaux : vous m'en ferez
» une coupe dont Fromont le fils se servira devant moi.
» Le hanap sera enchâssé dans l'or le plus pur, vous
» l'ornerez ensuite d'émeraudes et de saphirs, et vous me
» jurerez que vous ne direz jamais de cela un mot à per-
» sonne. — Sire, dit l'orfèvre, il en sera comme vous le
» désirez. »

» L'orfèvre prend congé et revient à son hôtel. Il se met à l'œuvre : il taille, il polit le hanap, il le découpe à fleurs de lys, et sous le pied il pratique un trou que nul ne pourrait apercevoir de lui-même, quelque subtil qu'il fût : mais celui qui en aura le secret pourra facilement plonger du regard jusqu'au pâle contour du crâne.

» La coupe achevée, l'orfèvre la porte au roi Girbert, qui ne peut la voir sans témoigner grande joie. « Jamais,
» dit-il, je n'ai vu de hanap aussi beau. Tenez, ami,
» prenez ce manteau d'hermine, ce beau destrier et deux
» cents marcs d'or fin. » L'ouvrier prend le tout, remercie vivement le roi Girbert, et s'éloigne.

» Quand vint la Pentecôte, fête réservée entre toutes les fêtes, Girbert voulut tenir sa cour. Il mande Gérin, son cousin, le noble chevalier; il mande Fromont le renommé, et le comte Hernaut de Gironville frère de Gérin. Chacun d'eux arrive, escorté de vingt chevaliers au plus. Girbert s'avance au-devant d'eux : il reçoit Fromont entre ses bras, il baise trois fois Hernaut, car Hernaut était son *dru*, le chevalier qu'il aimait de préférence aux autres.

» Puis Girbert demande l'eau, et tous se disposent à

dîner. Girbert s'assied au plus honorable siége; à ses côtés viennent prendre place sa femme, au corps gracieux, le roi Gérin et le sage Hernaut. Girbert appelle le vaillant Mauvoisin : « Ami, hâtez-vous : apportez-moi » ma coupe d'or : il n'en est pas d'aussi belle d'ici en » Orient : Fromont la tiendra et nous en servira. » Mauvoisin répond : « Sire, comme vous le commandez. » Il sort, va prendre la coupe d'or, et revient la poser sur la table devant Girbert. Le roi la présente à son cousin Gérin : « Cousin, dit-il, au nom de Dieu tout-puissant, » vîtes-vous jamais devant roi ou amiral une aussi belle, » une aussi précieuse coupe? — Nenni, » répond Gérin. Alors Girbert appelle Fromont le Vaillant . « Ami, lui » dit-il, tenez s'il vous plaît la coupe, et servez-en gra» cieusement devant moi. »

» Le vassal Fromont prend la coupe d'or, il l'emplit de vin et de piment, et il en sert, à leur manger, Girbert fils de Garin, Hernaut et Gérin, les enfants de Bègues, et la reine au cœur délicat. Les autres convives sont servis par le varlet Mauvoisin.

» Quand ils ont mangé, ils font rapidement enlever les nappes et descendent les degrés du palais de marbre; ils s'en vont dans un jardin prendre leurs ébats. Un tapis est étendu sur l'herbe verte : Girbert se couche dessus, ayant à ses côtés ses deux cousins, le comte Fromont et le varlet Mauvoisin. Après qu'ils ont quelque temps devisé et parlé de maintes choses, les vêpres sonnent : ils vont les entendre, et, quand elles sont dites, les barons remontent au palais de marbre et se mettent aux fenêtres : là, le pays se découvre à leurs yeux; ils contemplent les prés

verdoyants et fleuris, et la rivière qui dort au milieu de la ville. Ils restèrent aux fenêtres jusqu'à la nuit. Leurs lits étaient préparés : ils allèrent tous dormir.

» Le lendemain, quand le jour fut clair, les gentils chevaliers se levèrent : d'un côté Girbert, Gérin et Hernaut, de l'autre l'orgueilleux Fromont, au corps vigoureux et bien fait. Chaussés et vêtus, tous commencèrent par aller ouïr le service divin, que leur chanta l'évêque Henri. L'offrande fut belle : sur l'autel Girbert mit deux marcs d'or pur, autant en offrit son parent Gérin, Hernaut donna un poêle d'Alexandrie, Fromont un hanap d'or et Mauvoisin deux marcs d'argent. La messe dite, les barons remontèrent au palais de marbre.

» Bientôt après, le sénéchal fait crier l'eau : le roi et ses cousins lavent leurs mains, ils prennent place à la table principale. Fromont, Mauvoisin et plus de trente chevaliers, dont le plus pauvre avait une bonne forteresse à garder, les servent debout : l'un porte le pain, l'autre le vin clair, celui-ci présente de bons paons emplumés, celui-là des cygnes, des poissons ou de la venaison. Fromont tend à Girbert le hanap d'or plein de vin ou d'hippocras. Quand les barons ont mangé, ils se lèvent de table, lavent leurs mains et s'en vont à leurs ébats.

» Fromont, Mauvoisin et les autres sergents prennent alors leur place. Devant Fromont brille la coupe que Girbert a fait travailler : Fromont la remplit de vin et la vide d'un trait. Un chevalier le voit et s'adressant à lui : —
« Sire, dit-il, vous avez grand tort de boire dans cette
» coupe avec plaisir. — Pourquoi, ami? dit l'illustre Fro-
» mont — Par ma foi, sire, je vous en dirai la vérité.

» Le crâne de Fromont, le vieux barbu, est scellé dans » l'intérieur. » Fromont l'entend. « Tais-toi, menteur, » s'écrie-t-il, et Dieu te punisse! Le roi Girbert est noble » et généreux; il ne ferait pas ce que tu lui reproches si » vilainement pour tout l'or d'outre-mer. — Sire, re- » prend le chevalier, ce que je vous dis est vrai, vous » pouvez vous en assurer. » Fromont répond : « Je vais » donc le savoir. »

» A ces mots il quitte la table, descend les degrés de la salle et entre au jardin où le roi reposait agréablement. De si loin qu'il le voit, le comte lui crie : « Sire, un » mot : par la foi que vous devez à Dieu, je requiers de » vous la vérité. » Girbert répond : « Vous exigez un en- » gagement bien solennel : sachez que je ne mentirais » pour tout l'or d'une cité. » Fromont répond : « Écou- » tez-moi : l'on m'a dit, dans ce palais, que dans la coupe » où je vous sers du vin et de l'hippocras vous avez en- » fermé le crâne de mon père!... » A ces mots, Girbert désespéré répond le plus humblement qu'il peut : « Sire » Fromont, merci, pour l'amour de Dieu! que Jésus- » Christ jamais ne me protége si je l'ai fait par aucune » malice : mon intention fut glorieuse pour vous; votre » vieux père était tant redouté que je me fis un plaisir de » ne pas m'en séparer. »

» Fromont reprend : « Vous avez eu grand tort : vous » tenez à honneur ma honte. Or, vous savez que ce matin » encore j'étais votre homme; vous savez que nous étions » bien accordés : je mets terme à cet hommage. » A ces mots, Fromont prend deux poils de son manteau d'her- mine, et les jetant aux yeux du roi : « Girbert, soyez

» dès ce moment défié, car, par la foi que je dois porter à » Dieu, jamais nous ne pourrons plus être accordés! » Puis en s'éloignant : « Bordeaux! s'écrie-t-il, mes ar- » mes, mon destrier! » On apporte les armes, on s'enquiert du motif de sa demande : « Beau sire, qu'avez- » vous? — Vous ne le saurez que trop, car nous allons » quitter cette cour sans prendre congé. »

« Les voilà tous montés sur leurs chevaux. En s'éloignant le comte Fromont se prend encore à crier : « Eh! » sire Girbert, cela va de mal en pis. Je viens ici en toute » allégresse, je m'en départs à grande douleur.... Et je ne » l'ai pas desservi. » Girbert l'entend : il se dresse en pied, et avec lui le pieux et vaillant Hernaut. « Fromont! » Fromont! crient-ils, franc comte, gentil baron, prenez » l'amende telle que vous voudrez. Nous vous donnerons » deux mules chargées d'or fin et vingt destriers d'Arabie. » Fromont répond : « Tais-toi, roi parjure! aussi bien, » au nom du Dieu qui jamais ne mentit, je ne compte pas » avoir un seul moment de joie avant d'avoir mis à mort » Girbert, le roi d'Arles. » A ces mots, il brandit son épieu et le lance contre Girbert. Un varlet se jette au-devant, reçoit l'épieu, et tombe mort aux pieds de son seigneur. La colère du roi est terrible : « Armez-vous, mes ba- » rons : or verrai-je qui m'aime et me venge de ce fils de » mécréant. Je donne à qui l'arrêtera mes trésors et les » premiers fiefs vacants. »

« Chacun alors de courir aux armes. On poursuit les Bordelais : mais Fromont a pris les devants ; il est sorti de la ville à la hâte, accompagné de ses vingt chevaliers ; il est rentré dans Bordeaux, dont il ferme les portes et re-

lève les murailles, car la guerre terrible va recommencer entre les fils d'Hardré et les descendants du Lorrain Hervis.... »

Ne retrouve-t-on pas dans ce fragment quelque chose de la noble simplicité de narration qui donne tant de grandeur aux récits d'Homère? Assurément le poète français est loin d'atteindre le sublime du poète grec, mais il se montre souvent aussi naïf, aussi vrai ; et si l'on tient compte de la différence entre une langue riche, harmonieuse, poétique, la plus parfaite en un mot qu'aient parlée les poètes, et une langue rude, grossière, incomplète et sans règles, comme l'était alors le roman-wallon, on doit reconnaître quelque mérite aux écrivains qui ont su, à travers de si grandes difficultés, exprimer clairement et fortement leurs pensées.

Le tableau que nous avons mis sous vos yeux se recommande au moins par ce ton de couleur locale que l'on recherche tant de nos jours. Le poète nous fait assister au repas d'un roi et de ses barons : il nous semble les voir à table, buvant dans leurs hanaps d'or ciselé l'hyppocras que leur verse le noble vassal du roi d'Arles. Nous voyons celui-ci frémir d'indignation en apprenant que le hanap dans lequel il a bu lui-même renferme le crâne de son père : nous nous associons au courageux défi qu'il jette, avec les poils de son manteau d'hermine, à la face de son seigneur; et quand il lance contre Girbert son redoutable épieu, il nous semble voir le varlet qui se jette au-devant du coup et tombe mort aux pieds de son maître qu'il a sauvé.

Les mœurs du moyen âge ne sont réellement peintes

avec vérité que dans les poëmes de la langue romane, et quiconque veut mettre en scène des personnages de cette époque doit étudier avec soin ces précieux monuments de la vieille poésie française. N'oublions pas qu'elle est contemporaine de ces basiliques que nous ne pouvons contempler sans admiration, même auprès des plus beaux monuments d'Athènes et de Rome. Sans doute ce point de perfection auquel l'art n'arrive qu'avec le temps ne se rencontre point dans les travaux de nos aïeux; mais l'esprit, la sensibilité et l'imagination, ces dons de la nature, ne leur furent point refusés; et si nous conservons religieusement dans nos musées les premiers essais de la sculpture et de la peinture à côté des chefs-d'œuvre de l'art, pourquoi près des immortelles productions de notre littérature ne placerions-nous pas les travaux de ces poëtes naïfs, qui n'avaient pas reçu les lumières de l'antiquité pour guider leur marche hardie dans les régions inconnues et difficiles de l'art et du goût? Nous devons leur savoir gré de s'être frayé une route, loin des chemins battus, sur le terrain d'une poésie nationale; peut-être même devons-nous regretter que leurs successeurs ne les y aient pas suivis plus souvent.

Les poëmes et les romans du moyen âge, quelle que soit leur valeur littéraire, ont du moins un mérite qu'on ne leur contestera point: c'est celui d'avoir entretenu dans la nation française l'esprit chevaleresque, qui a jeté tant d'éclat sur ces temps d'héroïsme et de galanterie. La chevalerie, cette admirable institution sociale, qui, comme la religion elle-même, intervint entre l'oppresseur et l'opprimé pour suppléer à l'impuissance ou à

l'absence des lois, qui sauva la France du joug de l'étranger, du despotisme des rois et de l'égarement des peuples, qui fit de l'honneur la base de notre caractère national, la chevalerie trouva dans les poètes ses plus puissants auxiliaires. C'est par eux qu'elle répandit dans la nation ce mépris des dangers, cette élévation d'âme et cette passion de gloire qui font les héros; c'est par eux que le chevalier discourtois apprit à trembler devant la dame qu'il avait offensée, que le vassal cessa de craindre la tyrannie de son suzerain, que la veuve et l'orphelin trouvèrent contre l'oppression des protecteurs inconnus, et que le voyageur put passer sans péril dans le voisinage du donjon seigneurial. Les poèmes et les romans de chevalerie étaient la lecture favorite de la noblesse, qui y trouvait des leçons de courtoisie et des exemples d'héroïsme propres à exalter les cœurs et à les remplir d'une puissante émulation? Quel chevalier n'eût pas été fier d'être le Roland ou le Lancelot d'une épopée? quel chevalier n'eût pas reculé devant la crainte d'en être le Ganelon ?

La plupart des romans poétiques ou chansons de gestes sont en vers, et le nom de romans leur vient de ce qu'ils sont écrits en langue romane. Les vers ne sont point faits sur le modèle des vers grecs ou latins; ce n'est pas la valeur des syllabes, mais leur nombre, qui constitue la mesure ou le rhythme du vers; ce qui le caractérise surtout c'est la rime, dont l'origine n'est pas bien connue. Quelques critiques pensent qu'elle nous est venue des Arabes, à qui les poètes provençaux l'auraient empruntée; d'autres prétendent que nous la devons aux poètes du Nord;

mais quand nous voyons sous Clotaire II, en 628, une chanson latine rimée, il nous est impossible de ne pas assigner à la rime une origine plus ancienne que nos rapports avec les poëtes arabes et les scaldes. La rime était en usage en France avant l'irruption des Maures, qui n'y pénétrèrent qu'en 719. Nous pensons qu'elle nous vient du latin, car on trouve plusieurs exemples de rimes dans Ovide et même dans Virgile : ces rimes ont assurément été mises à dessein, autrement ce seraient des fautes. A l'époque de la décadence de la langue latine, les poëtes rencontrèrent apparemment des oreilles trop peu sensibles à la seule harmonie de la mesure des vers, et ils y ajoutèrent des consonnances de mots qu'il était plus facile de saisir. Les auteurs des pieux cantiques, qu'on chantait dans les églises jugèrent que le retour périodique et combiné de mots ayant la même désinence était favorable à la musique, et ils adoptèrent la rime. Nos premières chansons de gestes ayant été faites pour être chantées dans les cours des rois et dans les châteaux des seigneurs, les premiers trouvères profitèrent de l'exemple donné par les poëtes qui écrivaient en latin ; et comme ces essais de la muse française étaient des traductions de chroniques ou de chansons latines, il est tout simple que les trouvères normands ou picards, qui s'y exercèrent les premiers, aient conformé le rhythme de leurs traductions à celui des textes primitifs. L'art de combiner les rimes, soit en les faisant se suivre, soit en les croisant, s'est perfectionné peu à peu. La rime est devenue partie constitutive et même principale dans notre système de versification, et malgré les injures que lui ont prodiguées cer-

tains critiques, qui peut-être ne l'avaient pas employée avec succès, la rime a trouvé dans les œuvres de nos grands poètes le plus magnifique témoignage de sa puissance et de son agrément.

Pendant que les poèmes chevaleresques et les chansons de gestes charmaient les loisirs des princes et des seigneurs et leur inspiraient le goût des aventures courtoises et galantes, voilà qu'un cri de détresse, poussé par les pèlerins que persécutaient et tenaient captifs les khalifes d'Orient, enleva au latin le privilége de l'éloquence pour en enrichir la nouvelle langue française. Ce fameux Pierre l'Ermite qui, plus puissant que les papes Sylvestre II et Grégoire VII, souleva les peuples chrétiens et les entraîna à la délivrance du tombeau du Christ, et le pape Urbain II, qui s'associa si énergiquement à la gloire de l'obscur pèlerin qu'il avait pris d'abord pour un fou, ces deux hommes dont la puissante parole fit couler tant de larmes, éveilla tant de courages, arma tant de bras, auraient-ils excité parmi la foule des barons et des manants qui les écoutaient un aussi ardent enthousiasme s'ils ne leur eussent parlé cette langue vulgaire, ce langage du peuple que tous parlaient, que tous comprenaient !

C'est de la passion que naît la véritable éloquence, et rarement la passion avait eu un plus noble mobile, une plus sainte cause, un but plus sacré. Quelle fut l'éloquence de Pierre l'Ermite? on ne la connaît que par l'influence qu'elle exerça dans les chaumières et par ce qui nous a été dit de cette foule de pèlerins armés qui marchèrent à sa voix. Mais la prédication d'Urbain II nous

a été conservée, et nous devons en rappeler ici les principaux traits.

Et d'abord, représentez-vous le spectacle de la vaste place publique de Clermont en Auvergne, où le chef de l'Église a convoqué toute la chrétienté. Là sont venus de toutes parts les princes et les barons, avec leurs écuyers, leurs chapelains, leurs varlets et leurs hommes d'armes qui portent haut et droit la bannière féodale : là se montrent aux premiers rangs les évêques, les abbés et les docteurs de l'Église les plus renommés; ils ont répondu avec d'autant plus d'empressement à l'appel du pontife romain que c'est dans une ville de France qu'il les a convoqués : puis nous apparaît la foule immense des bourgeois des villes et des habitants des campagnes que Pierre l'Ermite a entraînés à sa suite, et qui déjà lui composent une armée. Au milieu s'élève un trône, sur lequel se place le Saint-Père : à ses côtés on voit l'ermite Pierre dans son costume grossier de pèlerin, connu de toute la France; ses pieds sont nus, une corde entoure ses reins, et dans sa main est un crucifix de bois. Il parle le premier : il raconte ce qu'il a vu à la Terre-Sainte. Il a vu des chrétiens chargés de fers, traînés en esclavage, attelés au joug comme les plus vils animaux; il a vu les ministres de Dieu arrachés du sanctuaire, battus de verges et condamnés à une mort ignominieuse. En racontant les malheurs et la honte des chrétiens, Pierre a la douleur peinte sur le visage; des sanglots étouffent sa voix; son éloquence inculte, mais véhémente, a profondément ému tous les cœurs. Alors Urbain se lève :

« Nation des Francs placée au delà des monts, dit-il, nation chérie de Dieu et choisie par lui, nation distincte des autres par la foi religieuse et le respect de la sainte Église, c'est à vous que s'adressent mes paroles, mes exhortations. Nous voulons que vous sachiez quelle triste cause nous a conduit près de vous et quel danger commun à tous les fidèles nous a engagé à passer les monts et à vous apporter nous-même la parole de Dieu. »

Retraçant ensuite les triomphes des sectateurs de Mahomet et les misères du peuple fidèle à la loi du Christ :

« Ce peuple, dit-il, que notre Dieu a béni, gémit et succombe sous le poids des outrages et des exactions les plus honteuses. La rage impie des Sarrasins n'a respecté ni les vierges, ni les prêtres du Seigneur ; ils ont chargé de fers les mains des infirmes et des vieillards ; des enfants, arrachés aux embrassements maternels, oublient maintenant chez les barbares le nom du Dieu véritable ; le temple du Seigneur a été traité comme un homme infâme et les ornements du sanctuaire ont été enlevés comme des captifs.

» Malheur à nous, mes enfants et mes frères, qui avons vécu dans ces jours de calamités ! Sommes-nous donc venus dans ce siècle réprouvé du ciel pour voir la désolation de la ville sainte et pour rester en paix lorsqu'elle est livrée aux mains de ses ennemis? Pleurons sur nos fautes, qui ont armé la colère divine ; pleurons, mais que nos larmes ne soient pas comme la semence jetée sur le sable, et que la guerre sainte s'allume au feu de notre repentir ! Que l'a-

mour de nos frères nous anime au combat et soit plus fort que la mort même contre les ennemis du peuple chrétien !..

» Guerriers qui m'écoutez, vous qui cherchez sans cesse de vains prétextes de guerre, réjouissez-vous, car voici une guerre légitime. Le moment est venu de montrer si vous êtes animés d'un vrai courage : le moment est venu d'expier tant de violences commises au sein de la paix, tant de victoires souillées par l'injustice. Vous qui fûtes si souvent la terreur de vos concitoyens, et qui, pour un vil salaire, vendez vos bras aux fureurs d'autrui, armés du glaive des Machabées allez défendre la maison d'Israël, qui est la vigne du Seigneur des armées. Il ne s'agit plus de venger les injures des hommes, mais celles de Dieu; il ne s'agit plus de l'attaque d'une ville ou d'un château, mais de la conquête des lieux saints... Si vous triomphez, les bénédictions du ciel et les royaumes de l'Asie seront votre partage ; si vous succombez, vous aurez la gloire de mourir aux mêmes lieux que Jésus-Christ, et Dieu n'oubliera point qu'il vous aura vus dans sa sainte milice. Que de lâches affections, que des sentiments profanes ne vous retiennent point dans vos foyers! Soldats du Dieu vivant, n'écoutez plus que les gémissements de Sion ; brisez tous les liens de la terre, et ressouvenez-vous de ce qu'a dit le Seigneur : « Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. Quiconque abandonnera sa maison ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou son héritage pour mon nom, sera récompensé au centuple et possédera la vie éternelle! »

A ces paroles éloquentes de l'apôtre du Christ, tous les

cœurs sont embrasés d'un saint enthousiasme : les bannières s'agitent, les glaives étincellent, et de la foule sort un cri unanime qui monte au ciel : *Diex li volt! Diex li volt!* Dieu le veut! Dieu le veut!

« Oui, Dieu le veut, reprend le pontife; vous voyez aujourd'hui l'accomplissement de la parole du Sauveur qui a dit dans son Évangile : Lorsque deux ou trois seront assemblés en mon nom, je serai avec eux. C'est lui qui vous a dicté ces paroles que je viens d'entendre : qu'elles soient votre cri de guerre! »

Puis leur montrant la croix que tient l'ermite Pierre :

« C'est Jésus-Christ lui-même, s'écrie-t-il, qui sort de son tombeau et qui vous présente sa croix; elle sera le signe, élevé entre les nations, qui doit rassembler les enfants dispersés d'Israël. Portez-la sur vos épaules ou sur votre poitrine, qu'elle brille sur vos armes et sur vos étendards : elle deviendra pour vous le gage de la victoire ou la palme du martyre : elle vous rappellera sans cesse que Jésus-Christ est mort pour vous et que vous devez mourir pour lui!... »

C'est là assurément de l'éloquence, et de la plus haute, quelque grossière qu'ait pu être la langue dans laquelle elle s'est manifestée. On nous a transmis ce discours en latin, mais nous avouons que ce monument de l'éloquence du onzième siècle serait pour nous infiniment plus précieux s'il nous était parvenu dans l'idiome popu-

laire du fameux cri : *Diex li volt!* — Ainsi, ce fut de l'esprit religieux que naquit l'éloquence, et de l'esprit chevaleresque que sortit la poésie ; et nous verrons bientôt que l'amour ne fut point oublié dans les créations poétiques du moyen âge. C'est qu'en effet, toujours et partout, la poésie de la vie humaine se résume en trois mots : religion, gloire, amour.

LEÇON V.

LITTÉRATURE ROMANE.

LANGUE D'OC.

Les savants de nos jours ne sont d'accord ni sur l'époque de la formation des langues modernes, ni sur la manière dont s'est opérée la fusion du latin avec les différents idiomes des races gothique, franque et tudesque, qui enlevèrent les Gaules à la domination romaine. Quelques-uns pensent que, bientôt après l'anéantissement ou l'expulsion des légions impériales, c'est-à-dire dès le temps des premiers rois mérovingiens, il se forma dans les Gaules deux langues, l'une au nord, l'autre au midi : celle du midi reçut le nom de langue romane-rustique, et celle du nord fut nommée langue francique ou théotisque. Nous trouvons en effet dans les *Annales de Flandre*, de Jacques Meyer, qu'après la mort de saint Éloi, évêque de Tournay, arrivée en 665, Monmolin fut choisi pour lui succéder parce que c'était un homme d'une sainte vie, qui savait la langue romane aussi bien que la théotisque. Ainsi, au septième siècle, ces deux langues étaient parfaitement

distinctes du latin. Nous lisons dans une *Vie de Saint Adalhard,* qui vivait au huitième siècle : « S'il parlait en langue vulgaire, c'est-à-dire romane, on eût dit qu'il ne savait que celle-là ; s'il parlait en langue teutonique, il brillait plus encore. » Enfin, lorsque Charlemagne a réuni sous son sceptre les peuples du nord et du midi de la Gaule, on voit Éginhard s'excuser d'écrire en latin l'ouvrage qu'il consacre à la mémoire de ce prince ; il avoue qu'il est un barbare, peu exercé dans la langue romane : ce qui prouve que le latin, resté la langue littéraire, n'était déjà plus en usage à la cour de Charlemagne, et qu'une langue nouvelle s'était établie dans l'empire. Puis, lorsque l'empire fut démembré et partagé entre les fils de Louis-le-Débonnaire, la cour des rois francs, qui se tenait à Aix-la-Chapelle, étant venue se fixer à Paris, c'est-à-dire sur les confins des contrées où se parlaient les deux langues théotisque et romane, il s'y forma une troisième langue, où domina l'idiome roman, altéré par l'invasion des idiomes du Nord. Cette langue, adoptée dans les provinces situées au nord de la Loire, prit, ainsi que nous l'avons dit, la dénomination de *langue d'oïl,* parce que les peuples de ces provinces disaient *oïl* pour *ouï.* Quant aux pays situés au midi de la Loire, ils gardèrent la langue romane dans sa pureté ; et, comme dans cette langue le mot *oui* se disait *oc*, on lui donna le nom de *langue d'oc.* Ainsi, la France se trouva divisée en pays de langue d'oïl ou française et de langue d'oc ou provençale.

Il résulte du système de M. Raynouard, conforme à celui des savants Fauchet et Huet, que la langue romane,

née de la corruption du latin, et qui fut d'abord nommée *roman vulgaire* ou *rustique*, puis *langue d'oc* ou *provençale*, est la mère de la langue française ; et c'est d'elle également qu'ils font descendre les langues italienne, espagnole et portugaise, donnant ainsi la langue romane pour la source commune de toutes les langues du midi de l'Europe.

Les adversaires de ce système semblent croire que M. Raynouard s'est montré trop préoccupé du désir de grandir l'importance de la langue des troubadours : ils pensent bien que les langues de l'Italie, de l'Espagne et du nord de la France sont nées du mélange d'un latin corrompu avec les idiomes des différents peuples qui vinrent s'établir dans ces contrées ; mais ils les font toutes descendre directement du latin, sans l'intermédiaire de la langue romane. C'est en cela que diffèrent les deux systèmes, soutenus de part et d'autre avec beaucoup de talent et d'érudition. S'il fallait nous prononcer, nous dirions, avec toute la réserve commandée à nos faibles lumières, que la langue romane ne nous paraît point avoir eu jamais une assez grande autorité, ni par les peuples qui la parlaient, ni par les ouvrages qu'elle a produits, pour exercer une action aussi puissante sur tant de nations diverses ; tandis que la langue latine, introduite par la conquête, établie par la domination romaine, maintenue par le christianisme, et regardée pendant long-temps comme la seule langue qu'on pût écrire, a dû nécessairement jouir d'une immense et durable influence. Elle ne cessa de régner d'une manière absolue qu'en se fondant avec divers idiomes qui, mo-

difiés, perfectionnés par ce mélange, sont devenus les langues des contrées occidentales et méridionales de l'Europe. La langue romane fut une de ces langues; mais, moins heureuse que les autres, elle est dégénérée aujourd'hui en divers patois, et nous ne la connaissons plus que par les ouvrages des troubadours. Voyons si ces ouvrages ont assez de valeur et d'importance pour mériter à la langue dans laquelle ils sont écrits l'honneur que l'on voulait lui faire d'être la source de la plupart des langues modernes.

Et d'abord est-il vrai, comme le prétendent la plupart des savants qui, dans les derniers siècles, se sont occupés des poésies des troubadours, est-il vrai que la poésie française soit née dans les provinces du midi de la France, qui parlaient la langue romane? Cette langue, à la vérité, malgré son nom de provençale, était en usage dans tout le pays compris entre la Méditerranée et la Loire; Marseille, Arles, Toulouse, Bordeaux étaient de son domaine : nous avouerons d'ailleurs que l'inspiration poétique devait naître plus aisément sous un ciel brillant de lumière et dans un pays où l'ardeur du climat semble animer l'esprit des habitants. Mais cela ne nous conduit point à conclure que cette moitié de la France fût la mère-patrie de la poésie française, et qu'elle en ait enrichi l'autre moitié. Nous savons bien qu'on a écrit maintes fois que la reine Constance, fille du comte de Provence, qui épousa le roi Robert, fils de Hugues Capet, appela en France plusieurs troubadours et jongleurs qui faisaient l'ornement de la cour de son père; on a dit encore que ces troubadours avaient ap-

porté les premiers le goût de la poésie dans les contrées de la langue d'oïl, où elle était sinon inconnue, du moins peu cultivée; mais, s'il est vrai que les troubadours du Midi furent les créateurs, les instituteurs, les maîtres des trouvères du Nord, ce qui n'est pas bien certain, nous ne craignons pas d'affirmer que les élèves ne tardèrent point à vaincre leurs maîtres, et que le génie des poètes de la langue d'oïl l'emporta en élévation, en énergie, en variété, en fécondité, sur le génie des poètes de la langue d'oc. Que sont les cent quarante troubadours dont les noms et les ouvrages nous sont à peu près connus, auprès de ces milliers de trouvères, dont on a dit qu'il serait plus difficile de compter le nombre que celui des insectes qu'un été voit éclore? Que sont des chansons de quelques couplets, exprimant toutes à peu près les mêmes sentiments, les mêmes pensées, dans le même rhythme et souvent avec les mêmes expressions, comparées à cette multitude de poëmes de cinq, dix, quinze, vingt mille vers, qui forment l'épopée chevaleresque, à cette foule innombrable de chants de guerre et d'amour, de moralités, de prières, de légendes, de contes, de fabliaux, de mystères, dont abondent les manuscrits des douzième, treizième et quatorzième siècles? Pourquoi ce grand renom des troubadours, qui n'ont guère laissé que des chansons? Pourquoi cette indifférence pour les trouvères, qui nous ont légué des poëmes de tout genre? Serait-ce donc que les chansons du Midi sont supérieures aux poëmes du Nord? Serait-ce que les sentiments qui inspirèrent les unes sont plus élevés, plus honorables, plus glorieux que ceux qui dictèrent les au-

tres? Non, assurément. Quoi! à une époque où la conquête de l'Angleterre par Guillaume de Normandie et celle de la Sicile par Robert Guiscard et Tancrède de Hauteville, la prise de Constantinople par Baudoin de Flandre et la prise de Jérusalem par Godefroi de Bouillon, exaltaient les imaginations et transportaient les cœurs d'un noble enthousiasme de gloire et de religion; à une époque où les spectacles guerriers des tournois, les fêtes des cours plénières et les saints devoirs de la chevalerie inspiraient le fanatisme des grandes actions, les troubadours, ces poëtes par excellence, n'ont pas su créer un seul poëme de chevalerie, pas un seul roman, pas un conte, pas un fabliau! Toute leur imagination s'est renfermée dans des chansons amoureuses ou satiriques d'une telle monotonie qu'elles semblent toutes coulées dans le même moule; et ils ne soupçonnaient point d'autre poésie que ce qu'ils appelaient la *gaie science*, le *gai savoir*, comme si la gaieté était l'essence même de la poésie!

Nous avons cherché les causes de la popularité des troubadours et de l'oubli dans lequel était enveloppée naguère encore la gloire des trouvères. Il faut d'abord, selon nous, accuser de cette injustice les premiers poëtes italiens qui brillèrent au quatorzième siècle, et surtout Dante et Pétrarque, qui surpassèrent tous leurs devanciers en les imitant. Comme la nouvelle langue italienne avait avec la langue provençale des rapports de ressemblance et de voisinage, et que, de plus, les mœurs du midi de la France et de l'Italie étaient à peu près les mêmes, il est tout simple que les poëtes italiens aient

plus apprécié les poëtes de la langue d'oc, qu'ils parlaient eux-mêmes, que les poëtes de la langue d'oïl, qu'ils connaissaient à peine. Les suffrages de ces beaux génies de l'époque de la renaissance des lettres en Italie n'eurent pas de peine à entraîner ceux des poëtes français, qui les crurent sur parole et sans examen. Dès lors il fut reconnu par le monde littéraire que les troubadours de Provence étaient les seuls poëtes du moyen âge ; et ce qui ne contribua pas peu à accréditer cette opinion, c'est qu'un grand nombre de ces troubadours étaient des barons, des comtes et des princes. Dans la crainte de faire trop d'honneur aux trouvères, on a même rangé parmi les troubadours le fameux Richard Cœur-de-Lion, quoique, Normand d'origine, il appartînt réellement, et par sa naissance et par ses vers, à la poésie du nord de la Loire.

Ce n'est guère que de nos jours qu'une étude plus consciencieuse et plus éclairée des poëtes de la langue d'oïl a fait reconnaître leur supériorité sur les poëtes de la langue d'oc : malheureusement leurs nombreux manuscrits sont encore, pour la plupart, enfouis dans la poussière des bibliothèques ; et comme la traduction et la publication de ces manuscrits exigeraient de longs travaux et de grandes dépenses, il est à craindre que l'amour de notre vieille littérature nationale ne soit pas assez fort pour déterminer nos savants à entreprendre une tâche, sinon sans honneur, du moins sans profit. Les troubadours resteront donc long-temps encore, peut-être toujours, en possession de la plus grande renommée littéraire du moyen âge, et c'est pour nous une

raison d'examiner avec soin sur quels titres elle est fondée : nous verrons qu'ils méritent encore une assez belle place dans l'histoire de la poésie, et que, si leur réputation est exagérée, on ne saurait dire du moins qu'elle soit absolument usurpée.

Quand on lit les *Vies des troubadours provençaux*, par Jean de Nostradamus, frère du célèbre astrologue dont le nom est resté populaire, on est tenté de croire que le moyen âge fut l'âge d'or des poètes ; dans aucun temps ils n'ont eu de plus brillantes destinées. Le titre de troubadour, qui en langue provençale signifie *inventeur, trouveur,* titre peu modeste que probablement ils se donnèrent eux-mêmes, était non-seulement honoré, mais encore envié par les plus grands seigneurs, par les princes et même par les rois ; et ce qui prouve plus encore la puissance de ce titre, c'est qu'il élevait le plus obscur vassal au niveau du plus illustre seigneur et de la plus haute dame. Il n'y avait pas d'honneur plus souhaité, pas de gloire plus enviée par une noble châtelaine que d'avoir pour ami un troubadour qui pût soutenir, dans un tournoi poétique, qu'elle effaçait toutes les autres en grâces, en esprit et en beauté : souvent elle s'en montrait plus fière que des hommages d'un chevalier vainqueur en champ-clos, et souvent même ce triomphe de la vanité ne lui paraissait pas acheté trop cher par un coupable sacrifice. Nous pensons bien qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter aux récits quelque peu mensongers que font les troubadours de leurs galantes aventures ; cependant on peut croire que l'art des vers était alors un puissant moyen de succès en amour, et que

plus d'une dame, dont la vertu eût résisté à la gloire du plus beau fait d'armes, ne savait pas se défendre contre l'attrait d'une chanson qui rendait sa beauté à jamais célèbre.

Cet heureux pouvoir de la poésie multiplia sans doute les poëtes, à une époque où l'amour était, avec la gloire, la préoccupation constante des différentes petites cours indépendantes qui s'étaient formées au midi de la France, sous les derniers rois carlovingiens. Mais quelque variées que soient les formes employées par les poëtes, quand elles leur servent à exprimer toujours le même sentiment, il est bien difficile qu'il n'en résulte pas dans leurs chants une monotonie souvent fatigante. Assurément l'amour est la passion que les poëtes ont le plus complaisamment exploitée dans tous les siècles et dans tous les pays ; mais dans aucun pays et dans aucun siècle il n'a été, comme à l'époque et dans la contrée qui nous occupent, le sujet presque exclusif de la poésie.

Sur les cent quarante troubadours que nous connaissons, il en est à peine vingt qui aient échappé à la contagion des vers amoureux, et ceux-là même qui nous ont laissé d'autres monuments de leur talent poétique ont sacrifié au goût du temps : on n'aurait pas cru au génie d'un troubadour qui n'eût pas eu au moins une dame à chanter; aussi, quand ils n'en avaient point de réelles, ils s'en créaient d'imaginaires et les faisaient aussi belles qu'ils pouvaient, dans l'espoir que quelque noble dame se reconnaîtrait à ces portraits de fantaisie. Il paraît que ce moyen leur a souvent réussi. Tantôt ils se plaignent

des rigueurs de leurs belles, tantôt ils se vantent de leurs faveurs, et l'exaltation de leur douleur, comme celle de leur joie, se manifeste presque toujours par des expressions si ampoulées, si folles, que, pour peu que les dames eussent alors quelque bon sens, elles devaient rire des extravagances poétiques des troubadours plutôt que d'en être réellement touchées.

On a dit, non sans quelque raison, que quiconque avait lu une chanson amoureuse des poètes provençaux de cette époque, les avait toutes lues, tant elles se ressemblent. Soit que l'amour leur inspirât les mêmes pensées et leur dictât les mêmes expressions, soit qu'ils ne se fissent aucun scrupule de se piller les uns les autres, il est certain qu'il règne dans toutes ces poésies une monotonie qui en rendrait la lecture suivie insupportable; aussi vous ferons-nous parfaitement connaître le talent et même la vie du plus grand nombre des troubadours, en vous racontant la vie et les travaux de celui d'entre eux que nos meilleurs critiques, contre l'avis de Pétrarque qui préférait Arnaud Daniel, ont nommé le *grand maître d'amour*.

Ce troubadour, né à Marveil en Périgord, dans une condition pauvre, est connu sous le nom d'Arnaud de Marveil. Destiné d'abord à la profession de clerc, il comprit bientôt qu'il pouvait jouer dans le monde un rôle plus brillant, s'il joignait au mérite d'un beau visage celui du talent poétique. Certain que la gloire et le bonheur l'attendent dans les cours, il se rend à celle de Roger II, surnommé Taillefer, vicomte de Béziers; là, il voit la comtesse Adélaïde, fille de Raimond V, comte de Tou-

louse, et femme du vicomte de Béziers. Le pauvre vassal devient épris de la femme de son seigneur, et l'amour le fait poète. Mais, trop humble ou trop prudent pour avouer hautement une passion insensée, il aime d'abord en silence, et c'est sous le nom allégorique de *Bel-Regard* qu'il célèbre la noble comtesse. Voici comment il exprime ses sentiments :

« Je ne prévoyais pas, en arrivant dans ces lieux, que je payerais si cher le plaisir d'avoir vu tant de beautés et tant de grâces. On a bien raison de le dire, et je l'éprouve : *Souvent qui veut se chauffer se brûle.* J'aime, sans oser en faire l'aveu. Je me vois condamné à fuir celle que j'aime, de peur que mes regards ne trahissent mon secret : ma témérité lui paraîtrait impardonnable.

» Mon cœur du moins me la représente, comme un miroir, et j'ai la consolation de l'y contempler. Tout la peint à mes yeux : la fraîcheur de l'air, l'émail des prairies, le coloris des fleurs, en me retraçant ses charmes, m'invitent sans cesse à les chanter. Grâces aux exagérations des troubadours, je puis la louer autant qu'elle mérite de l'être, je puis dire impunément qu'elle est la plus belle de l'univers. S'ils n'avaient pas prodigué cent fois cet éloge à qui n'en était pas digne, je n'oserais le donner à celle que j'aime : ce serait la nommer. »

Ces vers, qui exprimaient avec grâce des sentiments remplis d'une respectueuse délicatesse, ne fâchèrent point la noble châtelaine. Elle donna, en récompense,

au troubadour de riches habits pour paraître à sa cour, où il fut admis à titre de commensal ; elle consentit même à être l'héroïne de ses chants. Enhardi par cette faveur, Arnaud élève plus haut son ambition, et il chante :

« Ma raison s'oppose à mon penchant. Sans doute il me sied mal d'aspirer à une si glorieuse conquête : je devrais laisser aux rois l'honneur de soupirer pour elle. Mais quoi ! l'amour n'égalise-t-il pas les conditions ? Dès qu'on aime, on est digne de plaire. Cette vaine distinction des rangs disparaît auprès de Dieu, qui ne juge que les cœurs et ne veut que des sentiments. O parfaite image de la Divinité, que n'imitez-vous votre modèle ! »

On voit par ce passage combien alors les idées religieuses s'associaient souvent aux pensées les plus profanes. Arnaud me semble mieux inspiré, quand il ajoute :

« Mon cœur vaut bien celui d'un comte, d'un duc ou d'un roi. C'est se rendre l'égal des souverains que d'avoir une ambition qui leur ferait honneur. Après tout, César était bien éloigné du trône, et il mérita d'y monter. »

Il paraît que le poète se trompait quand il disait que l'amour d'un troubadour valait celui d'un roi. Du moins la comtesse Adélaïde ne fut point de cet avis, et, sur la demande du jaloux roi de Castille, Alphonse IV, Arnaud fut exilé et reçut même de la comtesse la défense de l'aimer encore. « Puis-je obéir ? dit-il. Puis-je même le vouloir ? » Il fallut partir cependant : mais, retiré à la

cour du seigneur de Montpellier, il chanta encore l'ingrate qui l'avait éloigné d'elle :

« Qu'on ne me dise pas que l'âme n'est touchée que par l'entremise des yeux : je ne vois plus celle que j'aime, et je n'en suis que plus vivement occupé du bien que j'ai perdu. On a pu me priver de sa présence, mais rien ne pourra rompre le nœud qui lui attache mon cœur. Ce cœur si tendre et si constant, Dieu seul le partage avec elle, et la part que Dieu en possède, il la tiendrait d'elle comme relevant de son domaine, si Dieu pouvait être vassal et relever de fief. Lieux fortunés qu'elle habite, quand me sera-t-il permis de vous revoir ? N'apercevrai-je personne qui arrive de ce côté-là ! Un pâtre qui viendrait de son château serait pour moi un personnage d'importance. Que ne puis-je être confiné dans un désert et l'y rencontrer ! Ce désert me tiendrait lieu de paradis. »

Telle fut la destinée, tels furent les chants d'Arnaud de Marveil et de la plupart des troubadours. La vanité eut toujours grande part dans leurs hommages, car les belles qu'ils célèbrent dans leurs vers sont toujours de grandes dames. On pourrait croire, en lisant les poésies des troubadours, que la beauté était alors un des priviléges de la noblesse : en ce temps-là on ne chantait pas les bergères : c'est qu'elles n'avaient à donner ni habits, ni chevaux, ni armes, ni argent; et c'était là les faveurs et les dons que les troubadours estimaient le plus.

Parmi les poëtes de la Provence qui se sont fait remar-

quer par leurs chansons d'amour, nous devons citer Bérenger de Palasol, Bernard de Ventadour, Guillaume de Cabestaing, Sordel, Pierre Vidal, Peyrols d'Auvergne, et même Guillaume IX, comte de Poitou et duc d'Aquitaine, le plus ancien des troubadours connus, et qui donna tout à la fois des exemples de poésie, de bravoure et de galanterie. Nous ne pouvons oublier la tendre Clara d'Anduze, qui fut la Sapho de cette époque, et dont les vers pleins de grâce et de passion prouvent que le don de poésie n'était pas plus refusé aux dames du moyen âge qu'aux femmes de l'antiquité et à celles de nos jours.

Si les troubadours ne s'étaient fait connaître que par des chansons d'amour, nous croirions en avoir assez dit sur ces poètes si nombreux, si féconds, trop vantés naguère, trop dédaignés aujourd'hui : mais il s'en est trouvé parmi eux plusieurs qui se sont élevés au rang qu'occupaient dans les cours du nord de l'Europe les bardes calédoniens et les scaldes de la Scandinavie. L'histoire nous montre les troubadours et les trouvères au milieu des armées que les rois et les princes conduisaient dans la Terre-Sainte à la délivrance du tombeau du Christ. Là, ils chantaient pour exciter l'ardeur guerrière des combattants; ils chantaient pour célébrer la gloire des vainqueurs; ils chantaient en l'honneur des glorieux martyrs de la foi; là enfin, après avoir chanté, ils mouraient pour leur dame et pour leur Dieu. Leurs chants de guerre s'appelaient *sirventes*. Nous ne pensons pas que les Tyrtée et les Pindare de l'ancienne Grèce aient fait entendre des accents plus belliqueux et

plus poétiques que ceux du troubadour Guillaume de Saint-Grégory. Écoutons-le dans le sirvente en strophes de dix vers où il chante son amour pour les combats : ce morceau semble écrit sur un champ de bataille.

« Combien j'aime ce temps si gai des fêtes de Pâques, qui revêt nos campagnes de feuilles et de fleurs! Combien j'aime ce doux murmure des oiseaux qui font retentir leurs chants dans le bocage! Mais combien il est plus beau de voir sur ces prairies planter les tentes et les pavillons! Combien je sens grandir mon courage quand je vois sur leurs chevaux les chevaliers armés se préparer au combat!

» J'aime à voir les cavaliers mettre en fuite le peuple qui emporte ses effets les plus précieux; j'aime à voir les épais bataillons qui poursuivent les fuyards : mais ma joie redouble quand je vais mettre le siége devant les plus forts châteaux et quand j'entends s'écrouler avec fracas leurs hautes murailles, malgré les larges fossés et les fortes palissades qui les défendent.

» J'aime à voir surtout le seigneur quand, le premier à l'attaque, il s'avance sur son cheval, sans connaître la crainte : il communique sa bravoure à tout son brillant vasselage : aussitôt que la mêlée commence, chacun ne sent plus que l'empressement à le suivre; et l'homme n'est alors estimé qu'en raison des coups qu'il reçoit et qu'il porte.

» Des masses d'airain, des glaives, des casques de diverses couleurs, des écus étincelants qui se brisent en pièces, couvrent déjà le champ de bataille : chaque vail-

lant soldat frappe à l'envi. Cependant sur la prairie on voit errer les chevaux des morts et des blessés, et la fureur du combat redouble encore : le chevalier de haut parage jonche, autour de lui, la terre de têtes et de bras ; il préfère la mort à la honte d'une défaite.

» Oui, je vous le dis encore, les plaisirs de la table et de la mollesse n'égalent point pour moi ceux de l'ardente mêlée, lorsque j'entends hennir les chevaux sur la verte prairie, et que de toutes parts on répète le cri : A l'aide ! à l'aide ! que les grands et les petits couvrent la terre de leurs corps ou se roulent mourants dans les fossés ; et que les larges blessures des coups de lance signalent les victimes de l'honneur ! »

Ne semble-t-il pas que le grand peintre de batailles, Salvator Rosa, avait lu ce chant guerrier de notre troubadour, lorsqu'il jeta sur la toile les terribles compositions qui ont fait sa gloire ? On y admire la même fougue, le même tumulte, le même enivrement.

Arrêtons-nous un moment au pied de cette forteresse sur laquelle flotte la bannière impériale de Henri VI, et que gardent des soldats qui semblent honteux d'être descendus au rôle de geôliers. Quel est le prisonnier que renferment ces hautes murailles ? Nul ne le connaît, excepté le gouverneur de la forteresse, qui ne lui parle jamais qu'avec respect et en s'inclinant, comme devant un roi. Un soir qu'il traversait en pèlerin les terres de Léopold d'Autriche, il fut arrêté et livré à l'empereur d'Allemagne. Deux hivers ont déjà passé depuis qu'il subit la plus rude des captivités. Il se croit abandonné

de tous ses amis, et, dans sa douleur, il déplore ainsi leur ingratitude :

Au prisonnier qui raconte sa peine
Qu'est-il besoin d'une science vaine?
Le malheur seul doit lui dicter des vers.
J'eus des amis; mais, hélas! ils oublient
Les saints devoirs des serments qui nous lient :
Savent-ils pas que, depuis deux hivers,
Le roi Richard est dans les fers?

Savent-ils pas, mes nobles gentilshommes,
Pour les tirer de la peine où nous sommes
Que mes trésors furent toujours ouverts?
Je ne les crois ni traîtres, ni parjures :
Mais qu'ont-ils fait pour venger mes injures?
Savent-ils pas que, depuis deux hivers,
Le roi Richard est dans les fers?

Pour un captif plus d'amis sur la terre!
Que dira-t-on, mes barons d'Angleterre,
Quand on saura les maux que j'ai soufferts?
Pour ma rançon c'est sur vous que je compte :
Mais que vos fronts devront rougir de honte
Quand on dira que, depuis deux hivers,
Le roi Richard est dans les fers!

Point ne voudrais succomber à ma peine.
Le roi français peut assouvir sa haine;
On dit pourtant qu'ému de mes revers,
A me venger il veut mettre sa gloire :
Pour son honneur que je voudrais le croire!
Ne sait-il pas que, depuis deux hivers,
Le roi Richard est dans les fers!

Fiers ennemis dont mes maux sont la joie,
Le glaive en main attendez qu'on me voie;
Peut-être alors paraîtrez-vous moins fiers.
Chers troubadours d'Angleterre et de France,
Par vos chansons consolez ma souffrance :
N'oubliez pas que, depuis deux hivers,
Le roi Richard est dans les fers !

Tel est à peu près, et autant qu'une traduction française peut reproduire la naïveté et la grâce de la langue des troubadours, le lai que Richard-Cœur-de-Lion composa dans sa prison : peut-être aurais-je mieux fait de mettre sous vos yeux le texte même de ce chant royal, ou du moins une traduction littérale en prose; mais le retour périodique, à la fin de chaque couplet, de la même pensée et des mêmes mots, m'a paru favorable à la traduction en vers de cette chanson célèbre dans l'histoire et par le nom du poète et par les sentiments qu'elle exprime. Elle nous fait regretter vivement la perte de la chanson d'amour que Richard avait composée, en Palestine, pour la reine Marguerite, et qui, si l'on en croit Fauchet, servit à faire découvrir au trouvère normand Blondel la prison qui renfermait son royal maître. Les historiens élèvent des doutes sur l'authenticité de ce fait; il est fâcheux que la chanson même du roi Richard ne se soit pas retrouvée pour les dissiper.

Les chansons d'amour et de guerre ne composent pas toute la poésie des troubadours : il nous est parvenu, également sous le nom de *sirventes*, des petits poèmes satiriques que les troubadours lançaient les uns contre

les autres, souvent contre les seigneurs, les rois et le clergé, quelquefois même contre les dames. Là s'exerçait toute la malignité provençale; et s'il fallait juger des mœurs de leur temps par le tableau qu'ils en font, on en recevrait une impression peu favorable. Nous pourrions vous montrer que la verve railleuse et amère de Juvénal n'était point étrangère à quelques-uns des troubadours, et surtout à Pierre Cardinal, qui mourut au treizième siècle, après avoir parcouru une carrière de près de cent ans. Son peu de succès auprès des femmes et auprès des grands aigrit son caractère, et il attaqua l'Église et la noblesse avec une véhémence qui prouve au moins la tolérance des prêtres et la clémence des barons. Au reste, il n'épargnait personne, comme on peut le voir par ce fragment d'un sirvente où il attaqua la société tout entière :

« Depuis le levant jusqu'au couchant, je fais cette proposition à qui la voudra accepter. Je promets un besan d'or à tout homme loyal, pourvu que chaque homme déloyal me donne un clou; un marc d'or au courtois, si le discourtois me donne un denier; un monceau d'or à chaque homme vrai, si chaque menteur me donne seulement un œuf. J'écrirais sur un parchemin large comme la moitié du pouce de mon gant toutes les vertus qui sont chez la plupart des hommes : d'un petit gâteau, je nourrirais tout ce qu'il y a d'honnêtes gens sur la terre; mais si je voulais donner à manger aux méchants, j'irais, sans regarder, criant partout : Venez manger chez moi! »

Il paraît qu'à force d'écrire contre tout le monde, Pierre Cardinal mit tout le monde contre lui. Alors, il composa cette fable en réponse aux injures de ses ennemis :

« Un jour, je ne sais dans quelle ville, il tomba une pluie qui rendit fous tous ceux qui en furent mouillés; et tous le furent, à l'exception d'un seul qui dormait dans sa maison. A son réveil, la pluie avait cessé. Il sort, va chez ses concitoyens, et les trouve faisant toutes sortes d'extravagances : l'un est habillé, l'autre nu; l'un crache en l'air, l'autre jette des pierres; celui-ci déchire ses habits, celui-là se croit roi et pare son front d'une couronne; l'un menace, l'autre caresse; l'un pleure, l'autre rit; l'un parle sans savoir ce qu'il dit, l'autre se vend à qui veut l'acheter. L'homme qui était dans son bon sens est étonné de voir qu'ils ont tous perdu la raison; mais autant leur folie l'étonne, autant sa raison les surprend. Ils ne doutent pas qu'il n'ait perdu l'esprit, parce qu'il n'agit pas comme eux; ils se croient les sages, et ils le traitent comme un insensé; c'est à qui lui donnera le plus de coups : on le pousse, on le secoue, on le tiraille, on le frappe. Tantôt renversé, tantôt relevé, il se sauve en courant, couvert de boue et à moitié mort, bien heureux encore de s'être tiré de leurs mains à si bon marché. Cette fable est l'histoire du monde et de ceux qui le composent. »

Une troisième espèce de poème en grande faveur aux douzième et treizième siècles était le *tenson* ou *jeu-parti*,

sorte de lutte poétique entre deux troubadours, sur des questions d'honneur, d'amour ou de chevalerie. Lorsqu'un haut baron tenait cour plénière, les seigneurs du voisinage et les chevaliers ses vassaux s'empressaient de se rendre à son invitation, et les trois premiers jours étaient consacrés aux joutes et aux tournois entre chevaliers. Les vainqueurs venaient ensuite recevoir, des mains de la dame du château, les couronnes et les récompenses promises; et alors commençait une autre lutte pour laquelle la châtelaine formait un tribunal qu'on nommait cour d'amour, et dont les juges étaient les plus jeunes et les plus jolies dames de la province. Il ne s'agissait plus d'obtenir le prix de la valeur, mais celui de la poésie. Une question était posée soit par la cour elle-même, soit par un troubadour, et les deux rivaux soutenaient, en chantant alternativement chacun cinq couplets sur le même air, la thèse qu'ils avaient choisie. La cour d'amour délibérait ensuite avec toute la gravité d'une cour de justice seigneuriale; puis elle prononçait, par un arrêt d'amour, non-seulement sur la question elle-même, mais encore sur le mérite des poètes qui l'avaient traitée. La couronne poétique n'était pas moins enviée que la palme guerrière et quelquefois elles étaient remportées toutes deux par le même chevalier.

Les cours d'amour, dont la création doit être attribuée à l'esprit chevaleresque, étaient en grand crédit dans toute la Provence; les plus célèbres se tenaient à Signe, à Pierrefeu et à Romanin. Les présidentes de ces cours étaient les dames les plus éminentes par leur naissance, par leur beauté ou par leur esprit. Les plus renommées

parmi celles dont les noms ont été conservés, sont : la comtesse de Champagne, mère de ce Thibaut de Champagne à qui l'on suppose que son amour pour la reine Blanche inspira des chansons pleines de grâce et de délicatesse; la comtesse de Flandre, fille de Foulques d'Anjou; Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, que le troubadour Pierre Rogier chanta sous le nom mystérieux de *Tort-n'avez;* la reine Éléonore d'Aquitaine, femme de Louis VII, à qui Bernard de Ventadour voua son amour et ses vers; enfin Phenelte de Romanin, dont Bertrand d'Allamanon célébra la beauté dans plusieurs chansons, et qui était la tante de Laurette d'Avignon, immortalisée par le poète Pétrarque. « Cette Phenelte de Romanin, dit le moine des Iles-d'Or, excellait elle-même dans la poésie provençale : elle avait une inspiration divine qui semblait un vrai don de Dieu; et les dames illustres et belles qui l'accompagnaient s'adonnaient à l'étude des lettres, tenaient cour d'amour ouverte, et y prononçaient sur les questions qui y étaient proposées et envoyées. » C'est à cette cour que fut jugé un tenson célèbre, dont la citation suffira pour donner l'idée de ces combats poétiques.

Tenson entre Sordel de Mantoue et Bertrand d'Allamanon.

SORDEL.

« S'il vous fallait perdre l'amour des dames, renoncer aux amies que vous avez jamais eues et que vous aurez jamais, ou bien sacrifier à la dame que vous aimez

le mieux l'honneur que vous avez acquis ou que vous acquerrez jamais dans la chevalerie : lequel des deux partis choisiriez-vous?

BERTRAND.

» Les dames que j'aimais m'ont si long-temps refusé, et j'en ai reçu si peu de bien, que je préfère à leur amour la gloire acquise par la chevalerie. Je vous laisse la folie d'aimer, dont la vaine jouissance n'a plus de prix quand elle est obtenue; tandis que, dans la carrière des armes, il y a toujours nouvelles conquêtes à faire, nouvelle gloire à acquérir.

SORDEL.

» Il n'est point de gloire sans amour. Comment peut-on fuir la joie et les plaisirs pour les dangers et les combats? La soif, la faim, l'ardeur du soleil et la rigueur du froid sont-elles préférables à l'amour? Je vous les cède volontiers, et je leur préfère le bonheur que me promet celle que j'aime.

BERTRAND.

» Quoi! oserez-vous donc paraître devant elle si vous n'osez prendre les armes pour combattre? Il n'y a point de vrai plaisir sans la vaillance; c'est elle qui élève aux plus grands honneurs : mais les folles joies de l'amour entraînent l'avilissement et la chute de ceux qu'elles séduisent.

SORDEL.

» Pourvu que je sois brave aux yeux de celle que j'aime, que m'importe le mépris des autres? je ne veux

tenir que d'elle seule ma gloire et mon bonheur. Allez renverser les châteaux et les murailles; moi, je reste à ses pieds pour l'amour d'elle : vous aurez l'estime et la faveur des grands seigneurs français; mais ses innocentes faveurs valent mieux que tous vos coups de lance.

BERTRAND.

» Mais, ami Sordel, aimer sans valeur c'est tromper celle qu'on aime. Je ne voudrais pas l'amour de celle que je sers si je ne méritais pas son estime : un bien si mal acquis ferait mon malheur. Je vous laisse donc les tromperies d'amour; je ne veux que l'honneur des armes. Pouvez-vous être assez insensé pour mettre en balance un bonheur faux avec une joie légitime? »

Quelle fut la décision de la cour? l'histoire ne le dit pas; mais nous aimons à croire qu'elle donna gain de cause à Bertrand d'Allamanon. Quant aux jugements qui nous sont connus, ils sont de nature à donner une idée assez favorable de la justice des dames, et du code d'amour, conservé en trente et un articles dans l'ouvrage du chapelain André. Il en est cependant qui prouvent que ce n'était pas toujours par la pureté des mœurs que brillaient les temps chevaleresques.

Si la morale des troubadours était peu sévère, on ne peut nier cependant qu'ils ne fussent presque tous animés d'un saint zèle pour la religion. Les croisades n'eurent pas de plus ardents apôtres. Plusieurs d'entre eux s'y distinguèrent les armes à la main, et y trouvèrent de hautes inspirations. Nous citerons entre autres le célèbre

troubadour Peyrols, qui écrivit en Syrie un sirvente plein d'énergie contre l'empereur Henri VI, après que celui-ci eut abandonné la cause sacrée qu'il avait juré de défendre.

« J'ai vu, dit-il, le fleuve du Jourdain, j'ai vu le Saint-Sépulcre, et je vous rends grâces, Seigneur, de m'avoir comblé de joie en me montrant le lieu où vous reçûtes la vie. Accordez-nous maintenant une bonne mer, un bon vent, un bon vaisseau, un bon pilote. Tout mon désir est de revoir les tours de Marseille. Adieu, Suez, Acre et Tripoli; adieu, hospitaliers et sergents du Temple. Le monde va en décadence. Il y avait de bons rois et de bons maîtres dans Richard d'Angleterre et dans Philippe de France. Montferrat avait un bon marquis et l'empire un glorieux empereur. Mais qui sait comment se conduiront ceux qui remplissent aujourd'hui leurs places! Ah! Seigneur Dieu, si vous m'en croyiez, vous prendriez bien garde à qui vous donnez les empires, les royaumes, les châteaux et les tours; car plus les hommes sont puissants, moins ils vous vénèrent. N'ai-je pas vu l'empereur faire un serment et ensuite se parjurer! Vous, empereur, Damiette vous attend, et la Tour-Blanche pleure votre aigle qui en fut chassé par un vautour. Bien est lâche l'aigle qui se laisse vaincre par un tel oiseau! La gloire du soudan vous couvre de honte, et votre déshonneur emporte notre ruine avec celle de la chrétienté! »

LEÇON VI.

LITTÉRATURE LATINE EN FRANCE

AU MOYEN AGE.

ABAILARD, HÉLOISE, SAINT-BERNARD, GERSON.

A l'époque où nous sommes parvenus, la langue française se faisait remarquer par une naïveté dont nous aurons à regretter plus d'une fois la grâce et la hardiesse, aujourd'hui presque oubliées. Mais les esprits élevés, les hautes intelligences des douzième, treizième et quatorzième siècles ne la considéraient point encore comme une langue littéraire : elle ne leur paraissait qu'un instrument grossier dont les trouvères, jongleurs et autres « servants de la gaie science » pouvaient bien faire usage pour chanter les folies humaines, telles que la gloire et l'amour, mais dont on ne pouvait se servir lorsqu'il s'agissait de débattre, dans les églises ou dans les universités, les plus hautes questions de la religion et de la philosophie. Le latin seul paraissait assez grave, assez noble pour de pareilles matières et de semblables controverses. La littérature du moyen âge,

jusqu'au quinzième siècle, se partage donc en deux catégories distinctes : la littérature latine, comprenant la théologie, la philosophie, la science et presque toute l'histoire générale ; la littérature française, embrassant les divers genres de poésie et les chroniques.

Nous verrons que les poëmes, romans, fabliaux et mystères du moyen âge n'étaient point tellement dénués de mérite que les âges suivants n'y aient maintes fois puisé d'heureuses inspirations, et que rien n'est plus injuste que le mépris où voudraient les maintenir ceux-là mêmes qui ne dédaignent point aujourd'hui de s'enrichir de leurs dépouilles. Mais jetons d'abord un coup d'œil sur cette littérature latine dont Rome n'est plus le centre, et qui, depuis que la ville éternelle est tombée au pouvoir des Barbares, s'est réfugiée dans les cloîtres et dans les écoles de France, d'Allemagne et d'Angleterre.

C'est là que la langue latine doit survivre à elle-même. Le latin est la langue de l'Église, la langue des universités. Les hymnes que chantait Charlemagne dans sa chapelle d'Aix, les cantiques que composait le pieux roi Robert, fils de Hugues Capet, sont écrits en latin. Mais ne vous attendez pas à retrouver dans ces poésies la langue merveilleuse de Virgile et d'Horace. Le génie d'une langue ne se transmet point avec la langue elle-même : il en est de celle-ci comme d'une plante qui ne se pare de toutes ses fleurs et ne pousse tous ses fruits que sur le sol où la nature l'a placée, que sous le soleil qui lui est propre : transportée sur la terre étrangère, elle peut vivre encore, mais ses fleurs n'ont plus le même parfum, ses fruits n'ont plus la même saveur. Nul écrivain

ne possède parfaitement le génie d'une langue qu'il n'a pas bégayée dès le berceau. On ne peut donc s'étonner que le latin, parlé et écrit au moyen âge par des orateurs et des écrivains français, n'excite point notre admiration comme le latin que parlaient et écrivaient les Virgile, les Horace, les Tacite, les Tite-Live et les Cicéron. Aussi, en étudiant les ouvrages de ces auteurs français d'œuvres latines, devons-nous moins nous attacher aux mots qu'aux choses, au style qu'aux pensées.

Les historiens et chroniqueurs qui succédèrent à Grégoire de Tours, tels que Frédégaire, Éginhard, Orderic Vital, Aimoin, etc., continuèrent à écrire en latin. Il est douteux, s'ils eussent employé la langue grossière alors en usage dans le nord de la France, que leurs écrits nous fussent parvenus. La littérature du temps de Charlemagne, à l'exception de quelques chansons de gestes, fut toute latine. Le savant Gerbert, qui de pauvre pâtre devint successivement le précepteur des rois et le successeur de saint Pierre au trône pontifical, Gerbert, mathématicien profond, astronome hardi, mécanicien habile et puissant théologien, dont la science parut si prodigieuse, si surnaturelle, qu'on accusa le vicaire de Jésus-Christ d'avoir fait alliance avec le prince des ténèbres, Gerbert était encore un écrivain latin, remarquable par l'élégance, la pompe et la concision d'un style qu'il savait approprier à tous les sujets. Mais la phase la plus brillante de la latinité en France ne se produisit qu'au siècle suivant, lorsque surgirent presque en même temps deux hommes dont le génie eût paru

grand dans tous les siècles et dans tous les pays : j'ai nommé Abailard et saint Bernard. Ajoutons à ces deux grands noms ceux de Suger et de Pierre-le-Vénérable.

Ces quatre personnages ont imprimé au douzième siècle un caractère de gravité qui forme un étrange contraste avec celui qu'il recevait d'autre part des troubadours et des jongleurs. Pendant que les châteaux retentissaient de joyeux tensons et de piquants sirventes, pendant que les cours d'amour s'assemblaient, sous la présidence des nobles et belles châtelaines, pour juger les questions les plus subtiles d'amour et de chevalerie, les écoles de théologie et de philosophie se livraient à d'interminables controverses, où la religion, la morale, la logique et toutes les sciences humaines étaient l'objet des disputes les plus véhémentes.

Au commencement du douzième siècle une grande querelle agitait et partageait tout le monde savant. Cette querelle était celle des *réalistes* et des *nominaux*. Les réalistes, qui avaient pour chef le célèbre Guillaume de Champeaux, prétendaient que les idées générales sont dans les choses et non dans les mots, et les nominaux, qui marchaient sous la bannière de Roscelin de Compiègne, soutenaient que l'idée est dans les mots, et non dans les choses. Depuis cinq années, il se passait à peine un jour sans que les écoles retentissent de débats prolongés sur cette question. Les professeurs et leurs disciples s'assignaient des rendez-vous dans les champs et sur les places publiques pour y déployer la force de leurs arguments en même temps que la puissance de

leurs poumons. C'étaient des tournois d'érudition, de subtilité et d'éloquence dont les rhéteurs de l'ancienne Rome eussent été jaloux, au latin près.

La guerre n'avait rien perdu de son acharnement, lorsqu'apparut dans la lice un nouveau champion, sorti d'un village des environs de Nantes. Il écoute tour à tour Roscelin de Compiègne et Guillaume de Champeaux : fervent disciple d'abord, il a bientôt jugé ses maîtres, et il élève une troisième tribune où il les attaque tour à tour. Il soutient, avec une éloquence inconnue jusqu'alors, que l'idée générale est une conception de l'esprit, c'est-à-dire plus qu'un mot et moins qu'une chose. Ce système, qui est loin de résoudre la question, mais que le nouveau maître défend avec une puissante dialectique, une faconde irrésistible et un aplomb imperturbable, étonne, entraîne, subjugue la jeunesse, qui commençait à se fatiguer de ces longs débats. Guillaume de Champeaux et Roscelin de Compiègne sont vaincus par le jeune Abailard, et le premier va cacher sa défaite dans le palais épiscopal de Châlons. Abailard peut désormais régner sans partage dans les écoles de Paris : mais ce qu'il aime, c'est moins la victoire que le combat. Il a vaincu ses maîtres en philosophie; mais il y a un théologien dont la réputation l'importune : c'est Anselme de Laon. De même qu'il était venu écouter Roscelin de Compiègne et Guillaume de Champeaux, Abailard se présente à l'école d'Anselme comme un humble disciple : mais bientôt l'humilité lui pèse ; le disciple défie le maître, et, dans une éloquente improvisation sur une prophétie assez obscure d'Ézéchiel, il a la gloire de triompher du

vénérable Anselme et le malheur d'ébranler la foi dans les saintes écritures.

L'orgueil et l'amour, ces deux grands écueils de la raison humaine, se réunissent pour perdre ce beau génie. Foulques, prieur de Deuil, son contemporain et son ami, nous apprend quel prodigieux enthousiasme il excitait. « Alors, dit-il, une gloire mondaine t'enivrait de toutes ses faveurs, et l'on ne comprenait pas que tu pusses être en butte aux coups de la fortune. Rome t'envoyait ses enfants pour les instruire : les peuples, fascinés par l'éclat de ton génie, par le charme de ton éloquence, par la prodigieuse facilité de ta parole, non moins que par la subtilité de ton savoir, se précipitaient vers toi comme pour s'abreuver à la source la plus limpide de la philosophie[1]. » Mais pourquoi ces disciples, qui affluent par milliers de la France, de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Allemagne, pour recueillir les enseignements de l'illustre maître, remarquent-ils bientôt que sa parole est moins éloquente, ses idées moins abondantes, moins bien enchaînées, son argumentation moins puissante? Pourquoi ces distractions fréquentes, ces absences multipliées? C'est que la passion des luttes scolastiques et religieuses n'occupe plus seule le cœur d'Abailard, c'est qu'il s'est rencontré sur son chemin une jeune fille dont la beauté est peut-être le moindre charme aux yeux du savant professeur. La nièce du chanoine Fulbert, Héloïse, n'était pas, Abailard nous l'apprend, « la dernière de son sexe en beauté, mais

[1] Lettre de Foulques à Abailard.

elle était la première en savoir. » A peine âgée de vingt ans, elle savait le latin, le grec et l'hébreu. Une érudition si prodigieuse ne suffit pas à l'amour-propre de l'imprudent chanoine, qui mettait tout son orgueil dans le savoir, déjà célèbre, de sa nièce ; il voulut encore qu'elle reçût des leçons de philosophie de l'illustre et séduisant docteur.

Nous n'avons point à nous faire ici l'historien des amours, d'abord scandaleuses, puis déplorables, d'Héloïse et d'Abailard ; mais ces amours ont donné lieu à une correspondance entre les deux époux après leur séparation, correspondance pleine d'intérêt, au point de vue littéraire. Nous ne trouvons dans l'antiquité grecque et latine aucun modèle de ces lettres où s'épanchait l'âme tendre et passionnée d'Héloïse : c'est la Sapho chrétienne, avec cette différence que l'amante de Phaon chantait pour être entendue de la Grèce, tandis que l'épouse d'Abailard n'écrivait que pour son époux. Sapho n'avait, d'ailleurs, pour excuse à sa folle passion que la beauté de l'ingrat qui la dédaignait : Héloïse, au contraire, aime avant tout dans Abailard l'élévation de son âme, les lumières de son esprit, la noblesse de son cœur ; c'est de savoir, d'éloquence et de génie qu'il est beau à ses yeux : elle semble encore plus fière qu'heureuse de son amour. Aussi, lorsque les murs du Paraclet, de ce cloître fondé par son époux, semblent les séparer à jamais, la tendresse d'Héloïse n'en paraît que plus vive, et elle ne demande rien à Dieu que d'être toujours aimée d'Abailard. Comme elle s'inquiète, comme elle s'afflige à la pensée qu'Abailard l'oublie ! Alors elle

prend la plume, et, préférant à la langue vulgaire la langue latine, qui seule peut rendre sa pensée : « J'ai lu, lui écrit-elle, le récit des persécutions qu'on vous fait subir, des dangers qui vous menacent, et ce tableau de vos douleurs a renouvelé les miennes. Votre lettre est écrite pour consoler un ami qui souffre : ne me devez-vous pas à moi-même un souvenir et des consolations? Qui connaît mieux que vous les traités composés par les saints pour instruire, encourager et fortifier les femmes vertueuses! Croyez-vous donc les commencements de ma conversion si fermes et si sûrs qu'elle puisse se passer de vos lettres et de vos exhortations? Vous me les devez, Abailard, car le monde entier connaît mon amour pour vous. Vous fûtes seul la cause de mes maux : vous pouvez seul m'affliger, me réjouir ou me consoler. Dieu le sait, je ne voulais de vous que vous-même....... Ce bien que chaque femme pense seule de son époux, je le pensais de vous, Abailard, mais avec le monde entier. Mon amour était d'autant plus violent qu'il était exempt d'erreur. Quels rois, quels philosophes eurent jamais tant de renommée? Quel royaume, quelle cité puissante n'était avide de vous posséder! Quand pouviez-vous paraître en public sans que tous les yeux se portassent vers vous? Quelle femme ou quelle jeune fille ne vous désirait absent et ne vous aimait présent? Quelle reine ou quelle grande dame n'enviait mon bonheur? Si j'excitais alors la jalousie de bien des femmes, quelle est celle aujourd'hui qui ne donnerait des larmes à mon sort? C'est parce que tu l'exigeas que je fus ta femme, parce que tu l'exigeas

que je cessai de l'être, parce que tu l'exigeas que je me renfermai dans un cloître : et cependant, Abailard, tu m'y laisses sans un souvenir, sans un mot de toi !..... »

Assurément c'est là l'expression d'un sentiment vrai, profond, sublime : et si, en parcourant les lettres d'Héloïse, on regrette que la femme savante étale quelquefois une vaine érudition, ce n'est point son cœur qu'on doit en accuser, ce n'est pas même son esprit; c'est le temps où elle écrivait et peut-être aussi l'homme à qui elle écrivait. Ne pouvant plus lui plaire que par l'attrait de son savoir et par les charmes de son intelligence, on la voit mêler aux élans passionnés de son âme de doctes citations dont l'application ingénieuse ne détruit point la froideur; elle appelle à son aide Ovide et saint Jérôme, Sénèque et saint Augustin, pour toucher son époux. Mais combien elle est plus touchante lorsque son cœur seul dirige sa plume, et que la passion, se faisant jour à travers la science, vient nous pénétrer d'admiration pour ses sentiments en même temps que pour son génie.

Les réponses d'Abailard ont un autre caractère : elles glacent le cœur au lieu de l'émouvoir. C'est presque toujours le théologien, le prêtre, l'abbé de Saint-Gildas qui écrit à l'abbesse du Paraclet : ce n'est jamais Abailard à Héloïse. Il n'a point de larmes, et c'est à peine s'il a des prières pour la femme qu'il a tant aimée et dont il a fait le malheur. On voudrait voir quelquefois le cœur de l'homme battre sous le froc du moine. Mais Abailard semble étranger à toute faiblesse humaine. L'époux d'Héloïse est mort, il ne reste plus que le prê-

tre : et le prêtre ne devait pas être plus fidèle à Dieu que l'époux à l'épouse. Aigri peut-être par le malheur, par la persécution, Abailard se précipita de nouveau dans l'arène des disputes théologiques; et, comme il arrive aux hommes que trouble leur conscience et qu'égare leur orgueil, après s'être mis en révolte contre lui-même, il se mit en révolte contre la Divinité. Dépourvu de cet esprit de charité qui ramène les esprits et gagne les cœurs, il entreprit par la violence la réforme des abus monastiques et ne parvint qu'à exciter les haines du clergé, qui le poussèrent dans l'hérésie. C'est alors que l'homme extraordinaire qui venait de rétablir la paix et l'unité de l'Église, en étouffant le schisme d'Anaclet, écrivait ces éloquentes paroles :

« A peine sommes-nous échappés de la gueule du lion, que nous sommes attaqués par un dragon, dont je vois avec douleur que les écrits volent de toutes parts et se lisent jusque dans les places publiques. Les ténèbres remplacent la lumière : la ville et la campagne sont imbues de ces erreurs; le poison en est si bien préparé que tout le monde le boit comme un breuvage délicieux. On forge un nouvel Évangile, on établit une foi nouvelle; on ne traite plus des vertus et des vices selon les principes de la morale, on ne parle plus des sacrements selon la règle de la foi; tout est renversé, tout est opposé à la méthode employée jusqu'à présent et contraire à ce que nous avons reçu. L'auteur de ce nouveau scandale est Pierre Abailard, qui, comme un autre Goliath, se présente armé de toutes pièces, précédé de son écuyer Arnaldo de Brescia. »

Quel était l'écrivain qui dénonçait ainsi à la chrétienté l'abbé de Saint-Gildas comme hérétique? C'était le célèbre fondateur du monastère de Clairvaux, l'éloquent prédicateur de la troisième croisade, l'infatigable adversaire de toutes les hérésies, l'austère réformateur des ordres religieux, c'était le prêtre que les rois choisissaient pour arbitre de leurs différends, que le pontife de Rome consultait comme la plus haute lumière de l'Église, et devant lequel les peuples se prosternaient à genoux, heureux de toucher ses vêtements et de recevoir sa bénédiction : c'était saint Bernard. Aucun homme n'exerça jamais sur son siècle une pareille influence. C'était son éloquence qui, malgré les avertissements du sage ministre de Louis VII, de Suger, avait décidé la croisade que firent échouer l'indiscipline et la corruption des soldats du Christ. Accusé de toutes parts des désastres des chrétiens, Bernard écrivait au souverain pontife : « Nous avons annoncé la paix, et il n'y a point de paix; nous avons promis le repos, et il n'y a point de repos. Avons-nous donc agi témérairement? N'avons-nous pas suivi vos ordres, ou plutôt ceux de Dieu en suivant les vôtres? Je me soucie peu d'être condamné par ceux qui donnent au bien le nom de mal, et qui prennent la lumière pour les ténèbres et les ténèbres pour la lumière. S'il faut que l'un ou l'autre arrive, j'aime encore mieux que l'on murmure contre moi que contre Dieu. »

Abailard, déjà condamné par le concile de Soissons pour son traité de l'*Introduction à la Théologie*, avait repris tout son empire sur la jeunesse des écoles, qui accourait pour l'entendre dans sa retraite du Paraclet.

C'est alors que l'abbé de Clairvaux, alarmé de doctrines qui rappelaient celles d'Arius sur la Trinité, de Pélage sur la grâce et de Nestorius sur la personne du Christ, se montra aussi ardent qu'infatigable à poursuivre de ses censures l'apôtre de l'hérésie nouvelle qui menaçait l'Église. C'est par des lettres multipliées qu'il éveille la sollicitude du pontife romain et des prélats français; et il obtient enfin la convocation à Sens d'un concile auquel le roi Louis-le-Jeune doit lui-même assister. Au jour fixé, Abailard refuse le combat et se laisse condamner. C'est peu : il apprend que le pape Innocent II a confirmé la sentence du concile, et c'est aux pieds de l'abbé de Cluny, de Pierre-le-Vénérable, qu'il vient humblement rétracter ses erreurs.

Saint Bernard ouvrit ses bras au pécheur repentant : une réconciliation sincère réunit ces deux rivaux de génie, qui jetèrent tant d'éclat sur le douzième siècle. Nous admirons, nous vénérons la mâle éloquence et l'austère vertu du saint abbé de Clairvaux : mais comment ne pas plaindre, comment ne pas aimer, malgré ses erreurs et ses fautes, l'illustre et malheureux fondateur du Paraclet? Qui oserait le condamner, après avoir lu ces lignes écrites à Héloïse par Pierre-le-Vénérable, témoin des derniers moments d'Abailard?

« Je ne me souviens pas d'avoir vu jamais d'homme plus pieux et plus humble. Il lisait continuellement, priait souvent, ne parlait jamais. L'âge, le jeûne, la prière augmentaient ses infirmités : une maladie grave acheva d'éteindre ses forces le 21 avril 1142, à l'âge de soixante-trois ans. »

Ainsi mourut, dans l'humilité et la piété, l'homme dont l'orgueil avait égaré le génie : imposante leçon pour les penseurs de tous les temps!

Abailard et saint Bernard n'ont écrit qu'en latin. Combien ne devons-nous pas regretter qu'ils aient dédaigné l'idiome vulgaire, malgré sa rudesse et ses imperfections! Qui peut douter des progrès rapides qu'il aurait faits sous la plume de ces puissants génies? Ils furent les promoteurs de ce mouvement intellectuel qui s'empara de l'Europe au douzième siècle; mais la langue française ne dut rien à leurs travaux. Il semble même qu'ils aient retardé le moment où la France devait posséder une langue et une littérature nationales. Aucun des poètes qui à cette époque s'essayaient à rimer en français ne s'éleva à la hauteur des écrivains restés fidèles au culte du latin. Aussi, dans les écoles, dans les monastères, dans les universités et dans les églises, le latin conserva long-temps encore sa suprématie.

Nous sommes moins tenté de nous en affliger lorsque nos regards s'arrêtent sur un livre dont l'auteur, encore inconnu, s'est élevé si haut que ses enseignements ont mérité d'être rapprochés de ceux de Jésus-Christ. Fontenelle l'a dit : « Le livre de l'*Imitation* est le livre le plus beau qui soit parti de la main d'un homme, puisque l'Évangile n'en vient pas. » Cet éloge, quelque exagéré qu'il puisse d'abord paraître, a reçu la sanction unanime du monde chrétien. Aussi les érudits des temps passés et ceux de nos jours n'ont-ils rien négligé pour découvrir le nom de l'homme de génie qui, sans le savoir peut-être, avait légué à l'humanité un chef-d'œuvre

de raison, de morale, de vérité, de sagesse, d'éloquence et de goût. On est tenté de croire que l'auteur de ce livre a lui-même voulu que son nom restât ignoré, lorsqu'on lit, au chapitre V : « Ne demandez point qui a dit telle chose, mais prenez garde seulement à ce qui est dit. » Il est permis de penser qu'il eût craint, en se faisant connaître, de se montrer lui-même peu fidèle aux leçons de modestie et d'humilité qu'il donnait aux autres. Et lorsqu'il ajoute : « Il faut lire les livres de piété écrits simplement, aussi volontiers que ceux qui sont les plus profonds et les plus sublimes, » il ne paraît pas se douter qu'il est profond et sublime par sa simplicité même. Aussi les plus hautes intelligences, les plus beaux génies mettront un jour leur gloire à traduire son livre dans toutes les langues, sans parvenir jamais à l'égaler; un empereur de Maroc le fera mettre en arabe, et, dans son admiration, il le placera à côté du Koran. C'est qu'en effet le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, écrit sous la seule inspiration du christianisme, n'en est pas moins le livre de tous les peuples et de tous les temps.

L'*Imitation* est surtout le livre des affligés; c'est le livre de Job des temps modernes. Il avait paru, dans le principe, sous le titre de l'*Internelle Consolation*. A l'homme qui gémit de la ruine de ses espérances, de la perte de ses biens, de l'abandon de ses amis, de l'absence, de la mort même des êtres les plus chers à son cœur, nous dirons : Lisez l'*Imitation de Jésus-Christ* : vous y trouverez, non pas l'oubli de vos peines, mais le courage de les supporter; non pas l'insensibilité au malheur, mais la résignation à le souffrir : la pauvreté vous semblera

moins rude, la douleur moins amère, la maladie moins pénible, la mort même moins effrayante. Vous sentirez des pages de ce livre admirable couler sur les blessures de votre âme un baume divin qui en adoucira les souffrances et bientôt même parviendra à les cicatriser. Et quels sages conseils, quelles grandes leçons n'y trouverez-vous pas, vous qui tentez la carrière périlleuse des honneurs, de la fortune et de la gloire! Vous y verrez combien toutes les grandeurs, toutes les puissances de ce monde sont petites et misérables devant la grandeur et la puissance de Dieu; vous y verrez que les richesses, les dignités, les plaisirs ne sont que des biens périssables, et que c'est un mauvais calcul d'aimer ce qui passe si vite et d'y sacrifier ce qui doit durer éternellement. Et vous encore, qui êtes si vains de votre intelligence et de votre savoir que vous en oubliez jusqu'à l'auteur suprême à qui vous les devez, ouvrez ce livre de vérité, et vous y lirez que celui qui se connaît bien n'a que du mépris pour soi-même et ne prend aucun plaisir aux louanges des hommes; vous y lirez aussi que, lors même que vous sauriez toutes les choses qui sont dans le monde, si vous n'êtes pas dans la pratique de la charité, toute votre science ne vous servira de rien devant Dieu, qui vous jugera selon vos œuvres. Plus vous avez de lumières pour discerner le mal et le bien, plus vous serez sévèrement puni, si vous n'en vivez pas plus saintement. Quelque habiles que vous soyez, n'en tirez donc point vanité : craignez plutôt que ces connaissances que Dieu vous a données ne vous accusent devant lui; et si ce n'est assez pour abattre votre orgueil, songez que, si

vous croyez savoir beaucoup de choses, vous en ignorez infiniment plus que vous n'en savez!

Nous croyons inutile d'énumérer plus longuement les mérites d'un livre qui est dans toutes les mains et qui doit être dans tous les cœurs, d'un livre que Turenne, Villars et Catinat emportaient dans les camps et méditaient pieusement entre deux victoires, que le grand Corneille admirait au point d'occuper son génie à le traduire en vers, d'un livre enfin qui seul suffirait, comme l'Iliade, à la gloire de vingt auteurs différents.

On a long-temps fait honneur de cet admirable ouvrage à un moine de l'ordre de Saint-Augustin, du diocèse de Cologne, nommé Thomas-A-Kempis, qui vivait au quinzième siècle ; il existe même un arrêt du Parlement de Paris qui l'en déclare l'auteur, arrêt fondé sur ce qu'un manuscrit de ce livre se trouva chargé de notes et de corrections écrites de la main de ce moine. Mais ces corrections ne prouvent point que le texte primitif fût son ouvrage, et les investigations nouvelles auxquelles se sont livrés de religieux et savants hommes de notre temps ne permettent plus guère de douter que le véritable auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* ne soit le célèbre chancelier de l'Université de Paris, Jean Charlier de Gerson, surnommé le docteur très-chrétien, qui représenta si dignement l'Église de France aux conciles de Constance et de Bâle, et qui, n'étant que simple curé de Saint-Jean-en-Grève, osa monter en chaire pour faire hautement l'éloge du duc d'Orléans, assassiné par ordre du duc de Bourgogne. Cet acte de courage et de vertu le condamna à un exil pendant lequel il écrivit,

dit-on, dans la retraite, son sublime et immortel ouvrage. Durant ses dernières années, l'ancien chancelier de l'Université, joignant l'exemple de sa vie aux préceptes de son livre, se mit à instruire les petits enfants dans l'église Saint-Paul, à Lyon. La mort le surprit dans ces humbles fonctions en 1429, à l'âge de soixante-six ans Quatre siècles se sont écoulés depuis, et le modeste instituteur des enfants pauvres d'une paroisse de Lyon est maintenant le précepteur de l'humanité. C'est de lui qu'après Dieu, le monde chrétien reçoit chaque jour les enseignements les plus utiles et les plus douces consolations.

LEÇON VII.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

TREIZIÈME ET QUATORZIÈME SIÈCLES.

ROMANS ALLÉGORIQUES, FABLIAUX, APOLOGUES, MYSTÈRES.

Si, parmi les trésors dont il a plu à Dieu de doter l'intelligence humaine, l'invention doit occuper le premier rang, si la plus haute part de gloire littéraire appartient à l'imagination qui crée, cette part revient, sans aucun doute, à la France du moyen âge, qui a donné à l'Europe l'exemple d'une merveilleuse fécondité, d'une rare puissance d'invention. Malgré le renom populaire des troubadours, malgré le soin qu'ont pris les savants non-seulement d'écrire leur histoire, mais encore de publier les principales poésies de la langue d'oc, en les accompagnant de glossaires, on doit reconnaître que les trouvères, à qui tant d'honneur n'a pas été fait, méritent d'être placés à la tête de cette littérature *romantique*, que l'on considère à tort aujourd'hui comme le produit d'un génie étranger. Les trouvères français du moyen âge ont été pour ainsi dire les pourvoyeurs de toutes les

littératures européennes : on les retrouve dans les poèmes de ce Dante dont le puissant génie ne dédaigna pas de leur emprunter des conceptions et même des formes ; dans les chants de Pétrarque, qui cependant se modela plus encore sur les poètes du midi de la France ; dans les brillantes compositions de l'Arioste, dont l'imagination semble inépuisable, tant la source où elle s'abreuve est riche et féconde ; dans les contes de Boccace, qui n'a eu besoin que d'imiter, on pourrait dire de traduire, quelques-uns de ces fabliaux pour devenir le plus spirituel et le plus amusant des conteurs ; et même dans le Tasse, qui est venu chercher ses inspirations dans nos poèmes chevaleresques. De l'Italie passons en Espagne. Nous y trouvons d'abord les romances du Cid et le poème d'Amadis, empreints de ce même esprit français qui avait dicté nos premiers chants de guerre et d'amour. Deux siècles plus tard, Lope de Vega et Caldéron empruntent à nos mystères leurs formes dramatiques, pour les rendre à notre admiration comme des créations qui leur appartiennent. Si nous franchissons la mer, nous voyons les poètes normands fonder en Angleterre une littérature vassale de la nôtre, comme le roi anglais était vassal du roi de France. L'Allemagne même, malgré sa fidélité à la langue teutonique et l'ancienneté de son poème national des *Niebelungen*, n'a-t-elle pas, la dernière, subi l'influence du génie français jusque dans ses imitations des poètes de l'Angleterre? Ce qui prouve enfin par-dessus tout la suprématie que la poésie française a exercée pendant les douzième et treizième siècles, c'est qu'elle faisait admirer, adopter même à l'étranger

la langue encore imparfaite dont elle se servait. Si l'instrument était dur et rebelle, la main qui en touchait les cordes se montrait tellement habile à le rendre harmonieux que l'Europe entière prêtait l'oreille à ses accords.

Et ne croyez pas que ce soit un vain orgueil national qui nous fasse parler ainsi. Un poëte florentin du treizième siècle, Brunetto Latini, voulant expliquer pourquoi il avait écrit en français son livre intitulé : *le Trésor* ou *Connaissance de toutes choses*, s'exprimait ainsi : « Et se aucuns demandois pour coi chius livre est escript en romanche, selon le patois de Franche, puis ke nous sommes Italyens, je diroie que chest pour deux raisons : l'une que nous sommes en Franche; l'autre pour chouque la parleure est plus délitable et plus kemme à tous langaiges. »

Un siècle après, en 1472, Martin da Canala écrivit en français la Chronique de Venise, sa patrie, parce que, dit-il, la langue française « court parmy le monde et est plus délitable à lire et à ouïr que nulle autre. »

Non, la *parlure* n'en était pas plus délectable que celle des autres langues. Sans aller plus loin, la langue provençale lui était bien supérieure et pour la richesse et pour l'harmonie; pourtant elle était devenue, cela est bien vrai, *commune à tous langaiges*, et les œuvres poétiques qu'elle avait produites étaient alors dans les mains de quiconque savait lire en Europe. On a souvent cherché les causes de cette royauté de la langue française, qui, comme vous le voyez, ne date pas du dix-septième siècle. Fondée au moyen âge par les trouvères, elle s'est plus tard accrue et consolidée, lorsque de puissants

génies sont venus élever sur les bases jetées par leurs devanciers le monument impérissable de la gloire littéraire de la France. Mais comment se fait-il que les noms de ces poëtes créateurs, dont l'influence fut si grande et si universelle, soient tombés dans l'oubli au point d'être à peine connus de nous, tandis que ceux de leurs imitateurs brillent d'un éclat toujours nouveau? Pourquoi la postérité n'a-t-elle pas restitué à ces Christophe Colomb de la littérature l'honneur de leurs aventureux voyages dans des mers nouvelles et inconnues? Nous devons le dire avec autant d'humilité que nous avons mis d'orgueil à rappeler leurs titres à la reconnaissance de l'Europe, l'imagination des trouvères, riche, variée, féconde, ne s'éleva jamais jusqu'au génie. La force et la grandeur manquent à leurs conceptions. La littérature française de cette époque peut être comparée à une ville composée de maisons élégantes de formes, jolies de détails, riches d'ornements, mais du milieu desquelles ne s'élève aucun de ces hardis monuments qui étonnent les regards et confondent l'imagination. Le voyageur se plaît à les regarder en passant; mais il ne s'arrête point devant elles, dans une muette contemplation; aucune admiration ne le saisit, aucun enthousiasme ne l'enflamme; et il poursuit sa route sans s'informer du nom des architectes qui ont construit ces élégantes et coquettes demeures. Il en est ainsi des nombreuses productions des poëtes français du moyen âge : elles ne ressemblent point à ces chefs-d'œuvre de la statuaire antique taillés en grand de la main du génie dans les marbres précieux de Paros, mais bien à ces statuettes de pierre qui ornent les por-

tails de nos églises, et dont une naïve et originale bizarrerie forme le principal caractère. En un mot, cette littérature n'a produit ni un Homère, ni un Virgile, ni un Dante; et, si quelques-unes des qualités de ces grands génies se rencontrent çà et là dans les poëmes du moyen âge, elles y sont tellement perdues et noyées que peu de personnes auraient la patience de les y chercher aujourd'hui.

Nous venons de dire que les poëtes français du moyen âge sont les véritables pères de cette littérature romantique qui nous a été rapportée d'Espagne, d'Allemagne et d'Angleterre. Sans doute on nous demandera comment il se fait que nos poëtes aient abandonné la route qu'ils s'étaient tracée eux-mêmes, pour en suivre une autre frayée depuis des siècles, et dans laquelle ils devaient craindre de ne pouvoir dépasser ceux qui les avaient précédés. Lorsque nous nous occuperons de l'époque de la renaissance des lettres, nous examinerons avec soin cette grave question. Contentons-nous de remarquer aujourd'hui que la poésie française, en s'expatriant, a changé de nature, et que l'esprit français est seul resté en France. L'essence de la poésie n'est pas la même chez tous les peuples ni dans tous les pays. Là c'est l'imagination qui en est l'âme, ici c'est l'émotion; les uns la voient dans la rêverie, les autres dans l'enthousiasme. Ces diverses manières de comprendre et de sentir la poésie se rencontrent chez les différentes nations où la poésie française s'est introduite : celle-ci a subi partout les transformations que devait nécessairement amener son union avec un élément étranger. En France seulement

elle est restée la même ; on a toujours cru chez nous que l'esprit qui invente et la raison qui éclaire devaient former son caractère dominant ; et comme c'est là également le principal caractère de la littérature de l'antiquité, nos poëtes l'ont naturellement admirée, suivie, imitée, lorsqu'elle leur a été connue. Les Français sont, parmi les peuples, à peu près le seul qui exige que l'imagination soit soumise au bon sens : ils veulent savoir le pourquoi de toute chose, ils ne permettent point qu'on marche au hasard, ils condamnent les moindres écarts d'une imagination vagabonde, et le poëte qui ne peut pas dire, comme Mithridate,

> Je sais tous les chemins par où je dois passer,

ne leur paraît pas fait pour atteindre le but où doit tendre le génie.

Avons-nous raison, avons-nous tort de nous montrer si sévères? Ne devrions-nous pas accueillir la poésie romantique qui nous revient comme le père de famille reçoit l'enfant prodigue? Oui sans doute, si, comme l'enfant prodigue, elle se repentait de ses égarements ; mais si la raison, le bon sens, lui paraissent des qualités méprisables, nous ne saurions nous décider à tuer le veau gras pour fêter son retour.

Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aux douzième et treizième siècles l'invention fut le mérite principal de la poésie française. Cet esprit créateur ne se manifesta pas seulement dans les poëmes et les romans chevaleresques, il brilla encore dans les poëmes allégoriques, dans les

contes et les fabliaux, et dans les diverses compositions dramatiques du moyen âge, mystères, moralités, soties.

Le plus ancien peut-être et assurément le plus célèbre des poèmes allégoriques est le *Roman de la Rose*, ainsi appelé *roman* parce qu'il est écrit en langue romane-française. Ce poème, qui se compose d'environ vingt mille vers, est l'ouvrage de deux poètes qui vécurent à cinquante ans de distance l'un de l'autre. Le premier, Guillaume de Lorris, après avoir écrit les quatre mille cent cinquante premiers vers, mourut, jeune encore, laissant à d'autres le soin d'achever son œuvre. On ne sait rien sur sa vie. Étienne Pasquier le place sous le règne de Philippe-Auguste. Près d'un siècle plus tard, sous le règne de Philippe-le-Bel, un gentilhomme nommé Jean de Meung, et surnommé *Clopinel* parce qu'il était boiteux, acheva le poème de *La Rose* avec moins d'imagination et moins de grâce que n'en avait montré son devancier, mais avec plus de hardiesse et de verve poétique.

Le Roman de la Rose a été pendant trois siècles le poème favori de la nation française : il éclipsa tous les poèmes chevaleresques. Clément Marot, qui en a rajeuni le texte, compara Guillaume de Lorris à Ennius, sans avoir lu, il est vrai, Ennius, dont les écrits n'étaient pas mieux connus de son temps que du nôtre. Le sage et judicieux Étienne Pasquier va plus loin que Marot : « Nous eusmes, dit-il, Guillaume de Lorris, et, sous Philippe-le-Bel, Jean de Mehun, lesquels quelques-uns des nôtres ont voulu comparer à Dante, poète italien, et moi je les opposerais volontiers à tous les poètes

d'Italie. » Un érudit du commencement du dix-huitième siècle, Lenglet-Dufresnoy, ne s'en tient pas là : il regarde Guillaume de Lorris non pas comme notre Ennius, mais comme notre Homère. Un suffrage plus glorieux pour les auteurs du Roman de la Rose est celui de La Fontaine, qui prenait plaisir à le lire; mais on sait qu'il s'amusait de peu de chose. Quelques traits malins contre les moines et contre les femmes, quelques pensées ingénieuses et délicates, quelques peintures un peu vives des mœurs de nos pères, voilà sans doute ce qu'il cherchait dans ce poème pour en faire son profit à l'occasion. Mais il avait assurément trop de bon sens et de goût pour admirer cette longue et pénible allégorie qui se traîne, en vingt mille vers, à travers une foule de sujets et de questions sans suite, sans lien et sans intérêt, où sont pêle-mêle entassés des dissertations sur l'alchimie et le tableau des cruautés de Néron, la mort de Sénèque et des aventures de chevalerie, la mort de Lucrèce et l'éloge de saint Augustin. C'est un manteau composé de pièces et de morceaux de diverses couleurs, assemblés sans ordre et sans goût, où la bure trouve place entre le velours et la soie, et qu'une main tout à la fois habile et folle a tantôt brodé de paillettes d'or, tantôt souillé de taches de boue.

La fable en est ingénieuse et simple. Quelques centaines de vers auraient suffi pour la développer dans une juste mesure; mais les poètes de ce temps paraissent avoir ignoré que

> Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Le poète suppose qu'un jour de printemps, étant encore à la fleur de l'âge, il s'endort et fait un rêve. Il songe que, se promenant dans une prairie, il voit un beau jardin entouré de murailles, dont la porte lui est ouverte par *Oiseuse* (oisiveté), et il aperçoit *Déduit*, le maître du jardin, dansant avec les Ris et les Jeux, qui forment sa cour. Au milieu du jardin s'élève un rosier tout chargé de fleurs : il s'avance pour cueillir la rose qui lui paraît la plus belle ; mais l'Amour, qui est caché en embuscade, lui lance des flèches, le blesse et le fait prisonnier. Afin de charmer sa captivité, l'Amour lui révèle des secrets pour se faire bien venir des dames. C'est *l'Art d'aimer* d'Ovide, accommodé au goût du treizième siècle. Dès qu'il se croit habile, il essaie encore de cueillir la rose : *Belaccueil*, *Franchise* et *Pitié* le favorisent; mais *Malebouche* (médisance), *Faux-Semblant*, *Jalousie* et *Danger* l'en écartent ; *Félonie* et *Bassesse*, *Haine* et *Avarice* s'y opposent, et *Raison* même lui conseille de renoncer à son entreprise. Tous ces divers personnages et d'autres encore racontent successivement des traits de l'histoire ou de la fable : il les écoute, puis il parle à son tour. Ensuite, il franchit des fossés, il escalade des murs, il force des châteaux : enfin il parvient, mais non sans peine et sans fatigue, à cueillir la rose tant désirée, et, pour célébrer sa victoire, il chante Vénus et l'Amour.

Nos anciens critiques ne sont pas d'accord sur le but de l'ouvrage : les uns n'ont vu dans ce poëme, dont l'allégorie semble facile à saisir quand on l'analyse, qu'un traité d'alchimie où la rose est l'emblème du grand œuvre ; les autres y ont vu un livre de théologie et de mo-

rale, et la rose, dont la conquête a coûté tant de peines à l'amant, n'est autre chose à leurs yeux que la sagesse. Ceux-ci et ceux-là ont assurément vu dans ce livre ce qu'aucun de ses auteurs n'a voulu y mettre. Telle n'était pas toutefois, on peut le croire, l'opinion qu'en avait le célèbre chancelier de l'Université Jean Gerson. Gerson, l'infatigable défenseur de la morale évangélique, écrivit un traité et monta en chaire pour condamner le Roman de la Rose, où se rencontrent à chaque page de grossières injures contre les femmes, les prêtres et les rois. Nous ne serions point étonné que ces injures mêmes eussent été la principale cause du succès prodigieux qu'obtint ce poème dès son apparition, et que les graves attaques dont il fut l'objet de la part des hommes religieux eussent contribué à en prolonger la vogue scandaleuse. Ni l'esprit, ni le talent, ni même le génie, ne peuvent servir d'excuse à l'immoralité. Si, comme veut l'entendre Clément Marot, la rose est la sapience, l'état de grâce, le souverain bien, l'éternelle béatitude, il faut convenir que le poète y conduit son lecteur par les chemins les plus dangereux et les mieux faits pour l'égarer.

Ce poème renferme cependant quelques beautés de détail dignes d'attention, telles que les portraits de Convoitise, d'Envie, d'Avarice et d'Hypocrisie. Voici comment d'un trait le poète peint l'Oisiveté :

Il paroît bien à son atour
Qu'elle étoit pou embesoignée :
Quand elle s'étoit bien piguée,
Et bien parée et atournée,
Si étoit faite sa journée.

Voyons encore comment le poëte décrit la marche rapide du Temps :

Le Temps qui s'en va nuit et jour,
Sans repos prendre et sans séjour,
Et qui de nous se part et emble (marche, *ambulat*)
Si célérement qu'il nous semble
Que maintenant soit en un point,
Et il ne s'y arreste point,
Ains ne fine (cesse) d'outrepasser,
Si que l'on ne pourroit penser
Lequel temps c'est qui est présent.
Ce le demande au clerc lisant,
Car ainçois (pendant) qu'il a ce pensez
Sera-t-il jà outrepassez.
Le Temps si ne peut séjourner,
Mais va toujours sans retourner,
Comme l'eau, qui s'avale (descend) toute,
Dont n'en retourne arrière goute.
Le Temps s'en va, et rien ne dure,
Ne fer, ne chose tant soit dure ;
Car il gaste tout et transmüe :
C'est celui qui les choses müe,
Qui tout fait croistre et tout nourrit
Et qui tout use et tout pourrit :
Le Temps si envieillit nos pères,
Et vieillit rois et emperères,
Et aussi nous envieillira,
Ou la mort jeunes nous prendra.

On trouve assurément de la pensée, de la grâce et même de la poésie dans ce fragment, et nous pourrions en citer d'autres qui ne lui sont point inférieurs; mais il faut une rare patience pour les chercher parmi les vingt

mille vers dont l'ouvrage se compose. Il paraît que le roi Charles IX n'eut pas ce courage, tout poète qu'il était lui-même : il demanda à Antoine Baïf de lui en faire l'analyse, et Baïf répondit au roi par le sonnet suivant, qui nous paraît donner une idée assez exacte de ce poème célèbre :

Sire, sous le discours d'un songe imaginé,
Dedans ce vieil roman vous trouverez déduite
D'un amant désireux la pénible poursuite,
Contre mille travaux, en sa flamme obstiné.
Paravant que venir à son bien destiné,
Faux-semblant l'abuseur tâche le mettre en fuite.
A la fin, Belaccueil, en prenant la conduite,
Le loge, après l'avoir longuement cheminé.

L'amant dans le verger, pour loyer des traverses
Qu'il passe constamment, souffrant peines diverses,
Cueil du rosier fleuri le bouton précieux.

Sire, c'est le sujet du Roman de la Rose,
Où d'amours épineux la poursuite est enclose :
La rose, c'est d'amour le guerdon gracieux.

Il nous semble que Baïf est beaucoup plus dans le vrai que Clément Marot.

Le Roman de la Rose fit naître plusieurs poèmes : les uns le combattirent, un plus grand nombre l'imitèrent. Les allégories devinrent à la mode; mais cette importation de l'Orient fut moins heureuse sur le sol français que dans sa terre natale. Nous leur préférons beaucoup ces contes, ces fabliaux qui, durant des siècles,

ont fait la joie de nos pères, et qui nous amusent encore sous les divers déguisements qu'on leur a fait prendre. Les conteurs français n'ont point la vive et brillante imagination des conteurs arabes; mais ils possèdent au plus haut degré cette gaieté franche et naïve qui se communique et provoque le rire. L'Arabe est grave même dans ses joies ; le Français est gai même dans ses chagrins ; et cette différence de caractère entre les deux peuples se retrouve dans leurs contes, lors même que tous deux les puisent à la grande source où se sont abreuvés presque tous les conteurs, la littérature de l'Inde.

Ce serait une étude curieuse de chercher par quelle filière ont passé les plus anciennes créations de l'esprit humain pour arriver jusqu'à nous, en subissant, selon les temps et les lieux, mille transformations diverses, sans que jamais se soit perdue la donnée première qui a servi de thème à toutes ces variations. Mais nous devons, pour nous renfermer dans notre cadre, nous borner à vous donner quelques notions sur les contes et fabliaux du moyen âge, que les trouveres récitaient et quelquefois chantaient à la table des rois et des seigneurs. Les douzième et treizième siècles en ont produit un grand nombre, qui nous semblent surtout curieux par la peinture qu'ils nous offrent des mœurs de ce qu'on nomme le bon vieux temps. Il faut en convenir, dans ce temps on respectait peu la délicatesse, la décence et la pudeur. Toutes les aventures galantes, toutes les anecdotes scandaleuses furent exploitées par les poètes, qui, en les racontant en vers, ne prirent même point la peine d'en adoucir la crudité. Si, à cette époque, les

cœurs des dames étaient chastes, assurément leurs oreilles ne l'étaient pas. Il semble qu'on ait reconnu aux conteurs le droit de ne rien respecter de ce que les hommes doivent le plus vénérer sur la terre : la religion et la vertu.

Parmi les fabliaux du moyen âge il en est plusieurs, tels que *Le lai d'Aristote*, *Aucassin et Nicolette*, et *Les trois Chevaliers et la chemise*, qui présentent des détails pleins de grâce et de sentiment. Un grand nombre sont imités de deux grandes compositions arabes, traduites d'abord en latin, puis en français ; l'une, intitulée *Dolopathos*, est originaire de l'Inde : c'est l'œuvre d'un poète nommé Sendebar, qui vivait un siècle avant l'ère chrétienne. Le Dolopathos a été traduit en persan, en hébreu, en syriaque, en grec, plusieurs fois en latin, deux fois en vers français, en flamand, en allemand, en espagnol et en italien. Aucun livre, si ce n'est l'Iliade et peut-être l'Énéide, ne compte autant de traducteurs et d'imitateurs, et cependant aujourd'hui le titre en est à peine connu. Le second ouvrage, également traduit de l'arabe, est *le Castoiement* (le Châtiment). Un juif espagnol, converti au catholicisme, l'apporta en France en 1106. C'est l'histoire d'un jeune homme prêt à entrer dans le monde, à qui son père donne des conseils sur la manière de s'y conduire, en appuyant chaque leçon d'une historiette ou d'un apologue. Plusieurs de ces historiettes ne sont rien moins que morales : on les retrouve presque toutes dans le Décameron de Boccace et dans nos vieux conteurs. La littérature orientale fit invasion en Europe au temps des croisades, pendant que nos barons portaient en Orient

l'esprit chevaleresque. Ce fut un échange de deux grands principes de civilisation : mais, outre mer, l'islamisme s'opposait au progrès de la chevalerie, tandis qu'en France la littérature trouva dans le christianisme un puissant auxiliaire. Tout l'avantage fut pour nous. La civilisation alla toujours croissant sur le continent européen depuis les croisades; elle s'arrêta en Orient, au sein de la victoire... et combien même n'a-t-elle pas reculé depuis Saladin jusqu'à nos jours! Tout s'explique par la différence des religions : la loi du Christ est toute de lumière et de liberté, la loi de Mahomet est toute de fatalité et de despotisme.

L'apologue ou la fable paraît, comme le conte, avoir pris naissance en Orient : long-temps avant Ésope les Saintes Écritures en offraient plusieurs exemples. Il est difficile de savoir si l'apologue s'introduisit en France par nos relations avec les Arabes, ou si nous devons ce genre de poésie à la découverte des manuscrits grecs et latins. Il paraît que le premier fablier français (c'est le mot dont on se servait alors) fut ce même Adenès ou Adam à qui nous devons plusieurs romans de chevalerie; mais le plus ancien auteur d'apologues dont les ouvrages nous soient parvenus est une femme, connue sous le nom de Marie de France, qui écrivait vers le milieu du treizième siècle. Le recueil de ses fables, auquel elle donna le titre d'*Ysopet* (Petit Ésope), contient plusieurs fables imitées d'Ésope et de Phèdre, et d'autres qui paraissent lui appartenir en propre : c'est ainsi qu'à côté des fables du Loup et de l'Agneau, du Renard et du Corbeau, on trouve celle du *Vilain qui élève une corneille*;

celle-ci peint trop évidemment les mœurs du temps pour être une imitation. En voici la traduction : le texte en vieux français serait au premier abord d'une intelligence difficile :

« Un vilain élevait une corneille qu'il aimait beaucoup : il l'instruisit avec soin et lui apprit à parler. Un de ses voisins la lui tua. Il porta plainte en justice, disant que cet oiseau l'amusait par son chant et son babil : le juge déclara que le voisin avait mal fait et le somma de comparaître devant lui. Au jour indiqué, l'accusé mit sous son manteau une chaussure en cuir de Cordoue, dont il laissa pendre en dehors un des cordons, afin de faire voir au juge qu'il la lui apportait pour le récompenser s'il lui faisait gagner sa cause : il ouvrit si souvent son manteau que celui-ci finit par le comprendre. Le juge alors, s'adressant au plaignant, lui demanda ce que chantait sa corneille et ce qu'elle disait. Celui-ci répondit qu'il n'en savait rien : — Puisque tu n'en sais rien, répliqua le juge, et que tu ne peux me répéter ce qu'elle disait dans son jargon, que t'importe qu'elle ne puisse plus parler ? — Et il renvoya le vilain sans lui faire droit, pour gagner le prix de sa complaisance.

MORALITÉ.

« Ceci doit apprendre aux princes et aux rois qu'ils ne doivent jamais confier leur pouvoir et l'exécution des lois à des hommes cupides ; car en leurs mains la justice périt. »

Supposons cette fable arrangée et mise en vers comme le savait faire La Fontaine, et nous apprécierons mieux que nous ne le pouvons sur une pâle traduction en prose le talent du seul fablier de cette époque qui ait publié des apologues en langue vulgaire. Son style est simple, clair, naturel et même élégant. N'oublions pas de dire que Marie de France, étrangère à la licence des écrivains de son temps, déclare dans ses vers que celui qui a reçu du ciel le don de poésie ne doit l'employer qu'à rendre les hommes meilleurs. Ce conseil, assez mal écouté par les poètes du treizième siècle, n'a pas toujours été suivi par ceux des siècles suivants.

De la fable au drame, la transition est naturelle et facile : le drame, c'est le récit mis en action.

On a peine à comprendre, quand on interroge l'histoire littéraire des peuples, pourquoi le drame vient toujours le dernier dans les créations poétiques d'une nation. Serait-ce qu'il est la plus haute et la plus puissante manifestation du génie de l'homme, et qu'il ne peut se produire qu'avec l'entier développement des facultés intellectuelles d'un peuple? Il semble pourtant que le drame, étant la représentation de la vie réelle, devrait appartenir à l'enfance aussi bien qu'à la maturité des sociétés. L'homme naît en quelque sorte comédien, tant il a le désir d'imiter ce qu'il voit; les nations, au contraire, n'arrivent qu'après un long temps à concevoir les ingénieuses fictions du drame, qui est à la fois le plus brillant produit et l'agent le plus puissant de la civilisation.

Au treizième siècle, les poëtes français avaient enfanté de longs poëmes d'amour et de chevalerie; ils avaient fait prendre à la poésie lyrique les formes les plus diverses et les plus attrayantes, et la poésie dramatique était encore inconnue à la nation la plus littéraire des temps modernes. C'est cette nation cependant, c'est la France qui, la première, ressuscita l'art dramatique, ou plutôt le créa de nouveau, car le théâtre des anciens lui était complétement inconnu. Le passé ne lui apprit rien à cet égard : elle dut tout à elle-même ; et c'est là ce qui doit nous rendre indulgents pour les essais informes et grossiers des premiers dramaturges français.

Rappelons-nous d'abord ce qu'était devenu le drame sous les derniers empereurs romains. La pantomime et la danse avaient tué la tragédie et la comédie ; et quand on voit ce qu'étaient, dans la ville de Constantin, les représentations dramatiques, on ne peut qu'applaudir au zèle déployé par les pères de l'Église pour étouffer ces foyers de corruption. Jamais l'immoralité la plus grossière, jamais les vices les plus honteux n'avaient eu, même au temps de Néron et de Domitien, de plus révoltants interprètes que les histrions du Bas-Empire. Le christianisme les condamna, les proscrivit ; il le devait : ce fut une de ses plus précieuses victoires que de faire fermer ces écoles publiques de dépravation. Plusieurs siècles se passèrent sans qu'on osât, en Europe, relever les tréteaux des baladins de l'empire d'Orient, renversés par l'anathème des prêtres chrétiens. Mais le goût du drame ne pouvait s'éteindre et périr entièrement. Qui devait le réveiller de ce sommeil léthargique ? chose étrange ! la même religion qui l'avait

condamné. En Grèce, le drame était né de la célébration des mystères d'Éleusis et des fêtes du culte de Bacchus : en France, il devait renaître de la représentation des mystères de la religion chrétienne ; et c'est là sans doute ce qui lui donna cette immense popularité dont il jouit tout d'abord. Il est certain du moins que ce ne fut pas le mérite des productions dramatiques du moyen âge qui fit leur succès. Aussi l'étude que nous allons entreprendre, intéressante au point de vue de l'histoire littéraire, n'importe point à l'avenir de l'art dramatique. Ce ne sont point des modèles que nous nous proposons d'offrir aux poètes de notre temps, mais un tableau de l'enfance de l'art qu'ils cultivent et qu'ils ne veulent pas, nous l'espérons, ramener au point d'où il est parti : pour eux d'ailleurs, aussi bien que pour nous, c'est une recherche pleine d'intérêt que de remonter à l'origine d'un art, comme on remonte à la source d'un fleuve, afin de mieux apprécier ses progrès jusqu'au jour où il se montre à nos yeux dans toute sa gloire.

Il est bien difficile, sinon impossible, de fixer l'époque précise qui vit naître les premiers essais de l'art dramatique en France. Voici ce qu'on suppose généralement. Les pèlerins qui revenaient de la Terre-Sainte étaient, à leur retour dans leurs foyers, assiégés par la curiosité publique. On leur demandait ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient entendu, ce qu'ils avaient souffert : il leur fallait répondre à une foule de questions sur les saints lieux, sur cette terre de miracles dont toutes les cités, tous les fleuves et toutes les montagnes étaient alors plus connus, au moins de nom, dans chaque province de France, que

ceux de la province voisine. Comme ces pèlerins ne rapportaient souvent de leur voyage qu'une profonde misère, on récompensait leurs récits par de pieuses aumônes, et ils cheminaient ainsi de village en village, recueillant sur leur route les charitables offrandes des chrétiens qui n'avaient pas eu le courage ou la force de visiter eux-mêmes la Terre-Sainte. Bientôt de nouveaux pèlerins, plus avisés que les autres, eurent l'idée d'imposer à la curiosité, pour prix de leurs récits, une rétribution moins incertaine que l'obole de la pitié; et, comme ce moyen leur réussit, on vit bientôt se former des bandes de pèlerins, faux ou véritables, qui d'abord mirent leurs récits en action, et bientôt essayèrent de représenter les événements des Saintes Écritures dont avaient été témoins les lieux qu'ils venaient de visiter. L'impression qu'ils produisaient devait être profonde et durable, car elle tirait sa force de la ferveur des croyances religieuses au moyen âge.

Contrairement à cette opinion, devons-nous voir, comme le veulent quelques érudits, l'origine du drame moderne dans le poème élégiaque qui fut chanté par deux cents religieuses aux funérailles de sainte Radegonde, en l'an 587, et dans les chants dialogués de la cérémonie qui fut célébrée sur la tombe de saint Odilon, mort abbé de Cluny, en 1048? Nous ne le pensons pas. Si l'on met de côté les singuliers drames composés au dixième siècle par une religieuse allemande de Gandersheim, nommée Hroswithe, et qu'elle fit, dit-on, représenter par les religieuses de son couvent malgré le peu de chasteté de ses compositions imitées de Térence, on ne peut faire

remonter plus haut que le onzième siècle l'origine de l'art dramatique moderne.

Les premiers drames, qui furent tous puisés dans l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, reçurent le nom de mystères. Le plus ancien que l'on connaisse a pour titre *les Vierges sages et les Vierges folles* : il est écrit moitié en latin, moitié en langue provençale. Vers 1260, après la première croisade de saint Louis, parut *Li ius de sainct Nicholai* (*Le jeu de saint Nicolas*), par Jean Bodiaus ou Bodel d'Arras. Le sujet de cette composition est la conversion d'un roi d'Afrique amené à la vraie foi par un miracle de saint Nicolas. En voici l'analyse :

Un roi d'Afrique est informé qu'une armée de chretiens a pénétré dans ses états : à cette nouvelle il entre en fureur, et, s'adressant à une idole nommée Tervagan, il la menace de la faire fondre si elle ne vient pas à son aide. L'idole répond par un double signe : elle rit et pleure. Le roi stupéfait dit à son sénéchal :

> Seneseal, que vous est avis?
> Tervagan a plouré et ris.

Le sénéchal, après avoir fait jurer au roi qu'il ne se fâchera pas, lui répond : « Les ris de Tervagan signifient que les chrétiens seront vaincus par vous, et ses pleurs, que vous, roi d'Afrique, abandonnerez Tervagan pour le Dieu des chrétiens. » La première partie de la prédiction ne tarde pas à s'accomplir. Les chrétiens sont

cernés de toutes parts : rien ne peut les sauver du massacre qui les menace. Ici se trouve une scène dont l'effet devait être grand devant des spectateurs qui avaient toujours présent à la mémoire le désastre récent de Mansourah.

UN CHRÉTIEN.

« Saint Sépulchre, sois-nous en aide! Seigneur, soutiens notre courage. Sarrazins et païens s'avancent pour nous massacrer : voyez les armes reluire! Tous nos cœurs palpitent de joie : c'est le moment de prouver notre vaillance, car ils sont bien cent contre chacun de nous.

UN AUTRE CHRÉTIEN.

« Seigneurs, n'en doutez pas, voici l'heure du jugement : je sais bien que nous mourrons tous pour le service de notre seigneur Dieu, mais je vendrai chèrement ma vie, si mon épée ne se brise. Ni casque, ni haubert n'en garantiront un seul. Seigneurs, que chacun de nous s'immole au service de Dieu! à nous le paradis, à eux l'enfer! Ayez soin, dans le combat, qu'ils trouvent partout nos glaives.

UN JEUNE CHRÉTIEN, *nouveau chevalier.*

« Seigneurs, si je suis jeune, ne me méprisez point; on a vu souvent un grand cœur dans un petit corps : je frapperai ce mécréant, je l'ai résolu depuis long-temps; je le tuerai s'il ne me tue! »

Ici un ange apparaît aux chevaliers et leur dit :

« Seigneurs, rassurez-vous; n'ayez ni doute ni frayeur.

Je suis le messager de notre Seigneur, qui vous mettra hors de peine. Ayez fermeté au cœur et foi en Dieu. Ne craignez rien de ces mécréants qui s'avancent vers vous. Exposez-vous hardiment pour Dieu, car c'est la mort dont tous ceux qui aiment Dieu et croient en lui doivent mourir.

UN CHRÉTIEN.

« Qui êtes-vous, beau sire, qui nous réconfortez ainsi et qui nous apportez si haute parole de Dieu. Sachez que, si ce que vous nous dites est vrai, nous recevrons de pied ferme nos ennemis mortels.

L'ANGE.

« Je suis ange de Dieu, bel ami ; il m'a envoyé ici pour vous réconforter. Soyez pleins de confiance, car Dieu vous a faits ses élus dans les cieux. Allez! vous avez bien commencé : vous périrez tous pour la gloire de Dieu, mais vous aurez la couronne céleste. Je m'en retourne à Dieu : vous, demeurez!... »

Assurément, il n'était pas besoin de vous avertir que cette scène avait été écrite au treizième siècle pour vous la faire trouver belle ; et vous avez dû remarquer, non sans admiration, que le grand Corneille, dans sa belle réponse du Cid à Don Diègue :

> Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
> La valeur n'attend pas le nombre des années,

n'a, pour ainsi dire, fait que reproduire un passage du *Jeu de saint Nicolas*.

Tous les chevaliers sont tués et l'ange reparaît pour leur dire :

« Ah! chevaliers qui gisez ici, combien vous êtes heureux! combien maintenant vous méprisez le monde où vous avez vécu! mais, pour le mal que vous avez souffert, vous savez maintenant quel bien c'est que le paradis où Dieu met tous ses amis. Que tous les hommes apprennent de vous à mourir ainsi ; car alors Dieu reçoit avec tendresse ceux qui veulent venir à lui. Celui qui le servira de bon cœur ne perdra jamais sa peine; il recevra dans les cieux la même couronne que vous avez reçue. »

Quand on entend un pareil langage, on s'étonne moins que le clergé ait favorisé les représentations des mystères, au point de permettre qu'elles eussent lieu dans les églises et que les acteurs fussent des prêtres du Seigneur. Malheureusement ce langage ne se reproduit pas souvent, et l'on est bientôt surpris de voir le singulier mélange de saintes paroles et de propos obscènes que le poète met dans la bouche de ses personnages. Revenons au *Jeu de saint Nicolas*.

Les chefs africains, fatigués de carnage, aperçoivent un vieux chrétien en prière devant une image de saint Nicolas : l'un d'eux, le prince d'Orcanie, faisant allusion à la mitre du saint évêque, s'écrie : « Voici un grand vilain à tête blanche qui adore un Mahomet cornu. Le tuerons-nous ou le ferons-nous prisonnier? » On se décide à le conduire au roi, qui lui demande

quelle est cette image de pierre devant laquelle il se prosterne à genoux.

« Sire, répond le vieillard, c'est saint Nicolas, qui secourt les affligés, répare les pertes, remet les égarés dans leur chemin, rappelle à Dieu les mécréants, rend la vue aux aveugles, ressuscite les noyés : tels sont ses miracles évidents. Si un trésor est confié à sa garde, il ne peut être perdu, quelque exposé qu'il soit. Telle est la grâce que Dieu lui a donnée. — Vilain ! s'écrie le roi, je saurai bien si tu dis vrai. Ton Nicolas sera mis à l'épreuve. Je vais lui confier la garde de mon trésor : si j'y perds même ce que pourrait contenir mon œil, tu seras brûlé ou tu subiras le supplice de la roue ! » Aussitôt le roi africain fait placer sur le coffre qui contient ses richesses la statue de saint Nicolas, puis on proclame par la ville que son trésor est ouvert et que quiconque veut y prendre y prenne.

Ici une longue scène de buveurs dans un cabaret : ce sont des voleurs qui se réjouissent après avoir dérobé le trésor du roi.

Lorsque le sénéchal lui apprend qu'il a été volé, le roi ordonne le supplice du chrétien, qui se met à prier saint Nicolas. Saint Nicolas apparaît alors aux voleurs : cette apparition les remplit d'effroi. Le saint leur ordonne de reporter le trésor où ils l'ont pris; les voleurs obéissent. Le roi, enchanté de retrouver son trésor intact, fait venir le vieillard chrétien : « Le miracle est évident, » lui dit-il ; et, se tournant vers le sénéchal : « Sénéchal, pourquoi le taire? Mon cœur est si entièrement à lui que jamais je ne croirai plus à un autre.

LE SÉNÉCHAL.

Certes, roi, je n'osais vous en parler : mais en mon cœur je vous grondais fort d'avoir tant tardé à me le dire ; car j'ai la même volonté que vous.

LE CHRÉTIEN.

Dieu! gloire à toi d'avoir revêtu de ta grâce ce roi qui était ton ennemi. Honte à celui qui ne croit pas en toi, car ta vertu brille et resplendit. Roi, abjure ta folie et rends-toi de mains et de cœur à Dieu, pour qu'il ait pitié de toi; rends-toi aussi au baron saint Nicolas.

LE ROI.

Seigneur, je deviens votre homme, et je laisse Apollon et Mahomet, et ce coquin de Tervagan. »

Le sénéchal, les émirs et le bourreau même se convertissent à la foi chrétienne, à l'exception de l'émir d'Orcanie, qui s'écrie : « Ah! roi, par Mahomet, ne me fais pas renier mon Dieu : fais-moi plutôt trancher la tête ou tirer à quatre chevaux! » Le roi lui ordonne de se faire chrétien, et l'émir, se tournant vers la statue du saint, lui dit :

« Saint Nicolas! c'est malgré moi que je vous adore, et par force : vous n'aurez de moi que l'écorce ; de bouche je deviens votre homme, mais ma croyance est en Mahomet! »

Alors l'idole Tervagan prononce des mots arabes pour exprimer sa douleur, et le roi ordonne qu'on la brise et qu'on la jette en bas de la synagogue ; puis il demande

au vieillard l'eau sainte du baptême, et le vieillard entonne le *Te Deum laudamus.*

Le *Jeu de saint Nicolas*, composé sous saint Louis, devait plaire à ce prince : car un de ses pieux désirs était de conquérir les mécréants à la foi chrétienne par la persuasion plus encore que par l'épée. C'est ce qu'atteste le sire de Joinville, pour qui le cœur du saint roi n'avait rien de caché.

Nous n'entreprendrons pas de vous faire connaître les nombreux mystères qu'on représentait par toute la France aux treizième et quatorzième siècles. Les scènes triviales qui s'y trouvent en abondance, et qui révolteraient notre sentiment religieux non moins que notre goût, n'offensaient ni la foi ni le goût de nos pères : leur foi était trop ferme pour en être ébranlée, leur goût était trop peu délicat pour en être blessé. Les convenances sociales et religieuses de ce temps ne ressemblaient point à celles de nos jours ; et, pour juger les mystères comme ils doivent l'être, il faudrait que nous pussions nous transporter au moyen âge, et nous faire les contemporains de ces hommes dont ils excitaient l'admiration à tel point, que toutes les autres fêtes, même les tournois, étaient délaissées pour ces pieuses représentations dramatiques. Nos aïeux se montraient en cela bien différents des Romains, qui préféraient à tous les jeux de la scène les combats du cirque, où ils pouvaient repaître leurs yeux du sang des hommes.

La représentation des mystères avait lieu ordinairement, non, comme les jeux scéniques d'Athènes et de

Rome, à certaines époques fixées, mais dans des circonstances imprévues et solennelles, telles que l'avénement des rois, la cérémonie de leur sacre, la célébration de leur mariage. Tantôt c'était la nativité du Fils de Dieu dans une étable, les rois et les bergers venant reconnaître sa divinité en se prosternant devant sa crèche; tantôt c'était la résurrection du Sauveur des hommes et le jugement dernier, Hérode et les bourreaux du Christ expiant leurs crimes, etc. Tous les sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, tous les miracles des saints, furent successivement arrangés en drames et mis en vers pour être représentés devant le peuple, qui pleurait de joie à ces spectacles, en criant : « Noël! noël! » Sa foi en était augmentée; son cœur se pénétrait ainsi de plus en plus des hauts enseignements de la religion. Ces spectacles ne parlaient pas seulement aux yeux : ils s'adressaient encore et surtout à l'esprit des auditeurs, à qui ils remettaient sans cesse en mémoire la morale de l'Évangile. Les Hérode, les Caïphe et les Pilate du siècle trouvaient des leçons de justice dans la représentation de la plus indigne iniquité que la perversité et la faiblesse des hommes aient jamais osé commettre. Les pauvres et tous ceux qui souffraient y puisaient des consolations en voyant que le Dieu qu'ils adoraient avait souffert comme eux les outrages, les mépris et les persécutions des puissants de la terre.

Parmi ces mystères, qui durant quatre siècles ont édifié la piété de nos pères, il n'en est aucun qui, pour l'étendue, l'importance du sujet, la magnificence du spectacle, et même le mérite littéraire, puisse être comparé au

mystère de *la Passion*. C'est réellement à cet ouvrage, remarquable à plusieurs égards, qu'est due la création du théâtre français. Un prévôt de Paris ayant menacé les pèlerins qui le représentaient de les chasser de la capitale, ceux-ci portèrent plainte devant le roi Charles VI, qui, pour juger l'affaire en connaissance de cause, les fit jouer devant lui. Il y trouva un plaisir extrême; et, dans sa reconnaissance, il autorisa expressément et par édit royal la confrérie dramatique de la Passion à donner ses représentations dans la prévôté et vicomté de Paris. Cette confrérie s'établit alors à l'hospice de la Charité. Le mystère de la Passion fit bientôt le tour de la France : on le représenta dans toutes les villes avec un luxe et une pompe extraordinaires pour le temps. Les seigneurs, les prêtres, les magistrats tinrent à honneur d'y figurer : les villes rivalisèrent de munificence pour donner à ces spectacles religieux une grandeur et une majesté dignes des personnages qui y figuraient. Quand une représentation du mystère de la Passion devait avoir lieu, elle était annoncée dans toute la province trois mois d'avance. On choisissait ordinairement une place publique ou une plaine voisine de la ville; on y construisait un immense édifice en bois, dont la hauteur dépassait les maisons les plus élevées. Cet édifice tout entier constituait la scène. Il était divisé en étages, quelquefois au nombre de cinq, et même de neuf; et chaque étage se subdivisait en appartements, en places, en temples, non pas à l'aide de toiles peintes, mais au moyen de séparations en planches. L'étage le plus élevé représentait le paradis, le plus bas figurait l'enfer, et les étages inter-

médiaires représentaient les divers lieux où se passait le drame : en sorte que, lorsque le lieu de la scène changeait, il ne se faisait aucun changement de décoration, les personnages passaient seulement à l'étage qui représentait le nouveau lieu de l'action, et le drame s'y continuait sans que l'intérêt eût été compromis par une maladroite interruption.

Le mystère de la Passion, pour qui l'on faisait de si immenses préparatifs, et que venaient écouter religieusement des milliers de spectateurs de tout rang et de tout âge, ressemblait peu, par la durée, à nos tragédies, dont la représentation n'exige jamais plus de deux ou trois heures : il embrassait la vie entière de Jésus-Christ et durait plusieurs jours de suite : aussi se divisait-il en *journées*, et non en actes. De là, le théâtre espagnol a conservé cette dénomination de *journées* pour marquer les diverses parties d'un drame. Pour le représenter, il ne fallait pas moins de quatre-vingt-sept acteurs, et plusieurs avaient des rôles de trois à quatre mille vers. Ce n'était pas là encore la tâche la plus rude : certains personnages devaient se résigner à recevoir des coups de poing, des coups de bâton et des coups de fouet, dans le principal but d'égayer l'assemblée. Le public était d'ailleurs d'une exigence extrême à cet égard : il voulait des coups de bâton réels, des coups de fouet véritables, et il ne se serait pas contenté de la façon de battre, et même de tuer, en usage sur nos théâtres. Il fallait, pour produire une illusion qui le satisfît, approcher quelquefois bien près de la vérité. Nous citerons pour preuve ce passage de la chronique de Metz :

« L'an 1437, le 3 juillet, fut fait le jeu de la Passion en la plaine de Veximil, et fut fait le parc d'une très-noble façon, car il était de neuf étages de haut.... Et fut Dieu un sire appelé Nicolle, curé de Saint-Victor de Metz, lequel fût presque mort en la croix s'il n'avait été secouru : on convint que un autre prêtre fût mis en la croix pour parfaire le personnage du crucifiement pour ce jour; et le lendemain ledit curé de Saint-Victor parfit la résurrection et fit très-hautement son personnage..... Un autre prêtre, qui s'appelait messire Jean de Nicey, qui était chapelain de Métrange, fut Judas, lequel fut presque mort en pendant, car le cœur lui faillit, et fut bien hâtivement dépendu. »

Ce n'est pas là ce qui nous étonne le plus dans la représentation de ce célèbre mystère : il nous semble plus étrange encore qu'une pièce représentée par ordre des magistrats d'une grande cité, et jouée par des hommes considérables dans la noblesse et le clergé devant les plus notables habitants d'une province, soit remplie de détails tellement licencieux qu'ils révolteraient aujourd'hui le public le plus grossier de nos théâtres de boulevards. Vous ne vous attendez point sans doute que nous essayions de vous présenter l'analyse de ce drame aux dimensions colossales, qui remplit un énorme volume in-folio, et tiendrait à lui seul plus de place que la collection complète des œuvres de nos grands tragiques. Le sujet vous en est d'ailleurs connu. On y rencontre quelques caractères bien tracés, quelques scènes qui ne manquent ni d'effet ni de grandeur; mais l'absurde, le trivial et l'obscène y sont tellement mêlés, qu'il est difficile

d'en extraire même de courts fragments que l'on puisse convenablement placer sous vos yeux. Voici cependant un dialogue d'une simplicité noble, qui n'a peut-être pas été inutile à Racine. La famille de Marie est visitée par un parent nommé Abias : il s'adresse ainsi à Joachim et à Anne, en leur montrant Marie :

Est-ce pas ici votre fille
Marie, que je vois si habille,
Sage, courtoise et amyable,
A tous vos amis acceptable?

Puis, s'adressant à Marie :

Que dictes vous?

MARIE.

Rien que tout bien.

ABIAS.

Avez nécessité?

MARIE.

De rien.

ABIAS.

Que voulez vous?

MARIE.

Vivre en simplesse.

ABIAS.

Et l'état mondain?

MARIE.

Je le laisse.

ABIAS.

Que souhaitez vous?

MARIE.

Dieu servir.

ABIAS.

Après?

MARIE.

Sa grâce desservir (mériter).

ABIAS.

Voulez vous pompeux habit?

MARIE.

Non.

ABIAS.

De quoi parée?

MARIE.

De bon renom.

Il est difficile de tracer en moins de mots l'admirable caractère de la vierge Marie. Ajoutons à ce portrait celui qu'en fait Satan :

Elle est plus belle que Lucresse,
Plus que Sara dévote et sage :
C'est une Judith en courage,
Une Esther en humilité,
Et Rachel en honnesteté :
En langage est aussi benigne
Que la sibylle Tiburtine;
Plus que Pallas a de prudence;
De Minerve elle a la loquence :
C'est la non pareille qui soit;
Et suppose que Dieu pensoit
Rachepter tout l'humain lignage
Quand il la fit.

Ce mélange si bizarre de la fable et de la vérité, dans

le portrait de la Vierge, ne convient pas mal, ce semble, au personnage de Satan.

Voici venir maintenant saint Jean, le précurseur : il prèche au désert la venue du Messie :

Je suis venu pour vous le dire ;
Car celui m'a voulu eslire
Qui fut, qui est et qui sera,
Et pour nous tous en croix mourra.
Pour ce, préparez sa venue :
La prophétie est advenue :
Partant, je parle ici à tous :
Amandez vous! amandez vous!
Amandez vous, povres meschans;
Amandez vous, bourgeois, marchans,
Sans tant amasser biens mondains.
Eh! ètes vous tant incertains
Du chemin que devez tenir?
Mettez peine de retenir
Mes bons et seurs enseignements :
Se vous avez deux vestements,
Et de richesse qui vous point,
Donnez à ceux qui n'en ont point.....
Vous aultres, seigneurs, gentilshommes,
Juges, commis, officiers,
Qui debvez ètre les piliers
Soustenant la chose publique,
Ne soustenez débats ne pique
Envers aucunes simples gens :
Soyez de vos gaiges contens
Sans violence ne rapine :
Chacun en équité chemine....
Et vous aurez sans doubtance
La gloire qui toujours durra
In seculorum secula.

On voit que le poète, en mettant ces vers dans la bouche de saint Jean, avait bien moins souci de l'auditoire du précurseur que des spectateurs du drame de la Passion. De pareilles leçons n'étaient sans doute pas perdues, et le peuple ne se plaignait point d'un anachronisme qui servait à rappeler les maîtres au sentiment de leurs devoirs.

Si aujourd'hui on osait mettre en scène les objets sacrés de notre culte, pense-t-on que le dialogue suivant entre la Vierge et le Christ ne fût pas admiré de tous?

Jésus annonce à sa mère la mort horrible et prochaine à laquelle il doit se soumettre. Elle l'engage à quitter Jérusalem : il lui rappelle les Écritures, qui doivent s'accomplir. Elle le conjure de ne pas la rendre témoin de son supplice : Jésus répond :

Ce ne seroit pas vostre honneur
Que vous, mère tant doulce et tendre,
Veissiez vostre vray fils estendre
En la croix et le mettre à mort,
Sans en avoir aucun remord
De douleur et compassion.
Et ainsi le bon Siméon
De vos douleurs prophétisa,
Quand entre ses bras m'embrassa;
Dit que le glaive de douleur
Vous perceroit l'âme et le cœur,
Par compassion trop amère.
Pour ce contentez vous, ma mère,
Et confortez en Dieu votre âme :
Soyez forte, car onques femme
Ne souffrit tant que vous ferez,

Mais, en souffrant, mériterez
Le lauréole du martyre.

LA VIERGE.

O mon fils, mon Dieu et mon sire!
Excuse ma fragilité,
Si, par humaines passions,
Ai faict telles requêtes vaines.

JÉSUS.

Elles sont doulces et humaines,
Procédantes de charité;
Mais la divine volonté
A prévu qu'aultrement se face.

LA VIERGE.

Au moins veuillez de vostre grâce
Mourir de mort brefve et légère....

JÉSUS.

Je mourrai de mort très amère.

LA VIERGE.

Doncques bien loin, s'il est permis?...

JÉSUS.

Au milieu de tous mes amis.

LA VIERGE.

Soit donc de nuict, je vous pry.

JÉSUS.

Non : en pleine heure de midy.

LA VIERGE.

Mourez donc comme les barons.

JÉSUS.

Je mourrai entre deux larrons.

LA VIERGE.

Que ce soit sur terre et sans voix.

JÉSUS.

Ce sera hault pendu en croix...

LA VIERGE.

Attendez l'âge de vieillesse.

JÉSUS.

En la force de la jeunesse.

LA VIERGE.

Ne soit vostre sang respandu!

JÉSUS.

Je serai tiré et tendu,
Tant qu'on nombrera tous mes os....
Puis percerônt mes pieds, mes mains,
Et me feront playes très grandes....

LA VIERGE.

A mes maternelles demandes
Ne donnez que responses dures!

JÉSUS.

Accomplir fault les Escriptures.

Nous ne poursuivrons pas plus loin nos citations. Ce que nous avons dit doit suffire pour vous faire apprécier le mérite de nos premiers essais dramatiques dans ce qu'ils ont de moins défectueux.

Comme vous l'avez pu voir, ce qui a manqué au moyen

âge, c'est une langue faite et un homme de génie. A mesure que nous avancerons, nous verrons la langue se former, et les hommes de génie surgir, pour donner à notre enseignement un genre d'intérêt qu'il n'a pu avoir jusqu'ici.

LEÇON VIII.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

TREIZIÈME ET QUATORZIÈME SIÈCLES.

VILLE-HARDOUIN, JOINVILLE, FROISSART, CHRISTINE DE PISAN.

Les croisades, après avoir inspiré l'éloquence des orateurs chrétiens et la poésie des troubadours, devaient donner aux lettres françaises une nouvelle gloire en dépouillant la langue latine du privilége d'être la langue de l'histoire. Toutes les chroniques sur les guerres saintes auraient peut-être été écrites en latin si, dans la croisade qui ouvrit le treizième siècle, il ne s'était trouvé un sire Geoffroy de Ville-Hardouin, revêtu de la dignité de maréchal de Champagne, qui, témoin des singuliers événements de cette expédition plus chevaleresque que religieuse, eut l'idée de les raconter dans l'idiome français dédaigné jusqu'alors par les chroniqueurs. Ce monument, si précieux au point de vue historique, ne l'est pas moins au point de vue littéraire. D'autres écrivains auraient retracé, dans la langue très-abâtardie de Tite-Live, sur des rapports incertains ou même mensongers, et à travers un

déluge de digressions et de commentaires inutiles, les faits dramatiques de cette croisade, qui fit de quelques chevaliers bannerets des provinces de France des barons, des comtes, des princes et des empereurs d'Orient : mais, quel autre aurait pu dire, comme Ville-Hardouin : — Cette ambassade au sénat de Venise pour lui demander des vaisseaux, j'en faisais partie ; c'est moi qui fus choisi pour porter la parole devant le doge Dandolo. Dans cet assaut qui livra Constantinople à la vaillance des croisés, je me trouvais parmi les assaillants : j'ai eu ma part de la gloire que j'ai racontée, ma part des domaines que se partagèrent les vainqueurs. Cette contestation entre Baudouin, comte de Flandre, et Boniface, marquis de Montferrat, sur leurs droits au trône impérial des Comnène, qui se termina par l'élection de Baudouin, j'en ai été le témoin : cette réconciliation entre les deux rivaux, qui retarda la chute du nouvel empire, c'est moi qui l'ai opérée. Cette périlleuse retraite de l'armée, après la funeste bataille d'Andrinople, c'est moi qui l'ai dirigée ; et, comme Xénophon, j'ai voulu en tracer le récit, j'ai voulu écrire l'histoire de nos succès et de nos revers.... mais non, je ne l'ai point écrite moi-même ; je n'étais pas assez docte pour écrire, et ma main, habituée à porter l'épée et la lance, ne savait point tenir la plume : j'ai dicté mon livre, et mon ignorance même est une garantie de ma sincérité ; je n'ai point songé à faire des phrases ; cet art des érudits m'était inconnu. J'ai raconté simplement et naïvement ce que j'ai vu et entendu, plus encore que ce qu'on m'a raconté ou ce que j'ai fait, car le témoignage le plus sûr est celui des yeux, et il est mal séant de parler

de soi avec éloge. Si ma narration, dépourvue de tout esprit de recherche, paraît vive et animée, et respire partout la franchise d'un preux chevalier, c'est que j'étais chevalier avant tout. J'ai eu du bonheur à louer des choses dignes de louanges. Je n'ai oublié aucun des barons qui se sont couverts de gloire, et j'ai fait avec orgueil inscrire leurs noms sur les pages de mon livre, comme on grave ceux des morts sur les monuments de marbre qui doivent les transmettre à la postérité. Si je ne nomme pas les guerriers grecs, c'est que je ne les connais point et que je ne veux point les connaître. Que si l'on me reproche de ne pas déplorer les maux de la guerre et de ne savoir répandre que des larmes de joie, dans l'enthousiasme de la victoire, c'est que l'héroïsme qui m'entraîne ne me laisse pas de temps pour la plainte; je ne sais point m'attendrir sur les revers; au lieu de m'arrêter à gémir sur nos malheurs, je laisse là mon livre, pour prendre mon épée et les venger.

Tel pourrait être le langage de Geoffroy de Ville-Hardouin. — Et maintenant, si vous cherchez à savoir quels progrès la langue française avait faits depuis le serment de Charles-le-Chauve, c'est-à-dire depuis le milieu du neuvième siècle jusqu'au commencement du treizième, durant un espace de plus de cinq cents ans, vous serez surpris de voir combien les langues sont lentes à se former. Il faut encore beaucoup d'attention et quelque habitude pour comprendre le français du treizième siècle. Voici un passage où Ville-Hardouin décrit le moyen que les Grecs employèrent pour incendier la flotte vénitienne qui avait conduit les croisés sous les murs de Constantinople.

« Et lors se porpenserent li Grieu d'un mult grant enging, qu'il pristrent dix-sept nés granz, les emplirent toutes de grand merriens et d'esprises et d'estoppes et de poiz et de toniaux, et attendirent que li vent venta devers aus mult durement. Et une nuict à mie-nuict mistrent le feu és nés; et laissent les voiles aler au vent, et li feu alluma mult halt, si que il sembloit que toute la terre arsist. »

Ce peu de mots suffit pour vous faire connaître où en était la langue française en 1207. Elle abondait alors en expressions pittoresques et en tournures naïves dont nous devons regretter qu'on l'ait presque entièrement dépouillée dans le travail d'épuration et de correction qui s'est fait jusqu'au dix-septième siècle.

La poésie et la prose de ces temps ont encore besoin d'être traduites en français moderne pour ceux qui n'ont pas fait une étude particulière du vieux langage; et le peu de connaissance qu'on a, dans le monde, des compositions poétiques et historiques de l'époque si brillante de la chevalerie tient surtout à ce que, avant nos jours, aucun écrivain de talent n'avait voulu se donner la peine d'en faire une traduction élégante et fidèle. Nos richesses en traductions d'ouvrages grecs ou latins sont immenses; il n'est pas un poète, pas un orateur, pas un historien de la Grèce ou de Rome qui n'ait été maintes fois reproduit dans notre langue : tandis que la Bibliothèque Royale est remplie d'une foule de manuscrits du moyen âge entièrement inconnus. Mais c'est ainsi que nous sommes en France, depuis l'époque de la renaissance

des lettres : notre admiration pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité nous a rendus aveugles pour les œuvres de nos pères, et nous laissons manger aux vers nos vieux manuscrits, comme nous laissons tomber en ruines nos vieilles cathédrales, pour écrire des poèmes latins et bâtir des monuments grecs.

C'était déjà un grand honneur pour la Champagne d'être la patrie du plus ancien des chroniqueurs français, du sire Geoffroy de Ville-Hardouin : une plus grande gloire lui était pourtant réservée ; cette province devait encore donner naissance à Jean, sire de Joinville, l'historien et l'ami du saint roi Louis IX. Né en 1223, au château de Joinville, dans le diocèse de Châlons-sur-Marne, ce fut à la cour de Provins et de Troyes, où brillaient les maîtres de la *gaie science*, et sous la protection de Thibaut, comte de Champagne, qui les surpassait tous en talent, que le jeune Joinville essaya cet esprit fin et cette piquante bonhomie qui le firent rechercher plus tard à la cour de France. Cette cour, qui avait pris déjà sous Philippe-Auguste le goût des vers et de la chevalerie, reçut de Louis IX un caractère à la fois plus sérieux et plus littéraire. C'est du règne de ce prince que date la véritable civilisation, celle qui se fonde sur la loyauté et la facilité des relations sociales. Louis IX ne fut pas seulement un saint roi, il fut un grand homme : sous son autorité protectrice et éclairée, nous voyons naître en même temps un nouvel ordre d'idées et une forme de langage plus parfaite. La langue française, sous son règne, ne sera plus une langue barbare, sœur vassale de la langue romane ; elle reprendra, avec Thibaut de

Champagne, Joinville, et Louis IX lui-même, ce droit de suzeraineté qu'elle doit exercer un jour sur toutes les langues de l'Europe.

Lorsque saint Louis, pour satisfaire son ardente piété plus encore que pour accomplir un vœu, eut attaché sur son manteau royal la croix de pèlerin, il appela à lui toute la noblesse du royaume. C'est alors que l'amour de la gloire et des aventures, l'honneur, il faut bien le dire, plutôt que la religion, arracha du château de ses pères le jeune sénéchal de Champagne, sire de Joinville, pour l'entraîner à cette expédition outre-mer dont il devait être l'historien. Ce ne fut pas sans tristesse qu'il prit des mains de l'abbé de Cheminon l'écharpe et le bourdon de pèlerin. En passant devant le château de Joinville, où étaient restés ses enfants et sa femme, il n'osa, nous dit-il naïvement, « tourner sa face, de peur que le cœur » ne lui attendrît de ce qu'il laissoit son beau chastel et » ses chers enfants. »

Oui, sans doute, il avait le cœur dolent de quitter sa douce vie pour aller guerroyer en Palestine; il n'hésita pas cependant à mettre en gage ses terres, ses châteaux: car il était pauvre d'argent, le bon sénéchal, et il ne voulait, comme il le dit, « emporter nuls deniers à tort. » Bien différent en cela des seigneurs, qui ne se faisaient aucun scrupule de s'enrichir aux dépens de leurs vassaux, et de rançonner les pèlerins et les marchands qui passaient sur leurs terres.

Quelle importance, au double point de vue de l'histoire et des lettres, peuvent avoir, pour le lecteur du dix-

neuvième siècle, les mémoires du sire de Joinville? Essayons de le dire.

Après une longue expédition au delà des mers, dans un pays où le glaive ennemi est peut-être le moindre des dangers, un des chefs qui a vu de près tous les périls et qui ne doit son salut qu'à la protection divine, rentre dans ses foyers, où sa famille n'espérait plus le revoir. Quand il a reçu les tendres embrassements de tous les siens, et que la joie naïve de ses enfants, qui fêtent son retour, lui a fait oublier tous les chagrins de sa longue absence, autant ceux qui l'entourent ont besoin d'entendre de sa bouche la description de tous les lieux qu'il a visités et le récit de tous les hauts faits qui ont mis ses jours en péril, autant lui, le brave guerrier, il a besoin de raconter à des oreilles et à des cœurs amis ce qu'il a vu, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait. N'ayez pas peur que le mensonge vienne se placer sur ses lèvres. Pourquoi ne dirait-il pas la vérité? Il n'a intérêt à tromper personne, et sa conscience l'écoute. Cherchera-t-il, par des artifices de style ou par de savantes combinaisons de faits, à donner à son récit un autre mérite que celui de présenter une idée exacte des événements qu'il raconte, des observations qu'il a faites, des impressions qu'il a reçues? Songera-t-il à se poser en orateur ou même en historien devant sa famille, à qui il importe peu qu'il soit éloquent dans ses discours, habile dans sa narration, pourvu qu'il n'oublie rien de ce qui le concerne et de ce qui le touche? Lui demandera-t-on de mettre de l'ordre et de la logique dans l'enchaînement des faits, de la méthode dans les digressions, de la mesure et de l'im-

partialité dans les jugements ? Non, assurément; mais ils le supplieront de n'omettre aucun de ces détails, aucune de ces circonstances qui donnent au récit un tel caractère de vérité, une telle vie, que l'on croit voir ce que l'on entend. Le bon sénéchal n'a point étudié l'art d'écrire dans les écoles : aussi n'écrit-il pas, il parle. Il n'a point appris, par la lecture des historiens de l'antiquité, comment se dessinent à grands traits les tableaux de l'histoire; il ne sait point quels graves enseignements l'œil du philosophe découvre dans les rapports qui unissent les causes et les effets; mais, par cet art qui ne s'apprend point, par le naturel, il fait voir ce qu'il a vu, entendre ce qu'il a entendu, sentir ce qu'il a senti. Ses auditeurs souffrent de ses douleurs et se réjouissent de sa joie; avec lui ils se jettent dans la mêlée, avec lui ils endurent la faim, la soif, toutes les misères; et, s'il leur avoue naïvement qu'en tel moment il fit preuve d'ignorance, qu'en tel autre il manqua de courage, cette candeur même, qui lui fait ouvrir son âme tout entière au point d'en dévoiler les faiblesses, les identifie tellement avec lui, qu'ils n'ont plus ensemble qu'un cœur et qu'une âme.

Écoutons-le, par exemple, nous raconter son embarquement :

« Au mois d'août, entrâmes en nos nefs, à la Roche de Marseille : à cette journée que nous entrâmes en nos nefs, l'on fist ouvrir la porte de la nef et l'on y mist tous nos chevaux que nous devions mener outre-mer; et puis l'on reclost la porte que l'on boucha bien, comme l'on

fait d'un tonneau, parce que quand la nef est en la mer, toute la porte est en l'yaue. Quand les chevaux furent entrés, nostre mestre notonnier escrya à ses notonniers qui estoient au bec de la nef : *Vostre besogne est-elle prête ? — Oui, sire,* répondirent-ils. *Viennent devant les clercs et les prêtres!...* Et, dès qu'ils furent venus, il leur escrya : *Chantez de par Dieu!* et ils chantèrent tout d'une voix : *Veni Creator Spiritus.* Et il escrya à ses notonniers : *Faites voile de par Dieu!* et ils le firent. Et en peu de temps, le vent enfla les voiles et nous enleva la vue de la terre, tellement que nous ne veismes que le ciel et l'yaue; et chascun jour le vent nous éloigna des pays où nous avions été néz : et je vous fais voir par là que celui-là est bien fou et hardi, qui se ose mettre en tel péril, avec le bien d'autrui ou en péchié mortel; car l'on s'endort le soir, là, et l'on ne sait si au matin l'on ne se trouvera au fons de la mer. »

Nous ne suivrons point le bon sénéchal dans tous les récits de cette glorieuse mais fatale expédition. Aucune analyse ne pourrait en donner l'idée, et ce sont de ces livres qu'il faut lire, parce que la lecture seule peut en faire connaître la spirituelle et naïve originalité. Joinville n'était pas savant, il le prouve quand il prend le Caire pour Babylone et le Nil pour un fleuve dont la source est dans le ciel; mais il avait plus d'esprit qu'aucun homme de son temps, et il le montre par ses vives reparties non-seulement au roi, avec qui il avait son franc parler, mais encore à maître Sorbon, le fondateur de la Sorbonne et le plus grave docteur de cette époque. Le

roi et le savant ont rarement l'avantage sur l'ignorant chevalier, dont la foi chrétienne allait bien jusqu'à se faire tuer pour délivrer le saint sépulcre, mais pas au delà. Aussi le saint roi le gourmandait souvent à cet égard, comme on peut le voir dans cet entretien qu'ils eurent un jour ensemble, et dont il nous semble qu'on ne saurait trop admirer la touchante simplicité :

« Il m'appela une fois et me dit : « Je n'ose vous parler, à cause de l'esprit subtil dont vous êtes, de chose qui touche à Dieu ; et pour cela j'ai appelé ces frères qui sont ici, car je veux vous faire une demande. » La demande fut telle : « Sénéchal, fit-il, quelle chose est Dieu? » et je li diz : « Sire, ce est si bonne chose que meilleure ne peut estre. — Vraiment, fit-il, c'est bien respondu, car cette response que vous avez faite est escripte en cest livre que je tieng en ma main. Or vous demandè-je, fit-il, lequel vous aimeriez mieux ou d'être lépreux ou d'avoir fait un péchié mortel? — Et moi, qui onques ne li mentis, li respondi que je aimerois mieux en avoir fait trente que d'être lépreux. » Et quand les frères s'en furent partis, il m'appela tout seul et me fit seoir à ses pieds, et me dit : « Comment m'avez-vous dit cela? » Et je lui dis que je le disois encore, et il reprit : « Vous respondez comme un fou muzard ; car il n'est si vilaine lèpre qu'un péchié mortel, parce que l'âme qui est en péché mortel est semblable au diable ; c'est pourquoi il ne peut y avoir lèpre si laide. Et bien est vrai que quand l'homme meurt, il est guéri de la lèpre du corps ; mais quand l'homme qui a fait le péchié meurt, il n'est pas certain

qu'il ait eu telle repentance que Dieu li ait pardonné. Aussi vous prie, fit-il, tant que je puis, que vous mettiez dans votre cœur, pour l'amour de Dieu et de moi, qu'il vaut mieux que tout mal de lèpre ou autre advienne à votre corps, plutôt que péchié mortel vienne à votre âme. »

Louis IX était mort depuis long-temps, et son fils même était descendu dans la tombe lorsque Joinville écrivit ses mémoires : on peut d'autant moins l'accuser de flatterie, dans l'admirable portrait qu'il a tracé du saint roi, que Philippe-le-Bel songeait peu à imiter ses vertus ; et ce fut avec la même franchise qui lui avait dicté ses mémoires, que le vieux sénéchal, en présence des évêques et des cardinaux chargés de recevoir les témoignages pour la béatification de Louis IX, attesta les vertus du monarque dont il avait été trente-quatre ans l'admirateur et l'ami. Il dédia à Louis-le-Hutin son Histoire de saint Louis. Nous ne croyons pas que parmi les trésors de la couronne de France, il s'en trouve un plus précieux que ce legs du bon sénéchal de Joinville.

Ville-Hardouin et Joinville ayant donné l'exemple d'écrire l'histoire de France en français, il n'était plus dès lors permis à un chroniqueur, quelque habile qu'il fût dans la langue latine, de raconter autrement qu'en langue vulgaire les événements qu'il avait à cœur de transmettre à la postérité. L'histoire ne se compose pas seulement du simple récit des faits : elle recueille avec soin les paroles des acteurs qui s'agitent sur la scène du monde. Comment alors renoncer au précieux avantage

de les rapporter dans la langue même où elles ont été prononcées? Ne serait-ce pas changer la physionomie d'un personnage que de le représenter sous un costume différent du sien? Or, la vérité du langage importe bien autrement à la fidélité historique, et l'un des premiers devoirs de l'historien, c'est de conserver autant que possible aux moindres paroles de ses héros leur véritable caractère.

C'est ce devoir qu'aucun historien peut-être n'a mieux compris qu'un poëte français né à Valenciennes vers l'an 1337, et qui reçut de son père, pauvre peintre en armoiries, le nom obscur de Jean Froissart, qu'il devait rendre à jamais illustre. On peut croire que ses vers seuls n'auraient pas sauvé son nom de l'oubli, mais ils firent beaucoup pour sa fortune. En ce temps-là, l'homme que sa naissance condamnait à l'obscurité, et sur qui les nobles dames et les puissants barons ne daignaient pas laisser tomber un regard, pouvait, grâce à quelques poésies, s'élever aux plus hautes positions et conquérir les plus douces récompenses. Les ponts-levis des châteaux s'abaissaient devant la lyre du trouvère comme devant la bannière du chevalier, et, dans les cours, il marchait souvent de pair avec les favoris des princes et des rois, quand il n'était pas lui-même en possession de toute leur faveur.

Le jeune Froissart, que l'ambition de son père destinait à l'Église, ne sentait point en lui les vertus nécessaires à l'état ecclésiastique. Les danses, les chants et les *joyeux déduits* avaient seuls des charmes pour le jeune clerc. Force lui fut pourtant de se soumettre, mais il ne changea point de nature en changeant d'état ; et, quoiqu'il fût successivement chanoine de Lille, curé de Lestines et tréso-

rier de l'église de Chimay, Froissart n'en resta pas moins toujours dévoué au culte des dames, de la poésie, des plaisirs et des fêtes. C'est moins Froissart lui-même que le temps où il vécut que nous devons en accuser. Le clergé du moyen âge ne ressemblait point à celui de nos jours, et, comme en maintes circonstances les hommes d'église endossaient le harnais des batailles, soit pour prendre part aux guerres générales, soit même pour venger des injures particulières, il arrivait quelquefois qu'entraînés par l'exemple, ils oubliaient dans la licence des camps les austérités et les abstinences de la vie religieuse.

Il faut le dire, Froissart ne fut homme d'église que de nom : c'est lui-même qui l'avoue naïvement dans des vers où il raconte sa vie mondaine et aventureuse. Ces vers n'offrent guère qu'un intérêt biographique : ils nous font connaître les goûts, les penchants et le caractère du poète, mais ils ne donnent qu'une médiocre idée de son talent poétique. Sa véritable vocation était d'écrire l'histoire, et son bonheur voulut qu'il y fût encouragé par le premier seigneur auquel il s'attacha. C'était le sire Robert de Namur, qui, remarquant dans le jeune poète une ardeur singulière à s'enquérir des moindres circonstances de la guerre sans cesse renaissante entre la France et l'Angleterre, l'engagea à s'en faire l'historien. Froissart accepta cette mission en homme qui se croyait digne de la remplir; mais il ne se fit pas des devoirs de l'historien l'idée qu'on paraît en avoir aujourd'hui. Il ne se crut pas obligé, en racontant les faits dont il avait été témoin ou qu'on lui avait rapportés, de les soumettre à un examen philosophique, d'en discuter les causes et les conséquences :

il s'assujettit moins encore à les subordonner au triomphe d'un système politique; il prit les événements et les hommes comme ils étaient, ou du moins comme on les lui montrait. Il ne s'enferma point dans son cabinet pour compulser, commenter de vieux parchemins, et démêler quelques vérités douteuses dans la foule des mensonges traditionnels. Il se mit en route à la recherche des faits, comme un chasseur qui poursuit sa proie, sans qu'aucune fatigue l'effraie, sans qu'aucun obstacle l'arrête. A-t-il une bataille à décrire? c'est aux lieux mêmes où elle s'est livrée qu'il va se renseigner sur les causes de la victoire ou de la défaite : il interroge les collines et les plaines où manœuvraient les bataillons; et s'il rencontre quelque pâtre ou quelque soldat témoin ou acteur de ces luttes sanglantes, il ne les quitte pas qu'il n'ait arraché à la simplicité naïve de leurs récits des secrets que les capitaines ont souvent tant d'intérêt à cacher. A-t-il des portraits à peindre, des caractères à tracer? il n'attend point que les modèles se drapent devant lui et prennent à ses yeux une attitude héroïque; il les saisit à l'improviste, au moment où, ne se doutant pas qu'on les regarde, ils se laissent voir ce qu'ils sont. Il aime les seigneurs, les princes, les rois; mais l'éclat des cours ne l'éblouit pas au point de fermer ses yeux aux vertus des simples bourgeois; et s'il est peu sévère pour les crimes des grands, c'est qu'au temps où il vivait les méchantes actions prenaient, dans l'opinion commune, un caractère tout à fait différent, selon le rang des coupables : on ne croyait point alors qu'un noble et un vilain fussent des créatures de même espèce, et l'on ne concevait

guère que le premier pût être criminel envers le second. Froissart est donc excusable dans son indulgence pour certains faits que réprouvent et condamnent nos idées de morale et de civilisation.

Peu d'historiens ont poussé plus loin que Froissart l'art de charmer les lecteurs par la variété des tableaux qu'il met sous leurs yeux. Soit qu'il raconte la mort si touchante de Charles V ou les brillantes fêtes de la cour de Gaston de Foix, le sublime dévouement des bourgeois de Calais ou la sombre tyrannie de Pierre-le-Cruel, la noble captivité du roi Jean ou la courtoisie chevaleresque du prince de Galles, la rude vaillance de Duguesclin ou le brillant courage du Prince Noir, Froissart se rend maître de son lecteur, et, par une foule de détails pleins de charme et de naturel, l'empêche, pour ainsi dire, de discerner ce qu'il doit admettre ou rejeter de ce livre, écrit sur les grands chemins, dans les cours, au milieu des fêtes et des plaisirs.

La chronique de Froissart embrasse tous les grands événements qui agitèrent les principaux états de l'Europe depuis l'année 1322 jusqu'à l'an 1400 : c'est l'histoire de la lutte sanglante qu'excita entre la France et l'Angleterre la question de succession au trône de France, et qui ne se termina que par la miraculeuse intervention d'une jeune fille envoyée de Dieu.

On a fait à Froissart le reproche de montrer quelque partialité en faveur de l'Angleterre ; il faut cependant reconnaître que les bienfaits dont ne cessa de le combler, tant qu'elle vécut, l'épouse d'Édouard III, la bonne reine Philippe de Hainaut, ne le rendirent point injuste envers

son pays, où il était loin d'être aussi bien traité. A la cour d'Angleterre, comme à celles du duc de Brabant Venceslas, et de Gaston Phœbus, comte de Foix, on accueillait en Froissart plutôt le poète que l'historien, et sa *Plaidoierie de la Rose et de la Violette,* son *Orloge amoureux,* son *Traitié de l'Épinette amoureuse,* et même son roman poétique de *Méliader,* lui valurent plus d'applaudissements dans les cours étrangères qu'à la cour de France, où l'on n'avait guère le loisir de songer à la poésie alors que le royaume était en proie à tous les maux d'une invasion. On doit savoir gré à Froissart de s'être souvenu qu'il était Français et de n'avoir point sacrifié à la vanité du poète la conscience de l'historien. N'est-ce pas à lui que nous devons de connaître les détails du beau fait d'armes du combat des Trente, si glorieux pour les chevaliers bretons? Et qui peut lire sans émotion et sans orgueil l'admirable récit du dévouement des six bourgeois de Calais? Ce beau morceau vous fera connaître mieux que tout ce que nous avons pu vous dire le talent de narration du grand chroniqueur du quatorzième siècle? Rappelons les faits.

Après avoir réduit Calais par la famine, le roi d'Angleterre, Édouard III, irrité de la longue et héroïque résistance des habitants, déclare qu'il n'épargnera la ville qu'à condition qu'on lui livrera six des principaux citoyens. Dès que cette réponse est connue, six bourgeois se dévouent et quittent la ville, la tête et les pieds nus et une corde au cou.

« Le roi, dit Froissart, étoit à cette heure en sa cham-

bre, à grand' compagnie de comtes, de barons et de chevaliers. Si entendit que ceux de Calais venoient en l'arroy qu'il avoit devisé et ordonné; et se mit hors, et s'en vint en la place devant son hôtel, et tous ces seigneurs après lui, et encore grand foison qui y survinrent pour voir ceux de Calais, ni comment ils finiroient; et mêmement la reine d'Angleterre, qui moult étoit enceinte, suivit le roi son seigneur. Si vint messire Gautier de Mauny et les bourgeois delez lui qui le suivoient, et descendit en la place, et puis s'en vint devers le roi et lui dit : « Sire, vecy la représentation de la ville de Calais à votre ordonnance. » Le roi se tint tout coi et les regarda moult fellement (cruellement), car moult héoit (haïssait) les habitans de Calais, pour les grands dommages et contraires que au temps passé sur mer lui avoient faits. Ces six bourgeois se mirent tantôt à genoux par devant le roi, et dirent ainsi en joignant leurs mains : « Gentil sire et gentil roi, véez nous cy six qui avons été d'ancienneté bourgeois de Calais et grands marchands : si vous apportons les clefs de la ville et du châtel de Calais, et les vous rendrons à votre plaisir, et nous mettons en tel point que vous nous véez, en votre pure volonté, pour sauver le demeurant (reste) du peuple de Calais, qui a souffert moult de grieftés (malheurs). Si veuillez avoir de nous pitié et mercy par votre très-haute noblesse. » Certes il n'y eut adonc en la place seigneur, chevalier, ni vaillant homme, qui se put abstenir de pleurer de droite pitié, ni qui put de grand pièce parler. Et vraiment ce n'étoit pas merveille; car c'est grand' pitié de voir hommes de bien cheoir et être en tel état et danger. Le roi les

regarda très-ireusement (en colère), car il avoit le cœur si dur et si épris de grand courroux qu'il ne put parler. Et quand il parla, il commanda que on leur coupât tantôt les têtes. Tous les barons et chevaliers qui là étoient, en pleurant prioient si acertes (sérieusement) que faire pouvoient au roi qu'il en voulut avoir pitié et mercy; mais il n'y vouloit entendre. Adonc parla messire Gautier de Mauny et dit : « Ha, gentil sire, veuillez réfréner (retenir) votre courage; vous avez le nom et la renommée de souveraine gentillesse et noblesse, or ne veuillez donc faire chose par quoi elle soit amenrie (diminuée), ni que on puisse parler sur vous en nulle vilenie. Si vous n'avez pitié de ces gens, toutes autres gens diront que ce sera grand' cruauté si vous êtes si dur que vous fassiez mourir ces honnêtes bourgeois, qui de leur propre volonté se sont mis en votre mercy pour les autres sauver. » A ce point grigna (grinça) le roi les dents et dit : « Messire Gautier, souffrez (taisez) vous; il n'en sera autrement, mais qu'on fasse venir le coupe-tête. Ceux de Calais ont fait mourir tant de mes hommes que il convient ceux-ci mourir aussi. »

» Adonc, fit la noble reine d'Angleterre grand'humilité, qui étoit durement enceinte, et pleuroit si tendrement de pitié que elle ne se pouvoit soutenir. Si se jeta à genoux par devant le roi son seigneur, et dit ainsi : « Ha, gentil sire, depuis que je repassai la mer en grand péril, si comme vous savez, je ne vous ai rien requis ni demandé; or, vous prie-je humblement et requiers en propre don, que pour le fils de sainte Marie et pour l'amour de moi vous veuilliez avoir de ces six hommes mercy. »

» Le roi attendit un petit à parler, et regarda la bonne dame sa femme qui pleuroit à genoux moult tendrement ; si lui amollia le cœur, car ennis (avec peine) l'eut courroucée, au point où elle étoit ; si dit : « Ha, dame, j'aimasse trop mieux que vous fussiez autre part que cy. Vous me priez si acertes que je ne le vous ose escondire (refuser) ; et combien que je le fasse ennis (avec peine), tenez, je les vous donne, si en faites votre plaisir. » La bonne dame dit : « Monseigneur, très-grands mercis ! » Lors se leva la reine et fit lever les six bourgeois et leur ôter les chevestres (cordes) d'entour leur cou, et les emmena avec li (elle) en sa chambre, et les fit revêtir et donner à dîner tout aise, et puis donna à chacun six nobles et les fit conduire hors de l'ost (armée) à sauveté ; et s'en allèrent habiter et demeurer en plusieurs villes de Picardie. »

La chronique de Jean Froissart embrasse le règne de Charles V ; mais l'historien s'est moins attaché à faire connaître la vie de ce prince qu'à raconter les événements généraux de l'époque. Peu de princes cependant ont mieux mérité d'occuper la plume d'un grand historien que ce monarque, qui était la tête de la France, lorsque Duguesclin en était le bras. Une femme, et jusqu'alors aucune femme n'avait encore entrepris d'écrire l'histoire, osa s'élever à la hauteur de ce rôle : si elle ne s'y plaça pas au niveau de Froissart, c'est qu'elle se contenta de dessiner un portrait au lieu de peindre un tableau. Cette femme s'appelait Christine de Pisan : elle avait pris pour sujet de son livre la vie du sage roi Charles V.

Christine de Pisan n'était pas Française ; elle était fille d'un citoyen de Bologne, nommé Thomas de Pisan, qui passait, vers le milieu du quatorzième siècle, pour l'un des plus habiles astrologues de l'Italie.

En ce temps-là, les astrologues étaient d'importants personnages ; ils habitaient les cours, et les princes avaient grand soin de les consulter en toute occasion. Une superstition non moins grande et non moins absurde que celle qui, dans l'antiquité, soumettait les résolutions humaines au vol des oiseaux, aux entrailles des victimes, aux inspirations des pythonisses, exerçait, au moyen âge, son empire, à l'aide de certains signes célestes, comme la conjonction des étoiles, l'apparition d'un nouvel astre, le passage d'une planète à travers telle ou telle constellation. Sans doute, il y avait progrès sur l'antiquité, et le regard qui s'élève vers le ciel est plus près de la vérité que celui qui plonge dans les entrailles des animaux. Quelque absurde que soit cette superstition de l'influence des astres, d'où est venue l'habitude de dire proverbialement qu'un homme est né sous une heureuse ou une malheureuse étoile, il est certain qu'au quatorzième siècle, nos ancêtres avaient la foi la plus aveugle dans ces pronostics ; et l'homme assez adroit pour persuader aux autres qu'il avait le don de lire dans ce livre céleste ouvert sur nos têtes pour nous enseigner l'avenir, jouissait d'un grand crédit non-seulement sur le vulgaire, mais sur les grands, les princes et les rois : il semblait même que les puissants de la terre fussent encore plus enclins à cette crédulité que ceux qui avaient tout à demander à la fortune. De nos jours, la science des astres

est bien déchue de ses anciens priviléges. L'astronomie ne ressemble en rien à l'astrologie, quoique au temps passé elle lui ait donné naissance, sans prévoir que plus tard elle lui devrait le même bienfait. Telle était, au quatorzième siècle, la puissance de l'astrologie, qu'un écrivain contemporain nous apprend que « les grands clercs, les grands chappes et chapperons fourrés et les grands princes séculiers n'osaient rien faire de nouvel sans son commandement et sa sainte élection : ils n'osaient châteaux fonder, ne églises édifier, ne guerre commencer, ne entrer en bataille, ne vestir robe nouvelle, ne donner un joyau, ne entreprendre un grand voyage, ne partir de l'ostel sans son commandement. »

D'après ce témoignage, on ne peut être étonné que le roi Charles V, tout sage qu'il était, embarrassé à la fois de discussions civiles et de guerres étrangères, ait demandé à l'astrologie de le diriger dans ses résolutions. Il appela donc à sa cour le docte astrologue Thomas de Pisan, qui amena en France et présenta au roi, en décembre 1368, dans le château du Louvre, sa femme, et sa fille à peine âgée de cinq ans. Charles V, en accueillant très-gracieusement la jeune Christine, était loin de penser que cette enfant serait un jour chargée de transmettre à la postérité le souvenir de sa sagesse et de ses vertus.

Christine, à l'âge de quatorze ans, avait une jolie figure, un bel héritage, la protection du roi, un goût très-prononcé pour la littérature : de plus, elle savait le latin autant qu'homme d'église. On n'eut donc pas de peine à lui trouver un mari. Elle choisit un notaire et

secrétaire du roi, nommé Du Castel, qui peu d'années après la laissa veuve avec trois enfants et une fortune délabrée. Comment élever sa famille, comment l'arracher à la misère qui la menace? Le sage roi est mort, et son successeur ne la connaît pas. De tout ce qu'elle possédait, il ne lui reste rien que son talent de poète et son courage de mère. Eh bien! ces vers qu'elle écrivait pour son plaisir et par passe-temps, elle leur demandera le pain de ses enfants, elle en fera hommage à ces grands qui payent avec de l'or les veilles des poètes; sa vie sera désormais une vie de privation, de solitude et de labeur; elle usera ses nuits et ses jours dans l'étude; c'est à la pâle lueur d'une lampe, à la chaleur douteuse d'un foyer mal entretenu, qu'elle écrira des volumes, dont la gloire sera le moindre prix à ses yeux. Cependant, comme son âme est fière, elle cachera sa pauvreté : « Si te promets, dit-elle en s'adressant à la philosophie, que, à mes semblans et abis, peu apparoît entre gens le faissel de mes ennuys; ains soubs mantel fourré de gris et soubs surcot d'écarlate, non pas souvent renouvelé, mais bien gardé, avoit espèces fois de grands friçons; et en beau lict et bien ordoné, de males nuits : mais le repos estoit sobre, comme il affiere (convient) à femme vefve. »

La poésie était alors le genre de littérature le plus permis à une femme. Christine commença donc par écrire des ballades et des rondeaux. Elle en présenta un recueil au duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, qui prit à son service un de ses fils. Un second volume de ballades lui fut payé deux cents écus par le duc de Berry. Enfin, le 1er janvier 1403, elle présente pour étrennes

au duc de Bourgogne son livre intitulé : *de la Mutation de Fortune.* Le prince est tellement frappé du savoir et du talent que Christine a montrés dans cet ouvrage, où sont retracées les révolutions humaines depuis les temps les plus reculés, qu'il la fait appeler et la charge d'écrire la vie du roi Charles V. Aussitôt elle se met à l'œuvre : on lui confie tous les matériaux qui lui sont nécessaires ; on lui ouvre le dépôt des chartes et des chroniques ; on la met en relation avec tous les personnages qui peuvent l'éclairer sur les événements qu'elle doit raconter. Mais peut-être la reconnaissance que son père et elle-même doivent à Charles V donnera-t-elle à la biographie du monarque l'apparence d'un panégyrique : peut-être se fera-t-elle un devoir de taire quelques faits peu honorables pour ses protecteurs, et de grandir certaines vertus du prince dont la gloire à venir lui est confiée. Que cela soit, nous ne pouvons le nier ; et cependant, il est peu d'histoires qui se recommandent par plus d'exactitude et de véracité que *le livre des fais et bonnes mœurs du sage roy Charles V.*

Ce livre est divisé en trois parties : la première présente l'histoire de l'éducation du prince, de sa manière de vivre et la peinture de toutes ses vertus, elle est intitulée *Noblesse de courage ;* la seconde, qui a pour titre *Noblesse de chevalerie,* embrasse les principales guerres du règne de Charles V ; et la troisième, *Noblesse de sagesse,* renferme le récit de toutes les actions et de toutes les paroles qui prouvent que ce n'est point à tort que le nom de *sage* a été décerné à ce prince par ses contemporains.

Peu de livres d'histoire ont plus d'intérêt que celui de Christine de Pisan, qui se fait en outre remarquer par une érudition vraiment prodigieuse dans une femme du quatorzième siècle. Ce n'est pas que nous approuvions, dans un récit historique, cet étalage de science, ce luxe d'érudition, où l'historien semble endosser la robe fourrée de docteur : mais c'était là un défaut général dans le siècle où Christine écrivait son livre. Le génie seul a la force et la hardiesse de ne prendre conseil que de lui-même et de faire la loi au lieu de la recevoir. Christine, en se plaçant au-dessus de la plupart des écrivains de son temps, fut néanmoins de son temps, et gâta quelquefois la naïveté de ses récits par le pédantisme de ses citations : à force de science, elle affaiblit son talent d'historien. Mais lorsque la gravité des événements lui fait oublier de se montrer savante, lorsqu'elle redevient elle-même, il est impossible de ne pas rendre hommage à la noble et touchante simplicité de son style, dont la vieillesse même est pleine de charme. Nous citerons pour preuve le passage où elle raconte la mort du roi :

« Quand vint le dimanche au matin et jour qu'il trespassa, fist appeller devant luy tous ses barons, prélas, son conseil et chancelier; adont va parler devant eulx moult piteuses parolles, si que tous les contraigni à larmes.... Après ces choses, requiert la couronne d'épines de Nostre Seigneur; par l'évesque de Paris lui fut apportée, et aussi par l'abbé de Saint-Denis la couronne du sacre des rois. Celle d'épines receupt à grand dévocion, larmes et révérences, et haultement la fit mettre devant

sa face : celle du sacre fit mettre sous ses pieds : adont, commença telle oraison à la sainte couronne : « O couronne précieuse, dyadème de notre salut, tant est doulx et emmiellé le rassadyement (contentement) que tu donnes, par le mistère qui en toy fu compris à nostre rédemcion ; si vrayment me soit cellui propice duquel sang tu fus arrousée, comme mon esperit prent resjoyssement en la visitacion de ta digne présence. » Et longue oraison y dist moult dévote.

« Après, tourna ses parolles à la coronne du sacre et dist : « O coronne de France, que tu es précieuse et ville ! précieuse, considéré le mistère de justice lequel en toy tu contiens et portes vigoreusement ; mais ville et plus ville de toutes choses, consideré le faix, labour, angoisses, tourmens et peines de cueur, de corps, de conscience, et périls d'âme, que tu donnes à ceulx qui te portent sur leurs épaules : et qui bien à ces choses viseroit, plustot te laisseroit en la boe (boue) gésir (reposer) qu'il ne te releveroit pour mectre sus son chief. » Là dist le Roy maintes notables parolles, plaines de si grant foy, dévotion et recognoiscence vers Dieu, que tous les oyans mouvoit à grant compassion et larmes.... »

Nous avons dit que Christine avait été poète avant de devenir historien. Tout en comprenant la gravité de sa nouvelle tâche, qui fut d'ailleurs accomplie en moins d'une année, elle n'avait point renoncé à la poésie, et elle y revint comme à la plus douce et à la plus puissante consolation de sa vie. Il fallait qu'elle trouvât grand plaisir, sinon grand profit, à rimer : car elle a laissé

plus de deux cents ballades, une foule de rondeaux, de lais, de virelais, et des poèmes allégoriques de cinq à six mille vers, tels que le livre *de la Mutacion de Fortune* et le *Chemin de longue Étude*. Nous donnerons une rapide analyse de ce poème du *Chemin de longue Étude*, qui fut la dernière de ses productions.

Christine commence par déplorer le malheur de sa position, ce qui prouve que ses travaux ne l'avaient point enrichie et que sa vieillesse fut malheureuse. Le livre de la *Consolation* de Boëce lui tombe sous la main, et l'intéresse tellement qu'elle passe une partie de la nuit à le lire. Le sommeil s'empare enfin d'elle, et alors la sibylle de Cumes lui apparaît et lui propose de la conduire dans le chemin de *longue étude*, où nul ne peut entrer s'il est grossier ou mal instruit. Christine répond qu'elle a déjà vu dans le livre de Dante le chemin de longue étude, mais qu'elle ne le connaît point assez et qu'elle est prête à s'y engager. Elle part avec la sibylle, qui la conduit à Constantinople, à Jérusalem, en Grèce, en Égypte, lui fait parcourir toutes les terres classiques, et, de là, l'élève dans les régions éthérées, dont elle fait la description. Elle aperçoit, aux quatre coins du monde, quatre chaises qui sont occupées par la *Science*, la *Noblesse*, la *Chevalerie* et la *Richesse*; et, au milieu, une cinquième où siége la *Raison*. La Terre s'adresse à la Raison et lui expose tous les maux dont elle souffre. La Raison mande la Richesse, la Science, la Noblesse et la Chevalerie, qui comparaissent devant elle. Chacune affirme que la Terre l'accuse à tort. Elles se renvoient mutuellement les accusations. La Science prétend que si les

hommes sont malheureux, c'est qu'ils l'ont méprisée. Le débat se prolonge, et l'on convient que, pour arrêter le mal, on élira un seul roi qui gouvernera toute la terre en paix et équité. La Noblesse propose Charles VI; la Chevalerie Henri IV, roi d'Angleterre; la Richesse un prince si opulent qu'il n'aura pas besoin d'impôts; enfin la Science un monarque poète et philosophe qu'elle ne nomme pas. Après une longue discussion sur le mérite des candidats à la royauté universelle, les cinq déesses, ne pouvant tomber d'accord, consentent à s'en rapporter au jugement de celle des cours terrestres où depuis longues années il s'est trouvé le plus de raison, de savoir et de vertu. Cette cour est celle de France, et Christine est chargée d'en porter la nouvelle à Charles VI.

Ce poëme, encore manuscrit, atteste que Christine était douée d'une imagination brillante et qu'elle aurait pu lui donner un essor plus heureux, si la langue française n'eût été encore un instrument peu favorable à la poésie. Les poëtes l'employaient sans règle et sans art, au gré de leur caprice; et la longueur des poëmes et la prolixité des poëtes de cette époque prouvent mieux que tout ce que nous pourrions dire combien la fécondité est loin d'être un des caractères du génie. L'étendue de la plupart des compositions poétiques du moyen âge rend leur lecture trop fatigante pour qu'on soit tenté de les imprimer jamais : aussi resteront-elles toujours ignorées de la masse des lecteurs, qui n'auront ni le courage ni la patience d'aller les chercher parmi les poudreux manuscrits de nos bibliothèques.

Ce n'est point d'ailleurs à ces œuvres démesurées qu'il faut demander la preuve du talent poétique de Christine de Pisan. Nous vous en donnerons meilleure opinion en citant une de ses ballades, qui nous paraît pleine de grâce et de sentiment :

Seulette suis et seulette vueil estre,
Seulette m'a mon doulx ami laissée,
Seulette suis sans compaignon ne maistre,
Seulette suis dolente et courroucée,
Seulette suis en langour mésaisée,
Seulette suis plus que nulle esgarée,
Seulette suis sans amy demourée.

Seulette suis partout et en tout estre,
Seulette suis où je voise où je siée,
Seulette suis plus qu'autre rien terrestre,
Seulette suis de chascun delaissée,
Seulette suis durement abaissée,
Seulette suis souvent toute éplorée,
Seulette suis sans amy demourée.

Aucun genre de poésie alors en faveur ne paraît avoir été étranger à notre poète-historien ; et comme, après avoir raconté gravement la vie de Charles-le-Sage, elle s'égaie, dans sa *Cité des Dames*, sur les femmes des marchands de Paris qui veulent singer les grandes dames dans leurs accoutrements, de même, après avoir donné libre carrière à son imagination dans des poèmes de six mille vers, elle s'emprisonne dans des quatrains moraux qui prouvent à la fois la flexibilité de son talent et la

droiture de son cœur. Ils sont adressés à son fils. En voici quelques-uns :

Se as bon maistre, sers le bien.
Dys bien de luy : garde le sien :
Son secret scelles, quoi qu'il fasse,
Et sois humble devant sa face.

Si tu as estat ou office
Dont tu te mesles de justice,
Garde comment tu jugeras,
Car devant le grand juge iras.

Aymes qui te tient amy
Et te gard' de ton ennemy :
Nul ne peut avoir trop d'amys,
Il n'est nuls petits ennemys.

Si tu prends femme accorte et sage,
Croy la du fait de son ménage,
Ajoutes foy à sa parolle,
Mais ne te confesse à la folle.

Si tu sçais que l'on te diffame
Sans cause et que tu aies blâme,
Ne t'en courrouces : fais toujours bien,
Car droit vaincra, je te dis bien.

S' aucun parle à ton bien, prends garde
La fin que le parlant regarde;
Et se c'est requête ou semonce,
Prends ung petit avant réponse.

Ne laisse pas que Dieu servir
Pour au monde trop asservir;
Car biens mondains vont à défin
Et l'ame durera sans fin.

Ayes pitié de povres gens
Que tu voys nus et indigens,
Et leur aides quand tu porras;
Souviegnes toi que tu morras.

Il est triste de penser que ce dernier quatrain lui a peut-être été inspiré par la misère et l'abandon où elle se vit réduite dans ses derniers jours, abandon tel, que celle qui avait écrit l'histoire de Charles V est morte sans qu'on ait pu découvrir ni le lieu ni le jour où elle cessa de vivre. Il est vrai qu'alors le roi de France n'était guère moins misérable, et qu'un prince anglais, maître de Paris, laissait manquer de pain le triste monarque qui, dans sa démence, l'avait choisi pour son héritier.

LEÇON IX.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

QUINZIÈME SIÈCLE.

ALAIN CHARTIER, CHARLES D'ORLÉANS, FRANÇOIS VILLON, OLIVIER BASSELIN, PHILIPPE DE COMINES.

Il semble que la renommée littéraire d'un écrivain devrait reposer tout entière sur ses écrits, et cependant il est souvent arrivé qu'une circonstance bizarre, un hasard singulier, dans la vie d'un poète, ont contribué plus que ses œuvres mêmes à la gloire de son nom. Si l'on ôtait de l'histoire d'Alain Chartier le baiser que lui donna pendant son sommeil Marguerite d'Écosse, femme du dauphin qui fut plus tard Louis XI, nous doutons qu'il conservât la popularité dont il jouit depuis quatre siècles. Tout le monde sait que la princesse se justifia de sa hardiesse en disant aux seigneurs et aux dames qui l'entouraient « qu'ils ne se devoient estonner de ce mystère, d'autant qu'elle n'entendoit avoir baisé l'homme qui estoit laid, ains la bouche de laquelle estoient issus tant de mots dorés. » Peu de personnes se donnent la peine de rechercher si ces mots dorés méritaient réelle-

ment la faveur que reçut le poète. Pour lui, il était loin de penser, assurément, que cette innocente faveur serait un jour plus puissante que tous ses livres pour le défendre contre l'oubli des siècles et l'indifférence de la postérité. A quoi tient quelquefois la gloire!

Est-ce donc à dire que les œuvres d'Alain Chartier n'étaient pas dignes de la récompense qui lui fut octroyée par une gracieuse inspiration de l'esprit chevaleresque? Les vers du poète et la prose du chroniqueur sont-ils choses si médiocres qu'il suffise de raconter ici l'anecdote du baiser royal pour vous faire connaître ce qui importe le plus à la renommée d'Alain Chartier? Nous sommes loin de le prétendre; et il nous semble, comme à Clément Marot, qu'Alain Chartier mérita que *la Normandie prît gloire de lui.*

Sans cette phrase de Clément Marot, qui nous autorise à croire que Chartier était normand, nous ignorerions encore aujourd'hui de quel pays il sortait : et si, par là, nous pensons avoir appris le nom de la province qui le vit naître, nous ne sommes pas plus en mesure de préciser le lieu ni l'année de sa naissance. On peut croire seulement qu'il naquit vers la fin du quatorzième siècle et que sa vie se prolongea jusque vers le milieu du quinzième, puisque ses ouvrages attestent qu'il vécut sous les rois Charles V, Charles VI, Charles VII et Louis XI.

Alain Chartier fut donc témoin, mais non témoin impassible, des malheurs de la France; et le titre de secrétaire du roi ne fut point pour lui un vain titre. Il le rendit glorieux en s'unissant à toutes les épreuves qui affligèrent alors la royauté : il la servit dans l'indigence,

il la suivit dans l'exil, non par exaltation de sentiment pour la personne royale, mais par un attachement fort et raisonné aux principes qui seuls pouvaient sauver l'État. Il se dévoua au roi parce qu'il aimait la France; mais on ne le vit jamais, au milieu des passions qui s'agitaient autour de lui, abaisser sa fidélité jusqu'à l'adulation ni son dévouement au roi jusqu'à la haine des Français qui s'étaient séparés de sa cause. Son seul ennemi, c'est l'étranger. Aussi, voyez avec quelle mâle énergie il rappelle le clergé, la noblesse, le peuple, aux sentiments patriotiques dont il est lui-même pénétré : « Quelles gens estes-vous! leur crie-t-il : chascun tire à soy et emporte sa pièce; c'est à qui fera son fardeau pour s'en aller!... Les oiseaulx défendent leurs nidz au bec et aux ongles, les ours et les lions gardent leurs cavernes à la force de leurs griffes et de leurs dents : voulez-vous donc vous mettre au-dessous même de ces brutes en abandonnant vôtre patrie? »

Ce n'est pas seulement en français qu'Alain Chartier gourmande l'apathie de la nation : voulant appeler à son aide l'Université tout entière, il s'adresse à elle dans la seule langue qu'elle parlât alors, le latin; et souvent on retrouve dans cette épître la pensée nerveuse de Tacite et l'expression brûlante de Salluste. Puis, s'élevant plus haut dans ses attaques, c'est à la poésie qu'il a recours pour faire entendre au duc de Bourgogne un *lay de Paix*, où nous trouvons cette strophe courageuse :

Ayez des maux repentance
Et des biens reconnoissance;

Oubliez les temps passés ;
Donnez au peuple allégeance :
Vous en avez faict assez
Pour devoir estre lassez.

On le voit employer tous les moyens que lui inspire son patriotisme pour réveiller l'honneur national. Il publie, sous le titre de *Bréviaire des Nobles*, un livre où la noblesse pouvait lire son devoir écrit à chaque page. Il le lui montre encore sous une forme ingénieuse, dans le *Livre des quatre Dames*, qui semble lui avoir été inspiré par le désastre d'Azincourt. Il suppose que quatre dames vont en pèlerinage pour chercher une consolation à leurs peines : chemin faisant, elles rencontrent Alain et lui demandent quelle est d'entre elles, à son avis, la plus malheureuse et la plus digne de pitié. La première raconte que son chevalier a été tué dans le combat; la seconde que le sien a été fait prisonnier; le chevalier de la troisième a disparu dans la mêlée et on ne peut le retrouver; la quatrième enfin sait que son chevalier est plein de vie, mais qu'il a fui du champ de bataille. Est-il besoin de dire que la dernière est jugée la plus à plaindre?

C'est également dans l'espoir de ramener tous les Français à une même croyance religieuse, comme à une même foi politique, qu'Alain Chartier écrit successivement le *Livre des trois Vertus* et le *Quadrilogue invectif*. Il adopte, dans ces deux ouvrages, la forme du dialogue, parce qu'elle permet des mouvements plus vifs, plus animés ; et il mêle les vers à la prose, parce que

les vers se gravent plus profondément dans la mémoire. Comme il lui importe non-seulement d'instruire et d'éclairer, mais encore de plaire et d'émouvoir, il emploie, pour combattre le schisme religieux et pour raviver la morale chrétienne, les armes du raisonnement et celles de la prière. Partout où il découvre la mollesse et la corruption, dans les châteaux ou dans les cloîtres, dans les villes ou dans les campagnes, il les poursuit de son éloquente indignation. Il veut que les grands soient les « livres du peuple, » parce que, dit-il, « il prend enseignement de leur vie. » Il veut que les enfants d'une même patrie aient les uns pour les autres des entrailles de frères et ne demandent pas « miséricorde l'épée au poing. » Il flétrit ces « nourrisseurs de mal » qui rendent honneur aux « estats usurpés et aux richesses rapinées. » Enfin, après avoir montré que le salut de la patrie est dans la foi, et sa ruine dans l'indifférence, il ne craint pas de dire aux ministres de la religion que l'avenir est dans leurs mains et qu'ils en répondent devant Dieu.

Après avoir attaqué l'apathie de ses concitoyens, au point de vue religieux, dans le *Livre des trois Vertus*, Alain Chartier combat leur égoïsme dans le *Quadrilogue invectif*. Il cache sous une forme allégorique la sévérité de ses censures. Il montre la France debout sous les voûtes d'un palais qui menace ruine ; près d'elle sont trois de ses enfants : le premier, dans une attitude morne, s'appuie sur sa hache ; c'est la noblesse : le second est assis, soucieux, enveloppé dans les plis d'une robe traînante ; c'est le clergé : le troisième est étendu sur la terre, des haillons couvrent son corps et des gémissements s'échappent de

sa poitrine; c'est le peuple. La France leur reproche d'attendre, dans une stupide inertie, que l'édifice qui les protégeait s'écroule et les écrase; elle les accuse de se diviser, de se déchirer les uns les autres, au lieu de se prêter un mutuel appui et de se réunir dans la pensée de leur commun salut. Alors éclatent entre les trois personnages de longues et vives récriminations : le peuple se plaint de la noblesse, la noblesse du peuple, le clergé de tous les deux, et tous les deux du clergé. C'est qu'en effet, dans les dissensions civiles, il est rare que les torts ne soient pas réciproques entre les partis. Dans cette querelle de famille, la France entrevoit cependant des désirs de réconciliation : elle exhorte ses enfants à oublier leurs dissentiments et à se pardonner leurs torts; elle leur montre l'étranger, leur ennemi commun, qui ne triomphe que par leur discorde, et que leur union aurait bientôt réduit au néant : — Suivez, leur dit-elle, l'exemple des abeilles : dès qu'on attaque leur reine, elles se pressent autour d'elle pour la défendre, elles la soutiennent sur leurs ailes, volent au combat, animées d'un même esprit, d'un même courage, d'un même dévouement. Ferez-vous moins pour votre roi?

Assurément cette allégorie était assez claire pour être comprise par tous les partis; et si elle n'eut pas tout l'effet qu'Alain Chartier pouvait en attendre, elle n'en prouve pas moins l'énergie de son patriotisme. La grande et noble mission que se donnait notre poëte, ce n'était pas lui qui devait la remplir : cette tâche, au-dessus des forces d'un homme, elle devait être accomplie peu de temps après par l'épée d'une sainte fille, qui, comme

elle le disait naïvement, ne savait A ne B. C'est un devoir pour nous cependant de rendre un éclatant hommage à l'écrivain qui prépara le triomphe de la vierge de Domremy. L'action des lettres sur un peuple ignorant comme l'était alors le peuple français, ne peut être que lente et difficile. Avant que les idées que contient un livre puissent se répandre dans une nation qui ne sait pas lire, il faut nécessairement de longues années; et quand elles y ont enfin pénétré, le livre et l'auteur sont déjà oubliés. Il est rare que, dans le champ des idées, les hommes recueillent la moisson qu'ils ont semée. Alain Chartier fut le prophète du salut de la France, il y travailla de toute la puissance de son esprit, de toute la force de son âme; et lorsque, le 4 novembre 1437, Charles VII entra dans la cité de ses aïeux, on ne vit point le poète se mêler au cortége du roi victorieux, avec les Dunois, les Lahire, les Xaintrailles, et tout ce que la France possédait alors de haute et brave noblesse : caché et perdu parmi le peuple, il unissait, en pleurant de joie, ses acclamations à celles de la foule, et pas un regard ne vint l'y chercher. Qui oserait dire cependant qu'il n'avait pas là sa part de gloire à recueillir? Et n'était-il pas juste qu'ayant été, lui aussi, à la peine, il fût de même à l'honneur?

Alain Chartier, que son titre de secrétaire du roi attachait à la cour, se montrait fort peu épris des honneurs et des priviléges des courtisans : on peut en juger par l'écrit intitulé *le Curial*, où il conjure son frère de ne pas entrer à la cour, et de rester « maistre et seigneur dans sa maisonnette, au lieu de vivoter à l'ordonnance d'au-

truy. » Jean Chartier ne se rendit pas aux conseils d'Alain : il obtint même, par le crédit de son frère, l'honneur de *viroter* à la cour avec le titre d'historiographe du roi. Jean Chartier écrivit en effet l'histoire de Charles VII, et il paraît avoir, dans l'exécution de son livre, puisé plusieurs particularités intéressantes et des phrases entières dans des Mémoires sur Jeanne d'Arc dont l'auteur est resté inconnu. N'est-on pas en droit de supposer que cet auteur n'est autre que notre Alain Chartier, à qui son frère ne se faisait aucun scrupule d'emprunter ce qu'il pouvait considérer comme un bien de famille?

Lorsque l'Anglais fut entièrement *bouté* hors de France, selon l'énergique et naïve expression de Jeanne d'Arc, Alain Chartier se livra à la poésie galante et joyeuse, qui avait fait la renommée des anciens trouvères. Nous avouons que, de ce côté, il est resté à quelque distance des auteurs du Roman de la Rose; mais, en vérité, au poète qui se montra toujours si bon Français par le cœur, il nous est difficile de reprocher durement le pédantisme et l'incorrection qui déparent ses poésies. Alain rimait comme on rimait alors, avec une déplorable et stérile fécondité. Quoi qu'il en soit, sachons lui gré de n'avoir jamais parlé des femmes qu'avec convenance, genre de mérite fort rare de son temps; et ajoutons encore que, dans la foule des mauvais vers qu'il nous a laissés, on en trouve quelques-uns dont l'expression naïve recouvre des idées gracieuses, des pensées délicates, que nos meilleurs poètes n'eussent pas désavouées. En les rencontrant çà et là, on éprouve une joie

semblable à celle de l'antiquaire dont une médaille précieuse vient tout à coup frapper les regards, parmi des monceaux de ruines et de débris.

Par un hasard bien singulier, il était réservé à deux hommes, placés aux deux extrémités de l'échelle sociale, un prince et un escroc, d'être les meilleurs et peut-être les seuls poètes de ce siècle de rimeurs. Le premier, dont les écrits n'ont été retrouvés qu'au dix-huitième siècle, est Charles, duc d'Orléans; le second, dont Clément Marot publia les œuvres par ordre de François Ier, est François Villon. Comment se fait-il que les vers du prince soient restés si long-temps ignorés, tandis que ceux du *mauvais garçon* ont trouvé, peu de temps après sa mort, un royal éditeur? Cette lente justice de la destinée envers le plus gracieux et le plus délicat des poètes français du quinzième siècle, nous permet presque d'espérer que, dans quelque coin ignoré de nos bibliothèques, un heureux hasard fera un jour découvrir de précieux manuscrits échappés aux recherches des siècles derniers; le moyen âge alors se révélera à nous tout entier. Il est hors de doute, par exemple, que si Boileau eût connu les poésies de Charles d'Orléans, il lui eût rendu ce qui lui appartenait, c'est-à-dire l'honneur d'avoir été le premier poète de son temps, comme, deux siècles auparavant, Thibaut de Champagne l'avait été du sien.

La belle Valentine de Milan, mère de Charles d'Orléans, lui inspira d'abord le goût des lettres, qu'elle avait apporté de l'Italie, et le malheur vint ensuite, avec sa puissante poésie, achever l'éducation du jeune prince. A seize ans, il voit assassiner lâchement son père par

ordre du duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur. Un an après, c'est Valentine de Milan, c'est sa mère qui succombe à la douleur que lui a causée la perte de son époux. Charles, à peine âgé de dix-sept ans, a deux morts à venger, et on le force, lui pauvre orphelin, à embrasser l'assassin de son père, devenu en quelque sorte le maître du royaume. A vingt ans, Charles d'Orléans pousse son cri de guerre : *Montjoye!* C'est un cri de vengeance. Le duc de Bourgogne, qui l'a entendu, appelle à son secours les Anglais et leur ouvre la Normandie. La France est menacée : Charles d'Orléans oublie ses injures personnelles et se joint au Dauphin qui commande l'armée royale. La fatale journée d'Azincourt lui apprend ce que peut la discipline contre le courage : il tombe percé de coups dans les rangs ennemis, où il s'est jeté pour ne pas survivre à la défaite de l'armée française; mais ce n'est point la mort, c'est la captivité qu'il y trouve, et une captivité qui doit durer vingt-cinq années!

Qui l'aidera à porter ses fers, ce prince qui ne rêvait qu'amour, gloire et vengeance? Amour, gloire et vengeance sont interdits au prisonnier. Eh bien! c'est à la poésie, qui fut un des jeux de son enfance, qu'il demandera des consolations : il saisit une lyre, à défaut d'épée, et, contemplant de loin sa patrie déchirée par les factions et soumise au joug de l'étranger, il chante ainsi sa douleur et ses espérances :

France, jadis on te souloit nommer
En tout pays le trésor de noblesse;

Car un chacun povoit en toi trouver
Bonté, honneur, loyauté, gentillesse,
Clergie, sens, courtoisie, proesse.
Tous estrangiers amoient te suir.
Et maintenant voy que j'ay desplaisance
Qu'il te convient maint grief mal soustenir,
Très crestien, franc royaume de France.

Scez-tu dont vient ton mal, à vray parler?
Congnois-tu point pourquoy es en tristesse?
Conter te veuil, pour vers toi m'acquitter;
Escoute-moy, et tu feras sagesse.
Ton grant orgueil, glotonnie, paresse,
Convoitise, sans justice tenir,
Et luxure dont as eu habondance,
Ont pourchacié vers Dieu de te punir,
Très crestien, franc royaume de France.

Et je, Charles, duc d'Orléans, rimer
Voulu ces vers, ou temps de ma jeunesse;
Devant chascun le veuil bien advouer;
Car prisonnier les fis, je le confesse,
Priant à Dieu qu'avant qu'aye vieillesse,
Le temps de paix partout puist avenir.

Il est impossible, malgré la vieillesse de quelques expressions, de n'être pas frappé du sentiment poétique dont sont empreintes les stances du prince prisonnier. C'est la première fois que l'harmonie des vers vient charmer l'oreille par un heureux entrelacement de rimes masculines et féminines, et par le retour naturel d'un vers qui forme le refrain de la chanson. Ce croisement des rimes que nous remarquons ici n'était pas encore

passé à l'état de règle, et long-temps encore les poètes ne s'y assujettirent point. C'est donc à son bon goût que Charles d'Orléans dut cette heureuse innovation. Mais ce n'est pas là ce que nous devons surtout admirer en lui : c'est l'harmonie et l'élégance auxquelles il soumet une langue rude et grossière, et, par-dessus tout, la forme ingénieuse et délicate dont il revêt ses pensées. Parmi les cent cinquante-deux ballades, les sept complaintes, les cent trente et une chansons et les quatre cents rondels qu'il nous a laissés, il n'en est guère qui ne renferment au moins une des qualités que nous signalons. La plupart des poètes qui s'étaient fait un nom avant lui, y compris les auteurs du Roman de la Rose, s'étaient surtout attachés dans leurs vers à faire étalage de leur savoir, et ils travaillaient plutôt à éloigner de leurs rimes la simplicité et le naturel qu'à les y amener. Quand ces dons s'y rencontraient par hasard, c'était le plus souvent pure négligence, et le poète s'en faisait reproche. Il faut l'avouer, le bon goût a été long-temps complétement inconnu en France ; et cependant il semble aujourd'hui qu'il y soit né et qu'il s'y complaise comme dans sa véritable patrie. Charles d'Orléans est peut-être le premier poète français qui ait fait preuve de goût dans ses vers, qui ait montré ce qu'on nomme aujourd'hui de l'esprit. Le goût et l'esprit ne font point assurément ces grands poètes qu'un petit nombre de vrais élus admire profondément, mais ils font ces poètes charmants que tout le monde aime, parce que tous les regards peuvent suivre leur vol lumineux sans en être éblouis; tandis que le génie, comme le soleil, ne se laisse envisager que par

des yeux exercés. Charles d'Orléans nous plaît, non par la sublimité de ses pensées, l'éclat de ses images et l'énergie de ses expressions, mais par la délicatesse de son cœur, l'enjouement, la grâce et la finesse de son esprit : sa sensibilité est vraie, sa mélancolie est naturelle, sa gaieté est naïve ; et lors même qu'il se soumet aux lois de la rime et de la mesure, on ne remarque en son allure ni gène ni embarras.

Reprocherons-nous au noble prisonnier d'avoir trop souvent égayé sa captivité par des chansons d'amour? La galanterie a toujours été en France un défaut de prince ; et Charles était d'ailleurs bien excusable de demander des consolations à tout ce qui pouvait lui en offrir. Lorsque le chagrin s'emparait de lui, il le chassait comme il pouvait, tantôt en aimant, tantôt en rimant, comme dans ce joli rondel :

Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soing et mélancolie.
Me cuidez-vous toute ma vie
Gouverner, comme fait avez?
Je vous promets que non ferez ;
Raison aura sur vous maistrie.
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soing et mélancolie.

Si jamais plus vous retournez
Avecque votre compagnie,
Je prie à Dieu qu'il vous mandie ;
Et le jour que vous reviendrez,
Trouverez bon que je vous die :
Allez-vous-en, allez, allez,
Soucy, soing et mélancolie!

Écoutons maintenant le poète prisonnier célébrer le retour du printemps. Il était difficile de trouver, sur ce sujet tant épuisé, des images plus gracieuses, plus fraîches et plus poétiques que celles de cette chanson :

LE RENOUVEAU.

Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de brouderie,
De souleil luisant, cler et beau.
Il n'y a beste, ne oyseau,
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau,
Portent, en livrée jolie,
Goutes d'argent, d'orfavrerie ;
Chascun s'habille de nouveau :
Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Nous n'avons pas besoin de vous faire remarquer avec quel bonheur les refrains sont ramenés dans ces deux chansons. C'est un art qui a manqué à maint chansonnier en renom ; et quelques poètes fameux auraient pu aussi apprendre de Charles d'Orléans le secret d'approprier à la nature de leurs sujets le choix des images et des expressions. Il leur eût montré que la simplicité et le naturel ont plus chance de plaire que la bizarrerie et l'exagération, et qu'en tout cas, une ru-

desse native et une négligence involontaire choquent moins qu'une barbarie étudiée et une incorrection préméditée.

N'oublions pas, en terminant ce peu de mots sur le poète le plus remarquable du douzième siècle, de dire qu'il fut le père de Louis XII, et l'un des hommes les plus vertueux de son temps.

Nous ne pouvons rendre le même hommage à son rival poétique, François Villon, dont le nom, par un malheureux hasard, a, dans le vieux langage de cette époque, la signification de fripon, d'escroc, de voleur, titre fâcheux que Villon ne méritait pas moins que celui de poète. C'est probablement ce triste rapprochement qui a fait croire à certains érudits que le nom de *Villon* lui avait été donné pour ses friponneries, et qu'il s'appelait réellement François Corbueil. Cette conjecture est d'autant moins fondée que notre poète donne quelque part à l'un de ses oncles aussi bien qu'à lui-même le nom de Villon; et quel que soit d'ailleurs le cynisme dont ce poète a souvent fait preuve dans ses ouvrages, il n'est pas supposable qu'il ait adopté de préférence à son nom véritable un sobriquet injurieux.

Villon appartenait à une famille obscure et pauvre : c'est lui-même qui nous l'apprend. Quant à son éducation, il nous dit :

Hé Dieu! si j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs dédié,
J'eusse maison et couche molle;

Mais quoi! je fuyoie l'écolle,
Comme faict le mauvais enfant :
En escrivant cette parolle
A peu que le cœur ne me fend!

Ainsi, de son aveu, Villon, dès sa jeunesse, dès son enfance même, se livra à la paresse, la mère de tous les vices, qui en effet les lui donna tous. Il commença par la débauche et finit par le crime. Il vola. Condamné d'abord à la prison, il s'y trouva mêlé à une foule de misérables, dont il nous a transmis l'ignoble argot dans une pièce de vers intitulée *le Jargon*, argot qui paraît s'être conservé dans les geôles de France, sans grande altération, jusqu'à nos jours. Ce jargon semblait déjà inintelligible à Clément Marot, et ne l'est pas moins pour nous-même : nous ne pensons pas d'ailleurs qu'il soit du ressort de la critique littéraire.

Villon, loin d'être corrigé par la prison, y acquit une nouvelle audace qui lui mérita la potence : le Châtelet le condamna à être pendu. Il en appela au Parlement, qui commua sa peine en celle du bannissement. Le roi Louis XI, parfois miséricordieux quand la politique n'était pas en jeu, fit cesser son exil. Il aimait mieux pardonner à un voleur qu'à un prince ou à un baron, surtout lorsque ce voleur était le premier poète de son royaume. Le duc de Bourbon fit plus encore pour arracher le poète à ses coupables habitudes : il lui prêta de l'argent afin de l'empêcher d'en prendre. Villon l'en remercia dans une ballade très-plaisante, par laquelle, en lui demandant un nouveau prêt, il lui fait entendre

qu'il ne doit pas trop compter sur le remboursement. La vie de ce poète se divisa ainsi en deux parts : l'une qui serait pour tout homme une honte, l'autre dont tout homme pourrait s'honorer. Ce qui est surtout affligeant, c'est de voir que, dans ces deux conditions, Villon se montre également poète, avec cette différence qu'il est joyeux et même bouffon quand il chante dans sa prison et jusque devant la potence, et qu'il devient grave et mélancolique lorsque la protection royale l'a rendu à la liberté et à la vertu. On remarque en lui deux natures qui se combattent sans cesse, l'esprit et le cœur, le poète et l'homme; l'un noble et élevé, l'autre bas et vil. Qui peut dire ce qu'eût été Villon sans cette mauvaise nature, ou plutôt sans cette mauvaise éducation qui corrompit sa jeunesse et traîna dans la boue son génie poétique?

C'est sans doute aussi à cette existence déplorable, où il s'oubliait lui-même, qu'il faut attribuer la rareté des poésies qu'il nous a laissées et que nous a transmises Clément Marot. Nous avouons que nous sommes beaucoup moins frappé de leur mérite que de celui des vers de Charles d'Orléans : il y règne une grossièreté de langage et une licence d'expressions qui choquent également la morale et le goût. On s'attriste de voir la vie du poète se refléter si souvent dans ses ouvrages. Les citations que nous pourrions faire de ses poésies seraient nécessairement tronquées et incomplètes, car nous ne voulons rien mettre sous vos yeux qui puisse les blesser. Nous pensons qu'il est juste de modifier quelque peu le jugement qu'en porte Clément Marot : « Il faut, nous

dit-il, que les jeunes nourrissons des Muses cueillent les sentences de Villon comme belles fleurs; qu'ils contemplent l'esprit qu'il avoit; que de lui appreignent à proprement décrire, et qu'ils contrefacent sa veine, mêmement celle dont il use dans ses ballades, qui est vrayement belle et héroïque... Et ne fay aucun doubte, ajoute-t-il, qu'il n'eust emporté le chapeau de laurier devant tous les poëtes de son temps, s'il eust été nourry en la cour des roys et des princes, là où les jugements se amendent et les langaiges se polissent. »

Nous nous félicitons aujourd'hui de pouvoir offrir aux « nourrissons des Muses » de plus dignes modèles que Villon; et, tout en reconnaissant dans ses deux *Testaments* une verve satirique peu commune et une piquante originalité, nous ne dirons pas, avec Marot, que « le Temps, qui tout efface, jusqu'ici ne l'a sçeu effacer, et moins encore l'effacera ores et d'icy en avant, que les bonnes escriptures françoises sont et seront mieux cognues et recueillies que jamais. » Que Villon ait fait faire des progrès à la langue poétique du quinzième siècle, qu'il ait eu, comme le dit Patru, le goût aussi fin qu'on pouvait l'avoir à cette époque; que, selon le père Du Cerceau, La Fontaine en ait plus appris de Villon que de Marot même; que l'on doive enfin considérer ce poëte comme le créateur, en France, de la poésie badine et le véritable inventeur du genre et du style marotique; et que même Boileau, qui ne connaissait pas Charles d'Orléans, ait été fondé à dire :

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers;

nous accordons tout cela : mais il nous semble, toutefois, que le poète dont la vie et les écrits outragent également la morale et la religion, et dont le cynisme s'égaie aux dépens de tout ce qu'il y a de sacré sur la terre, ne doit point être offert, sans de sévères restrictions, aux hommages de la postérité.

Maintenant que la littérature du moyen âge est mieux connue et plus étudiée, la réputation de Villon nous paraît un peu déchue de ce qu'elle était au temps de Marot, son imitateur, et de Boileau, à qui les travaux du moyen âge étaient peu connus. Et cependant, telle est la puissance d'une sentence littéraire consacrée par les années, que la voix de tous les critiques modernes ne pourra de long-temps peut-être restituer à Charles d'Orléans la place qui lui appartient parmi les poètes du quinzième siècle, et que Villon, fidèle par delà le trépas aux habitudes de son premier métier, lui a dérobée depuis quatre siècles.

Parmi les nombreuses assertions que les critiques ont hasardées, sans études ni documents suffisants et en se copiant les uns les autres, on doit compter celle qui attribue l'invention de la chanson appelée *vaudeville* à un artisan du quinzième siècle, nommé Olivier Basselin, qui possédait un moulin à foulon dans le Val-de-Vire, en Normandie. La *gaieté française* n'attendit point le quinzième siècle pour créer la chanson, et l'on peut croire que la nation qui se plaisait depuis si long-temps aux chants de guerre et d'amour, savait aussi célébrer dans l'occasion les plaisirs du vin et de la table. A la vérité, il ne nous est parvenu aucun monument de

ce genre de poésie antérieur aux chansons d'Olivier Basselin. Le poète du Val-de-Vire, plus heureux que les chansonniers qui l'avaient précédé, trouva dans un de ses compatriotes un admirateur, nommé Le Houx, qui recueillit et publia, en 1610, ses chansons sous le titre de *Livre des Chants nouveaux de Vau-de-Vire, par Olivier Basselin.* De ce titre serait né le mot *vaudeville,* au dire de certains critiques frappés de la ressemblance de ce mot avec celui de *Vau-de-Vire.* Il nous semble difficile d'admettre cette origine. Long-temps avant l'impression des œuvres de Basselin, des recueils de chansons avaient été publiés sous le titre de *voix-de-ville,* parce qu'elles répétaient les malices et les railleries qui couraient par la ville. Cette étymologie nous semblerait plus raisonnable : mais la première a été tant de fois imprimée qu'il est probable que le Val-de-Vire aura toujours l'honneur de passer pour la patrie du vaudeville.

Ce qui est moins douteux, et plus important, c'est l'existence et le talent d'Olivier Basselin. Ce joyeux artisan rassemblait, le dimanche, sur le coteau qui dominait son moulin, les habitants des hameaux voisins : là, on dansait, on buvait; et Basselin ranimait la gaieté de la danse et le choc des brocs par des chansons et des rondes qu'on répétait à l'envi. La nature seule l'avait fait chansonnier, et il s'inquiétait peu des règles de la poésie, qu'il ne connaissait même pas. Peut-être, si quelque docteur malavisé les lui eût fait connaître, nous eût-il laissé des chansons plus conformes aux principes de l'art; mais elles n'auraient probablement ni la franche gaieté ni la verve piquante qui leur donnent un si grand

charme. Basselin ne va point boire à la source d'Hippocrène, comme les poètes ses confrères; un broc de vin est la fontaine où il s'abreuve : c'est là qu'il a rencontré la renommée qui s'est attachée à son nom, par un de ces hasards dont l'histoire des lettres offre de fréquents exemples. La gloire littéraire échappe au savant qui la poursuit sans relâche dans ses veilles laborieuses, et elle se donne au manœuvre qui boit et chante sans songer à elle. Écoutez un moment Olivier Basselin, et vous verrez que ce n'est point sans raison que le nom de ce joyeux buveur est parvenu jusqu'à nous.

Heureux comme un César je suis à cette guerre
Où l'on combat armé d'un grand pot et d'un verre;
Plutôt un coup de vin me perce et m'entre au corps
Qu'un boulet qui, cruel, rend les gens sitôt morts.

Le cliquetis que j'aime est celui des bouteilles;
Les pipes, les tonneaux, pleins de liqueurs vermeilles,
Ce sont là mes canons, qui battent sans faillir
La soif, qui est le fort que je veux assaillir.

Je trouve, quant à moi, que les gens sont bien bêtes
Qui ne se font plutôt au vin rompre les têtes,
Qu'aux coups de coutelas, en cherchant du renom.
Que leur chaut, étant morts, que l'on en parle ou non?

De trop boire frappée, une tête en réchappe;
Sent bien un peu de mal lorsque le vent la happe;
Mais quand on a dormi, le mal s'en va soudain.
A ces grands coups de Mars tout remède y est vain.

Il vaut bien mieux cacher son nez dans un grand verre;
Il est mieux assuré qu'en un casque de guerre :
Pour cornette ou guidon suivre plutôt on doit,
Les branches d'hière ou d'if, qui montrent où l'on boit.

Les fragments de prose et de poésie que nous venons de citer parmi les œuvres des principaux écrivains du moyen âge, vous paraîtraient dignes d'un médiocre intérêt, si votre souvenir les rapprochait des écrits que l'antiquité grecque et romaine nous a légués. Mais pour les juger, pour les estimer à leur valeur, il faut se rappeler qu'au moment de leur apparition, il y avait des siècles que l'Europe était retombée dans une ignorance grossière, dans une nuit profonde, et que, sans leurs pénibles et longs efforts, nous serions peut-être encore plongés dans les mêmes ténèbres. Gardons-nous d'être injustes ou ingrats envers les écrivains qui, les premiers, ont éclairé ce sombre chaos et réveillé de son sommeil l'intelligence humaine. Ils ont marché sans guides et au hasard, à travers des ruines et des précipices : est-il étonnant qu'ils se soient souvent abîmés ou égarés? Mais ceux qui les ont suivis, profitant des voies déjà tracées, ont pu éviter les précipices et les abîmes : ils ont atteint le but; ils ont cueilli la palme que leurs devanciers n'avait fait qu'apercevoir. Ne semble-t-il pas cependant que la gloire du triomphe doit appartenir à tous? Le soldat qui plante sur la brèche son étendard victorieux ne doit-il rien à celui qui le premier est monté à l'assaut?

Ne comparons donc les poètes du quinzième siècle ni avec ceux de l'antiquité ni avec ceux des temps modernes. C'est en les comparant entre eux que nous pourrons les apprécier comme ils doivent l'être. A toutes les époques littéraires il s'est rencontré des écrivains de mauvais goût, souvent fort applaudis de la foule, qui prend vo-

lontiers le clinquant pour de l'or : le quinzième siècle a eu les siens, et vous comprendrez mieux le mérite des auteurs sur lesquels nous avons appelé votre attention, quand nous aurons mis sous vos yeux quelques fragments des poètes qui jouissaient dans le même temps de la faveur publique, et dont les productions étaient les plus admirées. On prisait alors médiocrement des vers qui ne faisaient qu'exprimer avec élégance une pensée naturelle. Aux yeux des beaux esprits de ce siècle, le mérite d'un morceau ne résidait essentiellement ni dans la pensée ni dans l'expression : il consistait avant tout dans l'habileté déployée par le poète pour vaincre une difficulté de facture qu'il s'était créée volontairement. Un rapprochement bizarre de mots, l'accumulation des mêmes rimes, des antithèses forcées, des expressions outrées, des jeux de mots puérils et même de grossiers calembours, telles étaient les beautés que l'imagination des rimeurs du quinzième siècle se torturait à trouver, de préférence à des idées fortes ou gracieuses, à des images brillantes et pittoresques. Ils ressemblaient à ces saltimbanques qui, pour se grandir, montent sur des échasses, et amusent la foule par des tours de force et d'agilité. Parmi ceux qui excitaient alors une admiration presque universelle, nous citerons maître Jehan Molinet, qui composa plusieurs beaux traités, oraisons et chants royaux. Voici la description qu'il fait du temple de Mars :

Le chant de ce temple est alarme ;
Les cloches sont grosses bombardes,

L'eau benoiste est sang et larme,
L'aspergès un bout de guisarme,
Les chappes sont harnais et bardes,
Les processions avant-gardes,
Et l'encens poudre de canon :
A tel saint tel offre et tel don.

Ce n'est là, sans doute, qu'une image ridicule, dont plus d'un poète des siècles suivants se serait fait honneur; mais écoutons ce morceau d'un autre genre, où le même Jehan Molinet ne s'épargne pas la louange : il vous fera plaindre l'écrivain qui, pour charmer ses lecteurs, descendait à de pareilles puérilités :

Molinet *n'est* sans bruit, ne sans nom, *non;*
Il a son *son* et, comme tu vois, *voix;*
Son doulx plaid *plaist* mieux que ne faict ton *ton,*
Son vif art *ard* plus cler que charbon *bon....*
Etc., etc...

Tenons nous-en à ces quatre vers; il faut être sobre de pareilles citations. Celle-là suffira d'ailleurs pour vous faire apprécier le goût de la plupart des poètes de ce temps.

Voici un autre genre de difficulté vaincue qui nous semble moins ridicule, et dont l'honneur appartient à une dame de Toulouse, nommée Catherine Fontaine. L'auteur chante la louange des poètes en deux pièces, composées, l'une de vers de quatre et l'autre de vers de six syllabes; et ces vers sont combinés de telle façon, que si l'on met en regard les deux morceaux et qu'on les

rapproche de manière à former une seule pièce de vers décasyllabiques, on trouve un sens diamétralement opposé à celui des deux pièces isolées :

Qui rimes faict	Il est sot et maudit
Grand los acquiert ;	Qui point ne sçait rimer ;
Moult est parfaict	Qui des rimeurs médit
Qui tel art sert ;	Il est fort à blâmer ;
Plusieurs biens pert	Qui rimes veut aimer
Qui point n'en sçait ;	Vertueux sera dict ;
Rimeur expert	Trop est à déprimer
Grandement plaît.	Qui des rimeurs médict.

Gardez-vous de croire que nous donnions de pareilles tentatives comme des modèles à suivre. Loin de là, nous les signalons comme des écueils où le talent vient encore quelquefois se briser sans gloire pour lui-même et sans profit pour l'art.

Parmi toutes les autres poésies de cette époque qui précéda celle de la renaissance des lettres en France, dans cette multitude de poèmes, de rondeaux, de lais, de virelais, de chants royaux, de complaintes, de chansons, nous n'avons rien trouvé qui fût digne d'être mis sous vos yeux. Les noms des poètes de ce temps sont tombés dans un profond oubli, comme leurs œuvres mêmes : et cependant plusieurs d'entre eux jouirent d'une haute réputation parmi leurs concitoyens et d'une grande faveur à la cour des rois. Les lettres étaient en honneur alors même qu'elles semblaient le plus frappées de médiocrité. Les rois et les princes, non-seulement protégeaient les poètes et les attachaient à leur service par

d'honorables emplois; mais ils se faisaient poëtes eux-mêmes autant qu'ils le pouvaient, et mettaient, dans tous les cas, une sorte de gloire à passer pour lettrés. Le comte de Foix, Gaston Phœbus, écrivait les *Déduiz de la chasse;* le roi de Sicile, René d'Anjou, s'honorait du titre de troubadour, et composait sur les tournois un gros livre qu'il ornait de dessins et de peintures. Il n'était pas jusqu'au sombre Louis XI qui n'aimât les gens de savoir et de talent. Il s'amusait à recueillir, sous le titre des *Cent Nouvelles nouvelles,* des contes et des fabliaux qui avaient le pouvoir de dérider son front soucieux, et dictait lui-même le *Rosier des guerres* pour l'instruction du dauphin son fils. Plusieurs savants français et étrangers trouvèrent à sa cour un accueil non moins bienveillant que celui qu'y recevaient les astrologues et les médecins dont il aimait à s'entourer. En même temps qu'il offrait un asile aux docteurs grecs, que la persécution mahométane chassait de la ville de Constantin, il détachait du service du duc de Bourgogne l'écrivain qui devait le premier donner à l'histoire ce caractère sérieux et moral sans lequel elle n'est qu'un vain enseignement.

Ce fut assurément un des coups les plus heureux de la politique de Louis XI que la conquête de Philippe de Comines. Né à Comines, près de Lille en Flandre, le jeune Philippe dut peut-être à la noblesse de sa maison le peu de soin qu'on mit à lui apprendre le latin. Nous ne sommes point tenté de regretter, comme lui, son ignorance à cet égard; car c'est sans doute à cette ignorance que nous devons l'allure franche et libre de son style tout français. Plus instruit, il aurait été moins na-

turel ; son érudition aurait nui à la vivacité de ses idées et à la clarté de son langage : il n'eût été qu'imitateur, il s'est fait modèle. Élevé à la cour du duc de Bourgogne, Comines fut d'abord le conseiller de ce comte de Charolais qui mérita si bien le surnom de Téméraire. Il insista beaucoup pour que ce prince épargnât la vie de Louis XI, alors son prisonnier à Péronne ; et ce conseil, plus généreux que politique, prouve que dès lors Comines voyait dans le roi de France son futur maître. Peu de temps après il se donna à lui, et les riches seigneuries dont Louis XI dota son nouveau conseiller permettent de croire qu'il n'apporta point au roi des services complétement désintéressés. Nous ne dirons pas qu'il se vendit : nous aimons mieux interpréter le silence de Comines à cet égard en disant qu'il ne lui parut point que la place d'un homme sage pût être à la cour d'un prince qui courait en insensé à sa ruine. En passant au service de Louis XI, il se dit sans doute que Charles de Bourgogne était un vassal rebelle à son légitime souverain, le roi de France. D'ailleurs, il faut l'avouer, la fidélité et le désintéressement n'étaient point du nombre des vertus de ce temps. On pourrait dire que la trahison avait alors son tarif ; tarif assurément fort modéré, puisque un peu d'or mettait le grand chambellan d'Angleterre dans la main du roi de France. Comines raconte ces ignobles marchés sans indignation comme sans étonnement : « Au demeurant, dit-il, la Providence le voulait ainsi », et cette explication lui suffit. La Providence voulut donc que Comines devînt le conseiller et le chambellan de Louis XI, et Comines n'y mit pas d'obstacle. Le caractère, tantôt

fin et rusé, tantôt ombrageux et cruel, de Louis XI ne l'effraya point; mais, en acceptant les fonctions de conseiller d'un souverain qui ne prenait guère conseil que de lui-même, Comines se tint en garde contre le désir de dominer son maître. Il mit son habileté à exécuter les desseins de Louis XI et non à diriger sa volonté; et cette conduite sage et prudente le maintint en faveur auprès d'un roi qui ne tenait compte des services qu'autant qu'il les avait réclamés. Malgré la familiarité dont Louis XI usait à son égard, au point de le faire coucher dans le lit royal et de le vêtir de ses habits, on peut affirmer que Comines ne fut jamais ni le courtisan, ni le favori, ni même l'ami de ce prince, dont il admirait le génie sans estimer le caractère. Le haut jugement du conseiller fut frappé de la droite raison du roi, et le bon sens, qualité si rare parmi nous, établit entre eux une sorte de sympathie politique. Mais Comines se tint toujours à la distance qui convient pour bien voir et bien juger les choses et les hommes, et s'il se montre peu sévère pour certains actes que réprouvent également l'humanité et la morale, c'est que la raison d'état est souveraine à ses yeux. On voit que l'historien a été mêlé aux affaires et aux intrigues qu'il raconte, et qu'il les juge moins en philosophe qu'en politique. Ce qu'il s'afflige de voir, ce ne sont pas « les cages de fer, et autres de bois couvertes de plaques de fer par le dehors et par le dedans, avec terribles ferrures, de quelques huit pieds de large et de la hauteur d'un homme et un pied de plus : » c'est à peine s'il s'arrête à en médire, lui qui pourtant « en tasta l'espace de huit mois; » de cette mésaventure il n'a gardé aucun ressentiment,

ce ne lui est matière à aucun blâme. Mais, qu'il vienne à traiter la question des libertés nationales, et vous serez stupéfaits d'entendre le conseiller de Louis XI prononcer des paroles comme celles-ci : « Y a-t-il roy ne seigneur sur terre qui ait pouvoir, outre son domaine, de mettre un denier sur ses subjects, sans octroy et consentement de ceux qui le doivent payer, sinon par tyrannie et violence? »

Comines était sans passion quand il écrivit ses mémoires : aussi n'y trouve-t-on aucun de ces grands traits de sentiment, aucune de ces pensées véhémentes qui nous ravissent dans les historiens de l'antiquité. C'est donc à tort, selon nous, qu'on l'a comparé à Tacite. Il est toujours calme, réfléchi, positif. Tel il dut se montrer au conseil que présidait Louis XI, tel il est au tribunal de l'histoire, en présence de la postérité. Sa conscience fléchit quelquefois, mais sa raison ne l'abandonne jamais : aussi a-t-il le droit de dire, en parlant de son livre : « Princes et gens de cour y trouveront de bons avertissements, à mon avis. » Invoquons un autre témoignage non moins grave que le sien, celui d'un homme qui vivait peu de temps après lui et qui, mieux que personne, était en état de le bien juger : nous voulons parler de Michel Montaigne. Celui-ci nous dit, en parlant des mémoires de Comines : « Vous y trouverez le langaige doulx et agréable d'une naïfve simplicité, la narration pure et en laquelle la bonne foy de l'aucteur reluit évidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy; ses discours et exhortements accompagnez plus de bon zèle et de vérité que

d'aulcune exquise suffisance, et tout partout de l'auctorité et gravité, représentant son homme de bon lieu et eslevé aux grandes affaires. »

Ne croyez pas cependant que l'homme d'état domine tellement en Philippe de Comines qu'on ne puisse trouver dans son livre aucune de ces hautes leçons de morale qui dénotent l'élévation d'âme chez un écrivain. Voyez le sombre tableau qu'il trace, d'après nature, des dernières années de la vie de Louis XI : les phrases les plus éloquentes, les réflexions les plus profondes ne sauraient rien ajouter à l'impression que produit ici le simple récit des faits :

« Le roy retourna à Tours, et s'enfermoit fort et tellement que peu de gens le voyoient, et entra en merveilleuse suspicion de tout le monde, et en peine, craignant que l'on ne lui ostast ou diminuast son auctorité. Mais cecy ne dura guères, car il ne vesquit point longuement : et fit de bien estranges choses, dont ceux qui le voyoient le tenoient à estre dénué de sens, mais ils ne le connoissoient point. Quant à estre suspicionneux, tous grands princes le sont, et par especial les sages et ceux qui ont beaucoup d'ennemis et ont offensé plusieurs, comme avoit fait cestuy-ci... Il n'entroit guères de gens dedans le Plessis-du-Parc (qui estoit le lieu où il se tenoit), excepté gens domestiques et les archers, dont il en avoit quatre cents, qui en bon nombre faisoient chacun jour le guet et se pourmenoient par la place et gardoient la porte. Nul n'y venoit que monseigneur de Beaujeu, qui étoit son gendre. Tout à l'environ de la place

dudit Plessis il fit faire un treillis de gros barreaux de fer, et planter dedans la muraille des broches de fer ayant plusieurs pointes, comme à l'entrée par où l'on eût peu entrer aux fossés dudit Plessis. Aussi fit faire quatre moyneaux, tous de fer bien épais, en lieu par où l'on pouvoit bien tirer à son aise ; et estoit chose bien triomphante, et cousta plus de vingt mille francs : et à la fin y mit quarante arbalestriers, qui jour et nuict estoient en ces fossés avec commission de tirer à tout homme qui en approcheroit de nuict jusques à ce que la porte fût ouverte le matin. Il luy sembloit davantage que ses subjects estoient un peu chatouilleux à entreprendre sur son authorité, quand ils en verroient le temps. »

Et plus loin Comines achève ainsi le tableau de la prison royale :

« Nostre Roy estoit en ce Plessis avec peu de gens, sauf archers, et en ces suspicions dont j'ay parlé, à quoi il avoit pourveu ; car ils ne laissoient nuls hommes, ny en la ville de Tours, ny aux champs, dont il eut suspicion, qu'il ne le fît retirer loing de luy, mais par archers les en faisoit aller et conduire. De nulle matière on ne luy parloit, que des grandes qui luy touchoient. Il sembloit, à le voir, mieux homme mort que vif, tant estoit maigre. Il se vestoit richement, ce que jamais n'avoit accoustumé par avant : et ne portoit que robbes de satin cramoisy, fourrées de bonnes martres : et en donnoit à ceux qu'il vouloit sans demander, car nul ne lui eût osé demander, ne parler de rien. Il faisoit d'aspres punitions, pour estre

craint et de peur de perdre obéyssance; car ainsy me le dict luy même. Il renvoyoit officiers et cassoit gens d'armes, rognoit pensions et en ostoit de tous poincts; et me dict, peu de jours avant sa mort, qu'il passoit temps à faire et à deffaire gens, et faisoit plus parler de luy parmy le royaume que n'avoit jamais faict, et le faisoit de peur qu'on ne le tînt pour mort. »

Ainsi, de peur qu'on ne le tînt pour mort, Louis XI se travaillait à faire le mal. Quel admirable trait de caractère! Mais l'historien ne s'arrête pas là. Après avoir montré Louis XI appelant les secours de la médecine et de l'astrologie, pêle-mêle avec ceux de la religion, contre la maladie qui le consumait, et expiant par ses propres souffrances celles qu'il avait fait endurer à tant d'autres, il nous le montre sur son lit de mort, donnant au dauphin son fils les conseils de sa longue et terrible expérience, et déjà le traitant de roi, comme si lui, Louis XI, était mort; puis il ajoute :

« Après tant de peur et de suspicions et de douleurs, Nostre Seigneur fit miracle sur luy et le guérit, tant de l'âme que du corps, comme toujours a accoustumé, en faisant ses miracles : car il l'osta de ce misérable monde en grande santé de sens et d'entendement et bonne mémoire, ayant reçeu tous les sacrements, sans souffrir douleur que l'on cogneut, mais tousjours parlant jusques à une patenostre avant sa mort... Peu d'espérance doivent avoir les pauvres et menues gens au faict de ce monde, puisqu'un si grand roy y a tant souffert et tra-

vaillé, puis laissé tout, et ne put trouver une seule heure pour esloigner sa mort, quelque diligence qu'il y ait sceu faire. Je l'ay cogneu et ay esté son serviteur à la fleur de son aage et en ses grandes prospérités : mais je ne le vis oncques sans peine et sans soucy. »

Quel enseignement plus élevé l'historien pouvait-il donner aux princes ambitieux, dissimulés, fourbes et cruels, quelle leçon plus terrible que ces simples paroles : « Je ne le vis oncques sans peine et sans soucy ! »

Terminons ces courtes citations de Philippe de Comines par cette page où semble se résumer toute la morale de son livre :

« De nostre roy j'ay espérance que Nostre Seigneur ait eu miséricorde de luy, et aussi aura des aultres, s'il lui plaist. Mais à parler naturellement (comme homme qui n'a aucune littérature, mais quelque peu d'expérience et sens naturel), n'eût-il point mieux valu à eux et à tous autres princes et hommes de moyen estat, qui ont vescu sous ces grands et vivront sous ceux qui règnent, eslire le moyen chemin en ces choses? C'est à sçavoir, moins se soucier et moins se travailler, et entreprendre moins de choses, et plus craindre à offenser Dieu et à persécuter le peuple et leurs voisins par tant de voies cruelles que j'ay assez déclarées par cy devant, et prendre des aises et plaisirs honnestes? Leurs vies en seroient plus longues; les maladies en viendroient plus tard; et leur mort en seroit plus regrettée et de plus de gens et moins désirée; et auroient moins à redouter la mort. »

Il peut se faire que *quelque peu d'expérience et sens naturel* dictent de telles paroles à un homme *qui n'a aucune littérature ;* mais assurément la littérature ne suffirait pas pour les inspirer à un historien.

Nous voici arrivés à la fin du quinzième siècle sans avoir rencontré sur la terre de France aucun homme d'un vaste génie, on pourrait dire aucun écrivain complet, l'historien Comines excepté. L'Italie et l'Espagne ont pris les devants sur nous : mais le temps n'est pas loin où la France les atteindra pour les surpasser bientôt ; semblable à ces coureurs habiles qui commencent par ménager leurs forces en entrant dans la carrière, puis, regagnant pied à pied tout le terrain perdu, laissent enfin derrière eux tous leurs concurrents.

LEÇON X.

LITTÉRATURE ALLEMANDE

DU TREIZIÈME AU SEIZIÈME SIÈCLE.

LES NIEBELUNGEN; POESIES DE HANS-SACHS.

En commençant nos excursions littéraires dans les pays étrangers, nous devons d'abord vous avertir de la marche que nous comptons suivre. Si nous sommes obligé, pour rester dans les limites de notre plan, de restreindre nos études sur la littérature française aux écrivains qui, dans chaque siècle, ont fait preuve de talents supérieurs à ceux de leurs contemporains, nous devrons, dans l'examen des littératures étrangères, montrer encore plus de réserve et de sévérité, et nous borner à l'histoire des œuvres et des hommes qui ont mérité d'obtenir une renommée européenne. Il ne peut vous importer, en effet, de connaître les noms de tous les écrivains, encore moins les titres de tous leurs ouvrages; c'est une science qu'il faut abandonner aux érudits de profession : mais il vous importe grandement de n'ignorer le nom ni les travaux d'aucun homme d'un génie universellement reconnu. Ce

n'est plus là une science aride et d'un intérêt borné ; c'est la source des plus vives et des plus douces jouissances de l'esprit.

Nous examinerons donc, parmi les œuvres des littératures étrangères, celles qui font la gloire des nations où elles se sont produites. Nous nous attacherons de préférence aux travaux qui paraissent empreints d'un caractère national, et, pour les apprécier dignement, nous aurons soin de nous dépouiller de ces préventions, de ces préjugés qu'enfante un étroit et puéril patriotisme : nous n'oublierons pas que la république des lettres est universelle, et que les hommes de génie lui appartiennent tous, sans distinction de siècle ni de pays.

L'Allemagne, au moyen âge, appelle la première notre attention. Un lien politique et littéraire semble l'avoir unie à la France jusqu'au jour où la couronne impériale passa sur la tête d'un roi d'Espagne. Il y a entre les nations française et allemande, sinon communauté d'origine, au moins étroite parenté. Réunies quelque temps sous le même sceptre, elles vécurent de la même vie politique, et le plus grand homme du moyen âge, Charlemagne, appartient à toutes les deux également. Lorsque fut démembré le vaste empire qu'il avait fondé, le Rhin forma comme une barrière entre les deux peuples : l'un fit alliance avec les nations du Midi, adoucit, à leur exemple, la rudesse de son langage, et entra le premier dans les voies de la civilisation ; l'autre se lia plus étroitement avec les peuples du Nord, et resta fidèle à la langue teutonique. Mais cette scission n'empêcha pas

que long-temps encore les Francs et les Germains ne se regardassent comme frères, et lorsque la chevalerie prit naissance en deçà du Rhin, elle eut bientôt franchi le fleuve et planté ses bannières au sein de la Germanie. La littérature des trouvères, qui fut l'expression des mœurs chevaleresques, ne resta pas en arrière, et trouva dans les superstitions du Nord des éléments de poésie moins élevés sans doute, mais plus abondants que ceux du christianisme : elle s'en empara et même les rapporta dans son pays natal, où il se fit pendant longues années un étrange assemblage des sévères et hautes vérités de la religion du Christ avec les folles et bizarres inventions du culte d'Odin. La poésie au moyen âge fut comme un terrain neutre où toutes les croyances anciennes et nouvelles vécurent en bonne intelligence. Il y avait sans doute peu de raison, peu de bon sens à marier ainsi la fable et la vérité; mais la raison, le bon sens, peut-on les exiger d'une époque et d'un peuple à peine sortis de la barbarie? on a tant de peine à les trouver chez les nations et dans les siècles les plus civilisés! Le moyen âge, crédule comme un enfant, crut à toutes ces merveilles sans les comprendre et peut-être parce qu'il ne les comprenait pas; mais, au travers de cette riante et folle mythologie, l'Église ne cessa point de faire entendre sa voix austère; tous ces amusants mensonges, détruits par elle, sont tombés aujourd'hui dans le domaine exclusif de la littérature, et la foi religieuse n'a plus à s'alarmer du plaisir qu'offre à l'esprit la recherche de ces ingénieuses fictions.

La poésie allemande est fille de la poésie scandinave et

de la poésie chevaleresque : on reconnaît des traces de l'une et de l'autre dans toutes les compositions germaniques du moyen âge, et surtout dans le *Niebelungen-lied*, ou *Chant des Niebelungen*, le plus célèbre de tous les anciens poëmes de l'Allemagne. C'est là que se retrouve en substance une partie de ces chants nationaux, premières annales des peuples modernes, que Charlemagne avait fait recueillir de toutes parts dans ses vastes états, et qui ne nous sont point parvenus; c'est là que se sont conservées les traditions populaires d'un passé où l'histoire et la fiction se mêlent et se confondent; c'est là que s'offre à nous le héros de la race germanique, ce fameux Sigurd ou Siegfried, dont le nom se lie à toutes les légendes de l'Allemagne du Nord. De même que les moines de Roncevaux ont montré long-temps la masse de fer dont était armé le bras de Roland, de même la lance de Siegfried, forte et longue comme une *poutre de pin*, était religieusement conservée à Worms, où l'on disait que le héros avait régné. L'église de Sainte-Cécile possédait son tombeau. L'empereur Frédéric III le fit ouvrir pour contempler les os du géant : on ne pouvait croire, après tous les exploits qu'on lui attribuait, qu'il ne fût pas supérieur par la taille, comme pour la renommée, à tous les héros de la nation germaine.

Siegfried était fils d'un roi des Pays-Bas. Dès sa jeunesse il avait déployé dans les combats une vaillance extraordinaire. Il ne lui suffisait pas de vaincre les guerriers sur les champs de bataille : nouvel Hercule, il purgeait la terre des monstres qui la ravageaient, et les peuples bénissaient ses exploits et son nom. Un jour, il

rencontre un dragon et le tue. Le sang de ce dragon avait le privilége de rendre invulnérable. Siegfried s'y baigna tout entier. Par malheur, une feuille de peuplier s'étant attachée à son dos, le charme n'opéra point à l'endroit que le sang n'avait pas touché, et Siegfried resta vulnérable au dos, comme Achille l'était au talon ; ce qui importait peu, en apparence, à deux guerriers que l'ennemi ne devait jamais voir qu'en face. Siegfried, comme tous les héros, s'étant trouvé trop à l'étroit dans l'héritage paternel, se mit à la recherche d'un nouveau royaume, et sa vaillance eut bientôt conquis les domaines des princes de Niebelungen, domaines dont les érudits n'ont jamais pu déterminer la position et que l'on peut croire imaginaires. Ces princes possédaient un trésor d'une valeur incalculable, qu'ils faisaient garder par des géants et des nains. Siegfried les vainquit tous, et devint seigneur et maître du trésor et de la terre de Niebelungen. Le trésor renfermait des richesses d'un plus haut prix que l'or et les pierreries : le héros, déjà presque invulnérable, y trouva une épée, nommée *Balmung,* qui rendait invincible le bras qu'elle armait, une baguette magique qui donnait tout pouvoir pour se faire obéir, et un manteau noir qui rendait invisible celui qui le portait. N'est-on pas surpris de voir que les poëtes du moyen âge, comme ceux de l'antiquité, aient donné aux héros dont ils chantaient les exploits des priviléges surnaturels ? Ne semble-t-il pas qu'en les faisant invulnérables et invincibles, par une faveur divine ou une puissance magique, ils leur enlèvent cet intérêt qui s'attache au courage dans le péril et à la constance dans le malheur? Nous devons penser

qu'il n'en était pas ainsi dans ces temps de crédulité. Le poète qui eût dépouillé son héros du caractère merveilleux dont les traditions l'avaient revêtu, loin d'ajouter à sa gloire, lui eût fait perdre son prestige et sa popularité. C'est peut-être que les hommes plaçaient alors la protection céleste au-dessus de toutes les gloires humaines, ou plutôt que l'esprit des peuples, comme celui des enfants, trouve plus de charme aux fictions qui l'étonnent qu'aux vérités qui l'éclairent. Il faut alors convenir qu'en dotant leurs héros de qualités surnaturelles les poètes primitifs faisaient preuve d'une connaissance profonde du cœur humain, et que les mêmes procédés de composition qui, au point de vue moderne, semblent contraires à toutes les règles étaient alors le comble de l'art.

Les circonstances merveilleuses de la jeunesse et des premiers travaux de Siegfried ne nous sont point révélées par le poème des *Niebelungen*, mais par diverses chansons nationales qui dans l'origine en ont sans doute fait partie; au début du poème, nous le trouvons possesseur de tous les avantages qu'il doit à sa conquête de la terre des Niebelungen : mais la suite de son histoire, telle que le poème la raconte, est étroitement liée à celle de son jeune âge et de ses premiers exploits.

« Une noble jeune fille croissait en Bourgogne : il n'en était pas de plus belle sur la terre. On la nommait Chriemhild de Worms. Elle était si belle que déjà des guerriers avaient perdu la vie en voulant se rendre dignes de son amour. » Mais, au grand chagrin de son royal frère Gunther, roi de Bourgogne, cette fière beauté pré-

férait le célibat au mariage. La renommée de ses charmes et de ses vertus parvient à la cour du roi Sigismond, père de Siegfried. Le jeune héros n'a plus qu'un désir, c'est de voir Chriemhild. Il annonce son départ à son père, qui, par le don de riches armures et de brillants équipages, le met en état de paraître avec éclat à la cour de Bourgogne : une foule de seigneurs, magnifiquement vêtus de soie et d'or, le suivent dans son voyage. Après sept jours de marche, ils arrivent à Worms, et, pour lier connaissance, Siegfried propose à Gunther de jouer avec lui, l'épée à la main, le royaume de Bourgogne contre celui des Pays-Bas. Cette proposition un peu vive n'est pas acceptée; mais elle détermine le roi Gunther à faire à son jeune hôte le plus brillant accueil. Les fêtes et les tournois se succèdent pendant plusieurs jours. Siegfried, toujours vainqueur, a l'air de ne songer qu'à sa gloire; mais cette gloire ne le touche que par l'espoir qu'elle sera connue de la belle Chriemhild, qu'il n'a point vue encore, quoique ses yeux ne soient occupés que du soin de la découvrir. Il la cherche vainement parmi les jeunes filles et les nobles dames de la cour du roi Gunther : mais, s'il pouvait soulever les vitraux de cette fenêtre qui domine la lice, il verrait la fière Chriemhild, la rougeur au front, suivre d'un regard passionné tous les exploits du jeune héros et cacher sous son voile le trouble de son cœur et la honte de sa défaite; car elle aime, la jeune fille qui naguère se vantait qu'elle n'aimerait jamais : elle aime, sans se douter que cet amour est le but secret des prouesses du noble étranger dont elle ignore le nom. Laissons ici parler le poète :

« Une dame de la cour s'informe çà et là pour savoir quel est ce fier étranger, si beau, si brillant. De mille bouches s'échappent ces mots : — C'est Siegfried, le brave, le joyeux, le noble fils du roi des Pays-Bas! — Il a été vainqueur dans tous les jeux chevaleresques; mais toutes ses pensées sont à la jeune fille qu'il aime sans l'avoir vue : elle aussi, la dame de son cœur, se plaît à louer, dans le secret de son âme, la beauté du jeune étranger. Lorsque dans la cour le héros tire son arc ou lance l'épieu, et que chevaliers et manants se pressent pour le regarder, Chriemhild à sa fenêtre le contemple avec ravissement, et depuis lors la royale fille ne connaît pas d'autre joie. Oh! s'il avait pu savoir qu'il était regardé par celle qu'il porte dans son cœur, il aurait pensé qu'assez de bonheur lui était donné pour ce moment et pour toujours, et si ses yeux avaient pu la voir une seule fois (l'amour m'a appris cela), le monde entier n'aurait pu lui offrir une plus grande félicité. Mais les pensées qui traversaient son esprit étaient moins riantes. — Hélas! se disait-il, comment parviendrais-je jamais à voir de mes yeux la noble fille que j'aime et que je veux aimer toujours! Qu'elle est triste et cruelle la pensée que nous sommes encore étrangers l'un à l'autre! »

Par bonheur pour les deux amants, une guerre éclate entre la Bourgogne et la Saxe. Siegfried combat dans l'armée de Gunther, il fait prisonnier de sa main le roi saxon, et, pour récompense de ses exploits, il ne demande que l'honneur d'être présenté à la sœur du roi dont il a sauvé la couronne. Voici le récit de la première entrevue :

« L'aimable jeune fille parut, semblable à la lumière rosée du matin lorsqu'elle brille à travers les sombres nuages de la nuit. Alors plus d'un guerrier fut affranchi du chagrin qu'il portait dans son cœur. Siegfried la vit et sentit que l'heure des peines était passée. Il sentit, quand elle se montra, de la joie et de la tristesse tout ensemble. « C'est une folle présomption à moi, se dit-il, de l'aimer; » et cependant, plutôt que de ne pas l'aimer, j'aimerais » mieux mourir. » Cette pensée changea en rougeur la pâleur de son visage. Lorsque la jeune fille vit que le jeune homme, à l'âme haute, ne pouvait pas rompre le silence, elle rougit à son tour et parla ainsi : « Soyez le » bienvenu, noble Siegfried, chevalier brave et loyal! » A ces mots, le héros sent battre son cœur, et son sang couler plus rapide dans ses veines. Il s'incline lentement devant elle; puis, lui pressant la main, qu'elle ne retire point, il se promène plein de joie et de bonheur près de la jeune fille en échangeant avec elle de tendres regards. Mais plus leur amour était profond, plus leur pensée était pure : c'était l'amour et l'honneur tout ensemble. Et maintenant, si le guerrier presse la belle main de Chriemhild avec amitié ou avec amour, je ne cherche point à le deviner; mais assurément il n'a pas dû laisser échapper une si belle occasion, quand tout l'amour de la jeune fille se peignait dans ses regards. »

Il est impossible de n'être pas frappé de la grâce et de la délicatesse de ce tableau. On n'ose plus appeler barbare et grossier le siècle ni le pays où le poëte trouvait à peindre des mœurs d'une si élégante naïveté. On

ne peut d'ailleurs les supposer inventées par son imagination ; toutes les poésies du moyen âge ont le mérite incontestable d'être le fidèle miroir des mœurs et des coutumes du temps. C'est là qu'on les trouve, bien plus que dans les chroniques et les histoires, dont les auteurs daignaient rarement descendre aux détails de la vie privée et aux scènes du foyer domestique. Les poètes de ces temps, qui s'attachaient à peindre la réalité, dans l'impuissance où ils étaient de comprendre l'idéal, ont été ainsi, comme nous vous l'avons déjà fait observer, les précurseurs de l'école de poésie connue aujourd'hui sous le nom d'*école romantique.*

Les choses sont arrivées au point que nous venons de dire entre Siegfried et Chriemhild, lorsque le roi Gunther s'avise d'aimer, aussi sans la connaître, une reine du Nord renommée pour sa force et sa vaillance. Brunhild ne veut accorder sa main qu'au prince qui se montrera plus fort et plus habile qu'elle aux exercices guerriers, condition d'autant plus redoutable qu'elle fait impitoyablement trancher la tête à celui qui se laisse vaincre. Déjà nombre de héros ont succombé dans cette périlleuse entreprise. Gunther, plus amoureux que brave, promet à Siegfried la main de sa sœur s'il lui fait remporter la victoire sur la fière Brunhild. Siegfried accepte le traité avec joie, et les deux princes, suivis du farouche et rusé Hagen, l'un des principaux personnages du poème, se rendent au château qu'habite la redoutable amazone. « Dès qu'elle les voit, dit le poète, Brunhild se présente sur le champ de bataille, tout armée, comme s'il s'agissait d'arracher à quelque monarque la couronne et la

vie. Son haubert, tissu d'anneaux d'or, est si habilement fait qu'aucun coup mortel ne peut le percer. Sur ses épaules est jetée la peau d'un lion de Libye, ornée de riches broderies et de franges d'or; des pierreries éblouissantes couvrent entièrement son vêtement et son armure : mais tout l'éclat qui l'environne est effacé par sa propre beauté. »

A quelles épreuves est condamné le malheureux Gunther! Dans l'art de lancer un épieu, de fendre une pierre et de franchir un fossé, il ne peut qu'être honteusement vaincu par Brunhild. Mais le généreux Siegfried, qui s'est présenté comme le vassal de son ami, revêt le manteau qui rend invisible, et, se plaçant devant Gunther, c'est lui qui lance l'épieu, qui fend la pierre, c'est lui encore qui franchit le fossé en emportant son ami dans ses bras. Brunhild, forcée de s'avouer vaincue, malgré l'anneau enchanté et la ceinture magique d'où elle tire sa force et son adresse, consent à venir à Worms épouser Gunther. Le mariage de Siegfried et de Chriemhild se célèbre le même jour que celui de Gunther et de Brunhild. Le héros emmène sa royale épouse à la cour de son père, qui lui remet la couronne et le fameux trésor des Niebelungen.

Ici se termine la première partie du poème : c'est un gracieux et amusant prologue du sombre et terrible drame qui va commencer.

Dix années de bonheur n'ont point épuisé l'amour de Siegfried et de Chriemhild, et leur tendresse mutuelle s'est encore accrue par la naissance d'un fils. Cependant une fête se prépare à la cour de Gunther, à qui l'altière Brunhild n'a pas donné le bonheur dont jouit l'époux de

Chriemhild. La félicité de celui-ci importune la reine des Bourguignons, et comme elle ne voit dans Siegfried qu'un vassal de son époux, elle les invite à une fête, non pour leur faire honneur, mais dans l'espoir de les humilier. Elle veut surtout écraser sa belle rivale par la supériorité de sa puissance. Siegfried et Chriemhild se rendent sans défiance à la cour de Bourgogne; mais, à peine arrivés, la guerre commence entre les deux reines. Chacune d'elles veut établir la prééminence de son époux sur l'époux de l'autre, et par conséquent prendre le pas sur sa rivale. Elles se rencontrent à la porte de l'église. Il s'agit de savoir laquelle entrera la première; une violente querelle éclate à ce propos: ce sont des deux côtés des paroles injurieuses et menaçantes: enfin Chriemhild, poussée à bout, apprend à sa rivale qu'elle a été dupe d'une ruse, et que c'est son bien-aimé Siegfried et non Gunther qui l'a vaincue. A cette révélation, le ressentiment de la fière Brunhild n'a plus de bornes: le sang de Siegfried, qui l'a vaincue, qui l'a trompée, peut seul effacer cette injure, et c'est au farouche Hagen qu'elle demande la mort du héros.... Mais ce héros est invincible et invulnérable. Que peut contre lui le glaive de Hagen?... Ici le poëte amène une situation d'un haut intérêt. Le perfide Hagen va trouver Chriemhild et la prévient des projets de vengeance de la reine des Bourguignons. Chriemhild, trompée par cette apparence de dévouement, et sachant que Hagen doit accompagner son époux dans une guerre qui se prépare contre les Saxons, lui dit, les yeux en pleurs: « Ah! veillez sur celui que j'aime: protégez-le, car il n'est pas, comme on le croit, entièrement invulnérable.

Quand il se baigna dans le sang du dragon qui devait mettre son corps à l'abri de toute blessure, une large feuille de peuplier tomba entre ses deux épaules, et à la place où cette feuille est tombée la pointe de la lance peut se frayer un passage. Je ferai à cette place fatale une croix sur son vêtement : prenez-y garde. » Oui, sans doute, le traître Hagen devait y prendre garde, mais pour venger Brunhild. Ainsi la tendresse même de Chriemhild devait être mortelle à son époux ! c'est en voulant le garantir d'un péril imaginaire qu'elle fait naître pour lui un danger réel !

Assurément cette combinaison est dramatique, et lorsqu'on voit, peu de jours après, dans une partie de chasse, Siegfried frappé à mort par Hagen, au moment où il se désaltérait à une fontaine, on comprend le désespoir de la malheureuse Chriemhild et le désir de vengeance dont elle est animée. Mais que peut sa douleur ? Sans appui, sans soutien, sans défenseur, elle se voit même enlever le trésor de Siegfried. Dès qu'ils en sont possesseurs, les assassins de son époux prennent le nom des héros Niebelungen. Son frère même l'abandonne à ses larmes et à sa détresse. Elle passe les jours et les nuits près du tombeau de son époux. C'est là que vient la trouver l'envoyé d'un roi nommé Etzel, que l'on a prétendu être le fameux Attila. La renommée de la beauté de Chriemhild est venue jusqu'à lui, et il veut avoir cette princesse pour épouse. Chriemhild, toute au souvenir de son bien-aimé Siegfried, refuse d'abord ; mais, comme on lui fait entrevoir qu'elle n'a que ce moyen de le venger, elle accepte les offres d'Etzel, et devient reine de Hongrie.

Nous touchons à la sanglante catastrophe qui termine le poème. Chriemhild, maîtresse absolue des volontés d'Etzel, fait inviter Gunther et les seigneurs de sa cour à une fête splendide. L'invitation est courtoise et amicale : afin d'éloigner tout soupçon la reine feint une indifférence complète pour la mémoire de son premier époux : la joie de son nouvel hymen paraît l'absorber tout entière. Hagen, aussi prévoyant que brave, s'efforce vainement d'empêcher le roi Gunther de se rendre à la cour d'Etzel. Les héros Niebelungen se mettent en marche après avoir caché le trésor dans les eaux du Rhin et avoir fait serment de ne jamais révéler le lieu où il est déposé. Sur leur chemin, mille présages fâcheux, que signale Hagen, semblent leur annoncer le sort qui les attend. Mais rien ne les arrête, et ils arrivent au palais d'Etzel, où la reine leur fait un accueil qui rassure les plus défiants : Hagen seul, que trouble sa conscience, ne partage pas la sécurité de ses compagnons, et ses conseils les déterminent à se rendre à la fête royale avec leurs armes de combat. Les jeux commencent. Hagen, qui pressent les projets de la reine, veut du moins qu'elle paye cher sa vengeance, et de son glaive il abat la tête du jeune fils de Chriemhild et d'Etzel. Aussitôt commence dans le palais une scène de carnage dont aucune description de bataille ne peut égaler l'horreur. Le massacre dure toute la nuit. Les Niebelungen se défendent comme des lions et tuent sept mille des guerriers d'Etzel. Ils jettent leurs cadavres par les fenêtres, et semblent défier les ennemis qui les pressent de toutes parts : mais un nouveau genre de mort les menace ; Chriemhild fait

mettre le feu à la salle : ils l'éteignent avec du sang, et c'est encore avec du sang qu'ils étanchent leur soif. Enfin le nombre l'emporte sur le courage, et, de tous les chevaliers Niebelungen, il ne reste plus que le roi Gunther et Hagen, qui tombent épuisés de fatigue, mais non vaincus. On les trouve parmi les morts, et on les conduit enchaînés aux pieds de la reine. Chriemhild demande à Hagen où est le trésor des Niebelungen. Le fier guerrier lui répond qu'il a juré de ne jamais le dire, tant que vivra un seul de ses frères d'armes. « Je vais t'affranchir de ton serment! » s'écrie la reine. Aussitôt elle fait couper la tête de son frère Gunther, et, la présentant à Hagen : « Tu peux parler maintenant, lui dit-elle. — Maintenant, répond le chevalier, personne ne sait où est le trésor, excepté Dieu et moi. Tâche de le savoir de Dieu, car de moi tu ne le sauras jamais. » La reine, furieuse, lui plonge dans le cœur l'épée dont il s'était emparé après l'assassinat de Siegfried. Elle est vengée; mais, au moment où elle triomphe, un chevalier, indigné des malheurs dont elle est l'unique cause, la tue en présence du roi Etzel, qui ne s'y oppose point, et reste seul pour pleurer les nobles guerriers morts dans la mêlée.

Telles sont les principales scènes de ce singulier poème, où les faits historiques sont tellement dénaturés par un mélange d'événements surnaturels qu'il est impossible de déterminer d'une manière précise à quelle date ils se rapportent. Nous avons peine à croire que, comme le veulent la plupart des commentateurs, le roi Etzel soit le terrible Attila, et que ce poème fasse allusion à la

bataille de Soissons, qui arrêta le terrible roi des Huns. Etzel, dans le poëme, est un assez triste monarque, qui ne sait pas même tirer l'épée pour venger une injure, et qui se laisse insulter par tout le monde dans son propre palais. Comment reconnaître dans un tel personnage la grande figure historique d'Attila, dont le passage a laissé de si terribles traces? La ressemblance des noms jointe au titre de roi des Huns ne nous paraît point une preuve suffisante de l'identité de ces deux personnages, que l'histoire et la poésie nous montrent sous des aspects si différents.

Mais si la vérité historique manque au chant des Niebelungen, aucun autre monument littéraire ne donne une idée plus vraie et ne présente une peinture plus vive des mœurs de ces temps éloignés. Les caractères y sont traités avec vigueur et vérité. On remarque surtout celui de Hagen, qui réunit, par une étrange combinaison de caractère, la prudence d'un sage, la valeur d'un héros et la scélératesse d'un assassin. Il est tout à la fois Ulysse, Achille et Thersite. C'est une création qui eût fait honneur au génie de Shakspeare. Plusieurs scènes du poëme sont habilement conçues et exécutées avec un véritable talent : elles renferment çà et là des traits comiques qui ne manquent pas de naturel, mais le ton général du tableau est sombre et terrible; il s'en exhale une vapeur de sang, et les scènes de meurtre et de carnage qui terminent le poëme sont tellement atroces qu'elles laissent dans l'âme une impression profonde d'horreur et de dégoût. Si l'ensemble du poëme fait désirer une marche plus conforme aux règles de l'art,

qui sont aussi les lois de la raison, on ne peut refuser au poète une imagination féconde en situations dramatiques et une grande vigueur de pinceau dans les détails. Tout le moyen âge semble revivre dans ce monument littéraire, la plus ancienne et la plus complète peut-être des créations du genre romantique. Cette œuvre originale a toutes les qualités et tous les défauts du genre : aussi les Allemands modernes, dont la littérature appartient presque entièrement à cette école, l'ont-ils en grande vénération. Les *Niebelungen lied* font partie, comme les chants homériques, du programme de plusieurs universités de l'Allemagne, et ce poème est proclamé national par tous les critiques, quoiqu'il n'ait à vrai dire pour sujet qu'une querelle sanglante entre deux familles pour la possession d'un trésor. Mais qu'importe! Il est allemand par la peinture des mœurs et des caractères et par les noms des lieux et des héros : cela suffit pour le rendre national. Ce qui semble étrange, c'est qu'il soit resté complétement oublié en Allemagne pendant cinq siècles. Il a été écrit, à ce que l'on peut croire, dans le courant du treizième siècle, et ce n'est guère que vers le milieu du siècle dernier que la nation allemande a su qu'elle avait aussi son Iliade. Ajoutons qu'aucun commentateur, et l'Allemagne n'en manque pas, n'a pu découvrir le nom du poète ou des poètes à qui était dû leur tardif hommage : aucun même n'a pu donner une étymologie satisfaisante du mot *niebelungen*.

Plusieurs autres poèmes chevaleresques, tels que l'*Heldenbuch*, ou *Livre des Héros*, les *Aventures de Dietrich de Berne* et *la Cour d'Attila*, prouvent que les Allemands

conservèrent, sous les princes de la maison de Souabe, le goût de la poésie. Il était entretenu par les relations multipliées que les croisades venaient d'établir entre l'Allemagne et la France. On se rencontrait sur le chemin de la Terre-Sainte, qui était alors le rendez-vous de toute la chrétienté : on égayait la fatigue de la route par des chants qui rappelaient la patrie : les *minnesaenger* de l'Allemagne fraternisaient, sur les champs de bataille, avec les troubadours du midi et les trouvères du nord de la France, et de cet accord de sentiments, de cet échange de pensées et de mœurs, résulta cette poésie chevaleresque qui, jusqu'au quinzième siècle, se montre à peu près la même chez tous les peuples de l'Europe.

Ce furent les rois, les princes, les seigneurs qui, en Allemagne comme en France, donnèrent les premiers l'exemple de l'amour des lettres ; mais, ayant bientôt trouvé des rivaux et des maîtres parmi les *vilains*, ils renoncèrent à cette gloire, et se restreignirent à celle des armes, où du moins ils ne pouvaient être vaincus que par leurs égaux. La poésie fut donc abandonnée, dès avant le quinzième siècle, à des artisans, barbiers, tailleurs, cordonniers, forgerons, etc., qui prirent le nom de maîtres chanteurs (*meistersaenger*). Ceux-ci lui donnèrent un caractère railleur et satirique qui changea sa nature ; elle cessa d'être chevaleresque pour devenir bourgeoise, et sa popularité n'en fut que plus grande. Il ne peut entrer dans notre pensée de vous faire connaître les noms et les ouvrages de ces poètes d'échoppe et de cabaret : nous ferons cependant exception pour un d'entre eux, qui jouit encore en Allemagne d'une telle réputation

qu'aucun autre maître chanteur ne peut lui être comparé, et qu'il semble les absorber tous dans sa renommée.

C'était un cordonnier de Nuremberg, nommé Hans Sachs. Son père, honnête tailleur, l'avait placé dès son enfance à l'école gratuite de la ville, où, comme il le dit dans un de ses poèmes, il reçut une assez médiocre éducation. A peine avait-il ramassé quelques bribes de grec et de latin, que son père le mit en apprentissage chez un maître cordonnier; mais un maître chanteur, tisserand de son métier, l'initia en même temps aux secrets de la poésie, et bientôt de la pointe de son alène il se mit à écrire sur les murailles des chansons pleines de malice et de gaieté. Quand il eut fini son apprentissage, il voyagea, selon la coutume des ouvriers allemands. Hans Sachs avoue que, durant ses voyages, sa conduite ne fut pas tout à fait exemplaire; mais il ne négligea aucune occasion de se perfectionner dans l'art des vers, et si le cordonnier profita peu à cette vie errante, le poète y gagna beaucoup. A l'âge de vingt ans, il fut reçu tout à la fois maître cordonnier et maître chanteur. On peut croire que cette dernière profession fit tort à l'autre; car, lorsque, parvenu à sa soixante-dix-septième année, il dressa l'inventaire de ses productions littéraires, il trouva que ses œuvres remplissaient trente volumes in-folio, tous écrits de sa main, et contenant quatre mille deux cents chansons, deux cent huit tragédies, comédies et farces, dont quelques-unes n'ont pas moins de cinq actes, mille sept cents fables, contes et poèmes, et soixante-trois chants de religion, de guerre et d'amour; en tout six mille quarante-huit pièces, tant

grandes que petites. Une telle fécondité prouve la facilité, mais non la puissance du génie de Hans Sachs. Ses contes et ses fabliaux ne manquent ni de finesse ni de gaieté ; mais on y chercherait vainement les indices d'une véritable poésie. Ses pièces de théâtre jouissent de quelque célébrité ; mais il suffit d'en lire une seule pour se convaincre qu'il est sage de ne pas croire sur parole tout ce que les critiques allemands nous disent de leurs anciens poètes. Dans les tragédies et les comédies de Hans Sachs, les rois, les princes, les chevaliers, les héros grecs et romains, Adam et Ève, les saints et les anges ne parlent et n'agissent pas autrement que les bons bourgeois de Nuremberg qui venaient les applaudir. C'est ainsi que le célèbre peintre Albert Durer, contemporain et concitoyen du poète, habillait à la mode du temps les anges du paradis et les personnages des saintes Écritures.

Hans Sachs, dont le premier ouvrage avait été un hymne à la sainte Trinité, fut un des apôtres les plus ardents des doctrines de Luther : il chanta le triomphe du réformateur dans un poème intitulé *le Rossignol de Wittenberg ;* mais, vingt ans à peine écoulés, il ne croyait plus à la durée de sa doctrine, et il en annonçait la ruine prochaine. Dans les dernières années de sa vie, il renonça aux discussions religieuses et politiques, et se voua tout entier au théâtre. Il faut bien que ses pièces de carnaval aient quelque mérite, puisque le célèbre Gœthe les a jugées dignes d'être imitées et rendues à la scène. Toutefois, les lecteurs français y chercheraient vainement ces prodiges de verve, d'imagination et de franchise que veulent y voir les concitoyens du

poète-cordonnier. Faut-il en accuser la sévérité de notre goût? Telle n'est point notre pensée, et nous n'hésitons pas à affirmer qu'il y a un peu d'engouement chez nos voisins, plutôt que chez nous excès de sévérité.

LEÇON XI.

LITTÉRATURE ESPAGNOLE.

DOUZIÈME SIÈCLE.

POÈME ET ROMANCES DU CID.

De tous les pays que Rome soumit à son joug, l'Espagne fut celui qui adopta le plus volontiers le langage de ses maîtres; elle n'en connaissait pas d'autre lorsque, vers l'année 409, elle fut envahie par les Suèves, les Alains, les Vandales et les Visigoths. Ces derniers, les plus éclairés et les moins barbares des peuples du Nord, chassèrent de la Péninsule leurs anciens alliés. Restés seuls maîtres du pays, ils se mêlèrent à la population romaine sous la bannière du christianisme, et lorsque, en 710, l'Espagne fut envahie par les Arabes, il n'y avait plus en Espagne ni Romains ni Goths, il y avait des Espagnols.

La langue espagnole naquit de la fusion des idiomes du Nord avec le latin : l'arabe vint plus tard l'enrichir d'une foule de mots dont on reconnaît encore l'origine, et, sans rien changer d'ailleurs au génie de la langue,

lui imposer sa prononciation gutturale. Ainsi l'espagnol participe à la fois du latin, du goth et de l'arabe; mais, aussi fier que les hommes qui le parlent, il ne s'est soumis à aucune loi étrangère, et la littérature, comme la langue, s'est faite nationale, quoiqu'elle n'ait brillé qu'après celles de France et d'Italie. Ce ne fut pas sans peine, il est vrai, qu'elle se défendit d'être arabe, comme les Espagnols de devenir Maures, les chrétiens musulmans. La foi chrétienne et la fierté castillane se réfugièrent dans les montagnes après le désastre de Xérès, et la poésie espagnole est fille de cette longue et sanglante lutte qui se termina par l'expulsion des Maures. Pouvait-elle ne pas être profondément nationale? Pouvait-elle aussi, dans la patrie du Cid, ne pas être chevaleresque?

La plupart des héros célébrés par les poètes du moyen âge, en France, en Allemagne et en Angleterre, appartiennent plus à la fable qu'à l'histoire : si leurs noms rappellent des personnages réels, leurs exploits sont imaginaires, ou du moins tellement défigurés qu'ils ont perdu tout leur caractère historique. Il n'en est pas ainsi du héros castillan. Les poètes n'ont pas eu besoin d'inventer en sa faveur des circonstances merveilleuses : ils les ont trouvées dans l'histoire, et leur imagination n'a eu qu'à choisir, sans rien créer, dans cette vie si pleine de poétiques inspirations. Ne soyons donc pas surpris si toute l'ancienne poésie espagnole semble se résumer dans les chants consacrés à la gloire du Cid.

Il paraît que la vie de don Rodrigue de Bivar fut écrite peu de temps après sa mort par deux de ses

pages, qui étaient musulmans, et que de cette chronique ont été tirés le poëme, les romances et les tragédies dont il est le héros. Le poëme n'est réellement qu'un récit en vers de ses derniers exploits et de la vengeance qu'il obtint des infants de Carion, auxquels il avait eu l'imprudence de marier ses filles. Soit que le commencement de ce poëme ait été perdu, soit qu'il fût dans l'intention du poëte de ne chanter que la vieillesse du héros, c'est à l'âge de soixante-quatre ans que le Cid nous apparaît d'abord.

Exilé par le roi Alphonse, qui a payé ses services d'ingratitude, don Rodrigue quitte le château de ses pères, les larmes aux yeux, et traverse la ville de Burgos, suivi seulement de quelques amis fidèles à son malheur. Les habitants de Burgos pleurent en le voyant passer; mais aucun n'ose lui ouvrir sa porte, tant la colère d'Alphonse est redoutable, et ils se contentent de dire : « O Dieu! que n'as-tu donné à ce bon vassal un bon seigneur! » Le Cid continue tristement sa marche vers la frontière des Maures, et, chemin faisant, il va dire adieu à Chimène et à ses filles, retirées à l'abbaye de Saint-Pierre. Il les prend dans ses bras, les serre sur son cœur et s'écrie : « Ah Chimène! femme accomplie! je vous aime comme j'aime mon âme. Vous le voyez, il faut nous séparer : je dois partir et vous devez rester. Qu'il plaise à Dieu et à la Vierge Marie de me ramener ici pour marier mes filles! qu'il me donne du bonheur et quelques jours de vie! Et vous, femme honorée, ayez souvenance de moi. »

Nous ne suivrons point le Cid dans les combats qu'il

livre aux Maures à la tête des trois cents chevaliers qui se sont joints à lui. Après chaque victoire, il fait hommage de son triomphe au roi Alphonse. Ces succès réveillent la jalousie des princes chrétiens : Raymond III, comte de Barcelone, le défie et est vaincu : le Cid, toujours généreux, ne garde que l'épée du comte, nommée *Colada,* et lui laisse la liberté et la vie. Il va ensuite conquérir le royaume de Valence, où bientôt il fait venir Chimène et ses filles. Le roi de Maroc, à la tête de cinquante mille combattants, vient pour l'en chasser; mais le vieux Cid s'inquiète peu du nombre de ses ennemis :

« Grâces soient rendues, dit-il, à mon Créateur, au Père des esprits. Tous les biens que je possède, je les ai près de moi. J'ai conquis Valence avec l'épée; elle est maintenant mon patrimoine; la mort seule peut me l'enlever. J'ai avec moi mes filles et ma femme : les délices de la terre sont venues me trouver sur le rivage des mers. Je revêtirai mes armes sans être obligé de m'éloigner d'elles : mes filles et ma femme me verront combattre; elles verront comment on acquiert un asile sur une terre étrangère; elles verront comment on leur gagne du pain. »

Cependant sa femme et ses filles, étant montées sur la plus haute tour de l'Alcazar, aperçoivent les tentes des Maures.

« Qu'est-ce là? s'écrient-elles. O Cid, que le Créateur vous sauve! — Femme honorée, répond le vieux guerrier, n'ayez aucun souci. Ce sont de grandes et merveilleuses richesses qui nous arrivent. Vous êtes venue me rejoindre, et l'on veut vous faire un présent de noces

pour marier nos filles. Femme, restez dans ce palais, ne vous éloignez point de cette tour, et ne craignez rien lorsque vous me verrez combattre : j'en aurai plus de courage, avec la grâce de Dieu et de la Vierge Marie, puisque je combattrai pour vous. »

Cette scène ne peut sans doute se comparer à celle des adieux d'Hector et d'Andromaque dans l'Iliade; cependant elle la rappelle par le noble et touchant langage du héros castillan. Les deux guerriers ont la même tendresse d'époux et de père : mais voyez combien la différence des mœurs influe sur la manière dont ils expriment leurs sentiments. Hector, dans ses adieux, est triste et grave; il invite Andromaque à rentrer dans ses foyers avec son fils; il craint que sa vue n'affaiblisse son courage. Rodrigue, au contraire, est plein de confiance; il veut que Chimène et ses filles le voient combattre; il en aura plus de vaillance. L'un est le héros païen que la fatalité poursuit; l'autre est le chevalier chrétien qui espère en Dieu.

Le Cid livre bataille au roi de Maroc et s'empare d'un immense butin, dont il fait deux parts, l'une pour ses filles, l'autre pour le roi Alphonse, qui lui rend ses bonnes grâces à la condition qu'il donnera ses deux filles en mariage à Diégo et Ferrand, fils du comte de Carion. Rodrigue n'y consent qu'à regret. Pendant les fêtes du mariage, un lion qui a rompu sa chaîne entre dans la salle du festin. Les deux comtes ne songent qu'à fuir, à se cacher, tandis que le Cid saisit le lion et le rend à ses gardiens. Témoin de la lâcheté de ses gendres, Rodrigue voit avec peine ses filles partir avec leurs

indignes époux; de sombres pressentiments attristent son cœur et celui de Chimène. Ces pressentiments ne sont point trompeurs. A peine arrivés au bois de chênes de Corpès, « dont les rameaux semblent s'appuyer aux nues, » les infants de Carion font partir en avant les valets qui les accompagnent et restent seuls avec dona Elvire et dona Sol... Quel est le désespoir des deux malheureuses femmes lorsqu'elles apprennent qu'elles vont être abandonnées dans la forêt pour y devenir la proie des bêtes féroces, dont elles entendent les mugissements! C'est peu encore que cet outrage : ils les dépouillent de leurs vêtements et se préparent à les frapper avec les sangles de leurs chevaux. Vainement elles s'écrient en tombant à genoux : « Au nom de Dieu! puisque vous portez les deux épées que vous a données notre père, coupez-nous la tête, afin que nous soyons martyres; c'est la récompense que nous vous demandons pour le bien que nous vous avons fait : mais ne nous infligez pas de châtiments honteux. Si nous sommes battues, c'est vous qui serez avilis. » Les infants de Carion ne tiennent aucun compte de leurs prières ni de leurs larmes : ils les frappent jusqu'au sang, et les laissent évanouies et à demi mortes. C'est dans cet état que les retrouve Fedez Munoz, un de leurs parents, qui les ramène à leur père. Qu'on juge de la colère du Cid! Ce n'est pas seulement une vengeance terrible, c'est une réparation éclatante qu'il veut obtenir. Les cortès du royaume de Castille s'assemblent à Tolède, et le Cid s'y présente, suivi de cent chevaliers. Il demande au roi des juges qui prononcent entre lui et les infants de Carion. Alphonse les lui accorde, et Ro-

drigue, qu'on s'attend à voir tout d'abord réclamer le champ clos pour venger l'honneur de ses filles, ne dit rien de l'outrage qu'elles ont reçu, et se contente de demander que ceux qui ont renvoyé ses filles lui rendent les deux épées et les trois mille marcs d'argent qu'ils ont reçus de lui. Les infants obéissent avec joie et se flattent d'en être quittes pour cette restitution. Mais, à peine a-t-elle eu lieu, le Cid se lève, et, se tournant vers le roi :

« Je vous rends merci, lui dit-il, mon roi et mon seigneur, au nom de la charité : mais, la plus grande de mes offenses, je ne puis l'avoir oubliée. Écoutez-moi avec toute la cour et affligez-vous de ma douleur. Les infants de Carion, qui m'ont déshonoré d'une manière si indigne, ne peuvent me satisfaire autrement que par un combat. Dites-le donc, infants! comment vous avais-je offensé? Je le soumets au jugement de la cour, pour laquelle vous soulèverez les voiles de votre cœur. Je vous ai donné mes filles à Valence, avec beaucoup d'honneurs et de richesses. Si vous ne les aimiez pas, méchants traîtres, pourquoi les enlever de Valence où elles étaient honorées? Pourquoi les frapper avec des sangles et des courroies? Pourquoi les laisser seules dans la forêt de Corpès, exposées aux bêtes féroces et aux oiseaux des montagnes? Les affronts que vous leur avez faits retombent sur vos têtes! C'est à la cour à voir si vous me devez satisfaction. »

Le comte Garcias, ami des infants, se lève et dit : « Je crie merci au roi, le meilleur de toute l'Espagne. Mon Cid est venu aux cortès, et il a laissé croître sa barbe dans toute sa longueur pour jeter la crainte dans

les uns et l'épouvante dans les autres : mais ceux de Carion sont d'une si haute nature qu'ils n'ont pu rechercher ses filles pour être leurs égales et leurs épouses ; c'est donc avec raison qu'ils les ont délaissées, et, de tout ce qu'a dit Rodrigue, nous ne faisons aucun cas. »

A ces mots, le Campeador, prenant sa barbe dans sa main, s'écrie : « Je remercie Dieu qui commande dans le ciel et sur la terre. Elle est longue, ma barbe, parce que tel est mon plaisir ; mais, depuis que j'existe, jamais fils, né de femme, n'a osé la toucher ; jamais fils de maure ou de chrétien n'y a porté la main. Il n'en fut pas ainsi de vous, comte, dans le château de Cabra, lorsque je vous saisis par votre barbe : il n'y eut si petit garçon qui n'en arrachât des poils à pleines mains, et celle que j'arrachai alors n'est pas encore repoussée. » Puis, s'adressant à Pero Bermuez, son parent, qui gardait le silence : « Parle, Pierre-le-Muet, vaillant homme. Pourquoi te tais-tu ? Ce sont mes filles ; mais ce sont tes cousines. Lorsqu'ils m'insultent, ce sont autant de soufflets qu'ils te donnent. Si je leur répondais, tu n'aurais plus occasion de combattre. »

Ces défis ont un tel caractère de vérité qu'il semble que le poète raconte ce qu'il a vu, répète ce qu'il a entendu. C'est ainsi que devait agir et parler le vieux Cid. Un poète moderne n'eût pas manqué de le faire descendre lui-même dans la lice pour venger l'honneur de ses filles et le sien ; il eût montré ce vigoureux vieillard luttant seul contre ses deux adversaires, et, de la terrible épée qui triompha tant de fois des Maures sur les champs de bataille, il eût fait châtier l'orgueil et la perfidie des in-

fants de Carion. Peut-être cette combinaison eût-elle été plus dramatique, plus poétique même; mais elle n'eût pas été vraie, et le poème eût perdu cette candeur historique, qui en est le plus grand charme. On peut être presque certain que l'auteur de cette chronique en vers n'a rien inventé : il est beaucoup moins poète qu'historien. Il en est des scènes qu'il décrit comme de ces portraits qui, sans être des chefs-d'œuvre de l'art, ont un caractère qui ne permet pas de douter de leur exactitude.

Le Cid choisit ses champions : le combat en champ clos a lieu en présence du roi. « Au signal donné, les champions du Cid s'avancent contre les infants de Carion et les infants de Carion contre les champions du Cid. Chacun d'eux n'est occupé qu'à se bien montrer. Ils embrassent leurs écus, qu'ils placent devant leur poitrine; ils abaissent leurs lances ornées de banderoles; ils penchent leur visage vers les arçons; ils frappent leurs chevaux de leurs éperons : la terre tremble sous leur course rapide. Déjà les trois couples se sont heurtés, et ceux qui les regardent croient déjà les voir tomber morts. »

La lutte se prolonge à la lance et à l'épée : enfin les champions du Cid restent vainqueurs, et le roi Alphonse proclame leur victoire. Après la peinture vive et animée de ce combat, le poète termine ainsi :

« Les réjouissances furent brillantes à Valence la grande, pour la gloire que les champions du Cid s'étaient acquise. Ruy-Diaz (le Cid) porta les mains sur sa barbe et s'écria : « Grâce au roi du ciel, mes filles sont ven-

gées! Maintenant, qu'elles abandonnent l'héritage de Carion, je les marierai sans honte à qui je voudrai. » En effet, les filles du Cid épousèrent les infants de Navarre et d'Aragon, et augmentèrent ainsi la gloire de celui qui était né dans un jour prospère. »

Nous ne possédons aucune traduction complète de ce poème qui emprunte un si grand intérêt au nom du héros dont il raconte la vie. Les lecteurs auxquels la vieille langue espagnole est étrangère ne le connaissent que par la traduction de quelques passages, insuffisants pour en donner une parfaite idée. La rudesse, la simplicité même des mœurs de ces temps chevaleresques nous choquent dans ces fragments qui s'offrent à nous sans préparation, sans gradation, sans que notre esprit soit façonné à une poésie si différente de la nôtre. S'il nous arrivait de rencontrer sous nos pas quelques débris tombés de nos vieilles églises, par exemple ces figures fantastiques dont elles étaient souvent ornées, nous prendrions assurément, en la jugeant sur ces fragments, une bien fausse idée de l'architecture gothique. Mais regardons-les ensuite dans l'ensemble de l'édifice, et nous les trouverons alors d'un effet si pittoresque, elles nous paraîtront si bien à leur place, que nous serions fâchés qu'une imagination moins bizarre leur eût donné l'élégante proportion des formes naturelles. Il faut donc, pour bien juger les poèmes du moyen âge, non-seulement nous dépouiller de nos idées modernes sur la poésie, mais encore nous garder de condamner un livre sur quelques extraits isolés qui, pour être appréciés, ont besoin d'être vus à leur place dans l'ensemble général de l'ouvrage.

Si cette observation est utile dans l'appréciation d'un poëme de longue haleine, où tout se coordonne et s'enchaîne, elle l'est moins quand il s'agit de compositions poétiques qui, tout en se rapportant au même personnage, ne sont pas liées du lien étroit de l'unité. Nous voulons parler des *Romanceros* espagnols, connus sous le nom de *Romances du Cid*. Elles ont acquis une popularité bien plus grande que celle du poëme, parce qu'elles ont pu être chantées : les mères les apprenaient à leurs enfants en même temps qu'elles leur apprenaient à parler; les soldats les chantaient en marchant à l'ennemi. Quel est l'auteur de ces romances? On pourrait répondre : l'Espagne tout entière. Aucun poëte n'y a attaché son nom; elles sont nées dans le pays comme un fruit du sol. Ce ne fut que long-temps après qu'on les chantait dans toutes les Espagnes que ces romances furent pour la première fois recueillies, au nombre de soixante-dix, et sans doute il en existe beaucoup d'autres, que le premier de ces collecteurs, nommé Jean de Escobar, a ignorées ou dédaignées. Celles qu'il nous a transmises, et qui probablement ont été composées à différentes époques, forment une véritable histoire du « très-valeureux chevalier don Rodrigue de Bivar, le fier Cid Campeador. » Nous ne pouvons mieux vous faire connaître le mérite de ces romances qu'en mettant sous vos yeux la traduction exacte de plusieurs d'entre elles. Toute analyse laisserait trop à désirer. Ce sont de ces pierres précieuses qu'il faut bien se garder de polir et de façonner, sous prétexte de les rendre plus brillantes; ce sont de vieilles médailles dont on doit craindre d'en-

lever la rouille, de peur de les altérer. Vous en serez convaincus dès la première romance.

« Jamais homme ne fut plus triste que don Diègue. Jour et nuit il ne faisait que penser à la honte de sa maison. La maison de Laynez était riche et antique, avant même celles des Inigo et des Abarca. Il sent que ses forces ne peuvent suffire à sa vengeance, que ses longues années l'entraînent dans la tombe, et que son ennemi don Gormas passe fièrement dans la ville sans que personne ose lui barrer le chemin. Il ne peut ni dormir, ni manger, ni lever ses yeux de la terre, ni passer le seuil de sa maison, ni adresser la parole à ses amis, ni recevoir d'eux des consolations, dans la crainte de les flétrir par le souffle de son déshonneur.

« Enfin don Diègue secoue la chaîne de sa douleur muette : il fait venir ses fils, et, sans leur parler de son affront, il leur prend les mains, et les leur serre si fortement avec des liens qu'ils lui demandent grâce en pleurant. Il commençait à perdre l'espérance qu'il avait conçue, lorsque, voulant lier à son tour Rodrigue, le plus jeune de ses fils, il trouva ce qu'il n'avait pas espéré. Le jeune Rodrigue, les yeux enflammés de colère comme ceux d'un tigre, se recule vivement et dit à son père : « Vous oubliez que vous m'avez fait gentilhomme; moi, » je me souviens que vous êtes mon père. Sans cela, ce » bras que vous voyez tendu me servirait de poignard » pour chercher au fond de vos entrailles la réparation » de cette injure ! » Des larmes de joie coulent alors des yeux du vieillard : « C'est toi, s'écria-t-il, c'est toi, Ro-

» drigue, qui es mon fils : ta colère me rend la paix; ton
» indignation calme mes douleurs. Ce bras, ce n'est pas
» contre ton père qu'il faut le lever; c'est contre l'infâme
» qui a déshonoré notre maison. —Où est-il? » C'est toute
la réponse de Rodrigue, et il ne donne pas le temps à son
père de raconter son affront. »

Que pensez-vous de l'épreuve que le vieux don Diègue fait subir à ses fils pour juger comment ils ressentent une injure? Sans doute, dans la tragédie de Corneille, l'apostrophe de don Diègue : *Rodrigue, as-tu du cœur?* et la réponse de Rodrigue : *Tout autre que mon père l'éprouverait sur l'heure* sont sublimes : c'était tout ce que permettaient les lois du théâtre. Mais la scène de la romance ne saisit-elle pas plus fortement encore l'esprit du lecteur, et le contraste entre la conduite de Rodrigue et celle de ses frères ne nous donne-t-il pas encore une plus haute idée de la fierté du jeune homme qui devait être le Cid? Mais voyons la seconde romance :

« Rodrigue rencontre l'ennemi superbe sur la place du palais; et, si secrètement que personne ne peut l'entendre, il lui parle ainsi : « Saviez-vous, noble Gormas,
» que j'étais le fils de don Diègue, lorsque vous avez
» porté votre main sur sa face vénérable? Saviez-vous
» que don Diègue descendait de Laynez Calvo, et que
» rien n'était aussi pur que le blason qu'il portait? Sa-
» viez-vous que pour faire à don Diègue l'affront que
» vous lui avez fait, moi vivant et son fils, il n'y avait
» que le puissant Dieu du ciel, et que jamais homme

» sur la terre ne pouvait le faire impunément? — Et toi, » lui répond le superbe Gormas, sais-tu, jeune homme, » ce qu'est la moitié de la vie? — Oui, je le sais, dit Ro- » drigue : une moitié consiste à honorer les hommes » généreux, l'autre à punir les orgueilleux, à laver dans » leur sang la tache qu'ils nous ont faite. » Et, en disant ces mots, il regarda fixement le comte, qui lui répondit : « Que veux-tu de moi? — Je veux ta tête, comte Gormas : » je l'ai promise. — Non, enfant, tu es venu te faire » fouetter comme un page insolent. » Saints et saintes du ciel, que devint Rodrigue à ces paroles! »

Proclamons ici la supériorité de Corneille; mais reconnaissons en même temps que l'idée première de cette admirable scène appartient au poète espagnol. Passons maintenant à la romance qui termine la première partie du drame, et qui malheureusement est restée inconnue à Corneille. Elle ne nous semble pas moins belle que les précédentes; nous lui trouvons même un caractère de sublime simplicité qu'on ne rencontre guère portée à cette hauteur que dans Homère. Qu'on nous permette cette fois de citer l'imitation en vers qu'a faite de cette romance un écrivain[1] qui, de nos jours, a tenté de populariser en France les romances espagnoles :

Don Diègue, tristement devant sa table assis,
Muet, les yeux baissés, s'abreuvait de ses larmes :
Il pensait au péril de son généreux fils,
Et son cœur paternel se remplissait d'alarmes.

[1] M. Creuzé de Lesser.

Il était si troublé d'un intérêt si cher,
Qu'il ne vit point, craignant d'apprendre sa ruine,
Rodrigue qui rentrait d'un air calme, mais fier,
Le glaive sous le bras, les bras sur la poitrine.

Il contemple son père, et son œil est plus doux.
Il a serré la main du vieillard qu'il révère,
Et, lui montrant les mets qu'il voit dédaignés tous,
Lui dit avec orgueil : Mangez, mon noble père!

Mangez et relevez votre front rembruni.
— Qu'entends-je? ah! mon enfant, ce comte téméraire,
Ce guerrier redoutable est-il déjà puni?
— Mort, dit l'adolescent; mangez, mon noble père!

— Rodrigue, asseyez-vous. Preux déjà sans égal,
Don Diègue va manger, mais c'est à votre table.
Celui qui fut vainqueur d'un si vaillant rival
De sa race honorée est le chef respectable.

De doux pleurs cette fois sentant ses yeux mouillés,
Don Diègue à ce discours et s'avance et chancelle;
Il embrasse son fils, qui, tombant à ses pieds,
Imprime son respect sur la main paternelle.

Nous regrettons de ne pouvoir suivre pas à pas le héros dans les diverses aventures dont se compose sa glorieuse vie, que les romances nous font connaître aussi fidèlement que l'histoire. Mais, du moins, avant de quitter le Cid, que le génie de Corneille nous a rendu familier, nous voulons vous le montrer au moment de son dernier combat. Si nous ne retrouvons plus le fougueux vain-

queur de Gormas, nous reconnaîtrons encore l'intrépide vainqueur des Maures.

» Épuisé par les années, épuisé par tant de guerres, mais couvert de gloire, le Cid apprend que Bucar marche contre lui avec une puissante armée et trente rois qui l'accompagnent, pour lui enlever Valence. Le Cid, prêt à aller à sa rencontre, parle ainsi à Chimène :

« — Si, couvert de blessures mortelles, je tombe sur le champ de bataille, fais préparer ma sépulture près de l'autel de Saint-Pierre de Cardena ; mais surtout, Chimène, sois sur tes gardes pour que les Maures ne découvrent en toi aucun signe de crainte ou de faiblesse. Tandis que d'un côté on chantera sur mon corps les psaumes du Requiem, de l'autre appelle les guerriers aux armes, pour que ma mort, donnant aux ennemis un nouveau courage, ne leur assure point la victoire.

» Laisse-moi porter à ma main droite *Tizona*, mon épée, même dans le tombeau, afin qu'aucun homme indigne de moi ne vienne à la posséder. Si Dieu l'ordonne ainsi, si tu vois *Babieca* revenir du champ de bataille sans me rapporter sur son dos, ouvre-lui cependant la porte avec amitié : soigne-le, Chimène ; car celui qui servit si fidèlement son maître pendant sa vie mérite encore des récompenses après sa mort.

» Aide-moi, Chimène, aide-moi à revêtir mes armes. vois, déjà l'aurore rougit le ciel, et ce jour va décider de ma vie ou de ma mort. Donne-moi, mon amour, donne-moi ta bénédiction, et puisse le ciel maintenir par toi les biens que j'ai obtenus de lui ! »

« Après avoir ainsi parlé, il monte péniblement, d'une borne, sur son cheval Babieca ; et le bon animal, voyant la tristesse de son maître, tenait lui-même sa tête tristement baissée vers la terre. »

Plaçons près de ce tableau, dont il n'est pas besoin de vous faire remarquer les beautés, celui de la mort du Cid. Il nous semble cette fois que le chantre de l'Iliade et de l'Odyssée a trouvé un rival dans le poète espagnol :

« Drapeaux, bons vieux drapeaux, qui si souvent accompagnâtes le Cid dans les batailles et en revîntes victorieux avec lui, frémissez tristement dans les airs, puisque la voix et le langage, puisque les larmes vous manquent. Ses yeux à présent se ferment, et il vous voit pour la dernière fois. Adieu, riantes montagnes de Teruel et d'Albarazin, témoins de sa gloire immortelle, de son bonheur, de son courage! Adieu, collines charmantes et vastes mers qui vous étendez à leurs pieds. Ah! la mort nous dérobe toute chose : elle nous dépouille comme l'épervier. Qu'a donc dit le vaillant Cid, étendu sur sa couche? qu'est devenue sa voix de fer? à peine peut-on entendre qu'il demande à revoir encore une dernière fois son ami Babieca. »

« Babieca vient. Celui qui, dans tant et tant de batailles, avait été le compagnon d'armes du héros, lorsqu'il voit ces bons vieux drapeaux qu'il connaissait si bien, qui flottaient autrefois dans les airs, à présent penchés sur un lit de mort, et au-dessous d'eux son ami, il sent que pour lui aussi sa carrière de gloire est finie. Il reste

là, les yeux ouverts, mais muet et immobile comme un agneau. Chimène est assise en silence : le Cid lui serre encore la main... Mais le frémissement des bannières devient plus fort, un vent qui descend des collines souffle au travers des fenêtres ouvertes..... Puis tout à coup le vent et les bannières se taisent... le Cid s'est endormi!... Et maintenant sonnez, clairons et trompettes; que vos sons retentissants couvrent les plaintes et les soupirs. C'est le Cid qui l'a ordonné : c'est à vous d'accompagner l'âme du héros qui s'est endormi. »

Ce sont là assurément des beautés poétiques d'un ordre supérieur, que tous les siècles et toutes les nations doivent sentir et comprendre. On a dit qu'elles appartenaient à l'école romantique : il est plus juste de dire qu'elles appartiennent à l'école du beau. Il y a là, nous le répétons, une vérité et une sublimité de sentiment, une grandeur et une simplicité de mise en scène qui rapprochent quelques-unes de ces poésies des compositions d'Homère, et leur impriment ce caractère d'immuable beauté qui n'a rien à démêler avec les futiles querelles et les vaines distinctions d'école et de genre qui divisent de temps à autre le monde littéraire.

LEÇON XII.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

DANTE.

La poésie italienne a commencé comme la poésie grecque : elle s'est fait connaître au monde par un chef-d'œuvre. La *Divine Comédie* de Dante fut pour l'Italie moderne ce que l'Iliade fut pour la Grèce antique. Pour nous en convaincre, regardons ce qu'étaient, avant Dante, la langue et la littérature italiennes.

L'Italie, déshéritée de sa grandeur politique et de sa gloire littéraire par la chute de l'Empire romain, eût à peine compté en Europe sans le christianisme, qui fit de Rome sa métropole.

La nation italienne, divisée tantôt en petites principautés, tantôt en petites républiques, avait cessé depuis long-temps de présenter ce tout homogène qui distingue les grands peuples. Ces principautés et ces républiques, presque toujours en guerre les unes avec les autres, souvent avec elles-mêmes, étaient trop occupées de leurs

intérêts pour penser à leur gloire. Ce ne fut guère qu'après l'invasion des chevaliers normands en Apulie, et l'accueil fait aux Arabes dans le palais des rois de Sicile, que les lettres et les arts reparurent sur cette terre, comme des exilés que ramène dans leur patrie le secours d'un bras étranger. Les Sarrasins, il faut le dire, étaient alors le peuple le plus éclairé de l'Europe. Lorsque l'empereur Frédéric II succéda aux monarques normands, il prit non-seulement ses soldats, mais ses justiciers, ses gouverneurs, ses ministres, parmi les adorateurs de Mahomet ; et le peuple sicilien, à l'exemple de son nouveau maître, se passionna pour leurs arts, leurs sciences et leur poésie, qui lui offraient de nouvelles sources de plaisirs.

Depuis long-temps on ne parlait plus latin en Italie : une langue vulgaire s'était formée, et comme les femmes ne parlaient que cette langue, il fallut bien, pour leur plaire, que les hommes l'adoptassent. Mais ce nouvel idiome, dans lequel la langue provençale s'était introduite par l'influence des troubadours, n'ayant ni principes ni règles fixes, variait de ville en ville, et ne pouvait constituer une langue littéraire. Les lettrés italiens continuaient donc d'écrire en latin ; et nous avons vu que le plus célèbre de tous, Brunetto Latini, qui fut le maître de Dante, aima mieux, voulant essayer du langage vulgaire, écrire dans l'idiome français, tout imparfait qu'il fût encore, que d'employer la langue grossière de son pays. Cette langue, cependant, commençait à se polir, à se fixer ; et du milieu des différents dialectes de l'Italie il surgissait un langage de choix, ou, comme on le nom-

mait, un langage de cour qui devait prendre un rang élevé parmi les littératures de l'Europe. Mais jusqu'alors la langue française (langue d'oil) avait eu la préférence, « à cause, comme le dit Dante, de son agrément et de sa facilité, et parce qu'elle possède tout ce qui est inventé ou écrit en prose vulgaire, les livres remplis des actions des Grecs et des Romains, les longs récits d'Artus et beaucoup d'autres ouvrages d'histoire et de science. »

Mais si, de l'aveu de Dante, la langue française jouissait au treizième siècle d'une telle faveur en Italie, un poète devait la lui faire perdre en créant la langue italienne, et ce poète, c'était Dante lui-même.

Vers l'an 1304, pendant la lutte sanglante du Saint-Siége et de l'Empire, lutte soutenue avec un si long acharnement par les peuples de l'Italie, sous les bannières des Guelfes et des Gibelins, Florence avait chassé de son sein tous les partisans du gouvernement impérial. Un gibelin proscrit, après avoir erré quelque temps en Italie, vient à Paris. Il a étudié dans sa jeunesse les questions les plus hautes et les plus ardues de la théologie et de la philosophie. La curiosité l'ayant conduit un jour rue du Fouarre, où les docteurs de Sorbonne étalaient, dans de subtils et violents débats, tous les trésors de l'érudition scolastique et dogmatique du treizième siècle, il prend fantaisie au jeune étranger d'entrer en lice et de disputer contre qui voudra et sur tout ce qu'on voudra. Aussitôt quatorze champions se présentent pour punir son insolent défi. Les thèses sont posées par les juges du combat. L'étranger laisse parler les premiers ses qua-

torze adversaires : quand leur éloquence est épuisée, il les attaque d'abord tous ensemble ; puis, les prenant l'un après l'autre, il les terrasse, il les écrase, non-seulement par la force et le nombre de ses arguments, mais encore par la puissance de sa parole, tantôt calme comme la raison, tantôt véhémente comme la passion, toujours claire comme la vérité. Des acclamations unanimes proclament le triomphe du jeune italien, dont la physionomie à la fois fière et mélancolique excite un intérêt général et une vive curiosité. Le plus éminent des docteurs, nommé Séguier, vient à lui, l'embrasse, et lui demande de se faire connaître à ceux qu'il a vaincus, afin de les consoler de leur défaite.

L'étranger, qui déjà avait tracé l'histoire de sa jeunesse dans un écrit intitulé *Vita nuova, Vie nouvelle,* n'était pas en peine de répondre sur-le-champ au désir de son auditoire, et il put faire ainsi le récit de sa vie :

« Je me nomme Durante Alighieri, mais, par une abréviation en usage en Italie, on m'appelle Dante. J'appartiens à une famille noble de Florence, et le ciel, qui m'a fait naître en l'année 1265, m'a condamné à la vie agitée des peuples livrés à l'esprit de faction. Dans votre pays de France les partis se combattent sans se haïr : dans le nôtre ils se haïssent et se tuent. Les haines se perpétuent dans les familles plus religieusement que les vertus. L'esprit de faction ne conduit qu'au crime, le patriotisme seul fait les grands citoyens. L'homme est rarement libre, en politique, d'écouter sa conscience ; il est presque toujours, ou l'esclave de ses passions, ou le jouet des événements : j'en suis un exemple. Né guelfe,

les circonstances m'ont fait gibelin. Le désir de servir mon pays m'a fait solliciter un emploi auquel mon âge et mon zèle me donnaient droit de prétendre. Après avoir été soldat, ambassadeur, et prieur, c'est-à-dire l'un des magistrats suprêmes de Florence, je vis récompenser mon dévouement par l'ingratitude de mon parti : tous les partis sont ingrats envers ceux qui aiment avant tout leur patrie. Les Gibelins, dans les rangs desquels j'avais combattu, oublièrent mes services quand je leur rappelai que Florence ne devait point subir un maître étranger : je fus banni d'abord, puis condamné à être brûlé vif si je retombais au pouvoir du parti victorieux. Chassé par mes amis, je me réfugiai parmi mes ennemis. Mais bientôt je renonçai à cette ambition qui avait été la cause de tous mes malheurs, et depuis lors je ne suis plus rien qu'un proscrit. Telle a été ma vie politique ; elle a eu pour moi le triste avantage de me faire connaître les hommes : mais, dans ce sanctuaire des lettres, je ne dois vous parler que de ma vie littéraire ; c'est par elle peut-être que le nom de Dante ne mourra pas avec lui.

» La première occupation de ma jeunesse fut l'étude de la poésie, de l'histoire et de la théologie. Mais si je trouvai parmi les pères de l'Église et les docteurs de nos jours des maîtres habiles pour me guider dans les sentiers difficiles et périlleux de la théologie, il me parut qu'en histoire, et surtout en poésie, l'antiquité seule m'offrait des modèles à imiter et des exemples à suivre. Je fus ébloui de cette lumière que les ténèbres où je vivais rendaient encore plus éclatante. Les trouvères et les troubadours me charmaient sans doute par la grâce et

la naïveté de leurs compositions; j'aimais les chants de guerre de Bertrand de Born et les chansons d'amour d'Arnaud Daniel : mais lorsque de vos longs romans de chevalerie, de vos lais, de vos virelais, je passais aux poèmes d'Homère et de Virgile, aux odes de Pindare et d'Horace, à tous ces trésors de poésie que l'antiquité grecque et latine nous a légués, je l'avouerai, je sentais mon esprit s'éclairer d'une nouvelle lumière, mon cœur s'enflammer d'un nouvel enthousiasme. Ma pensée aimait à suivre ces grands hommes, tantôt dans les sphères élevées où plane leur génie, tantôt sur cette terre où ils daignent quelquefois descendre pour nous révéler les secrets de l'humanité. Je comparais l'incertitude et la pauvreté de la langue que je parlais avec la richesse et la dignité des langues que parlaient Cicéron et Démosthènes, et, remontant ainsi jusqu'au langage divin que Dieu révéla à l'homme et qui fut celui de Moïse et de David, je cherchais les moyens de fondre les nombreux idiomes de l'Italie en un seul, afin d'asseoir la langue italienne sur des bases fixes et durables. J'avais à cœur de prouver à mon savant maître, Brunetto Latini, que la langue française pouvait trouver une rivale dans le pays où avait chanté Virgile, et je me demandai par quel moyen je pourrais opérer ce grand changement et me faire ainsi le législateur du langage de toute une nation. La voix des siècles me répondit que les langues se formaient par la poésie. Je résolus d'entreprendre une tâche dont la difficulté même excitait mon courage. Et, pourquoi ne l'avouerais-je pas? un vain désir de gloire ne fut pas ma seule inspiration : l'amour me fit

poète avant même que l'art des vers me fût connu.

» J'étais à peine adolescent lorsque m'apparut pour la première fois la fille de Folio Portinari, citoyen de Florence. Laissez-moi vous dire combien elle était belle; laissez-moi vous peindre ce trouble où me jeta le premier regard qu'elle laissa tomber sur moi. Ce regard me parut le dernier terme de la félicité. J'étais tellement pénétré de doux sentiments, que mon plus cruel ennemi, dans ce moment, n'aurait pu me déplaire : rien de pénible, rien de douloureux ne pouvait entrer en mon âme, quand ses regards y avaient passé. Cet amour, que je gardais en moi comme un avare garde son trésor, altéra bientôt ma santé. Mes amis s'aperçurent du changement de mon visage; ils me pressèrent de leur en découvrir la cause. Mais je me tus. Le mystère de mon amour me le rendait plus doux et plus précieux. Je feignis même, pour détourner leurs soupçons, une passion pour une femme que je n'aimais pas. Qu'arriva-t-il? Béatrix, je puis la nommer maintenant, ne se montra que faiblement touchée d'un amour si discret et si respectueux. Un jour que j'étais tremblant devant elle, elle vit mon trouble et s'en moqua... Blessé jusqu'au fond du cœur, je rentrai chez moi pour m'abandonner à mon chagrin, et au bout de quelque temps je m'endormis dans mes larmes comme un enfant qu'on vient de châtier.

» Je vous vois sourire de pitié, sages docteurs; mais ce n'est pas tout, vous allez me voir plus faible encore; écoutez ce qui m'arriva. — Peu de jours après je tombai malade, et, dans les rêves de mon cerveau en délire, il me sembla que des femmes échevelées marchaient autour

de mon lit. Les unes me dirent : Tu mourras! les autres me crièrent d'une voix lugubre : Tu es mort! Aussitôt je crus voir le soleil s'obscurcir, je crus sentir trembler la terre. Un ami s'approcha de moi et me dit : « Ne sais-tu pas? ta Béatrix est morte! » A ces paroles je fondis en larmes, il me sembla voir les anges qui l'enlevaient au ciel, et je croyais l'entendre me dire : « Je vois le principe de la souveraine paix! » Et moi, pénétré de douleur, je m'écriais : « Mort, viens à moi, ne me sois pas cruelle, viens à qui te désire! » et j'ajoutais : « O Béatrix! sois bénie! que bienheureux est celui qui te voit! » — A ces cris, les femmes qui me veillaient accoururent : j'ouvris les yeux, je vis que j'avais rêvé, et j'espérai que mes sanglots et mes pleurs avaient empêché d'entendre le nom de Béatrix.

» Ce rêve resta continuellement présent à ma pensée : il me semblait toujours voir Béatrix montant au ciel sous la forme d'une clarté éblouissante. Ce triste pressentiment ne tarda pas à se réaliser. Au moment où la gloire du poète allait peut-être assurer le bonheur de l'amant, Béatrix mourut : depuis ce moment je ne pensai plus qu'à la mort; et il m'en venait un désir si doux à la fois et si violent, qu'il se peignait malgré moi sur mes traits.

» Pour essayer de me consoler, on me maria. Par malheur je n'avais pas la patience de Socrate, qui m'eût été nécessaire avec la femme qu'on me donna, et je vis que la poésie seule pouvait me rendre ma Béatrix. Ne pouvant la retrouver que dans cette vie éternelle qui succède à notre courte existence, mes regards cherchaient sans cesse à pénétrer dans ce monde des châtiments et des récompenses. Depuis qu'une interprétation

douteuse d'un passage des Saintes Écritures avait annoncé la fin du monde pour l'an mil de l'ère chrétienne, une grande préoccupation s'était élevée dans tous les esprits, et, quoique l'époque fatale fût depuis long-temps passée, ils n'étaient point encore entièrement rassurés. On s'entretenait sans cesse, dans les chaires, dans les cloîtres, dans les écoles, dans les palais et dans les chaumières, des supplices réservés aux crimes dans l'enfer, des espérances offertes au repentir dans le purgatoire, et des félicités assurées à la vertu dans le paradis. La pensée me vint de peindre, tel que me le représentait mon imagination, ce monde inconnu, ce monde invisible que nous devons tous habiter. De ce moment cette pensée ne me quitta plus ; elle fut la compagne inséparable de mes jours et de mes nuits ; elle absorbait toutes les facultés de mon âme. Un jour, sur la place publique, on me remit un livre que je cherchais depuis long-temps, et qui traitait d'objets relatifs au poème que je méditais. Je me mis à le lire, et la nuit me surprit au même endroit, lisant toujours. On m'apprit alors que, sur la place même où je m'étais arrêté, on avait célébré la fête de l'*Armeggiatu*, et que tout le jour un grand bruit d'armes et d'instruments, des danses et des jeux de toute espèce y avaient attiré la foule : moi seul je n'avais rien vu, rien entendu, et je rentrai chez moi convaincu que j'avais passé ma journée dans la solitude.

« L'idée que j'avais conçue était féconde, le plan hardi, la tâche immense. Parcourir successivement tous les domaines de la mort, depuis les sombres profondeurs où le crime subit des châtiments éternels jusqu'aux régions

célestes où la vertu reçoit sa récompense infinie; peupler le ciel, l'enfer et le séjour du repentir et de l'espérance de tous les illustres morts dont le souvenir semble impérissable parmi les hommes; assigner à chacun d'eux le châtiment, l'expiation ou la récompense qu'il mérite; les interroger, les contraindre à m'avouer ce qu'ils pensaient peut-être avoir caché au monde, et pénétrer ainsi tous les mystères du cœur humain, ce n'était là encore que la moitié de ma tâche : il fallait, avec le secours de la poésie exilée de la terre depuis des siècles, et dans une langue jusque-là informe et incertaine, rendre visible à tous les yeux ce que je n'avais pas vu, sensible à toutes les âmes ce que je n'avais pas senti; il fallait, pour qu'on ne m'accusât pas d'une folle impiété, que la vérité de mes tableaux, que l'exactitude de mes portraits, que la rigoureuse justice de mes jugements fussent telles, qu'on pût croire à la réalité de mon voyage dans l'empire des morts. J'éprouvai donc une véritable joie le jour où, passant dans une rue de Vérone, j'entendis, dans un groupe de femmes, l'une d'elles dire en me montrant du doigt et avec un accent qui me prouvait sa bonne foi : « Tenez, voilà cet homme qui est descendu en enfer et qui en est revenu pour nous en donner des nouvelles. — Son teint, ses cheveux et sa barbe, reprit une autre, sont encore tout noirs de fumée. » Je les remerciai par un salut de cet éloge involontaire, et je m'applaudis d'avoir renoncé, pour écrire mon poëme, à la vieille langue latine et d'avoir employé la langue moderne de mon pays : « le pain dur convient mal à la bouche des nouveau-nés. »

Nous n'avons mis ici dans la bouche de Dante que ce que lui-même nous a raconté de sa vie. Vous voyez qu'elle ne fut pas heureuse. Les troubles de sa patrie, l'ingratitude de ses concitoyens, et l'exil que subit son patriotisme, jetèrent dans l'âme du poète, naturellement douce et mélancolique, des sentiments de haine et de vengeance que son génie l'aida à satisfaire d'une façon formidable. Il avait en main, contre les hommes qui le proscrivaient, une arme plus terrible que la proscription, et il en usa sans pitié. Sa poésie fut comme le glaive étincelant de l'archange; ou plutôt, s'égalant pour ainsi dire à Dieu même, Dante distribua les peines et les récompenses, et sa voix retentit dans l'éternité.

Mais le plaisir même de la vengeance satisfaite ne pouvait rendre la joie à son cœur, loin de la patrie qu'il avait tant aimée. Florence, moins touchée de ses regrets que fière de sa gloire, offrit de lui accorder, à prix d'argent, son pardon. Voici comment le poète répondit à cette humiliante proposition :

« Est-ce là, écrit-il à un religieux de ses amis, ce rappel glorieux qui ramène Dante Alighieri dans sa patrie après quinze ans d'absence? Est-ce bien ce qu'a mérité son innocence manifeste aux yeux de tout le monde? Est-ce le prix de ses sueurs et de sa persévérance dans l'étude? Loin de moi, loin d'un serviteur de la philosophie, cette bassesse du cœur toute charnelle, qui me ferait m'offrir moi-même à la honte ?

» Ce n'est pas là mon chemin pour rentrer dans la patrie, mon père; mais si, par vous et par les autres, il peut se trouver quelqu'autre voie qui ne soit pas con-

traire à la gloire de Dante, à son honneur, je la prendrai sans hésiter. S'il n'en est point de semblable pour entrer à Florence, jamais je n'entrerai à Florence. Eh quoi ! ne verrai-je point partout la lumière du soleil et des astres? Ne pourrai-je point partout contempler sous le ciel les plus ravissantes vérités? Et puis, le pain ne me manquera pas ! »

Florence, qui avait été le berceau du grand poète, n'eut pas la gloire d'être son tombeau. Il mourut à l'âge de cinquante-six ans, dans la ville de Ravenne, où l'amitié du souverain, Guido da Polenta, s'efforça vainement de lui faire oublier son ingrate patrie.

Maintenant que nous connaissons le poète, essayons de faire connaître le poëme.

Dante n'est pas le premier qui ait eu l'idée de faire descendre aux enfers un homme encore plein de vie. Sans remonter aux fictions d'Homère et de Virgile, voici ce que nous trouvons raconté dans un livre français, la vieille chronique de Saint-Denis :

Charles, qui portait les titres de roi de Germanie, de patrice, et d'empereur de France, le jour de Noël, après le service des matines, se coucha pour se reposer et s'endormit. Une voix se fit entendre à lui pendant son sommeil : « Ton âme, lui dit-elle, va quitter ton corps; elle sera conduite en un lieu où elle verra les jugements de notre Seigneur, et quand l'avenir lui aura été dévoilé, elle reviendra habiter sa demeure mortelle. » Ces mots achevés, son âme est enlevée par une figure d'une blancheur éblouissante, qui lui remet un peloton de fil, lumineux comme la trace d'une comète. « Prends l'extrémité

de ce fil, lui dit l'apparition, et attache-le fortement à ton pouce, car je vais te conduire en enfer. » Aussitôt Charles se sent transporté dans de profondes vallées de feu, où brûlaient, dans des puits remplis de poix, de soufre, de plomb et de cire, des prélats qui avaient servi son père et ses ancêtres. Effrayé de ce spectacle, il les interroge, et il apprend qu'ils sont punis pour avoir semé la discorde et la guerre entre les princes et le peuple, quand leur devoir était de leur prêcher la concorde et la paix. Pendant qu'il les écoute, des diables tout noirs s'efforcent, avec des crocs de fer rouge, de lui arracher le fil qu'il tient à la main, mais la lumière divine de ce talisman les met en fuite. Après cela, l'ange le transporte, à l'aide du fil tourné autour de son corps, sur une haute montagne d'où jaillissent des fleuves de flammes. Il trouve les seigneurs de la cour de son père plongés dans ces ondes de feu ; il les entend lui dire, à travers des hurlements de douleur et de rage, qu'ils sont châtiés pour avoir commis des meurtres et des rapines. Et une voix terrible leur répond : Puissants de la terre, soyez puissamment punis !... Il se retourne, et il aperçoit dans des rivières enflammées, où s'agitaient des dragons et des serpents, ses frères et ses sœurs mêmes qui lui criaient : « Ah, Charles ! vois la peine que nous subissons pour expier notre malice, notre orgueil et les perfides conseils que nous t'avons donnés ! » Charles ne peut retenir ses larmes. Il voit accourir vers lui de grands dragons dont la gueule lance des flammes ; ils vont le dévorer, lorsque son conducteur l'entoure une troisième fois du fil lumineux, et le conduit dans une vallée où il

aperçoit deux fontaines, l'une d'eau bouillante, l'autre d'eau froide. Il regarde dans la première à l'aide du fil de lumière qu'il tient à la main, et il découvre dans cette eau bouillante son père Louis, qui, malgré ses souffrances, lui parle ainsi : « Charles, mon beau fils, n'aie pas peur; je sais que ton âme retournera dans ton corps, et que Dieu t'a fait la grâce de t'envoyer ici afin que tu visses par quels tourments, moi et les autres, nous expions nos péchés. Voici deux tonnes d'eau bouillante qui te sont destinées si tu ne fais pas pénitence ! »

Vous voyez par le commencement de cette légende, dont nous ne poursuivrons pas plus loin la citation, que la France pourrait revendiquer l'honneur de la conception reproduite par le poète florentin; mais, hâtons-nous de le dire, le récit de la chronique de Saint-Denis est au poème de Dante ce que le gland imperceptible est au chêne majestueux.

Là, tout est empreint de ce grand caractère qui a fait surnommer *divine* l'œuvre que Dante avait simplement intitulée *Comédie*, parce que, c'est lui-même qui nous l'apprend, il l'avait écrite dans un style simple et lui avait donné un dénoûment heureux. Pour nous, qui voyons dans la *Divine Comédie* la composition la plus vaste et la plus originale que le génie de l'homme ait conçue et exécutée depuis Homère, nous regrettons de lire ce nom de *Comédie* en tête d'une œuvre où l'épopée, la tragédie, l'histoire, l'ode, l'élégie, la satire, tous les genres en un mot, se montrent sous les couleurs les plus puissantes et les plus variées. Mais, qu'importe le titre? Voyons l'ouvrage.

Dans la semaine de Pâques de l'an 1300, Dante, appesanti par le sommeil, s'égare dans un désert et arrive au pied d'une montagne dont la cime est éclairée par les premiers rayons du soleil; une panthère, puis un lion furieux, puis une louve, s'opposent à son passage, et Dante, effrayé, s'enfonce dans les profondeurs d'une vallée obscure, où « le soleil se tait. » Il aperçoit une ombre qu'il appelle à son secours. L'ombre vient et lui dit qu'elle fut poète sur la terre, et qu'elle chanta le pieux fils d'Anchise. « Es-tu donc, s'écrie Dante, es-tu ce Virgile, source abondante d'où l'éloquence coule comme un fleuve majestueux? toi, la lumière et la gloire des autres poètes, toi dont j'ai recherché avec tant de soin, étudié avec tant d'amour les divins ouvrages! Tu es mon poète favori, mon maître. C'est de toi que j'ai appris ce beau style qui m'a fait tant d'honneur dans le monde. »

Ainsi Dante, ce puissant génie du moyen âge, aime à se dire le disciple, l'élève du grand poète du siècle d'Auguste. C'est lui qu'il prend pour guide et pour appui dans son voyage poétique à travers le sombre empire de la mort. Dante est fier de son maître, comme Virgile l'eût été de son élève, et les quatorze siècles qui les séparent l'un de l'autre s'effacent et disparaissent dans leur commune immortalité.

Virgile a un nouveau titre à la vénération de Dante. C'est la femme qu'il a aimée, c'est Béatrix, qui, témoin de son embarras et de sa frayeur, lui a envoyé le poète de Mantoue pour le rassurer et le conduire. Ces deux poètes arrivent ensemble à l'entrée des enfers, au-dessus de laquelle ils lisent cette inscription :

C'est par moi que l'on entre en la cité des crimes,
Par moi que l'on arrive aux éternels tourments,
Par moi que l'on pénètre aux ténébreux abîmes
Dont un Dieu juste et bon jeta les fondements.
Je suis l'œuvre, à la fois, de la toute-puissance,
De la haute sagesse et du premier amour.
Nul ne verra ma fin, nul ne vit ma naissance.
Vous que le ciel bannit du terrestre séjour,
Entrez, et sur le seuil laissez toute espérance.

Dans ce passage, dont notre traduction ne donne qu'une bien faible idée, Dante nous paraît avoir dépassé son modèle et vaincu son maître.

Le poète, effrayé de cette terrible menace, est prêt à reculer; mais son guide lui prend la main, le rassure et l'introduit dans l'enfer.

Voyons comment Dante s'est figuré l'enfer, le purgatoire et le paradis. — L'enfer est un cône renversé, une fosse immense en forme d'entonnoir, qui s'ouvre à la surface de la terre et se termine au centre. Il contient neuf cercles concentriques disposés en spirale, et chaque cercle est partagé en plusieurs divisions où sont rangés les damnés, suivant la nature et le degré de leurs crimes. Dante et Virgile, descendus de cercle en cercle jusqu'au fond du terrible entonnoir, où est placé le trône de Satan, tournent sur eux-mêmes; leur tête prend la place de leurs pieds, et ils remontent l'autre moitié de la terre par une route étroite que les eaux ont creusée. Ils arrivent ainsi aux antipodes. Alors une haute montagne se présente devant eux : c'est le purgatoire. Il est divisé en sept cercles ou degrés circulaires : sur chacun de ces

sept degrés sont placés les hommes coupables d'un des sept péchés mortels ou capitaux. Au sommet de la montagne est situé le paradis terrestre, et au-dessus s'élève le paradis céleste, formé des sept planètes. Chacune est habitée par des bienheureux, dont le genre de félicité varie selon la différence des bonnes actions qu'ils ont faites et des vertus qu'ils ont pratiquées. Par delà les sept planètes se trouve l'empyrée, séjour de la divinité.

Ainsi le sujet entier de la *Divine Comédie* est un voyage imaginaire dans les trois lieux destinés, le premier au châtiment sans fin des crimes, le second à la punition passagère des vices attachés à notre nature, et le troisième à l'éternelle récompense des vertus.

Nous ne saurions vous conduire pas à pas dans les différents cercles de l'enfer, du purgatoire et du paradis; mais nous chercherons à vous faire sentir la flexibilité et la fécondité du génie du poète, par quelques traits pris çà et là dans cette immense épopée. Il était difficile, par exemple, d'assigner une place dans les enfers aux hommes de génie et de vertu qui avaient précédé le christianisme. Dante voulait respecter à la fois les dogmes de sa religion et les principes de la justice. Voici comment il triomphe poétiquement de cette difficulté religieuse.

« Un bruit terrible rompit le profond sommeil qui pesait sur ma tête, et je tressaillis comme un homme qu'on réveille en sursaut. Debout, je promenai autour de moi ma vue reposée, et je regardai fixement pour connaître le lieu où j'étais. Or, je me trouvai sur les bords de la douloureuse vallée de l'abîme, qui de mille plaintes

forme un bruit immense. Le gouffre était profond, obscur et plein de brouillard ; et mon regard avait beau plonger jusqu'au fond, je ne pouvais rien y distinguer.

» — Descendons dans le monde ténébreux, dit le poète en pâlissant, je marcherai le premier et tu me suivras.

» Et moi, qui remarquai sa pâleur, je dis : — Comment irai-je, si tu as peur, toi qui es toujours mon soutien quand j'hésite ?

» Et lui : — L'angoisse des malheureux qui sont ici répand sur mon front cette pitié que tu prends pour de la crainte. Allons, car la longueur de la route nous presse.

» Aussitôt il avança, et me fit entrer dans le premier cercle qui ceint l'abîme. Là, comme j'écoutais, je n'entendis pas de pleurs, mais des soupirs qui faisaient trembler l'air éternel. Et cela venait du chagrin sans tourments qu'éprouvait une foule nombreuse d'hommes, de femmes et d'enfants.

» Le bon maître me dit : — Tu ne me demandes pas quels sont ces esprits que tu vois ? Or, je veux que tu saches, avant d'aller plus loin, qu'ils n'ont point péché, et que s'ils ont des mérites cela ne suffit pas, car ils n'ont pas reçu le baptême qui est la porte de la foi que tu professes, et s'ils ont vécu avant le christianisme, ils n'ont pas adoré Dieu comme il doit l'être, et moi-même je suis de ce nombre. C'est pour ce manquement et non pour autres crimes que nous sommes condamnés, et notre seul châtiment est de vivre dans le désir sans espérance.

» Un grand chagrin me prit au cœur en entendant ces paroles, car j'avais reconnu des personnages d'une haute vertu qui étaient en suspens dans ces limbes.

» — Dis-moi, mon maître, dis-moi, seigneur, m'écriai-je, pour me rendre plus sûr de cette foi qui triomphe de toute erreur, est-il parmi vous quelqu'un qui, par son mérite ou par celui d'un autre, soit sorti de ce lieu pour être heureux?

» Et lui, qui comprit le sens que cachaient mes paroles, répondit : — J'étais tout nouveau dans ce lieu, lorsque j'y vis descendre un puissant couronné d'un signe de victoire. Il en tira l'ombre du premier père, celle d'Abel son fils, et celles de Noé, de Moïse le législateur, d'Abraham le patriarche, du roi David, d'Israël avec son père et ses fils et Rachel, et bien d'autres avec eux, et les rendit au bonheur; et je veux que tu saches qu'avant ceux-là nul esprit humain n'avait été sauvé.

» Nous ne laissions pas d'aller, tandis qu'il parlait; nous traversions toujours la forêt, épaisse forêt d'esprits, veux-je dire. Nous n'étions pas bien éloignés de l'entrée de l'abîme, quand je vis un feu qui perçait un hémisphère de ténèbres. Quelques pas nous en séparaient encore; mais je pouvais déjà entrevoir que des esprits glorieux habitaient ce séjour.

» — O toi qui honores toute science et tout art, quels sont ces esprits auxquels on fait tant d'honneur que de les séparer des autres?

» Il me répondit : — Leur belle renommée, qui re-

tentit là-haut dans votre monde, trouve grâce dans le ciel, qui les distingue du reste des esprits.

» Cependant une voix se fit entendre : « Honorez le » sublime poète ; son ombre, qui était partie, nous re- » vient. »

» La voix se tut, et je vis venir à nous quatre grandes ombres : leur aspect n'était ni triste ni joyeux.

» Le bon maître me dit : — Regarde celui qui marche, une épée à la main, en avant des trois autres, comme un roi. C'est Homère, poète souverain ; l'autre qui le suit est Horace, le satirique ; Ovide est le troisième, et le dernier est Lucain.....

» Ainsi je vis se réunir la belle école de ce maître du chant sublime, qui plane sur les autres comme l'aigle. Quand ils eurent devisé ensemble quelque peu, ils se tournèrent vers moi et m'adressèrent un salut qui fit sourire mon guide. Et ils me firent encore plus d'honneur, car ils me reçurent dans leur troupe ; de sorte que je fus le sixième parmi tant de génies [1]. »

On aime à voir un grand poète comme Dante s'emparer de la place et du rang qu'il croit lui appartenir. Nous le trouvons, nous, trop humble et trop modeste de se contenter de la sixième place.

Dans le second cercle de l'enfer Dante place les amants que l'amour a rendus coupables, et il ne les punit pas très-sévèrement. C'est là qu'il a placé le tou-

[1] Nous suivons presque littéralement, dans cette citation et dans les suivantes, la traduction de M. Pier-Angelo Fiorentino.

chant et gracieux épisode de Françoise de Rimini. Mais nous préférons offrir à votre admiration la tragique histoire d'Ugolin, que Dante rencontre dans le dernier cercle de l'enfer, au milieu d'un lac de glace. Ce passage vous fera mieux connaître le génie de Dante, en vous le montrant sous son aspect sombre et terrible.

« ...Je vis dans un trou deux pécheurs glacés, placés tellement que la tête de l'un servait de chapeau à l'autre. Et comme un affamé mord dans le pain, ainsi le damné qui tenait l'autre sous lui enfonçait sa dent à l'endroit où le cerveau se joint à la nuque. De même que Tydée rongea dans sa rage les tempes de Ménalippe, de même il lui dévorait le crâne et lui rongeait la cervelle.

» — O toi qui montres par un acharnement de bête fauve tant de haine à celui que tu manges ainsi, apprends-moi ce qu'il t'a fait, lui dis-je, à cette condition que, si tu te plains de lui avec justice, sachant qui vous êtes, et quel a été son crime, je t'en vengerai dans le monde, si cette langue avec laquelle je parle ne se sèche pas.

» Le pécheur souleva sa bouche de son affreux repas, et l'essuya aux cheveux de la tête qu'il avait rongée par derrière, puis il dit :

» — Tu veux que je renouvelle une douleur désespérée dont le seul souvenir m'oppresse le cœur avant que j'en parle. Mais, si mes paroles doivent être une semence qui porte un fruit d'infamie au traître que je ronge, tu me verras parler et pleurer tout à la fois. Je ne sais qui tu es, ni comment tu es descendu ici-bas, mais tu me

parais Florentin, si j'en crois ton accent. Tu dois savoir que je fus le comte Ugolin, et celui-ci l'archevêque Roger : or je te dirai pourquoi je suis ici son voisin. Comment, par l'effet de ses mauvaises pensées, en me fiant à lui, je fus pris et ensuite mis à mort, il est inutile de le dire; mais ce que tu peux ne pas avoir appris, c'est combien ma mort fut cruelle. Écoute, et tu sauras s'il m'a offensé. Un étroit soupirail de cette prison qui a pris depuis moi le nom de Tour de la Faim, et dans laquelle bien d'autres encore seront enfermés, m'avait laissé voir plusieurs fois par son ouverture la lune accomplir sa carrière, quand je fis le rêve horrible qui déchira devant moi le voile de l'avenir.

« Celui-ci me paraissait, comme un maître et seigneur, chasser le loup et les louveteaux vers la montagne qui cache Lucques aux regards des Pisans. Avec des chiennes maigres, dévorantes, les Gualandi, les Sismondi, les Lanfranchi, couraient devant lui à leur poursuite. Au bout de peu de temps le père et ses petits me parurent épuisés, et je vis les dents aiguës des chiens déchirer leurs flancs.

« Quand je fus réveillé, avant l'aurore, j'entendis mes enfants, qui étaient avec moi, pleurer en dormant et demander du pain. Tu es bien cruel si tu ne me plains déjà en songeant à ce que mon cœur présageait; et si tu ne pleures pas, de quoi donc pleureras-tu ?

« Déjà ils étaient réveillés, et l'heure approchait où l'on nous apportait notre pain, et chacun de nous tremblait de son rêve, quand j'entendis clouer sous moi la porte de l'horrible tour; alors je regardai fixement mes

enfants sans prononcer un mot. Je ne pleurais pas, mon cœur était devenu de pierre. Ils pleuraient, eux, et mon Anselmuccio me dit : — Qu'as-tu donc, père, que tu me regardes ainsi ?

» Cependant je ne pleurais pas, je ne répondis pas, tout ce jour ni la nuit suivante, jusqu'à ce que le soleil se leva de nouveau sur le monde. Lorsqu'un faible rayon se fut glissé dans la prison douloureuse, et que j'eus reconnu mon propre aspect sur leurs quatre visages, je me mordis les deux mains de douleur, et mes enfants, croyant que c'était de faim, se levèrent tout à coup en disant : — O père, il nous sera moins douloureux si tu manges de nous ; tu nous as vêtus de ces misérables chairs, tu peux nous en dépouiller.

» Alors je m'apaisai pour ne pas les contrister davantage ; tout ce jour et celui qui suivit nous restâmes tous muets. Ah ! terre, dure terre, pourquoi ne t'ouvris-tu pas ?

» Lorsque nous atteignîmes le quatrième jour, Gaddo se jeta étendu à mes pieds en disant : — Tu ne m'aides pas, mon père ! Là il mourut, et, comme tu me vois, je les vis tomber tous les trois, un à un, entre le cinquième et le sixième jour ; et je me mis, déjà aveugle, à les chercher à tâtons l'un après l'autre, et je les appelai pendant trois jours après qu'ils étaient déjà morts.... puis la faim l'emporta sur la douleur.

» Quand il eut achevé, les yeux hagards, il reprit le pauvre crâne dans ses dents, qui broyaient l'os avec la rage d'un chien.

» O Pise, opprobre de ces belles contrées où résonne

le *si*, puisque tes voisins sont lents à te punir, que les îles de la Capraja et de la Gorgona s'ébranlent, et qu'elles ferment comme d'une digue les bouches de l'Arno, afin que tous tes habitants soient noyés dans tes murs! car, si le comte Ugolin était accusé d'avoir livré tes forteresses, tu ne devais pas mettre ses enfants à une telle croix! Leur jeune âge, Thèbes nouvelle, rendait innocents Uguccione et Brigata et les deux autres... »

On a vivement reproché à Dante d'avoir, dans la peinture de l'enfer, emprunté au paganisme une partie de ses personnages fabuleux, tels que Caron, Minos, Cerbère et autres divinités infernales, et de les avoir irréligieusement mêlés aux saintes croyances du christianisme. Sans doute c'est là un des défauts du poëme; mais ce mélange du sacré et du profane, de la fable et de la vérité, était dans l'esprit du siècle où écrivait Dante et n'était pas pris alors pour impiété. La foi dans le christianisme était trop vive pour que des fictions poétiques de ce genre pussent y porter atteinte. L'Église même ne les condamnait pas. Dante a donc pu les employer sans offenser la religion, mais non sans blesser la raison et le goût. La raison et le goût sont, il est vrai, aux yeux de bien des gens, les ennemis déclarés du génie : on se persuade qu'ils l'arrêtent dans son essor, pareils aux ciseaux de l'émondeur qui taille et façonne les arbres de nos jardins. Nous croyons qu'il est plus juste de les comparer à ces digues dans lesquelles l'art s'efforce de contenir les eaux d'un fleuve, afin de les rendre utiles, au lieu de les abandonner à leur course

vagabonde et improductive. Le génie reste grand sans doute à travers ses égarements; mais serait-il moins grand s'il ne s'égarait jamais? Ne doit-on pas s'affliger de voir un poète de la taille de Dante descendre par moments à la grossièreté et à l'extravagance? Ces disparates choquent notre esprit comme les notes fausses blessent nos oreilles. N'oublions pas toutefois, que s'il se rencontre des taches à côté des sublimes beautés de l'œuvre de Dante, il faut surtout accuser de ces défauts le temps où il vivait, tandis que les beautés n'appartiennent qu'à lui. Il n'eut pas la force, et quel homme l'eut jamais, de se soustraire entièrement au mauvais goût de son siècle et de son pays : mais son génie, pour être moins pur, n'en est pas moins élevé; et, pour avoir les yeux ouverts sur ses imperfections, nous n'admirons pas moins les traits éclatants et multipliés par lesquels il se manifeste.

De l'enfer, Dante et Virgile passent dans le purgatoire, « ce second royaume où l'âme humaine se purifie et devient digne de monter au ciel. » Ce n'est plus Caron, c'est un ange descendu du ciel qui les fait passer dans une barque si légère qu'elle glisse sur l'onde sans s'y enfoncer. Le purgatoire décrit par Dante ressemble tellement à la terre que nous habitons qu'on est tenté de croire que cette ressemblance n'a point été conservée par lui sans intention. C'est le même soleil, ce sont les mêmes astres qui l'éclairent : seulement le poète y découvre quatre étoiles qui n'avaient jamais été vues, sinon par les premiers hommes. Le premier personnage dont il rencontre l'âme est Caton, devant lequel son guide, « par sa parole, par son geste et par son regard, lui fait ployer

le genou et baisser les yeux. » Caton leur indique le chemin de la montagne, et à peine se sont-ils mis en route, qu'ils sont entourés par une foule d'âmes chantant des cantiques. Laissons ici parler le poète :

« Les âmes, qui s'aperçurent à ma respiration que je vivais encore, devinrent pâles d'étonnement. Et comme, lorsqu'un messager porte une branche d'olivier, la foule accourt pour entendre la nouvelle, et personne ne se garde de heurter autrui, ainsi vinrent à ma rencontre toutes ces âmes heureuses, oubliant presque d'aller se purifier. Je vis l'une d'elles s'avancer vers moi pour m'embrasser avec une affection si grande que je me sentis entraîné à l'imiter. O ombres vaines, excepté pour les yeux! Trois fois je l'entourai de mes bras, trois fois je les croisai vides sur ma poitrine. L'étonnement, je crois, se peignit sur mon visage, car l'ombre sourit et se retira; et moi, je m'avançai encore pour la suivre. Elle me dit doucement de m'arrêter; alors je la reconnus, et je la priai de s'arrêter aussi un peu pour me parler. Elle me répondit : — Ainsi que je t'aimai, emprisonnée dans mon corps, ainsi je t'aime libre. »

Le poète reconnaît alors son ami Casella, dont les chants calmaient autrefois tous ses chagrins, et il le prie de consoler encore par ses chants son âme accablée. Casella chante des vers composés par Dante lui-même. Virgile et tous les esprits qui les entourent en paraissent si charmés que nulle autre pensée ne peut les en dis-

traire. Mais voici tout à coup la voix sévère de Caton qui se fait entendre :

« — Qu'est-ce donc, esprits paresseux, s'écria-t-il, qui vous retient ici ? Courez à la montagne pour vous dépouiller des écailles qui vous empêchent de voir Dieu !

« Ainsi que des colombes, formant des groupes dans la plaine, paisibles et becquetant le blé ou l'ivraie, si quelque objet leur apparaît qui les effarouche, laissent tout à coup leur pâture, préoccupées qu'elles sont de plus grands soucis ; ainsi je vis cette troupe d'esprits laisser là les chants et courir vers la côte, comme un homme qui va sans savoir où ses pas le mènent. »

Le poëme de Dante présente à chaque instant des comparaisons empruntées, comme celle que nous venons de citer, aux scènes de la vie des champs. Dante est certainement, après Homère, le poëte qui a le mieux étudié la nature dans ses rapports avec la poésie. Ces rapprochements entre le monde réel et le monde idéal sont un des moyens les plus heureux qu'il emploie pour répandre la variété et l'intérêt dans le cadre un peu uniforme de sa composition. Quelle puissante imagination ne fallait-il pas pour semer de détails toujours divers cette série de rencontres du poëte avec les habitants de l'enfer, du purgatoire ou du paradis ? Il semble, à mesure que Dante avance, que son génie grandisse. Ce n'est pas, nous le savons, le sentiment de tous. Beaucoup de critiques ont trouvé que l'intérêt du poëme allait en déclinant, que le chant du purgatoire contenait moins de

beautés que celui de l'enfer, et que le chant du paradis était inférieur aux deux autres. Nous ne pouvons partager cette opinion : l'enfer d'Homère et celui de Virgile peuvent rivaliser avec celui de Dante, l'élysée de l'Énéide ne peut se comparer au paradis de la *Divine Comédie*. Virgile ne consacre que quelques vers à la description du séjour des justes : son imagination semble épuisée quand il leur a donné pour récompense quelques-uns des plaisirs les plus innocents de la terre, tels que les jeux de la lutte, les chants, la danse, etc. Mais un lieu de récompenses qui n'offrirait aux élus que les joies de la terre ne serait point un élysée chrétien, et Dante veut être chrétien dans son poème comme il l'est dans son cœur. Ira-t-il ressusciter les fictions du paganisme et promener ses saints sur des gazons fleuris? Nous montrera-t-il dans le ciel des ombres errantes comme en enfer? Sans doute il faudra bien qu'il donne aux âmes bienheureuses une forme dont nous puissions concevoir l'image. Mais cette forme impalpable ne sera point une ombre, ce sera ce qu'il y a de plus opposé à l'ombre : la lumière. Voyons de quelle façon le poète explique sa pensée.

Dante n'a plus pour guide Virgile, à qui l'entrée du paradis est interdite; c'est Béatrix qui le conduit dans le premier ciel, qui n'est autre que la lune.

« Là, dit-il, une vision m'apparut qui m'attacha si étroitement à elle pour la contempler que je ne me souvins plus de l'aveu que j'allais faire à Béatrix. Comme, à travers un cristal transparent et limpide, ou

à travers des eaux pures et tranquilles, pas assez hautes pour que le fond en soit sombre, les traits de notre visage nous reviennent si affaiblis, que la perle, se détachant sur un front blanc, n'arrive pas plus indécise à nos yeux, telles je vis plusieurs figures prêtes à parler. C'est pourquoi je me laissai aller à une erreur contraire à celle qui fit naître l'amour entre l'homme et la fontaine. Aussitôt que je les eus aperçues, pensant que c'étaient des images réfléchies dans un miroir, je tournai mes yeux en arrière pour voir à qui elles appartenaient; mais je ne vis personne, et je ramenai mes yeux droit à ceux de mon doux guide, qui souriait avec une sainte flamme dans le regard. »

Passons au second ciel, que Dante place dans la planète de Mercure.

« Comme la flèche qui frappe le but avant que la corde ait cessé de vibrer, ainsi nous montâmes dans le second royaume, et je vis ma Béatrix si radieuse, quand elle entra dans la lumière de ce ciel, que la planète elle-même en devint plus brillante. Et si l'étoile se transfigura et rit, que ne fis-je pas, moi dont la nature est si mobile !

» De même que, dans un vivier tranquille et pur, les poissons courent vers tout ce qui tombe du dehors, s'ils croient y trouver leur pâture, de même je vis plus de mille splendeurs qui accouraient vers nous, et chacune s'écriait : — Voilà qui va augmenter notre amour ! »

Montons maintenant avec Dante et Béatrix dans la planète de Vénus : c'est le troisième ciel.

« Je ne m'aperçus pas que je montais en elle ; mais je m'aperçus bien que j'y étais, en voyant la femme de mon cœur devenir plus belle. Et comme dans la flamme on voit l'étincelle, comme dans un concert de voix on distingue la voix qui est soutenue et celle qui va et vient, je vis dans cette lumière d'autres splendeurs qui tournoyaient plus ou moins rapides, selon leur vision éternelle. Jamais vents impétueux ne sortirent d'un froid nuage, qui n'eussent paru engourdis et lents auprès de ces lumières accourues vers nous, et détachées de la ronde commencée sur la hauteur des Séraphins. Et derrière celles que je vis les premières retentissait un *Hosanna* tel que, depuis, le désir de l'entendre de nouveau ne m'a pas quitté. »

Dante a fait du soleil le quatrième ciel du paradis. Arrivé là, ses yeux sont tellement éblouis de ce qu'il voit, ses oreilles tellement charmées de ce qu'il entend, qu'il oublie un moment Béatrix. Loin d'en être blessée, elle en sourit et appelle l'attention du poète sur ce qui l'entoure.

« Je vis plusieurs clartés vives et triomphantes faire de nous un centre et d'elles une couronne, plus douce encore à l'oreille qu'éclatante aux yeux. C'est ainsi que nous voyons quelquefois la fille de Latone entourée de nuages qui bordent le cercle que son disque trace dans

l'air. Dans la cour du ciel d'où je sors se trouvent plusieurs joyaux rares et splendides... Et le chant de ces clartés était un de ceux-là...

» Lorsque, en chantant ainsi, ces ardentes lumières eurent tourné trois fois autour de nous, comme font autour du pôle les étoiles voisines, elles me parurent comme ces femmes qui n'ont pas fini de danser, mais qui s'arrêtent un moment en silence et prêtent l'oreille pour entendre les notes nouvelles. »

Dans le cinquième ciel, qui est la planète de Mars, Dante aperçoit la croix flamboyante du Christ. « D'un bras à l'autre de cette croix et de sa cime à sa base couraient des lumières scintillant avec force lorsqu'elles se rencontraient, ainsi qu'on voit des atomes tourbillonnant dans le rayon lumineux qui sillonne l'ombre d'une chambre. » C'est dans ce ciel que Dante voit la *lumière* d'un de ses ancêtres qui lui raconte ce qu'était Florence au temps passé. Nous regrettons d'être obligé de traduire et d'abréger ce passage, dont voici les principaux traits.

« Florence, enfermée dans son antique enceinte, vivait en paix, sobre et pudique : elle n'avait ni collier ni couronne, et les femmes ne s'y paraient pas de ceintures plus belles à voir que celles qui les portaient. La fille ne faisait pas encore peur à son père en naissant, car la dot et le temps du mariage restaient dans de justes limites. Il n'y avait pas de maisons vides d'enfants... J'ai vu Bellincion Berti s'en aller avec une ceinture de cuir et d'os, et sa femme revenir de son miroir sans avoir

peint son visage. J'ai vu ceux de Nerli et ceux du Vecchio être contents de leur peau nue, et leurs femmes ne songer qu'à leur fuseau et à leur quenouille. O heureuses qu'elles étaient! chacune d'elles était sûre de sa tombe, et aucune, à cause de la France, n'était restée dans son lit désert. L'une veillait au soin du berceau, et consolait l'enfant avec ce tendre langage qui fait la joie des pères et des mères; l'autre, tirant la chevelure de sa quenouille, contait des histoires avec sa famille sur les Troyens, sur Fiésole et sur Rome... Dans ce doux repos, dans cette belle vie de citoyens, dans cette loyauté civique, dans cette chère patrie, Marie me fit naître, et dans votre antique baptistère je fus à la fois chrétien et Cacciaguida. »

Après cet éloge de sa patrie, le poète se fait prédire ainsi par son aïeul l'exil qu'il subissait alors :

« Tel qu'Hippolyte sortit d'Athènes par la perfidie de sa marâtre dénaturée, ainsi faut-il que tu sortes de Florence. C'est cela qu'on veut, c'est cela que déjà l'on demande; et ceux qui le préparent réussiront bientôt dans ce lieu où chaque jour on trafique du Christ. On dira, comme de coutume, que le tort est aux vaincus; mais la vengeance de Dieu rendra témoignage à la vérité. Tu abandonneras toutes les choses les plus tendrement aimées, c'est le premier trait que lance l'arc de l'exil. Tu éprouveras combien est amer le pain des étrangers, et combien il est dur de monter et de descendre par l'escalier d'autrui... »

C'est par des traits de sentiment de ce genre, semés en grand nombre dans le chant du paradis, que le poète ramène les esprits des hauteurs du ciel sur la terre, et qu'après avoir déployé toute la magnificence de son imagination, il les charme par les pensées tendres et mélancoliques qui s'échappent de son cœur en vers harmonieux et touchants. Mais poursuivons : des beautés de ce genre ne s'analysent point, il faut les montrer.

« Je me tournai à ma droite vers Béatrix pour qu'elle me dît, ou par un mot ou par un geste, ce que je devais faire. Et je vis ses yeux si purs, si radieux, que sa splendeur surpassait toutes les autres, et celle même des derniers regards qu'elle m'avait jetés.

» Comme celui qui fait le bien s'aperçoit au plaisir qu'il éprouve de jour en jour que sa vertu s'augmente ; ainsi je m'aperçus qu'à mesure que je montais dans le ciel j'y parcourais un plus grand cercle, en voyant ce prodige devenir plus surprenant. Et aussi rapidement que sur la joue blanche d'une femme disparaît la rougeur de sa honte, je m'aperçus que j'avais changé de sphère, quand je fus enveloppé par la blanche lumière de la sixième étoile qui venait de me recevoir. Le rayonnement de l'amour des esprits qui habitaient la planète de Jupiter rendait visible à mes yeux notre langage.

» Et comme des oiseaux qui se lèvent sur les rivières, et qui, se jouant avec leur pâture, se forment tantôt en cercles, tantôt en files, ainsi dans ces lumières les saintes créatures voletaient et chantaient, figurant dans leurs ébats tantôt un D, tantôt un J et tantôt un L. D'abord en

chantant elles se balançaient en mesure, puis, en formant l'une de ces lettres, elles s'arrêtaient un peu et se taisaient.

« O muse divine! qui fais la gloire et la durée des génies dont les efforts éternisent par toi les cités et les empires, illumine-moi de ta splendeur afin que je révèle leurs figures comme je les ai vues, et que ta puissance se montre dans ces vers. Ces esprits formèrent donc cinq fois sept lettres, tant voyelles que consonnes, et j'observais ces lettres selon qu'elles se montraient.

» DILIGITE JUSTITIAM furent les premiers mots de toute l'écriture; QUI JUDICATIS TERRAM furent les derniers... »

Ici Dante s'élève à la plus haute mission du poète, en rappelant aux rois le plus sacré de leurs devoirs, la justice.

Enfin le dernier ciel s'ouvre à ses regards :

« De même qu'un éclair subit brise les forces visuelles et rend l'œil impuissant à apercevoir les plus forts objets, ainsi je fus entouré d'une vive lumière, et elle me laissa tellement couvert du voile de ses rayons, que je ne pouvais plus rien voir. »

Bientôt le céleste voyageur se sent doué d'une vue nouvelle, tellement puissante qu'il n'y a si pure et si vive clarté dont ses yeux ne puissent soutenir l'éclat. Alors il voit la sainte milice du Christ sous la forme d'une rose éblouissante, autour de laquelle voltigent, comme un essaim d'abeilles autour des fleurs, des esprits dont le

visage est de flammes, les ailes d'or, et le corps d'une telle blancheur qu'aucune neige ne peut lui être comparée. Lorsque ces esprits descendent dans la rose, ils répandent, en secouant leurs ailes, la paix et l'ardeur qu'ils viennent de puiser dans le sein de Dieu.

Le poète est conduit au trône de Marie, et l'archange qui lui sert de guide parle ainsi à la mère de Dieu :

« — O Vierge Mère, fille de ton fils, humble et plus élevée qu'aucune créature, but arrêté de la volonté éternelle, tu es celle qui a tellement ennobli la nature humaine, que le créateur n'a pas dédaigné de devenir son ouvrage. Dans ton sein s'est allumé l'amour dont les rayons ont fait germer cette fleur au milieu de la paix éternelle. Tu es pour nous ici un soleil de charité dans son midi, et là-bas, parmi les hommes, une source vive d'espérance. Femme, tu es si grande et si puissante, que celui qui souhaite une grâce et ne s'adresse pas à toi veut que son désir vole sans ailes. Ta bonté ne vient pas seulement en aide à ceux qui demandent; mais souvent elle devance les vœux avec libéralité. En toi est la miséricorde, en toi la piété, en toi la magnificence, en toi se réunit tout ce qu'il y a de bonté dans la créature. Or cet homme, qui, du dernier abîme de l'univers jusqu'ici, a vu les existences spirituelles une à une, te supplie en grâce de lui accorder assez de force pour qu'il puisse porter les yeux plus haut, jusqu'à la suprême béatitude : et moi, qui n'ai jamais désiré aussi ardemment pour moi cette contemplation que je la désire pour lui, je t'offre toutes mes prières et je te conjure qu'elles ne soient pas

vaines, afin que tu dissipes par les tiennes tous les nuages de son humanité et que la souveraine joie lui apparaisse; et je te prie encore, ô reine qui peux ce que tu veux, de conserver pures ses affections après cette vision ineffable. Que ta sauvegarde triomphe de ses élans terrestres! Vois Béatrix et tous ces bienheureux qui joignent leurs mains en s'associant à mes prières. —

» Les yeux que Dieu a aimés et respectés, se fixant sur celui qui parlait, nous montrèrent combien ses prières ardentes avaient été agréées; ensuite ils se portèrent vers l'éternelle clarté, dans laquelle il n'est pas permis de croire que le regard d'aucune créature pénètre aussi profondément. Et moi, qui m'approchais du but de tous mes vœux, je sentais, comme il est naturel, s'éteindre l'ardeur de mon désir. Bernard m'invitait en souriant à regarder en haut, mais j'avais déjà levé les yeux comme il le voulait, et ma vue, en s'épurant, pénétrait de plus en plus dans le rayon de la haute lumière où tout est vérité. Dès ce moment ma contemplation fut au-dessus de mes paroles, qui ne peuvent rendre ce que je vis, et la mémoire reste écrasée par tant de grandeur.

» Comme celui qui voit quelque chose en rêve, et qui après son rêve n'en garde qu'une vague impression et ne se souvient plus de rien, tel je suis, car toute ma vision a presque disparu, et je sens encore distiller dans mon cœur la suavité qui naquit d'elle : ainsi la neige fond au soleil, ainsi se dispersaient au vent les paroles de la sibylle, gravées sur des feuilles légères.

» O lumière suprême! qui t'élèves tant au-dessus des pensées des mortels, prête encore à mon esprit un peu

de ton éclat, et donne tant de pouvoir à ma langue qu'elle puisse laisser aux races futures au moins une étincelle de ta gloire; car en revenant en partie dans ma mémoire, et en retentissant un peu dans ces vers, tu feras mieux comprendre ton triomphe. »

Ce vœu de Dante s'est accompli. Un rayon divin a illuminé le poète, et les vers qu'il chantait il y a cinq siècles charment encore aujourd'hui les âmes restées fidèles au culte du christianisme et de la grande poésie.

Disons-le cependant, le chant du *Paradis*, où l'esprit religieux de Dante se montre dans toute sa puissance, est çà et là hérissé de discussions théologiques qui lui font perdre une grande partie de son prestige. On voudrait que le poète n'eût pas ainsi sacrifié aux passions du moment : on voudrait qu'il eût abandonné aux écoles le soin de traiter des questions de science et de dogme que semble repousser la poésie. Et cependant, on ne peut s'empêcher d'admirer avec quel art il triomphe quelquefois de difficultés en apparence insurmontables : il semble se les créer à plaisir, comme l'enfant, trop sûr de ses forces, qui joue avec le danger.

Plusieurs parties du chef-d'œuvre de Dante sont inintelligibles, même pour les Italiens. Cela se conçoit. Les allusions aux choses et aux hommes de son temps y abondent : aujourd'hui ces hommes et ces choses ont disparu, la plupart sans laisser trace, et les commentateurs s'épuisent en vaines conjectures qui, loin de jeter la lumière sur les passages obscurs du poème, ne font souvent que les obscurcir encore.

Dante est le plus grand poète du moyen âge; c'est l'Homère moderne. On peut dire qu'il ressuscita la poésie, que le poète grec avait en quelque sorte engendrée. Celui-ci la tira du chaos, l'autre la rappela des mortelles ténèbres de la barbarie. Entre ces deux génies il n'y a qu'une bien courte distance, celle qui sépare la puissance créatrice de la puissance qui redonne la vie.

LEÇON XIII.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

PÉTRARQUE, BOCCACE.

Les discordes civiles qui agitaient Florence au commencement du quatorzième siècle, et qui avaient chassé Dante de sa ville natale, enlevèrent à cette cité la gloire de donner le jour à Pétrarque. Ce fut à Arezzo, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1304, que naquit en exil un enfant qu'on nomma Francesco di Petracco, François fils de Pierre. Ce nom n'était point illustre par la naissance : il le fut par le génie, cette autre noblesse qui vient de Dieu.

En ce temps-là il s'était fait une sorte de révolution dans la chrétienté. Le pape Clément V, élevé par l'influence française à la chaire pontificale, avait rencontré une si vive opposition dans le parti italien, qu'il voulut tout ensemble punir l'Italie et récompenser la France, en venant d'abord se faire sacrer à Lyon, puis en transpor-

28.

tant de Rome à Avignon la résidence pontificale. Le père de Pétrarque avait été banni comme Gibelin; il n'en trouva pas moins asile et protection dans la ville qui, après être devenue la capitale du catholicisme, devint bientôt le séjour des fêtes et des plaisirs et le rendez-vous d'un grand nombre de seigneurs qui y affluèrent de toutes parts. Pétrarque comprit dès son jeune âge que l'obscurité de sa naissance lui interdisait de prétendre aux honneurs du monde, si l'étude des lettres ne lui en ouvrait pas l'accès. Aussi cette étude devint-elle chez lui une passion qui lui inspira une aversion presque invincible pour l'étude du droit, que lui imposait l'autorité paternelle. Envoyé par son père à Montpellier pour y suivre les cours de l'Université, il y resta quatre années sans faire aucun progrès dans une science qui répugnait à sa probité non moins qu'à ses goûts; c'est lui-même qui nous l'apprend :

« Ce n'est pas, nous dit-il, que je ne reconnaisse l'utilité et la nécessité des lois. J'aimais dans le droit écrit cet air d'antiquité romaine qui le rend si respectable; mais la candeur de mon âme ne me permettait pas de me livrer à une étude que la dépravation des mœurs avait rendue pernicieuse. La plupart des hommes ne veulent connaître les lois que pour pouvoir les éluder ou apprendre aux autres à les violer impunément. Il ne m'aurait pas été possible de faire de cette étude un abus si contraire à la probité; je sentais d'ailleurs combien il était difficile d'en tirer un parti honnête, dans un siècle où la vertu et l'innocence étaient tournées en ridicule. Les jurisconsultes faisaient des lois un commerce honteux. Leur

langue, leurs mœurs, leur esprit, leur honneur, leur réputation, leur fidélité, tout chez eux était vénal. »

Nous aimons à penser que ce tableau est un peu chargé. Pétrarque haïssait le droit de tout son amour pour la poésie, et il était naturellement porté à s'exagérer les torts des hommes de loi par l'aversion qu'il éprouvait pour la science elle-même. On peut croire que, pendant son séjour à Montpellier, il fréquentait beaucoup plus les maîtres du gai savoir que les professeurs de jurisprudence. Aussi, quand son père vint le visiter, il trouva chez son fils, non pas des livres de droit, mais des volumes de poésies latines et provençales, que, malgré la cherté des manuscrits, il jeta au feu impitoyablement. Ce fut à grand'peine que Pétrarque sauva des flammes un Virgile et quelques traités de Cicéron, ses deux auteurs favoris. De Montpellier son père l'envoya à Bologne, toujours pour étudier le droit, et à Bologne, comme à Montpellier, Pétrarque resta fidèle au culte de la poésie et de l'éloquence. Là, il eut le bonheur d'avoir pour maître le célèbre jurisconsulte Cino de Pistoie, qui, dans ses loisirs, s'amusait à écrire des sonnets que Dante eût avoués et qu'admirait Pétrarque. Nous laissons à deviner si dans les entretiens entre le maître et l'élève, il était plus souvent question de poésie que de jurisprudence; ce qu'il y a de certain, c'est que Pétrarque, de retour à Avignon à l'âge de vingt-deux ans, aimait plus que jamais la poésie et plus que jamais détestait les lois. La mort de son père l'ayant laissé libre de suivre son penchant, il se donna tout entier aux lettres, avec le zèle et la persévérance d'une vocation irrésistible.

Pétrarque n'était pas riche, et cependant il trouvait moyen d'être d'une grande recherche dans ses vêtements : « Rappelez-vous, écrit-il à son frère Gérard, que nous portions des robes blanches où la moindre tache, un pli mal placé, auraient été pour nous un grand sujet de chagrin ; que nos souliers, où l'on évitait avec soin la plus petite grimace, étaient si étroits que nous souffrions le martyre en marchant. Quand nous allions dans les rues, quel soin, quelle attention pour éviter les coups de vent qui auraient dérangé notre chevelure et les éclaboussures qui auraient terni l'éclat de nos robes. »

Un jour cet élégant jeune homme, se promenant par les rues d'Avignon, rencontre un vieillard que sa misère condamnait à tendre la main. Il préparait son aumône, lorsque, dans le mendiant qu'il va secourir, il reconnaît un de ses anciens professeurs. De ce moment, le vieillard devient le commensal du poëte : par malheur le poëte est pauvre lui-même, et souvent, pour vivre, il est forcé d'engager les manuscrits les plus précieux. Parmi ces trésors se trouve le seul et unique exemplaire qui existe du Traité de la gloire de Cicéron . Pétrarque le donne à son vieux maître, qui, dans un moment de détresse, va le mettre en gage pour quelques écus. Quelques jours après, Pétrarque le redemande au vieillard, qui lui répond par des larmes. L'élève n'ose pas insister, craignant d'augmenter l'embarras et le chagrin de son vieux maître ; et le Traité de la gloire, peut-être le chef-d'œuvre de Cicéron, est à jamais perdu pour la postérité. Ce n'était pas là une faible perte ni un petit malheur pour Pétrarque, qui adorait Cicéron autant et

plus peut-être que la femme dont le nom est devenu inséparable de celui du poète.

Pétrarque, alors âgé de vingt-trois ans, étant allé le lundi de la semaine sainte, 6 avril 1327, dans l'église des religieuses de Sainte-Claire d'Avignon, voit une jeune femme traverser l'église et s'agenouiller humblement sur la pierre devant l'autel de la Vierge : elle est vêtue de vert et sa robe est parsemée de violettes. Son visage, sa démarche ont quelque chose de céleste ; sa taille est fine et flexible, ses yeux sont à la fois doux et brillants, ses sourcils arqués sont noirs comme l'ébène, et cependant sur ses épaules flottent des cheveux qui semblent d'or ; la nature anime la blancheur de son teint de couleurs que l'art s'efforcerait en vain d'imiter ; rien de plus gracieux que sa physionomie, rien de plus touchant que le son de sa voix, rien de plus tendre que son regard ; mais en même temps rien de plus modeste que son maintien, rien de plus honnête et de plus chaste que toute sa personne, où semble respirer la vertu. Telle était, si nous nous fions à Pétrarque, cette belle Laure dont il a immortalisé le nom. On croit savoir de plus, aujourd'hui, qu'elle était fille d'Audibert de Noves, et qu'elle épousa Hugues de Sade, dont elle eut onze enfants.

Pétrarque aima Laure du premier jour qu'il la vit, et il l'aima toujours, même après qu'elle eut cessé de vivre. Qu'on ne s'étonne point d'une telle fidélité. Laure fut la muse de Pétrarque et rien de plus. Laure était fière sans doute, heureuse même peut-être d'inspirer à un grand poète un amour aussi tendre que respectueux ; mais elle ne fit rien pour l'encourager. On voit par les transports

de joie qu'il fait éclater dans ses vers, aux moindres faveurs qu'elle lui accorde, qu'il se contentait de peu et que le droit d'aimer suffisait à son cœur. Jamais il ne la vit seule ; et lorsqu'il attachait ses yeux sur elle, elle ne manquait jamais de baisser son voile pour se dérober à ses regards. Ainsi les amours de Pétrarque et de Laure sont d'une nature tout épurée par la poésie et la vertu. Nous avons donc peine à comprendre pourquoi, dans sa vieillesse, il se les reproche comme une faiblesse honteuse dont il rougit. Nous ne nous ferons point scrupule de nous montrer moins sévère que lui. S'il eût aimé Laure avec moins de constance, il eût perdu beaucoup de sa gloire, et nous beaucoup de nos jouissances ; car, malgré la répétition continuelle des mêmes sentiments, des mêmes pensées, des mêmes images, les trois cents sonnets que Pétrarque a composés en l'honneur de Laure sont un monument impérissable de poésie.

Ces sonnets ne ressemblent point aux élégies où les poètes de l'antiquité chantaient les plaisirs de la volupté, plutôt que les émotions de l'amour. Ils respirent un enthousiasme religieux et tout chrétien, et ne peuvent alarmer ni la pudeur ni la vertu ; ils ont même un vernis de chasteté qui refroidit par l'expression ce qu'il y a de tendre dans les sentiments : on lui voudrait quelquefois moins d'esprit.

La langue italienne était devenue, grâce au génie de Dante, plus régulière et moins rude ; Pétrarque l'assouplit encore ; mais, s'il parvint à en faire la plus flexible, la plus suave et la plus harmonieuse des langues modernes, il enleva à la poésie ce caractère mâle et austère

que le sublime Florentin lui avait donné. Pétrarque est le père de ces *concetti* dont les poètes italiens ont tant abusé et qui sont, le plus souvent, beaucoup moins pourvus d'esprit que dépourvus de bon sens et de sentiment. La ressemblance entre le nom du *laurier* et le nom de *Laure* a inspiré à Pétrarque une foule de vers, où il fait allusion à cet arbre de cent façons différentes dont le bon goût ne saurait avouer une seule. Il préfère le laurier à tous les autres arbres, moins parce qu'il est le symbole de la gloire que parce qu'il lui rappelle celle qu'il aime. S'il veut composer des vers pour Laure, c'est toujours au pied d'un laurier qu'il va s'asseoir : sa lyre serait muette apparemment au pied d'un hêtre ou d'un chêne. C'était là sans doute un genre d'esprit fort à la mode au temps où Pétrarque écrivait; mais le poète, nourri comme il l'était de la poésie antique et pénétré de sentiments profonds et vrais, devait-il subir ainsi le joug de la mode, toujours si funeste au talent? Pourquoi faut-il que dans chaque siècle il y ait de ces défauts que l'on respire pour ainsi dire avec l'air, et dont il est en quelque sorte aussi impossible de s'affranchir que de renoncer aux habits et aux usages de son temps, quelque ridicules qu'ils soient.

A part les vers où il tombe dans cette déplorable manière, Pétrarque est un des poètes qui savent le mieux nous transporter dans les lieux qu'ils décrivent, et nous faire partager les sensations dont ils sont pénétrés. Une douce rêverie le fait-elle errer dans les sentiers d'un bois solitaire? vient-il conter aux rochers émus l'excès de son amour et les rigueurs de Laure? nous entendons ses sou-

pirs, nous voyons couler ses larmes, nous lisons dans le fond de son cœur. Et si les sentiments, si les pensées nous charment, quelle autre séduction ne trouvons-nous pas dans le style dont il les revêt! Quelle pureté! quelle élégance! quelle harmonie! Combien nous regrettons qu'aucune traduction française ne puisse en reproduire la grâce et la douceur! Notre prose s'y refuse absolument; et ce n'est qu'en demandant pardon à Pétrarque, ainsi qu'à vous, de ma témérité, que je vous soumets une imitation en vers du sonnet qu'il composa en revoyant, après la mort de Laure, les lieux où il l'avait aimée :

Je respire cet air, je revois la vallée
Où brilla la lumière, où resplendit le jour
Qui remplissait mon cœur d'espérance et d'amour.
Tout y glace aujourd'hui mon âme désolée.

Qu'êtes-vous devenu, frais et riant séjour?
Sur le gazon flétri roule une onde troublée.
De ces lieux, dont la mort l'a sitôt exilée,
Tout le charme avec elle est passé sans retour.

O folle illusion! ô fragile espérance!
Ce bonheur que vingt ans je cherchai sur ses pas,
Ce bonheur, dû peut-être à ma persévérance,
Je ne l'obtins jamais; et mon amour, hélas!
N'a fait, en la perdant, que changer de souffrance.
Je pleurais ses dédains; je pleure son trépas.

Pétrarque n'est pas le seul qui ait chanté la belle Laure de Sade. Deux siècles environ après sa mort, un

Français, passant à Vaucluse, s'y arrêta pour honorer la mémoire de la femme qui avait inspiré de si beaux vers, et il écrivit ceux-ci sur son tombeau :

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup de renommée :
Plume, labeur, la langue et le devoir
Furent vaincus par l'amant et l'aimée.

O gentill' ame, étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

Le poète qui rendait cet hommage à la vertu de Laure et au génie de Pétrarque, c'était le roi François I[er].

A voir le grand nombre de sonnets que Pétrarque adressa à Laure, vivante ou morte, on est tenté de croire que les difficultés que présente la composition d'un sonnet en langue française n'existent pas au même degré dans la langue italienne. Pétrarque en a composé beaucoup de très-bons, et, s'il était vrai, comme l'a dit Boileau, qu'un sonnet sans défaut valût un long poème, Pétrarque serait le premier poète du monde. Nous ne méconnaissons point le mérite du sonnet, et nous admirons fort ceux de Pétrarque; mais nous leur préférons toutefois ses *canzone*, qui ne sont point des chansons, comme les appelle Voltaire, mais de petites odes à la manière d'Horace. Tantôt il exhorte un ami à fouler aux pieds les vains préjugés du monde, à cultiver les arts que méprise le vulgaire; tantôt il paye le tribut de la

reconnaissance aux bienfaits d'une famille illustre tombée dans l'infortune; ailleurs il peint dans ses vers les élans d'une douce et tendre piété; il se livre à de profondes réflexions sur la rapidité du temps et la fragilité des choses de la terre; il entend une voix céleste qui le console et l'appelle dans le chemin du salut; il désire les ailes de la colombe pour voler au séjour de la paix: mais c'est dans les chants que lui inspire l'amour de sa patrie qu'il se montre surtout poète inspiré et sublime. Il faut l'entendre rappeler la gloire de l'Italie, déplorer ses malheurs et se répandre en reproches éloquents pour la réveiller de sa léthargie.

« Roi du ciel, s'écrie-t-il, que la pitié qui t'a conduit sur la terre t'anime encore pour ce beau pays! Vois, Dieu bienfaisant, quel léger prétexte et quelle guerre cruelle! Fais que la vérité s'entende par ma bouche! Et vous, à qui la fortune a confié les rênes de cette belle contrée dont il semble que vous ne preniez nulle pitié, que font ici tant d'épées étrangères? Pourquoi la verte plaine se teint-elle d'un sang barbare? Une vaine erreur vous trompe, vous qui cherchez dans un cœur vénal l'amour ou la foi. Celui qui compte le plus de soldats compte aussi le plus d'ennemis. Oh! dans quel désert étranger s'est amassé ce déluge pour inonder nos douces campagnes? Qui nous défendra si la résistance ne vient pas de nos propres mains? »

Ses sentiments patriotiques ne se manifestèrent jamais avec plus d'énergie et de talent que dans l'ode qu'il

adressa à ce fameux Rienzi, tribun littéraire, à qui la lecture des grands écrivains de l'ancienne Rome avait inspiré le projet de faire revivre dans la Rome nouvelle la république de Brutus et de Caton. Pétrarque ne vit que le beau côté de cette noble folie, et il appuya de toute la puissance de son éloquence et de sa poésie la téméraire entreprise de l'obscur plébéien qui était sorti de l'auberge paternelle pour aller s'asseoir au Capitole sur le trône abandonné du pape et de l'empereur. Rienzi avait l'audace qui tente, non le génie qui accomplit. Livré au pontife dont il avait voulu renverser l'autorité temporelle, il dut la vie et la liberté au titre de poète, dont Pétrarque l'honora pour le sauver.

On comprendrait difficilement de nos jours le prestige dont le nom de poète était entouré en Italie au quatorzième siècle. Le citoyen le plus obscur, par la seule raison qu'il rimait des sonnets et des *canzone* comme Pétrarque, ou qu'il écrivait des histoires comme le marchand Villani, parvenait aux plus hautes charges de l'État. On lui confiait les ambassades les plus importantes, les missions les plus délicates; et si l'on couronnait un citoyen au Capitole, ce n'était pas le guerrier qui avait versé son sang pour l'indépendance de l'Italie, c'était le poète qui l'avait charmée par ses chants. A ce titre, personne plus que Pétrarque n'était digne de cet insigne honneur.

Le 23 août 1340, le poète reçoit dans sa retraite de Vaucluse une lettre du sénat de Rome, qui l'invite à se rendre au Capitole, où l'attend la couronne de laurier. Le même jour, une lettre de Robert de Bardi, chance-

lier de l'Université de Paris, l'invite à venir recevoir dans la capitale de la France la couronne due à ses talents. L'embarras du poète fut grand sans doute, car il fallait opter entre ces deux triomphes, l'époque du couronnement étant fixée, dans les deux villes, au même jour de Pâques de l'année 1341. Rome l'emporta dans le cœur du poète italien; et lorsqu'on lit, dans une chronique contemporaine, les détails des fêtes dont il fut le héros, il est permis de douter que l'Université eût déployé une pareille magnificence. Le peuple de Paris pouvait-il d'ailleurs s'enthousiasmer comme celui de Rome pour un poète dont il n'avait jamais lu les vers, et qu'il connaissait à peine de nom? Les docteurs de Sorbonne lui eussent débité en mauvais latin d'interminables discours, auxquels il eût fallu répondre dans la même langue, au risque de n'être pas compris. Les seigneurs de la cour, la plupart fort illettrés, auraient souri de pitié en voyant décerner à un poète la récompense qu'ils jugeaient n'être due qu'aux travaux guerriers; et la foule ignorante et railleuse, habituée à se moquer de la gravité universitaire, eût peut-être jeté de la boue au triomphateur. Voyons ce qui se passa à Rome, où les vers de Pétrarque étaient lus par les grands, chantés par le peuple et admirés de tous. Nous empruntons à la chronique dont nous parlions tout à l'heure les curieux détails de cette fameuse solennité.

« Au temps qu'Étienne Colonne fut légat du pape, le cardinal Orsini vint couronner messire François Pétrarque, poète illustre et savant. On mit au pied droit du poète une sandale de cuir rouge, garnie de rubans couleur

de pourpre, qui tenait lieu de cothurne, symbole de la poésie tragique; le pied gauche fut chaussé d'un brodequin violet, orné de petits rubans bleuâtres, emblème de la poésie comique. Par-dessus sa tunique, qui était de soie blanche, on plaça un manteau de velours doublé en satin vert, pour montrer que les idées d'un poète doivent toujours être fraîches et nouvelles. On lui agrafa autour du cou une chaîne de diamants pour signifier que ses pensées doivent être pures et claires. On mit ensuite sur sa tête une riche mitre en drap d'or, d'une forme pointue, afin qu'elle pût recevoir la couronne. A son côté pendait une lyre d'argent, attachée par une chaîne d'or façonnée en serpents entrelacés. Derrière lui, sur le char, on plaça une jeune fille les cheveux épars et les pieds nus, tenant à la main une torche allumée; elle représentait la folie, qui, dit-on, marche toujours sur les traces des poètes. Douze jeunes gens, vêtus de pourpre, et choisis dans les familles les plus illustres de Rome, récitaient les vers du triomphateur. Venaient ensuite six des principaux citoyens, vêtus de drap vert et portant sur la tête des couronnes de fleurs : enfin paraissait le sénateur suivi d'une foule nombreuse qui marchait au bruit des tambours et des trompettes. Arrivé au Capitole, le sénateur s'assit sur le siége d'honneur et fit appeler à son de trompe François Pétrarque, qui, s'étant avancé, cria trois fois : « Vive le peuple romain ! vivent les sénateurs ! que Dieu les maintienne avec la liberté ! » Puis il s'agenouilla devant le sénateur, qui prononça ces paroles : « Je couronne la première vertu. » Et aussitôt il ôta sa couronne de laurier, et la posa sur la tête de messire

François, qui récita un beau sonnet en l'honneur des anciens Romains. Et cela finit avec beaucoup de gloire pour le poète, car tout le peuple criait : « Vive le Capitole et le poète ! »

Ce n'était pas seulement au poète élégiaque qui avait chanté Laure, ni au poète national qui avait chanté l'Italie, que les honneurs du triomphe étaient décernés. Une des plus grandes gloires de Pétrarque, aux yeux des lettrés de l'époque, était sans nul doute d'avoir tenté de marcher sur les traces de Virgile et de Cicéron. Cependant, tout ce qu'on peut dire en faveur de ses œuvres latines, deux fois plus volumineuses que ses œuvres italiennes, c'est qu'elles n'ôtent rien à sa renommée. Leur médiocrité est une nouvelle preuve, ajoutée à tant d'autres, que le génie de la forme cesse de soutenir l'écrivain le plus habile lorsqu'il manie une langue dont l'usage a cessé d'être populaire. Pétrarque, qui devait une grande partie de sa réputation à un poème en vers latins intitulé *l'Afrique*, où il célébrait la gloire de Scipion, était loin de croire qu'un jour viendrait où le plus faible de ses sonnets serait préféré à tous ses vers latins, et où ses lettres, que l'on comparait de son temps à celles de Cicéron, ne seraient plus consultées que comme documents historiques. Mais c'est là une erreur naturelle à l'esprit humain. On se persuade que ce qui a coûté le plus de peine et de travail mérite aussi le plus de gloire : l'homme se refuse à marcher dans la voie que Dieu lui a faite, pour suivre une route interdite à ses pas ambitieux ; et il s'y égare, sans que, le plus souvent, il lui soit possible de retrouver le bon chemin. Heureusement pour

Pétrarque, s'il marcha dans la mauvaise voie, il marcha aussi dans la bonne, conduit dans l'une par une erreur commune à tous ses contemporains, dans l'autre par son génie; et s'il reste bien loin de Virgile et de Cicéron dans ses compositions latines, il parvient presque à les égaler dans la langue vulgaire, si long-temps méprisée, de l'Italie moderne.

Nous n'avons pas épuisé dans cette rapide esquisse tout ce qu'il est juste de dire à la gloire de Pétrarque. Après avoir honoré le génie du poète et proclamé les immenses services qu'il rendit aux lettres, il nous reste encore à louer la noblesse de son caractère, la grâce de son esprit et la bonté de son cœur. Son exactitude à remplir ses devoirs religieux autorise à croire qu'il échappa à la corruption de son siècle, préservé à la fois par une piété sincère et par le chaste amour dont il brûla pour la belle et vertueuse Laure. Sa passion pour l'étude fut encore une sauvegarde pour ses mœurs, dont la simplicité contrastait singulièrement avec l'éclat de sa renommée. Aucun poète peut-être n'exerça un empire plus universel sur son époque; l'Europe entière le reconnut et s'y soumit. Tous les princes recherchaient son commerce, toutes les cours lui étaient ouvertes, et s'il s'attacha de préférence à l'illustre famille des Colonne et au roi Robert de Naples, c'est qu'il trouva en eux cet amour des lettres qui était le premier titre à son estime comme à son amitié. Ce qui prouve, non moins que ses immortels écrits, l'élévation de son âme, c'est la généreuse protection qu'il accorda au seul homme qui eût pu, dans ce siècle, lui disputer la palme littéraire. Cet homme, vous

l'avez nommé, c'est l'auteur du *Décaméron*, c'est Boccace.

Dante, Pétrarque, Boccace, que de gloire pour un seul pays, dans un siècle où partout ailleurs les lettres étaient encore dans l'enfance !

Peut-être est-il permis à la France de réclamer une partie de cette gloire, car Boccace naquit à Paris en l'an 1313. Son père, qui était un marchand florentin, le destinait au commerce, profession non moins contraire que l'étude du droit au goût décidé que, dès l'âge de sept ans, l'apprenti marchand manifesta pour la littérature. On le fit voyager pour lui ôter l'amour des vers; mais partout dans ce siècle les vers étaient en honneur, et Boccace ne rapporta de ses voyages que la résolution bien arrêtée de se vouer à la carrière littéraire.

Parmi les rois de l'Europe, il n'en était alors aucun qui accordât aux poètes et aux savants une protection plus bienveillante et plus éclairée que celle dont les honorait le roi de Naples, Robert. C'est ce qui détermina Boccace à tourner de ce côté. Il trouva bientôt à la cour du monarque napolitain d'autres chaînes que celles de la faveur royale. Une fille naturelle du roi, nommée Marie, qu'il a célébrée sous le nom de *Fiammetta*, fut pour lui ce que Laure avait été pour Pétrarque, une sorte de muse; l'une inspira les chastes sonnets du poète, l'autre les libres récits du prosateur, et cette différence explique assez que l'amour des deux écrivains n'était pas de même nature. Ce fut à cette cour que commença entre Pétrarque et Boccace une amitié qui ne devait finir qu'avec leur vie : elle s'établit sur une estime mutuelle, sur une admiration réciproque et sur leur passion commune pour

les chefs-d'œuvre de la littérature antique. C'est à cette passion, il n'en faut point douter, qu'ils durent la gloire d'avoir atteint tout d'abord la perfection, l'un dans les vers, l'autre dans la prose. « Nous oublions trop, a dit M. Villemain, nous oublions trop combien l'étude de l'antiquité a été salutaire, combien elle le sera toujours. On semble croire que les anciens retrouvés ont pu nuire au génie moderne; qu'ils nous ont embarrassés de leur présence, et nous ont empêchés d'être aussi originaux que nous l'aurions été sans eux, et qu'en les mettant aujourd'hui de côté, on reprendrait cette originalité qu'on a manquée long-temps par leur faute. Rien de plus douteux. Je vois dans le moyen âge des génies qui se développent sans les anciens, et d'autres qui ont reçu leur secours : la grandeur originale appartient à ces derniers. Quel troubadour et quel trouvère peut se comparer à Dante et à Pétrarque. » Nous ajouterons : quel auteur de fabliaux est comparable à Boccace? Essayons de montrer ce que fut le premier des conteurs de l'Italie.

On peut distinguer trois genres de contes, qui ont dû naître successivement. Le principal caractère des ouvrages de cette nature, au moment de l'enfance de l'art, c'est la surabondance des événements. A défaut de l'originalité et de la beauté des situations, l'accumulation et la rapidité des incidents semblent alors nécessaires pour tenir l'attention toujours éveillée. Plus les événements sont invraisemblables, incompréhensibles, extravagants même, plus ils sont propres à faire naître cette terreur vague et superstitieuse qui charme l'esprit inculte et naïf du peuple et des enfants. Mais bientôt, quand l'in-

telligence se développe, quand l'influence des femmes se fait sentir, l'esprit demande des émotions plus douces, et au désir d'exciter l'intérêt par la multiplicité et la bizarrerie des événements succède celui d'agir sur le cœur par la peinture des sentiments. Le conteur alors choisit les faits, les dispose avec art, de manière à ce qu'ils se fassent valoir l'un l'autre et concourent tous au même but : il prête à ses personnages des motifs réels, humains, d'agir comme ils le font : il leur donne des sentiments en rapport avec les situations où ils se trouvent, il dessine des caractères. Puis enfin, lorsque la vie sociale devient plus uniforme, plus régulière, plus conventionnelle, par l'influence d'une civilisation qui en détruit les aspérités, lorsque l'homme, dans la représentation des choses de la vie, se préoccupe des causes et des motifs, des espérances et des craintes qui déterminent l'action plus que de l'action elle-même, alors le sentiment, la passion, l'éloquence viennent remplacer le merveilleux et la multiplicité des événements; et le roman, dont le but n'est plus seulement d'amuser, propage, sous une forme simple et dramatique, les idées morales, politiques et religieuses que l'auteur s'est proposé de répandre dans la société.

Lorsque Boccace écrivit son *Décaméron*, l'étude des sciences et des lettres avait en partie dissipé, dans les hautes classes italiennes, les préjugés grossiers où la croyance au merveilleux prend sa source; mais les passions violentes du moyen âge régnaient encore et remplissaient l'Italie de désordres et de crimes. L'esprit y était à peu près affranchi des liens de la superstition,

mais il luttait encore contre la rudesse des mœurs féodales. Boccace devait donc appartenir à la fois aux deux premières classes de conteurs, c'est-à-dire semer les événements à profusion sans y faire entrer le merveilleux, et peindre les passions humaines sans songer à tracer des caractères. C'est là en effet ce qu'on trouve dans ses romans et dans le *Décaméron*, son premier titre de gloire, comme conteur.

Le *Décaméron* est un recueil composé de cent contes. Voici par quelle fiction l'auteur établit entre eux un lien qui les enchaîne et en forme un seul et même ouvrage. Il suppose que, pendant la peste qui désola Florence en 1348, une société, composée de sept dames et de trois gentilshommes, se retire, pour échapper au fléau, dans une villa voisine; et que là, pour passer le temps et se distraire de tristes préoccupations, chacun est tenu de dire un conte par jour, et cela pendant dix jours : ce qui produit juste les cent contes renfermés dans le *Décaméron*.

Le début de ce livre est loin d'annoncer ce qu'on y trouve. Il a pour introduction la description de la peste, et les horribles et touchants détails que ce tableau renferme attestent, par leur vérité, que le narrateur ne s'est pas contenté d'imiter Thucydide, mais qu'il a été lui-même témoin des malheurs qu'il raconte et des scènes qu'il décrit. Les symptômes qui signalent la naissance et les progrès de la maladie, le sombre désespoir des habitants, qui se manifeste tantôt par des transports furieux, tantôt par une affreuse gaieté et de dégoûtantes orgies, les terribles mesures de prudence que la frayeur

inspire aux citoyens, et qui aboutissent toutes au même résultat, la mort; l'égoïsme et la corruption, en présence des cadavres; tout cela est peint avec une énergie, une vérité qui transportent le lecteur au sein même de Florence et le font assister à ces scènes de désolation. Souvent, après un mouvement de haute éloquence vient un détail naïf qui laisse dans l'âme une profonde émotion : telle est l'image de ces troupeaux qui d'eux-mêmes sortent le matin de leur étable et d'eux-mêmes y rentrent le soir... car tous les bergers sont morts.

Quand la terreur et la pitié sont portées au plus haut degré, tout à coup la scène change, et nous nous trouvons sous les riants ombrages de la villa Palmieri, au milieu de ces fugitifs qui viennent oublier dans les plaisirs les périls et les malheurs de Florence. Là, assis sur un vert gazon que ne flétrit jamais l'ardeur du soleil, auprès d'un ruisseau dont on entend le doux murmure, et le visage caressé par un frais zéphyr, on se prépare à écouter les contes du premier jour. Ne croyez point qu'ils jettent un triste regard sur cette ville désolée, dont les gémissements s'élèvent au loin. Ils ne pensent ni aux amis qu'ils ont perdus, ni aux amis qu'ils peuvent perdre encore. Est-ce là, comme on l'a prétendu, un défaut dans la composition de Boccace? Nous ne le croyons point : nous voyons, au contraire, dans ce contraste, une peinture saisissante de cette inconséquence de l'esprit humain qui fait qu'aux époques de grandes calamités il se laisse entraîner à une folle gaieté en présence de tout ce qui devrait le pénétrer de douleur, et s'attache avec une sorte de fureur aux plaisirs de la vie au moment

même où il est menacé des angoisses de la mort. — Mangeons et buvons gaiement, disent les Florentines, car demain nous mourrons!

La fiction qui sert de cadre au *Décaméron* n'a donc rien de contraire à la vraisemblance, et nous la préférons à celle du *Dolopathos,* recueil de contes orientaux dont nous avons eu déjà occasion de parler, et dont on suppose que Boccace possédait une copie. Dans le *Dolopathos,* l'histoire qui sert de lien commun aux différents contes dont se compose le recueil est celle d'un jeune prince qui, résistant à l'amour d'une des femmes de son père, est accusé par elle du crime même auquel il a refusé de s'associer. C'est, comme on le voit, une variante orientale de l'histoire grecque de Phèdre et d'Hippolyte. Le père, moins violent que Thésée, hésite à condamner son fils; la reine alors raconte une histoire destinée à vaincre son irrésolution : le gouverneur du jeune prince y répond par une autre histoire pour montrer le danger des condamnations précipitées : l'attaque et la défense se prolongent de la même façon, jusqu'à ce que le conteur soit à bout de contes. Sans doute on trouve là une sorte d'intérêt dramatique qui n'existe point dans le cadre adopté par Boccace; mais cet intérêt s'évanouit bien vite, n'étant pas soutenu par la vraisemblance, et le conteur italien a fait preuve d'un goût beaucoup plus délicat en ne donnant pas à ses contes un autre but que celui d'amuser ceux qui les écoutent.

Les cent contes du *Décaméron* appartiennent-ils tous à Boccace par l'invention? Certains critiques d'Italie, trop préoccupés de gloire nationale, affirment qu'il ne doit

rien à personne : d'autres, au contraire, ont relevé avec un soin minutieux les imitations et même les plagiats dont ils l'accusent. Il nous semble que des deux côtés il y a injustice ou erreur. On ne peut mettre en doute qu'un grand nombre de contes orientaux et de fabliaux français ne fussent bien connus de Boccace. L'imitation en est manifeste, non-seulement dans les sujets du *Décaméron,* mais encore dans une foule de scènes et de situations. Mais il a imité avec tant de bonheur, il a si ingénieusement varié les incidents, si sagement retranché les absurdités, si nettement arrêté les contours incertains, et il a porté les dialogues à un tel degré de perfection que, tout en imitant, il semble avoir créé : sa copie a tous les caractères d'un modèle, son imitation tout le mérite de l'invention : il a trouvé de la pierre, et il en a fait du marbre : il a trouvé du cuivre, et il en a fait de l'or.

Ce n'est pas cependant que Boccace soit toujours et en tout supérieur à tous les conteurs orientaux et français. Le fabliau d'*Aucassin et Nicolette* égale tous les contes du *Décaméron,* s'il ne les surpasse pas; et, dans le genre comique, aucun conte de Boccace ne vaut celui des *Trois Bossus* et du *Manteau mal taillé :* mais, en revanche, on chercherait vainement à composer, en puisant dans les œuvres réunies de tous les conteurs, un recueil comme le *Décaméron,* qui est l'œuvre du seul Boccace.

Boccace a plutôt imité la manière de conter des trouvères qu'il n'a imité leurs contes; et les meilleurs de son recueil, tels que *le Faucon,* le plus simple et le plus

touchant de ses contes, l'histoire si pathétique de *Girolamo et Salvestra*, celle de *Sigismondo et Guiscarda*, et d'autres encore, lui appartiennent entièrement et pour l'invention et pour l'exécution. Le rare mérite de cette exécution, soit qu'il imite ou qu'il invente, est regardé avec raison comme la véritable gloire du conteur italien. Là son originalité est incontestable, et sa supériorité comme écrivain est tellement reconnue en Italie que, de tous les conteurs qui sont venus après lui, il n'en est pas un seul qui se soit écarté de la route qu'il avait tracée. Les contes de ses imitateurs, dont le nombre est immense, paraissent tous avoir été écrits moins dans le but d'intéresser par le sujet qu'ils traitent que dans l'espoir d'égaler l'élégance de ce style toscan dont Boccace a si magnifiquement revêtu ses récits. Peu importe à un conteur italien que ses histoires soient plus ou moins chastes, pourvu que le style en soit pur et harmonieux; peu lui importe même que le thème soit absurde ou ennuyeux, pourvu qu'il soit brodé des variations brillantes de cette musique qu'on appelle la langue italienne. C'est en effet une véritable musique que le style de Boccace, mais une musique parfois un peu monotone. On voudrait que ce fleuve majestueux ne coulât pas si paisible entre ses rives fleuries, on voudrait qu'il bondît quelquefois en cascades capricieuses, qu'il roulât ses eaux avec l'impétuosité d'un torrent; mais ne l'espérez pas : tel il se montre à sa source, tel il sera dans tout son cours. « Il coule, et de la même façon qu'il coule, il continuera toujours de couler. »

Le principal mérite des contes de Boccace étant dans

le style, la meilleure traduction n'en saurait donner qu'une bien imparfaite idée; c'est pourquoi l'on s'est presque toujours contenté d'en faire des imitations, soit en prose, soit en vers. Toutefois, imités ou traduits, l'esprit, la grâce, la malice, l'éloquence même du conteur italien sont d'une si puissante nature que nous les retrouvons à travers toutes les transformations qu'on leur fait subir : aussi est-il peu de livres plus populaires en Europe, ce qui prouve qu'après tout le style n'en fait pas toute la valeur, et que le *Décaméron* se recommande à plus d'un titre à notre admiration. Nous y trouvons une connaissance profonde du cœur humain et la peinture la plus naïve et la plus vraie des mœurs italiennes au moyen âge. Ces mœurs, vous le savez, étaient loin d'être pures. Plusieurs contes de Boccace se ressentent de la licence qui régnait alors : on voit qu'il écrivait pour l'amusement d'une cour voluptueuse et par l'ordre d'une princesse dont la pudeur n'était pas facile à alarmer. Il ne faudrait pas cependant, sur la foi de quelques-unes des imitations qu'en ont faites la reine de Navarre et La Fontaine, croire que telle est la couleur générale des contes du *Décaméron*. Boccace peignit des hommes de toutes les conditions, de tous les âges, de tous les caractères : il les plaça dans toutes les situations, depuis les plus comiques et les plus hasardées jusqu'aux plus touchantes et aux plus pathétiques, telles qu'elles se rencontrent et se heurtent dans la vie. On était d'ailleurs d'une morale si peu sévère au temps de Boccace, que ce ne fut guère qu'après cent ans de libre circulation dans toute l'Italie, que la cour de Rome s'avisa de trouver dan-

gereuse la lecture de ce livre et le défendit. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les traducteurs et imitateurs de Boccace ont choisi de préférence les contes qui avaient encouru la censure papale. De là, sans nul doute, la mauvaise réputation du conteur italien dans notre pays.

Boccace ne fut pas seulement le plus brillant conteur d'Italie, il fut en même temps érudit et poète : il fit de nombreux et savants commentaires sur les anciens et sur Dante; il composa vers sur vers et romans sur romans. Mais de toute son érudition que lui est-il resté? une assez mince renommée de savant; de ses poèmes l'honneur d'avoir le premier créé la stance épique; et de ses romans absolument rien. Dans le *Décaméron* se trouve donc l'unique fondement de sa gloire littéraire; gloire si brillante, au demeurant, que le voisinage de Dante et de Pétrarque ne l'a point éclipsée.

LEÇON XIV.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

SEIZIÈME SIÈCLE.

LA REINE DE NAVARRE, BONAVENTURE DESPÉRIERS, JEAN MAROT, CLÉMENT MAROT, RABELAIS, ETC.

Au commencement du seizième siècle, il y avait trois hommes dont le savoir était universellement reconnu et admiré en Europe : c'étaient Didier Érasme de Rotterdam, Jean-Louis Vivès de Valence, et Guillaume Budée de Paris. Ces trois hommes, dont les noms ont perdu un peu de leur éclat, et dont les ouvrages ne sont guère lus aujourd'hui que par les érudits de profession, passaient pour être les lumières du siècle à l'époque où François I^er^, renonçant à ses conquêtes d'Italie, cherchait dans la protection éclairée qu'il accordait aux lettres une gloire mieux acquise, sinon plus brillante, que celle des combats.

Le premier de ces savants hommes, Érasme, né à Rotterdam, était le fils naturel d'un bourgeois de Gand, nommé Gérard, et de la fille d'un médecin de Sevemberghe. Gérard, forcé par sa famille d'abandonner celle qu'il aimait, se retira à Rome : là, ayant entendu dire

que la mère de son enfant était morte, il entra dans les ordres sacrés. Revenu dans sa patrie, il apprit qu'on l'avait trompé, et, ne pouvant plus devenir l'époux de celle qu'il aimait, il voulut du moins consacrer sa vie à l'accomplissement de ses devoirs de père. Le jeune Érasme reçut à Utrecht, puis à Deventer, une éducation solide qui devait mettre au jour les vastes facultés de son esprit. Orphelin à dix-sept ans, ses tuteurs, qui avaient dissipé son bien, lui firent prendre l'habit de chanoine dans le monastère de Stein; mais sa passion pour l'étude et son amour des voyages ne pouvaient trouver satisfaction dans un cloître, et il quitta le sien pour chercher en Europe des amis et des protecteurs. Il en trouva partout; en Angleterre, Thomas Morus et Henri VIII; en France, Budée et François I[er]; en Italie, Alde Manuce et Léon X. Cependant il refusa toujours les honneurs et les dignités que lui offraient les souverains pour le fixer à leur cour. « Les gens de lettres, disait-il, sont comme les tapisseries de Flandre à grands personnages, qui ne font leur effet que lorsqu'elles sont vues de loin. » Le séjour des palais convenait peu à la simplicité de ses goûts, au désintéressement de son ambition, et surtout à son penchant pour une vie errante et studieuse tout à la fois.

Ce qui distinguait Érasme des docteurs des universités, c'était l'esprit. Érasme n'était pas seulement un prodige de science, c'était l'écrivain le plus spirituel et un des hommes les plus aimables que l'on put rencontrer. Sa raillerie fine et piquante n'avait rien d'amer ni d'outrageant. La franchise de ses opinions religieuses fut mise en doute par les catholiques et les luthériens, parce que,

chrétien dans le cœur, comme l'attestent ses écrits et sa vie, il sut résister aux passions et aux erreurs de son temps. On lui fit un crime, de part et d'autre, de la modération de son caractère, qui ne pouvait s'associer ni aux doctrines du moine de Wittemberg, ni à la haine de ses ennemis. — Tel était l'auteur d'une foule de traités et de commentaires théologiques, que l'élégance de leur latinité et l'immense érudition qu'on y rencontre ont assez mal défendu contre l'oubli, tandis que l'*Éloge de la Folie*, les *Adages* et les *Colloques* transmettaient le nom d'Érasme à la postérité. Les *Adages* sont un recueil de toutes les pensées morales et philosophiques qu'Érasme avait trouvées éparses dans les écrivains de l'antiquité : les *Colloques* sont une satire fine et piquante des travers de son siècle, à la manière des dialogues de Lucien : enfin l'*Éloge de la Folie* est un modèle de cette bonne et vive plaisanterie qui touche à la satire en ce qu'elle a de moins amer, et à la comédie en ce qu'elle a de plus délicat.

Voici comment, dans sa dédicace à son ami Thomas Morus, Érasme répond d'avance aux nombreux ennemis que lui suscita la publication de l'*Éloge de la Folie :*

« Les chicaneurs diront que ces plaisanteries déshonorent la gravité théologique, et que cette satire est tout opposée à la modération chrétienne : ils m'accuseront de ressusciter l'ancienne comédie et de mordre tout le monde, comme un nouveau Lucien ; mais je ne suis pas l'inventeur de cette manière d'écrire. Homère a écrit la *Guerre des Grenouilles et des Rats ;* Virgile s'est exercé sur le *Moucheron* et Ovide sur la *Noix ;* Polycrate a fait

l'éloge bouffon de Busiris, ce tyran d'Égypte; Isocrate le réfuta; Glaucon a loué l'injustice; Favorin a loué Thersite et la fièvre quarte; Sinésius les *Têtes chauves;* Lucien la *Mouche parasite.* — J'ai eu plus en vue de divertir que de mordre. — Celui qui déclame généralement contre toutes les différentes conditions de la vie et de la société fait bien voir qu'il n'en veut pas aux hommes, mais à leurs défauts. »

Après cette apologie de ses intentions, Érasme fait monter en chaire la Folie, qui commence par son propre éloge et celui de ses dames d'honneur, qui sont l'Amour-propre, la Flatterie, l'Oubli, la Paresse, la Volupté et d'autres encore; puis elle attaque la Sagesse, et passe en revue toutes les professions humaines, qu'elle raille et critique sans en épargner aucune. Il faut voir avec quelle malice, malice qui n'est pas toujours dénuée de raison, la Folie accuse la plupart des sages de l'antiquité des malheurs de leur patrie. Passant ensuite aux philosophes des temps plus modernes, elle en trace ce portrait :

« Encore on prendrait patience si ces philosophes n'étaient incapables que des emplois publics; mais ils ne valent pas mieux pour les devoirs de la vie. Invitez un sage à un repas : ou il gardera un morne silence, ou il fatiguera sans cesse la compagnie par de frivoles et impertinentes questions. Prenez-le pour danser, il s'en acquittera avec toute l'agilité d'un chameau : conduisez-le aux jeux publics, sa seule figure empêchera les divertissements du peuple. Entre-t-il quelque part où la conversation soit animée, chacun se tait, comme s'il voyait

entrer le loup. Faut-il acheter, vendre, passer un contrat, enfin s'agit-il de quelque action nécessaire dans le cours de la vie, vous le prendrez plutôt pour une souche que pour un homme : aussi ce philosophe n'est bon à rien, ni pour son pays, ni pour les siens, ni pour lui-même. — Tout ce qui se fait chez les hommes est plein de folie. Si une seule tête veut arrêter le torrent, qu'elle s'enfonce dans un désert comme Timon et qu'elle y jouisse tout à son aise de sa sagesse. »

Ce que nous venons de vous lire en français assez médiocre a été écrit par Érasme dans un latin où la grâce du style le dispute à la finesse de l'observation. Il est bien regrettable que la plupart des savants et des historiens du seizième siècle se soient crus obligés d'écrire dans la langue de Cicéron. Ils y étaient en quelque sorte forcés par le désir d'être lus dans les pays étrangers, et de devenir ainsi des écrivains européens, tandis qu'en se servant de leur langue maternelle, ils n'eussent été que des écrivains français, anglais, allemands, espagnols ou italiens. On ne peut douter que ce ne soit là une des principales causes qui retardèrent les progrès des langues modernes et surtout de la langue française.

Ce même reproche, d'avoir préféré la langue latine à leur langue nationale, peut être adressé au jésuite espagnol Vivès et au docte Parisien Guillaume Budée, qui ne signait jamais que *Budæus*. Le premier a laissé de nombreux ouvrages théologiques et philosophiques qui ne doivent pas nous occuper. Le second, malgré son savant traité sur les monnaies des anciens, n'aurait pas trouvé place dans nos études littéraires, si son livre de l'*Insti-*

tution d'un Prince, qu'il dédia à François Ier, et surtout la part glorieuse qu'il eut à la fondation du Collége de France, n'eussent recommandé sa mémoire à la reconnaissance des gens de lettres. Disons quelques mots de la vie de cet homme qu'Érasme nommait le *prodige de la France* et Lascaris l'*Athénien de Paris*.

Le jeune Budée, issu d'une famille riche et considérée, ne s'annonce point d'abord comme un de ces savants précoces qui préfèrent l'étude aux jeux de l'enfance et aux plaisirs de la jeunesse. Loin de là, le précepteur qu'on lui donne, et les cours de l'Université d'Orléans, qu'on le force de suivre, ne font de lui qu'un ignorant, un dissipateur; et, à son retour dans sa famille, la chasse est la plus innocente des distractions auxquelles il se livre. A vingt-trois ans, Budée ne sait rien encore, que faire des folies. Mais voilà que tout à coup, et sans qu'il soit possible de pénétrer la cause de ce changement subit et imprévu, Budée vend ses chevaux, ses chiens, congédie ses valets, déserte les tripots, quitte les compagnons de ses plaisirs, et prend pour règle de conduite et pour devise un adage latin que l'on peut traduire ainsi : « Tout le temps que l'homme ne donne pas à l'étude est perdu pour lui. » De ce moment Budée ne perd pas un jour, pas une heure : il regrette même le temps passé à manger et à dormir. On le marie, et c'est à grand' peine qu'on obtient de lui de ne donner, le jour de son mariage, que quatres heures à l'étude. Déjà, sans maître, il a appris le latin, et il sait par cœur tout Cicéron : bientôt Hermonymes de Sparte et Lascaris lui enseignent la langue d'Homère. C'est à Jacques Folier qu'il

demande de l'instruire dans les mathématiques, et l'élève ne tarde pas à surpasser son maître. Les antiquités, la politique, la morale, le droit, la médecine, les sciences naturelles, enfin, toutes les connaissances humaines, Budée les veut acquérir, et il y parvient. Pour arriver là, après une jeunesse orageuse et dissipée, que de jours et de nuits il dut passer dans l'étude et le travail! Quand il se livrait à ses occupations favorites, le reste du monde n'était rien pour lui. Un jour qu'un domestique entra dans son cabinet en criant que le feu était à la maison : « Avertissez ma femme, répondit Budée sans détourner les yeux du livre qui l'absorbait tout entier, vous savez bien que je ne me mêle pas des affaires du ménage. » On ne rencontre de semblables préoccupations que chez les hommes supérieurs : c'est à elles que l'on doit les découvertes du génie : « Comment avez-vous trouvé votre système du monde? demandait-on à Newton. — En y pensant toujours, » répondit-il.

Les disputes des écoles n'avaient point cessé avec les querelles des réalistes et des nominaux : elles étaient même redevenues si violentes qu'elles dégénéraient en injures grossières et finissaient souvent par des coups de poing. L'aigreur des controverses scolastiques passait quelquefois dans les discussions littéraires; mais les trois hommes qui dominaient ces discussions, Érasme, Vivès et Budée, ne cessèrent jamais de se donner réciproquement des témoignages de sincère admiration et de franche amitié. Ils s'aimaient par amour de la science. Jamais on ne vit régner parmi les érudits de l'Europe une fraternité plus touchante. On ne trouve dans ces hom-

mes, à l'âme naïve et élevée, à l'esprit grave et enjoué tout ensemble, aucun symptôme de la basse jalousie qui dévora plus tard les gens de lettres : ils ne songeaient qu'à se faire valoir l'un l'autre. Ce qui n'est pas moins rare que cette amitié dévouée, c'est l'appui bienveillant, c'est la protection éclairée, c'est l'hospitalité généreuse que tous les hommes de savoir et de talent, à quelque pays, à quelque rang qu'ils appartiennent, trouvent à la cour de France : l'homme d'Europe qui les aime le plus et les apprécie le mieux, c'est François Ier.

Transportons-nous par la pensée à la cour du roi chevalier, dans ce jour solennel où fut fondé par lui le Collége royal de France, jeune et brillant rival de la vieille Université (1531). Écoutons ces deux vieillards qui, en attendant le roi, se promènent dans une des salles du palais et s'entretiennent de la cérémonie qui se prépare [1]. L'un d'eux est maître des requêtes, prévôt des marchands, intendant de la librairie royale, et le plus savant homme de France; nous avons nommé Budée : l'autre, qui veut rester inconnu, est la gloire du peuple batave; c'est Érasme. Il s'est arraché à sa retraite de Fribourg pour venir en secret à Paris jouir du triomphe de son ami Budée; car il sait que c'est Budée qui a inspiré au roi la pensée d'instituer à Paris une école rivale du collége de Florence, œuvre des Médicis, et de celui

[1] Nous pensons qu'on nous pardonnera d'employer ici une forme qui n'a peut-être pas toute la sévérité accoutumée en pareille matière, mais qui nous a semblé plus heureuse qu'aucune autre pour esquisser rapidement le tableau de cette brillante époque qu'on peut appeler le *siècle de François Ier*.

de Louvain, fondé par un simple chanoine. Ces deux hommes, dont la science est la commune patrie, se racontent les obstacles que les lettres ont eu à vaincre avant d'arriver à l'ère glorieuse qui s'ouvre pour elles.

« Vous savez, dit Budée à son ami, que l'étude des langues savantes était anéantie lorsque le pape Clément V, dans le concile général tenu à Vienne en 1311, ordonna qu'à Rome et dans les universités de Paris, d'Oxford, de Bologne et de Salamanque, il serait institué des chaires pour l'enseignement de l'hébreu, de l'arabe et du chaldéen. Mais, soit que les professeurs aient manqué aux chaires ou les élèves aux professeurs, on n'entendit dans les écoles que d'interminables querelles de mots, et les lettres restèrent plongées dans la barbarie; au point que, il n'y a pas long-temps de cela, les langues grecque et hébraïque étaient entièrement ignorées dans les colléges de Paris, et les meilleurs écrivains de l'antiquité n'y étaient pas même connus de nom. On eût parlé aux plus savants d'Homère, de Pindare, de Sophocle, de Platon, de Xénophon et de Plutarque, qu'ils eussent répondu comme on disait alors, lorsqu'une citation grecque se présentait dans le Digeste : *C'est du grec; cela ne se lit point.*

» — Le temps n'est pas loin encore, ajouta Érasme en riant, où, quand on savait un peu de grec, on passait pour hérétique, et mon ami Conrad Héresbach m'a assuré avoir entendu un bon religieux dire en chaire : « On a trouvé une nouvelle langue, qu'on appelle grecque : cette langue enfante toutes les hérésies, aussi faut-il s'en garantir avec soin. Je vois dans les mains d'un grand nom-

bre de personnes un livre écrit dans cette langue ; on le nomme le *Nouveau Testament* : c'est un livre plein de ronces et de vipères. Quant à la langue hébraïque, tous ceux qui l'apprennent deviennent juifs aussitôt.

« — Cette ignorance ne m'étonne point, reprit Budée ; car, vous le savez aussi bien que moi, ce ne fut qu'en 1453, lorsque la prise de Constantinople par Mahomet II força les savants grecs d'emporter leurs pénates en exil, que l'Italie d'abord et la France ensuite furent éclairées des rayons du soleil d'Orient. Ici, les difficultés sans nombre que la Sorbonne et l'Université opposent encore à l'enseignement des lettres grecques et hébraïques ont déterminé le roi à fonder un nouveau collége où elles seront professées publiquement. Combien je regrette que votre déférence pour la volonté de Charles-Quint, votre souverain, vous ait fait refuser les offres de mon seigneur le roi de France! En vous plaçant à la tête de son Collége royal, François I^er^ en assurait le succès et la gloire dans le présent et l'avenir. Quel autre nom que celui d'Érasme méritait cet honneur?

« — Le vôtre, dit Érasme; et je sais, mon cher Budée, que c'est vous-même qui m'avez désigné au roi. Mais votre modestie vous trompe et votre amitié vous égare. La France n'aura besoin d'aucun secours étranger pour marcher dans le chemin de la gloire, tant qu'elle aura des hommes comme vous pour l'y conduire... Mais voici le roi qui s'avance avec toute sa cour. Retirons-nous à l'écart, et tandis qu'il va s'entretenir avec les hommes éminents rassemblés dans cette enceinte, faites-les-moi connaître.

« — Volontiers, répond Budée; mais je ne garantis point que mes jugements seront ceux de la postérité. Le premier dont j'aie à vous parler, c'est le roi. Élève du Collége de Navarre, ce prince s'y distingue parmi ses condisciples dont il est le rival et l'ami. Son professeur, François Tissot, lui dédie la première grammaire hébraïque imprimée en France, et l'Italien Castiglione lui lit un ouvrage auquel le prince fait des corrections qui sont un titre littéraire plus glorieux peut-être que le livre lui-même. Devenu roi, François I^{er} oublie un moment, dans les combats et dans les fêtes, les leçons du Collége de Navarre; mais il ne tarde pas à s'en ressouvenir. Après le plaisir de se voir environné de ses chevaliers sur un champ de bataille, et aussi peut-être celui d'être entouré des plus belles et des plus nobles dames dans une fête, il n'en connaît pas de plus doux que de rassembler à ses côtés les hommes que leur habileté dans les lettres ou dans les arts recommande à ses bienfaits. François I^{er} aime les lettres pour elles-mêmes. S'il était né loin du trône, il les aurait cultivées comme un plaisir; sur le trône, il les recherche comme une gloire.

» Après le roi, il est juste de vous nommer trois hommes, trois frères, dont chacun suffirait à la gloire d'une famille. L'aîné, Guillaume du Bellay-Langey, est à la fois vaillant capitaine, habile diplomate et bon historien. Il écrit l'histoire de son temps. Mais il est à craindre que son amour pour le roi ne l'aveugle quelquefois sur des torts de conduite que condamne la politique et que réprouve la morale. Son livre n'en sera pas

moins un monument précieux de l'histoire de ce siècle. — Le second, revêtu de la robe épiscopale, et qui sans doute revêtira un jour la pourpre romaine, est Jean du Bellay. Les lettres n'ont pas d'ami plus dévoué ni plus éclairé. Il est le Mécène de cet autre Auguste. Poète et orateur, il écrit et parle en homme à qui le ciel a départi tous ses dons; mais les graves occupations dont le charge la confiance du roi ne lui laissent que peu de temps à donner aux travaux littéraires. — Enfin le troisième de ces illustres frères, Martin du Bellay, s'associe à la gloire de ses aînés par des écrits historiques et de hautes vertus publiques et privées.

» Regardez près d'eux ce prélat : il vous est connu; car vous-même l'avez comparé à un ange descendu du ciel pour rétablir le culte des lettres. C'est l'évêque de Paris, le docte Porcher. — Cet autre prêtre, qui, à défaut de parents, s'est fait une famille de tous les pauvres, c'est Petit, le confesseur de Louis XII. Le roi l'a nommé évêque de Troyes et de Senlis. — Voyez aussi ce prélat qui fait déposer aux pieds du monarque des caisses qu'il rapporte de son ambassade à Venise : c'est Guillaume Pelissier, dont l'érudition vous est connue. Ces caisses renferment des manuscrits grecs, hébreux, syriaques, que le roi vient d'acquérir et qui vont enrichir nos bibliothèques.

» — Quel est, demanda Érasme, ce jeune homme que vient de présenter au roi un prêtre qui paraît l'entretenir familièrement?

» — Le prêtre est aumônier et lecteur du roi; c'est Jacques Colin, qui improvise en latin et en français avec

une égale facilité ; et quant au jeune homme dont il s'est fait le protecteur, on raconte sur son enfance des circonstances assez étranges. Fils, à ce qu'on prétend, d'un boucher de Melun, il se sauva de la maison paternelle pour échapper à quelque châtiment. Exténué de fatigue et de faim, il s'était couché dans un champ de la Beauce, et il était près de rendre l'âme, lorsque vint à passer un gentilhomme qui en eut pitié et le conduisit à l'hôpital. À peine guéri, on le renvoya avec seize sous dans sa poche. Il vint à Paris et se mit à servir les écoliers : mais, tout en gagnant péniblement son pain de chaque jour, il trouvait moyen d'étudier et de se faire savant. Colin l'a trouvé dans un grenier, traduisant des manuscrits grecs à la lueur de quelques charbons embrasés : il vient d'être reçu maître ès-arts : on le nomme Jacques Amyot. Dieu sait ce qu'il sera un jour : mais si sa physionomie n'est pas trompeuse, on peut lui prédire de hautes destinées.

« — Je le crois comme vous, dit Érasme. On ne part pas de si bas pour s'arrêter en chemin. Je prévois qu'il ne manquera pas de protecteurs ; et à la façon bienveillante dont le regarde cette belle dame que le roi a fait asseoir près de lui, on peut croire que la fortune du jeune Amyot est assurée.

« — Cette femme, qui vous paraît belle, va encore s'embellir à vos yeux, quand je vous aurai dit son nom. C'est Marguerite de Valois, reine de Navarre : c'est la digne sœur de François Ier. Cette princesse, dont les malheurs ni les années n'ont pu altérer les charmes, est plus séduisante encore par l'esprit que par la beauté.

C'est peu pour elle de parler et d'écrire l'espagnol et l'italien aussi bien que si elle était née dans la patrie du Cid ou à la cour des Médicis : le latin et l'hébreu même ne lui sont point étrangers; et ces graves études n'ont jamais nui à la vivacité de son esprit ni altéré la simplicité et l'enjouement de sa conversation. Courageuse dans le péril, forte dans l'adversité, sans elle notre roi, prisonnier de Charles-Quint à Madrid, aurait succombé sous le poids de ses fers. C'est elle qui a sauvé les jours de son frère et fait rougir le monarque espagnol de sa dureté envers son royal captif. Digne nièce de Charles d'Orléans, elle a composé quelques vers aussi beaux que ceux d'aucun poète en renom : je veux vous en réciter quelques-uns qui vous montreront que je ne lui donne point des louanges exagérées. Voici comment elle fait parler Dieu dans son *Miroir de l'âme pécheresse :*

Qui a créé dans la mer la baleine,
Et les poissons vivants au fond de l'eau?
Qui a créé l'éléphant en la plaine,
Et qui a mis au cerf et au taureau
Cornes au front? qui défend le roseau
De l'aspre vent? qui le cèdre ruine?
Qui fait le beau laid estre, et le laid beau,
Le jour serein et l'espaisse bruine?
C'est moi tout seul, sans nul y appeler :
Pourquoi chacun doit avoir connoissance
Que je peux tout. Le muet fais parler,
Le sourd ouïr : en mon obéissance
Je tiens la mort et lui donne puissance
Comme je veux, et fais ce qui me plaist.
De chacun veux avoir reconnoissance
D'estre son Dieu, celui tout seul qui est.

» — Ces vers sont vraiment beaux, dit Érasme, étonné qu'une femme s'élevât à cette hauteur de pensée et de poésie : mais tous les vers qu'elle a faits ressemblent-ils à ceux que vous venez de citer?

» — Je ne suis pas assez courtisan pour le dire. Le plus grand nombre sont empreints d'un mysticisme affecté, qu'admirent les partisans des doctrines luthériennes. Je devrais peut-être, ainsi que vous (car on nous accuse tous deux de favoriser ces doctrines en secret), me joindre aux admirateurs de ce langage ascétique et inintelligible; mais j'ai pour habitude de n'admirer que ce que je comprends, et je suis encore trop bon catholique pour faire à Luther et à Calvin le sacrifice de mon goût et de ma raison.

» — Et la reine Marguerite, demanda Érasme, est-elle vraiment huguenote?

» — Le connétable de Montmorency et nos docteurs de Sorbonne l'en ont accusée hautement auprès du roi; mais le roi leur a toujours répondu : « Elle m'aime trop : elle ne croira jamais que ce que je croirai et ne prendra jamais de religion qui préjudicie à mon état. » Son seul tort, si c'en est un, est de s'interposer toujours entre la justice et le coupable, pour désarmer l'une et sauver l'autre. Les flammes des bûchers lui font horreur, et tous ceux qu'elles menacent trouvent asile dans son royaume de Béarn.

» — Ne dit-on pas, demanda Érasme, qu'elle compose des contes et nouvelles à la manière de l'Italien Boccace?

» — Il est vrai, répondit Budée, et ces contes seront

sans doute son premier titre aux hommages de la postérité. Dans les moments de loisir que lui laissent les soucis de la politique, elle rassemble autour d'elle des savants, des poëtes, et s'amuse à deviser avec eux de prose et de vers : elle a des secrétaires à qui elle dicte les contes joyeux qu'elle compose, et dont elle puise les sujets soit dans les anciens fabliaux, soit dans le livre de Boccace, soit enfin dans sa propre imagination. La plupart de ces contes ont une morale un peu légère : mais vous connaissez le goût des lecteurs français pour ces compositions badines où l'on s'inquiète peu d'alarmer la pudeur, pourvu que l'esprit soit satisfait ; on ne pense pas chez nous que la gaieté puisse mener à la corruption, et là où l'on rit nous ne voyons plus d'immoralité. Il est à craindre, malgré cela, que les contes de la reine de Navarre ne fassent dire un jour qu'elle fut des plus expertes en fait de galanterie ; et cependant on aura grand tort de tirer de ses écrits aucune conclusion contre sa vertu. Elle a sans doute, dans ces compositions, le ton libre et dégagé que la galanterie a mis en usage à la cour ; mais il ne faut pas juger des mœurs de la femme par l'esprit de l'écrivain. Marguerite plaide la cause de son sexe par sa conduite plus encore qu'elle ne l'attaque par ses écrits. Elle ne se contente pas d'ailleurs de ce genre de plaidoyer ; car ce fut pour répondre à l'apologie qu'elle faisait des femmes qu'un jour François Ier écrivit, avec un diamant, sur une vitre du beau château de Chambord, cet adage royal :

> Souvent femme varie,
> Bien fol est qui s'y fie !

» — Quels sont ces deux hommes, à la figure réjouie, au teint vermeil, qui causent familièrement avec la reine de Navarre?

» — Ce sont les deux hommes qui passent à la cour pour avoir le plus d'esprit. Tous les deux sont valets de chambre de Marguerite : c'est un titre qu'elle leur a donné pour qu'ils eussent toujours accès auprès d'elle, tant elle aime les joyeux devis de l'un et les vers de l'autre. Le premier se nomme Bonaventure Despériers : c'est assurément le plus piquant conteur de notre époque, et je ne serais pas étonné qu'il eût mis la main aux plus jolis contes de sa noble maîtresse : on peut s'en apercevoir à leur esprit sceptique et railleur, et surtout à la supériorité de leur style. On l'accuse avec raison d'être assez mauvais catholique et de s'égayer trop souvent sur le compte des gens d'église; nos poètes ont peu de scrupules à cet égard, et ils se vengent par des railleries de la puissance du clergé : c'est ainsi que, sans le vouloir peut-être, ils donnent des armes à leurs ennemis. Quant à Bonaventure Despériers, il est un des plus hardis; et dans la foule de ses contes, j'en trouverais difficilement où la morale et la religion ne fussent pas sacrifiées au désir de faire rire. Voici cependant une historiette qu'il nous a contée hier devant la reine et dont le vénérable Jean du Bellay a ri tout le premier :

« Il y avait un prêtre de village qui s'en faisait accroire
» et parlait d'une braveté grande afin de se faire estimer
» un grand docteur. Et même, en confessant, il avait
» des termes qui étonnaient les pauvres gens. Un jour,
» il confessait un pauvre homme, manouvrier, auquel il

» demandait : — Or çà, mon ami, es-tu point ambitieux?
» — Le pauvre homme disait que non, pensant bien que
» ce mot-là appartenait aux grands seigneurs. Le prêtre,
» en après, lui vint demander : — Es-tu point glouton?
» — Nenni. — Es-tu point superbe? — Nenni. — Es-tu
» point iraconde? — Nenni. Le prêtre, voyant qu'il lui
» répondait toujours nenni : — Et qu'es-tu donc enfin?
» dit-il. — Je suis maçon, et voici ma truelle....... Il y
» en eut un autre qui répondit de même à son confes-
» seur. C'était un berger auquel le prêtre demandait :
» — Or çà, mon ami, avez-vous bien gardé les comman-
» dements de Dieu? — Nenni, disait le berger. — C'est
» mal fait, disait le prêtre. Et les commandements de l'É-
» glise? — Nenni. Lors dit le prêtre : — Qu'avez-vous
» donc gardé? — Je n'ai gardé que mes brebis, dit le
» berger. »

» Le bon Érasme ne put s'empêcher de sourire; puis il demanda à Budée si jamais Despériers ne donnait un but moral à ses contes. « Car, ajouta-t-il, s'il est bien d'amuser, il est mieux d'instruire. »

» — Voici, répondit Budée, un conte qu'il débita un jour devant des alchimistes qui se vantaient de faire de l'or. Il renferme une leçon qui sera bonne en tout temps et qu'on fera toujours bien de présenter aux hommes :

« Chacun sait que le commun langage des alchimistes,
» c'est qu'ils se promettent un monde de richesses, et
» qu'ils savent des secrets de nature que tous les hommes
» ensemble ne savent pas : mais à la fin tout s'en va en
» fumée; et ne les saurait-on mieux comparer qu'à une
» bonne femme qui portait une potée de lait au marché,

» faisant son compte ainsi : qu'elle la vendrait deux liards ;
» de ces deux liards elle achèterait une douzaine d'œufs,
» lesquels on mettrait couver, et en aurait une douzaine
» de poussins ; ces poussins deviendraient grands et vau-
» draient cinq sous la pièce ; ce serait un écu et plus, dont
» elle achèterait deux cochons, mâle et femelle, qui de-
» viendraient grands et en feraient une douzaine d'autres,
» qu'elle vendrait vingt sous la pièce après les avoir nour-
» ris quelque temps ; ce seraient douze francs, dont elle
» achèterait une jument, qui porterait un beau poulain,
» lequel croîtrait et deviendrait tout gentil ; il sauterait et
» ferait *hin*. Et en disant *hin*, la bonne femme, de l'aise
» qu'elle en avait en son compte, se print à faire la
» ruade que ferait son poulain ; et, en ce faisant, sa potée
» de lait va tomber, et se répandit toute. Et voilà ses
» œufs, ses poussins, ses cochons, sa jument et son pou-
» lain tous par terre. — Ainsi les alchimistes, après qu'ils
» ont bien fournayé, charbonné, soufflé, distillé, cal-
» ciné, congelé, fixé, liquéfié, vitrifié, putréfié, il ne
» faut que casser un alambic pour les mettre au compte
» de la bonne femme. »

« Le plus âgé des deux valets de chambre de la reine de Navarre, continua Budée, est fils de poète, père de poète, et poète lui-même ; mais vous verrez qu'il sera assez mauvais fils et assez mauvais père pour absorber en lui seul la renommée de trois générations. Il fera oublier son père et empêchera qu'on ne se souvienne de son fils, tant il leur est supérieur par le talent. On le nomme Clément Marot. »

A ce nom, dont la gloire n'était déjà plus enfermée

dans les frontières de la France, les regards d'Érasme se fixèrent plus attentivement sur le valet de chambre de la reine, et il pria Budée de lui faire connaître l'homme qui osait être poète sans le secours des anciens :

« Lorsque naquit Clément Marot, dit Budée, le Roman de la Rose était le plus renommé de tous les monuments de la poésie française : le langage des anciens trouvères avait déjà trop vieilli pour qu'on pût admirer leurs ouvrages, ou même les comprendre. Le père de notre poète, connu sous le nom de Jean Marot, mais dont le véritable nom était Desmarets, avait un des premiers donné à la langue plus de souplesse, plus d'élégance et plus de correction. La reine de France, Anne de Bretagne, à qui Jean Marot fut présenté par une de ses filles d'honneur, estima si fort sa personne et son talent, qu'elle le choisit pour son poète, et le donna au roi Louis XII pour l'accompagner dans son expédition contre Gènes et Venise. Jean Marot mit en vers l'histoire de cette expédition. Ce n'est pas une Iliade assurément ; mais on y trouve des passages qui ne manquent ni de sentiment, ni de poésie, tels que ce tableau du depart du roi :

Le roy, sçachant par vraye expérience
Qu'en fait de guerre il n'est que diligence,
Part de Lyon, devers Grenoble tire.
Le peuple, lors regrettant son absence,
Larmes aux yeux, disoit en révérence :
« Nostre bon roy, Dieu te veuille conduire ! »
L'un va pleurant ; l'autre plaint et soupire ;
L'autre mauldit qui le conseil lui donne,
Disant ainsi : « L'on ne doibt la personne

De nostre prince ainsi mettre au hasard. »
L'autre respond : « Ta raison n'est pas bonne,
Car des brebis que pastour abandonne
Souvent le loup en dévore à l'escart. »

Bourgeois, marchands et peuples méchaniques
Sont tous perplex en leurs bancs et boutiques ;
Prêtres en pleurs convertissent leurs chants :
Mais leurs douleurs sont fleurs aromatiques
Au prix de veoir pauvres paysans rustiques
Tordre leurs mains, cryans parmi les champs,
Dysant ainsi : « Prenons glaives tranchans,
Prenons harnoys, prenons cotte de maille,
Et le suivons en quelque lieu qu'il aille ;
C'est nostre roy, nostre père et appuy :
Car mieux nous vault, soit d'estoc et de taille
Le défendant, mourir en la bataille,
Que de languir en doleur après luy. »

» On ne trouverait pas, continua Budée, dix vers comme ceux-ci dans tout le Roman de la Rose. Ce n'est pas de l'esprit, comme on en peut faire par le rapprochement calculé de certains mots ; ce sont des sentiments vrais, noblement exprimés. Jean Marot a composé en outre une foule de rondeaux, d'épîtres et de chants royaux, qui se recommandent plus encore par l'honnêteté que par le talent du poète : on chercherait vainement dans tous ses vers une seule pensée malséante. Malheureusement on ne peut pas en dire autant de son fils, qui lui succéda dans la charge de valet de garde-robe du roi, et qui laissa son père bien loin derrière lui sur la route du Parnasse.

« Clément Marot naquit à Cahors en 1495. Son père voulait faire de lui un avocat, mais il n'y put parvenir : Clément était né poète ; il fut poète. La reine Marguerite, charmée de son talent, le demanda au roi son frère, qui le lui donna, mais sans jamais lui retirer sa royale protection, dont il avait tant besoin pour se faire pardonner ses folies. La plus grande de toutes fut l'amour, dont il fit sa principale occupation ; mais la plus dangereuse pour lui, celle qui faillit lui faire perdre entièrement la faveur royale, ce fut un penchant, qu'il s'efforça en vain de dissimuler, vers les doctrines de Luther. Condamné par le Châtelet, il subit à Chartres un emprisonnement qui ne cessa qu'au retour du roi dans ses états : on ne lui avait tenu compte ni de ses protestations d'orthodoxie, maintes fois répétées en prose et en vers, ni de son courage à la bataille de Pavie, où il fut blessé au bras. Le jour même où le roi le fit mettre en liberté, il écrivit à ses amis ce joli rondeau :

En liberté maintenant me pourmaine ;
Mais en prison pourtant je fus cloué.
Voilà comment Fortune me demaine !
C'est bien et mal : Dieu soit du tout loué !

Les envieux ont dit que de noué
N'en sortirois : que la mort les emmaine !
Maugré leurs dents, le neu est desnoué :
En liberté maintenant me pourmaine.

Pourtant, si j'ai fasché la court rommaine,
Entre meschans ne fus onc alloué :

De bien famez j'ai hanté le domaine;
Mais en prison pourtant je fus cloué.....

J'eus à Paris prison fort inhumaine;
A Chartres fus doulcement encloué :
Maintenant vais où mon plaisir me maine :
C'est bien et mal : Dieu soit du tout loué!

Au fort, amis, c'est à vous bien joué,
Quand vostre main hors du per me ramaine.
Escrit et faict d'un cœur bien enjoué,
Le premier jour de la verte semaine,
En liberté!

» La leçon qu'avait reçue le poète ne le corrigea point. Un an s'était à peine écoulé qu'il fut mis de nouveau en prison pour avoir voulu tirer un homme des mains des archers. Une épître, dans laquelle il raconta plaisamment au roi son aventure, lui obtint sa grâce d'un prince qui pardonne tout en faveur des bons vers, qu'il n'aime pas moins que les bonnes actions. C'est dans les pièces de ce genre que brille surtout le talent de Marot. Quelques personnes graves blâment le ton d'aisance et de familiarité qu'il y prend avec les grands seigneurs, avec les princesses et même avec le roi : pour moi, si j'étais roi, j'aimerais qu'un poète comme Marot me parlât ainsi. Ce doit être le privilége des talents supérieurs de se placer au niveau des personnages les plus haut placés dans l'État. Marot est d'ailleurs trop fin courtisan, il a trop souvent besoin ou de la clémence ou de la munificence royale pour ne pas donner à cette familiarité un carac-

tère respectueux qui corrige ce qu'elle peut avoir de hardi. Lorsque, dans ses épîtres, dans ses rondeaux, dans ses épigrammes à la manière de Martial, il se permet, avec les têtes couronnées, un aimable et élégant badinage, il est impossible qu'elles s'en offensent, tant la louange y est délicatement amenée : et d'ailleurs, en France ne pardonne-t-on pas tout à l'esprit? Marot en a beaucoup et il en use, peut-être même en abuse-t-il quelquefois. Ce qui me semble moins excusable que l'abus de l'esprit, c'est cet excès d'amour-propre qui fait qu'on se croit le droit de toucher aux œuvres des anciens poètes. Je n'aime point, par exemple, que pour complaire à un désir du roi, il se soit permis de rajeunir les vers du Roman de la Rose et surtout de corriger les poésies de Villon. Je regrette encore plus de le voir, au lieu de s'abandonner à son inspiration naturelle, travailler péniblement à faire passer dans notre langue les Églogues de Virgile, les Métamorphoses d'Ovide et les Psaumes de David. N'ayant eu, comme il le dit lui-même, que la cour pour maîtresse d'école, il ne devait pas s'aventurer à traduire ce qu'il ne pouvait pas comprendre. Ce n'est pas avec des ailes de papillon qu'on peut suivre le vol de l'aigle. Concevez-vous que, dans le cerveau d'un homme sensé, puisse naître l'idée de transformer les cantiques sacrés en couplets de chanson, et que les seigneurs et les dames de la cour, Marguerite de Navarre et le roi lui-même s'en aillent l'après-dîner, au Pré-aux-Clercs, pour chanter ces couplets sur des airs qui sont loin d'avoir un caractère religieux? La Sorbonne a fait entendre ses plaintes sur cette profanation; mais

Marot n'en a cure, et le roi lui-même a ordonné qu'il continuât son travail, ainsi que l'attestent ces vers :

Puisque voulez que je poursuive, ô sire,
L'œuvre royal du psautier commencé,
Et que tout cœur aimant Dieu le désire,
D'y besogner me tiens pour dispensé.
S'en sente donc qui voudra offensé ;
Car ceux à qui un tel bien ne peut plaire
Doivent penser, si jà ne l'ont pensé,
Qu'en vous plaisant, me plaist de leur déplaire.

» — Il me semble, observa Érasme, que la complaisance du courtisan ne sert pas le talent du poète. La harpe du saint roi doit mal résonner dans une main habituée au luth joyeux des trouvères. Marot ne peut chanter à l'aise qu'au milieu des fêtes mondaines de la cour; et la raison qu'il donne pour se justifier aux yeux des gens sensés est d'un homme qui ambitionne plus les bienfaits de la cour que les éloges de la postérité.

» — Vous avez raison, répondit Budée ; tant que Marot chante les belles dames de la cour, tant qu'il célèbre l'enivrement des fêtes royales, tant qu'il monte sa lyre aux accords de l'amour ou plutôt de la volupté, il donne à ses vers une naïveté, une grâce, une délicatesse qui désespèreront ses nombreux imitateurs. Le style de Marot, dans ces compositions légères où l'esprit joue et badine, sera long-temps en faveur parmi les poètes, et il y en aura peu, j'imagine, qui parviennent à égaler leur modèle. Il possède un art merveilleux de couper ses vers et de continuer sa pensée de l'un à l'autre sans en

détruire l'harmonie. Ces enjambements, habilement placés, donnent au style de l'aisance et du naturel : mais il est à craindre qu'on n'en abuse quelque jour, et alors que deviendra notre rhythme poétique?

» — Vous m'avez dit, mon cher Budée, que Marot excellait dans l'épître : n'en savez-vous point quelqu'une qui puisse me donner une idée complète de son talent?

» — Il va vous en faire juger lui-même, car je le vois qui s'avance vers le roi un papier à la main. C'est sans doute pour lui adresser quelque demande d'argent, et il en obtiendra si les vers sont bons. Approchons-nous pour l'écouter. »

Marot, en effet, s'étant approché du roi, s'inclina avec une respectueuse aisance, et, d'une voix qui n'avait rien d'embarrassé, il lut son épître :

On dit bien vrai; la mauvaise fortune
Ne vient jamais, qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois avecques elle, sire :
Votre cœur noble en sauroit bien que dire.
Et moi, chétif, qui ne suis roi, ne rien,
L'ai esprouvé. Et vous conterai bien,
Si vous voulez, comment vint la besongne.

J'avois un jour un valet de Gascongne,
Gourmand, yvrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart de cent pas à la ronde;
Au demeurant le meilleur fils du monde.
Ce vénérable Hillot fut averti

De quelque argent que m'aviez départi,
Et que ma bourse avoit grosse apostume.
Il se leva plutôt que de coustume,
Et me va prendre en tapinois ycelle,
Et vous la met très bien sous son aisselle,
Argent et tout (cela se doit entendre);
Et ne croi point que ce fût pour la rendre :
Car one depuis n'en ai ouï parler.
Bref, le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit; mais encore il me happe
Saye et bonnet, chausses, pourpoinct et cappe.
De mes habits en effet il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le voir ainsi estre
Vous l'eussiez pris en plein jour pour son maistre.
Finalement de ma chambre il s'en va
Droit à l'estable, où deux chevaux trouva,
Laisse le pire et sur le meilleur monte,
Pique et s'enfuit. Pour abréger le conte,
Soyez certain qu'au sortir dudit lieu
N'oublia rien, fors de me dire adieu.

Ainsi s'en va, chatouilleux de la gorge,
Ledit valet, monté comme un saint George,
Et vous laissa monsieur dormir son saoul,
Qui au réveil n'eut su trouver un soul.
Ce monsieur-là, sire, c'étoit moi-même,
Qui, sans mentir, fus au matin bien blême,
Quand je me vis sans honneste vesture,
Et fort fâché de me voir sans monture.
Mais pour l'argent que vous m'aviez donné,
Je ne fus point de le perdre étonné;
Car votre argent, très débonnaire prince,
Sans point de faute est sujet à la pince....
Mais néantmoins ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande :

Je ne veux point tant de gens ressembler
Qui n'ont souci autre que d'assembler.
Tant qu'ils vivront ils demanderont, eux :
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrester.
Je ne dis pas, si voulez rien prester,
Qu'on ne le prenne : il n'est point de presteur,
S'il veut prester, qui ne fasse un debteur.
Et savez-vous, sire, comment je paye?
Nul ne le sait, si premier ne l'essaye?
Vous me devrez, si je puis, du retour,
Et vous feray encores un bon tour.
A cette fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous feray une belle cédulle,
A vous payer, sans usure s'entend,
Quand on verra tout le monde content :
Ou, si voulez, à payer ce sera
Quand votre gloire et renom cessera.

Lorsque Marot eut achevé la lecture de son épître, il fut aisé de voir, à la satisfaction qu'en témoigna François Ier, que le poète ne tarderait pas à être le débiteur du monarque.

Érasme en fit la remarque : « Mais, ajouta-t-il, les rois s'honorent eux-mêmes par les bienfaits qu'ils répandent, bien plus que ceux qui les reçoivent n'en peuvent être honorés ; et les dettes de ce genre sont toujours acquittées par la postérité.

« — N'êtes-vous pas frappé, demanda Budée à son ami, de la richesse des rimes, dans les vers que vous venez d'entendre? Cette richesse ne paraît coûter aucun effort au poète : il conserve toujours une allure libre et facile ;

il a, dans ses vers, le laisser-aller d'un grand seigneur et la coquetterie d'une grande dame : Marot est le type du poète de cour. Quel dommage que le ciel n'ait pas mis un peu plus de raison dans cette folle tête, et dans ce noble cœur un peu moins de penchant au plaisir! On s'apercevra toujours qu'il a fait partie, dans sa jeunesse, de la bande joyeuse des Enfants-sans-souci, qui, sous le règne du bon roi Louis XII, imaginèrent, et représentèrent eux-mêmes sur des échafauds, en place publique, ces pièces dramatiques qui furent appelées *Sotties* parce qu'elles peignaient les sottises humaines. C'est à Marot qu'ils ont dû la protection du roi contre la sévérité du parlement; et le parlement s'en vengera quelque jour sur le poète, qui finira sans doute par se faire bannir de France et aller mourir en pays étranger.

— Quel est cet homme que j'aperçois là riant à l'écart, demanda Érasme? A son costume on le prendrait pour un homme d'église, mais son visage et son maintien n'ont rien de la gravité du saint ministère. On dirait qu'il n'assiste à cette cérémonie que pour s'en moquer et la tourner en ridicule.

— Vous serez bien étonné, répondit Budée, d'apprendre que, sous cette étrange figure, se cache l'érudition la plus vaste, l'esprit le plus original, la philosophie la plus audacieuse, l'art d'écrire le plus profond et le plus varié, assemblage bizarre de haute raison et de cynisme effronté, bouffon sublime qui raille également l'erreur et la vérité, le bien et le mal, dont le sarcasme impitoyable va frapper dans tous les rangs le vice ou le ridicule, et atteint, tour à tour, le moine dans son cou-

vent, le docteur dans sa chaire, le magistrat sur son siége, et le roi même sur son trône. Cet homme prodigieux, dont le génie n'a point d'égal dans ce siècle, c'est François Rabelais.

» — On raconte de lui d'étranges aventures, dit Érasme : le cynisme de sa vie égale, m'a-t-on assuré, celui de ses écrits.

» — On ne vous a pas tout à fait trompé, répondit Budée; cependant il ne faut pas croire tous les contes qu'on débite sur lui : on lui prête des actions qu'il n'a point faites, des discours qu'il n'a point tenus, des impiétés qu'il n'a point commises; mais on l'en suppose capable, et cela suffit pour qu'on y croie, tant on a de goût pour le scandale. François Rabelais, né en 1483, près de Chinon, en Touraine, est le fils d'un bon vigneron qui tenait le cabaret de *la Lamproie*, où il vendait le vin qu'il récoltait. Les ivrognes du pays s'y rendaient en grand nombre : leurs joyeux propos et leurs séduisants exemples furent les premières leçons que reçut Rabelais, et il ne les a jamais oubliées. Cependant elles ne pouvaient lui suffire, et il en demanda d'autres aux moines du couvent de Seuillé, dont il ne paraît pas avoir été fort satisfait, car il quitta ce cloître pour le couvent de la Bamette à Angers; c'est là qu'il se lia d'amitié avec les frères du Bellay; mais ses études sérieuses ne commencèrent que dans le couvent des Cordeliers de Fontenay-le-Comte. Il laissait volontiers aux autres moines le souci des pratiques religieuses pour se donner tout entier à la science, qu'il était avide d'acquérir. Rabelais est une des preuves les plus frappantes de ce que peut la

volonté de l'homme. Sans autre secours que les livres de son couvent, il est parvenu à amasser un savoir prodigieux; et, ce qu'il y a de remarquable, c'est que ni la gravité de ses études, ni l'austérité de la vie monastique, n'ont pu changer le caractère moqueur et satirique de son esprit, non plus que les habitudes peu exemplaires du fils du cabaretier de *la Lamproie*. On dit, mais j'ai peine à le croire, qu'un jour, pour s'égayer, il se substitua à une statue de saint François, et reçut en son lieu et place les hommages des pèlerins qui venaient adorer le patron des cordeliers. Cette impiété lui coûta cher, car on le fit descendre de sa niche, on le fouetta jusqu'au sang et il fut mis au pain et à l'eau entre quatre murailles pour le reste de ses jours. Heureusement sa conversation, à la fois érudite, spirituelle et facétieuse, lui avait fait des amis et acquis des protecteurs. A leur prière, le pape Clément VII lui permit de passer dans l'ordre de saint Benoît; mais, à peine entré à l'abbaye de Maillezais, il s'évada et alla étudier la médecine à Montpellier, où il ne tarda pas à être reçu docteur et à se faire une telle réputation de savoir et d'esprit qu'il fut, bientôt après, choisi par la Faculté de Montpellier pour venir à Paris réclamer près du chancelier Duprat le rétablissement de ses anciens priviléges. Voici comment il s'y prit pour arriver jusqu'au ministre, assez difficile à aborder. Il s'affuble un matin d'une robe verte et d'une longue barbe grise, et, dans ce costume bizarre, il se présente au portier, à qui il parle latin. Le portier, fort en peine, va chercher un secrétaire du chancelier qui savait le latin : Rabelais lui parle grec : nouvel embarras. Le se-

crétaire fait appeler un de ses confrères versé dans la langue grecque : l'helléniste arrive, Rabelais lui parle hébreu. Cet étrange solliciteur, qui mettait en défaut toute la science des secrétaires du cardinal, parvient de proche en proche jusqu'au maître du logis, qu'il étonne également par l'étendue de son érudition et la vivacité de son esprit. Il obtient le rétablissement des priviléges universitaires et retourne triomphant à Montpellier.

» De Montpellier il se rendit à Rome, à la suite de l'ambassadeur de France, dont il était devenu à la fois le médecin et l'ami. Là, il se permit, dit-on, devant le Saint-Père, de grossières bouffonneries et des impiétés : pour le punir on se contenta de le renvoyer en France. Arrivé à Lyon, il se trouva sans argent pour payer son hôte et continuer sa route. Pendant un quart d'heure il fut fort embarrassé; mais tout à coup l'idée la plus folle et la plus imprudente lui passe par la tête et il l'exécute aussitôt. Il fait écrire par un enfant des étiquettes portant ces mots, *Poison pour faire mourir le roi... Poison pour faire mourir la reine*, et il les attache à de petits sachets remplis d'une poudre des plus inoffensives. L'enfant épouvanté va le dénoncer aux magistrats : c'était ce qu'il voulait : on s'empare de lui, on le conduit à Paris, sous bonne escorte, et sans qu'il lui en coûte rien. Là il raconte sa ruse et en donne la preuve en avalant le prétendu poison. On lui a encore pardonné cette inconvenante moquerie de la justice, et même il a obtenu, par le crédit de son ami, le cardinal Du Bellay, une bonne prébende et la cure de Meudon, où il égaie ses paroissiens par ses chansons et de copieuses rasades,

s'il ne les édifie pas par ses vertus ecclésiastiques. Nos grands seigneurs vont souvent le visiter et entendre la lecture de ce livre étrange où il semble s'être proposé de mettre en défaut la sagacité des commentateurs à venir.

» — Qu'est-ce que ce livre? demanda Érasme.

» — C'est le livre le plus licencieux, le plus impie qui ait jamais été écrit dans aucune langue, un livre à conduire son auteur au bûcher dans ce monde, aux flammes éternelles dans l'autre, et en même temps un livre dont on parlera toujours, soit pour l'attaquer, soit pour le louer, un livre que le dégoût fera cent fois tomber des mains du lecteur, mais auquel celui-ci sera cent fois ramené par cette puissante attraction qu'exerce sur les esprits l'œuvre d'un génie supérieur. Les uns veulent y voir une histoire allégorique de notre temps. Les autres prétendent que tout est fiction dans ce livre, où s'est exercée, sans mesure, sans choix et sans but, l'imagination bouffonne et railleuse de Rabelais. Devons-nous croire qu'il ait réellement voulu mettre en scène d'augustes personnages, afin de leur jeter à pleines mains au visage le sarcasme et l'injure, ou bien qu'il n'ait eu que la prétention de faire rire, parce que, dit-il, *le rire est le propre de l'homme?* Il nous semble, à nous, que ce n'est point l'histoire, mais le tableau de son siècle que Rabelais a voulu présenter. Ce n'est ni un pape, ni un roi, ni un magistrat, ni un prêtre, ni un moine, ni un philosophe, ni un médecin qu'il s'est proposé de livrer à la risée publique : Rabelais est allé plus loin ; il a osé plus encore ;

c'est la papauté, la royauté, la magistrature, le clergé, la philosophie, la médecine, en un mot la société tout entière, qu'il a attachée au pilori du ridicule et qu'il a flagellée sans pitié. L'allégorie dont il voile sa pensée est parfois obscure et grossière, parfois transparente et fine : mais ne cherchez ni décence dans les idées, ni pudeur dans les mots ; Rabelais semble affectionner les expressions les plus ordurières, les images les plus obscènes : aussi a-t-il écrit un livre qu'une femme ne saurait lire sans que la rougeur lui montât au visage, et c'est là sa condamnation. »

En ce moment, les professeurs ou lecteurs royaux du collége des Trois Langues, que venait d'instituer François I^er, passèrent gravement devant Érasme et Budée : c'étaient Pierre Danès et Jacques Toussain pour le grec, Paul Paradis dit le Canosse et Agathio Guidacerio pour l'hébreu. Les mathématiques, la médecine, la philosophie et les langues étrangères auront également leurs professeurs, tous à la charge de la cassette royale ; et leurs services seront tenus un jour en si haute estime, qu'à une époque où la pénurie du trésor ne permettra pas de solder leurs gages, un roi de France, Henri IV, dira : « J'aime mieux qu'on diminue de ma dépense et qu'on m'ôte de ma table pour en payer mes lecteurs. »

LEÇON XV.

LITTÉRATURE FRANÇAISE.

SEIZIÈME SIÈCLE.

AMYOT, MONTAIGNE, BRANTOME, RONSARD, JODELLE, ETC.

La seconde moitié du seizième siècle est presque entièrement remplie par les guerres dites de religion, mais dont la religion fut le prétexte bien plus que la cause. Les ambitions rivales des princes du sang et des maisons de Guise et de Châtillon, en présence d'un trône où régnait, sous le nom de ses fils, une femme impérieuse et vindicative, suffisaient bien pour troubler le royaume et pousser les peuples à la guerre civile. Ils s'y précipitèrent avec une rage aveugle, avec un fanatisme absurde, tandis que leurs chefs déployaient, ici la bannière du catholicisme, là celle de la réforme, sans autre but que de se disputer et de s'arracher les lambeaux du manteau royal. On a peine à croire, en lisant l'histoire de ces temps désastreux, qu'au milieu de tant de massacres il y ait eu place pour des jeux et des fêtes : on a peine à comprendre qu'à travers ces cris de mort qui retentissaient d'un

bout de la France à l'autre, le chant des muses ait pu se faire entendre et trouver même un écho dans cette cour où l'orgie se mêlait au crime, comme un intermède bouffon entre les actes d'une horrible tragédie. Comment expliquer ces disparates étranges dont le caractère français, si capricieux qu'il fût, n'avait pas jusqu'alors donné d'exemple? Qu'était devenue cette loyauté à toute épreuve, cette fidélité héroïque des compagnons de Philippe-Auguste, de saint Louis, de Charles VII et de François Ier? Sans doute les Condé, les Coligny, les Guise nous montrent de grands talents, de brillants courages; mais cet amour de la patrie qui fait les bons citoyens et les vrais héros, mais cette foi inébranlable dans la religion, ce dévouement au roi, cette respectueuse adoration pour les dames, ces vertus de nos vieux chevaliers, il fallait, pour les trouver dans toute leur pureté, fouiller la tombe des morts. Le coup d'arquebuse qui venait de renverser Bayard, avait tué le dernier représentant de la chevalerie française.

Comment s'était opéré ce triste changement dans nos mœurs? Faut-il en accuser seulement le fanatisme religieux? Sans doute il eut dans cette révolution sa large part d'influence : mais ne voyez-vous pas aussi cette étrangère, cette Florentine, qui est venue, avec son cortége italien, apporter à la cour de nos rois l'esprit d'intrigue, de perfidie, de licence et de cruauté, qui depuis des siècles ensanglante les petites cours de l'Italie et les livre à la merci de quiconque a de l'or pour payer le crime? Ne voyez-vous pas Catherine, la fille des Médicis, d'abord épouse délaissée, puis reine ambitieuse et

mère jalouse, étendre sur les grands le réseau de ses intrigues et courber ses fils sous le joug de sa volonté ?

C'est là, nous n'en pouvons douter, la principale cause des troubles civils et du désordre moral qui firent verser à des Français, pour ruiner leur patrie, plus de sang qu'il n'en aurait fallu pour conquérir des royaumes. Et cependant comme cette Italienne, à l'exemple de ses pères, aima les lettres et les fit aimer à ses fils, je ne sais quel parfum de poésie vient se mêler à l'odeur de sang qui s'exhale de cette cour. Comment n'être pas ému d'admiration et de pitié en présence de cette jeune Marie Stuart, que Catherine a donnée pour épouse à l'aîné de ses fils, François II, qu'elle veut endormir dans les voluptés? Marie n'est pas seulement un modèle de grâce et de beauté. Cette jeune femme si gaie, si folâtre, dont la main délicate tantôt demande au clavier les douces mélodies de l'Écosse, tantôt dompte un coursier fougueux qui frémit sous elle, cette jeune femme lit Virgile et Horace, Arioste et Pétrarque ; elle s'entoure de tous les hommes dont s'honorent les lettres et les sciences ; elle soutient des thèses en latin contre maître François Du Faix, recteur de l'Université, qui a osé dire que les arts libéraux doivent être interdits aux femmes ; elle lui prouve qu'il a tort, par des arguments tout à la fois pleins de force et de grâce, et surtout par une éloquence qui séduit, captive et entraîne l'auditoire. Et quels sont les juges qui prononcent en sa faveur? c'est Michel de l'Hôpital, c'est Pierre de Ronsard, c'est Étienne Jodelle, c'est Joachim Du Bellay, c'est Baïf, c'est Amyot, c'est Brantôme, c'est tout ce que la France possède d'hommes il-

lustres dans cet art d'écrire, dont la jeune souveraine vient leur disputer le privilége. On comprend l'enthousiasme qu'elle doit exciter : « Notre petite reinette écossaise n'a qu'à sourire, dit Catherine, pour tourner toutes ces têtes françaises. » C'est qu'en effet, reine par la beauté, par l'esprit et même par le talent, Marie était l'orgueil et l'amour de la France. Mais combien ce bonheur dura peu ! À peine est-elle reine que l'époux dont l'amour la rendait heureuse lui est enlevé à l'âge de dix-huit ans. De ce moment toute joie a cessé, et c'est dans des vers pleins de mélancolie qu'elle exhale ainsi sa douleur :

En mon triste et doux chant,
D'un ton fort lamentable,
Je jette un œil touchant
De perte irréparable ;
Et en soupirs cuisans
Je passe mes beaux ans.

Fut-il un tel malheur
De dure destinée,
Ni si triste douleur
De dame infortunée,
Qui mon cœur et mon œil
Voi en bière et cercueil ?

Qui en mon doux printemps
Et fleur de ma jeunesse
Toutes les peines sens
D'une extrême tristesse,
Et en rien n'ai plaisir
Qu'en regret et désir.

Si, en quelque séjour,
Soit en bois, soit en prée,
Soit à l'aube du jour
Ou soit sur la vesprée,
Sans cesse mon cœur sent
Le regret d'un absent.

Si je suis en repos,
Sommeillant sur ma couche,
J'oy qu'il me tient propos,
Je le sens qui me touche.
En labeur, en recoy,
Toujours est près de moi.

Mets, chanson, ici fin
A si triste complainte,
Dont sera le refrain
Amour vray et sans feinte.

Quelques expressions de cette romance manquent sans doute d'élégance, d'autres ont vieilli ; mais il y règne un sentiment si vrai de profonde tristesse, qu'on s'aperçoit à peine des imperfections du style. D'ailleurs, ces imperfections, nous les retrouverons dans les poëtes les plus renommés de cette époque. Nous ne pensons pas qu'aucun d'eux ait trouvé une inspiration plus poétique que celle de la jeune reine, lorsque, sur le navire qui l'emportait loin de la France, elle lui adressait ainsi ses touchants adieux :

Adieu, plaisant pays de France !
O ma patrie

La plus chérie,
Qui ha nourri ma jeune enfance!
Adieu France! adieu mes beaux jours!
La nef qui disjoinct nos amours
N'a cy de moi que la moietié :
Une part te reste ; elle est tienne :
Je la fie à ton amitié
Pour que de l'autre il te soubvienne.

N'est-on pas tenté de voir dans des regrets si profonds, dans une douleur si vraie, le triste présage des malheurs qui l'attendaient? Un sombre pressentiment lui montrait-il déjà dans l'avenir la hache du bourreau?

A François II succéda Charles IX. Il semble, à ce nom que l'histoire a flétri, que nous devions passer outre, de peur d'avoir à tremper notre plume dans le sang. Mais, sans nous élever ici contre les assertions quelquefois hasardées des historiens, nous ne saurions voir dans le jeune Charles IX ni un modèle accompli de dissimulation et de scélératesse, ni, comme le peint Brantôme, un roi *fort, parfait et universel.* Nous savons, il est vrai, quelle était sa mère; mais voyons aussi quel fut son précepteur? Vous le connaissez déjà : nous vous avons montré Amyot, bien jeune encore, oubliant sa misère dans l'étude. Bientôt après, la protection de la belle et docte Marguerite de Navarre lui fait obtenir à l'université de Bourges une chaire de professeur de langues grecque et latine : il y reste dix années, pendant lesquelles il traduit les amours de Théagène et Chariclée, roman grec de l'évêque Héliodore, et quelques vies de Plutarque. Ce travail, présenté à François Ier,

vant à son auteur l'abbaye de Bellozane. Envoyé ensuite au concile de Trente, puis à Rome près du cardinal de Tournon, il se fait remarquer par sa prudence et son savoir, et, à son retour en France, le roi Henri II le nomme précepteur de ses fils. Malheureusement Amyot ne fut chargé que de leur éducation littéraire. Catherine, leur mère, se réserva leur éducation morale et politique; et l'on sait ce qu'elle leur apprit. Ce que l'on sait moins, c'est qu'Amyot fit de Charles IX un des rois les plus lettrés que la France ait jamais eus, et que les bons conseils qu'il donnait à son royal élève, « qui l'aimait fort et l'appela toujours son maître, » irritèrent tellement Catherine, qu'elle eut l'idée de se débarrasser de ce *petit prestolet* (c'est ainsi qu'elle appelait Amyot) *qui osait lui tenir tête.* Le jeune prince, devenu roi, n'oublia point son maître : il le nomma grand-aumônier, lui donna l'évêché d'Auxerre et plusieurs belles abbayes. Mais tous ces dons ne suffisaient point à Amyot. Son goût pour les manuscrits rares et précieux, joint à la vanité d'avoir une cathédrale qui effaçât toutes les autres en magnificence, le rendait insatiable. Un jour qu'il demandait à Charles IX un bénéfice d'un grand revenu : « Eh quoi, mon maître! dit le prince : vous disiez que si vous aviez mille écus de rente, vous seriez content. — Sire, répondit Amyot, l'appétit vient en mangeant. » Toute cette fortune devait s'en aller plus rapidement encore qu'elle n'était venue. La Saint-Barthélemy et l'assassinat de Henri de Guise, ces deux grands crimes dont reste chargée la mémoire de ses élèves, retombèrent en partie sur lui. Ils s'étaient accomplis cependant malgré

lui, sous l'inspiration d'une volonté plus puissante que la sienne, et tout ce qu'il put faire fut de les condamner hautement. Mais on ne crut pas d'abord ses protestations sincères, et, lorsqu'il retourna dans son diocèse après les tragiques événements de Blois, les Auxerrois, poussés par le cordelier Claude Trabq, accusèrent leur prélat d'avoir été le complice de Henri III. Peu de temps après il écrivait : « Je me trouve pour le présent le plus affligé, détruit et ruiné pauvre prêtre qui soit en France..... Outre le danger de ma personne, m'ayant été plusieurs fois le pistolet présenté sur l'estomac, et les ordinaires indignités et oppressions que je reçois journellement de ceux d'Auxerre, le tout pour avoir été officier et serviteur du roi, étant demeuré nu et dépouillé de tous moyens, de manière que je ne sais plus (comme on dit) de quel bois faire flèche, ayant vendu jusqu'à mes chevaux pour vivre; et, pour accomplissement de tout malheur, cette prodigieuse et monstrueuse mort étant survenue me faire avoir regret à ma vie. » — Cette mort était l'assassinat de Henri III par Jacques Clément. Bientôt après, Amyot fut réduit à n'avoir plus d'autre asile que l'hôpital d'Orléans, à qui il laissa, par testament, un legs de douze cents écus, en reconnaissance de la charité qu'il y avait trouvée.

La haine de ses ennemis ne s'arrêta pas là. Après l'avoir dépouillé de ses biens temporels, ils voulurent lui disputer la gloire littéraire qu'il s'était acquise par sa traduction de Plutarque : « Aucuns des envieux, nous apprend Brantôme, ont voulu dire qu'il n'avoit pas fait ses traductions, mais un certain grand personnage et fort sa-

vant en grec qui se trouva, par bon cas pour lui, prisonnier dans la conciergerie du palais et en nécessité ; qu'il le sut là, le retira et prit à son service, et qu'eux deux en cachette firent ces livres, et puis que lui les mit en lumière en son nom. » — Mais Brantôme, qui pourtant ne l'aimait pas et qui lui reprochait sérieusement d'être le fils d'un boucher, se hâte d'ajouter : « C'est une pure menterie que ses ennemis lui ont prêtée, car c'est lui seul qui les a faits : et qui l'a connu, sondé son savoir et discouru avec lui, dira bien qu'il n'a rien emprunté d'ailleurs que du sien. »

La traduction des *Vies des hommes illustres* et des œuvres morales de Plutarque présente deux circonstances bien remarquables dans l'histoire des lettres : la première, c'est que le travail d'Amyot est tellement français, soit par la tournure des phrases, soit par la propriété des expressions, qu'on le prendrait pour un écrit original ; la seconde, c'est que le génie littéraire de ce grand écrivain a été assez puissant pour faire d'une simple traduction un titre de gloire impérissable. Un homme dont le témoignage fait autorité en matière de correction de langage, Vaugelas, a parlé ainsi du livre d'Amyot : « Tous les magasins et tous les trésors du vrai langage français sont dans les œuvres de ce grand homme, et encore aujourd'hui nous n'avons guère de façons de parler nobles et magnifiques qu'il ne nous ait laissées ; et bien que nous ayons retranché la moitié de ses phrases et de ses mots, nous ne laissons pas de trouver dans l'autre moitié presque toutes les richesses dont nous nous vantons et dont nous faisons parade. »

Cet arrêt de Vaugelas est si juste, que, malgré les nombreuses traductions qu'on a faites depuis des œuvres de Plutarque, c'est encore la vieille traduction d'Amyot que préfèrent aujourd'hui tous les gens de goût. Qu'importent quelques inexactitudes que les hellénistes lui reprochent ? Où retrouve-t-on, comme chez Amyot, l'esprit, le naturel, la raison, la naïveté et l'aimable causerie du philosophe de Chéronée? Amyot, c'est Plutarque lui-même. Telle était l'opinion de Racine, qui dit, dans la préface de *Mithridate*, que : « la traduction de Plutarque a une grâce, dans le vieux style du traducteur, qu'il ne croit pas pouvoir être égalée dans la langue moderne. » Et si ce n'était pas assez du témoignage du plus pur de nos poëtes, nous invoquerions celui du plus élégant de nos prosateurs, Fénelon, qui écrit dans sa lettre sur l'éloquence : « Je trouve qu'il y avait dans le vieux langage d'Amyot je ne sais quoi de court, de naïf, de hardi, de vif, qui se fait regretter. » Mais, soyez-en juges vous-mêmes, en écoutant cette historiette que je trouve dans le traité du *Trop parler*, aux œuvres morales, traité que le chancelier de l'Hôpital recommandait de lire et de relire, afin de l'avoir toujours présent à la mémoire; vous verrez que ce récit a inspiré à La Fontaine une de ses plus jolies fables :

« Le sénat romain fut une fois par plusieurs jours en conseil bien étroict sur quelque matière secrette ; et estant la chose d'autant plus enquise et soupçonnée que moins elle estoit apparente et cogneüe, une dame romaine, sage au demourant, mais femme pourtant, im-

portuna son mari et le pria très instamment de luy dire quelle estoit cette matière secrette, avec grands serments et grandes exécrations qu'elle ne le révéleroit jamais à personne, et quant et quant larmes à commandement, disant qu'elle estoit bien malheureuse de ce que son mary n'avoit autrement fiance en elle. Le Romain, voulant esprouver sa folie : — Tu me contrains, dit-il, m'amie, et suis forcé de te découvrir une chose horrible et espouvantable : c'est que les prestres nous ont rapporté que l'on a vu voler en l'air une allouette avec un armet doré et une picque : et pour ce nous sommes en peine de sçavoir si ce prodige est bon ou mauvais pour la chose publique, et en conférons avec les devins qui sçavent que signifie le vol des oiseaux : mais garde toy bien de le dire. — Après qu'il lui eut dict cela, il s'en alla à la place publique. Et sa femme incontinent tirant à part la première de ses chambrières qu'elle rencontre, commence à battre son estomac et arracher ses cheveulx, criant : — Hélas! mon pauvre mary! ma pauvre patrie! Hélas! que ferons-nous? — Enseignant et conviant sa chambrière à lui demander : — Qu'y a il? — Après que donques la servante luy eut demandé et elle luy eut le tout conté, y adjoustant le commun refrain des babillards : — Mais donnez-vous bien garde de le dire, tenez bien le secret ; — à grande peine fut la servante départie d'avec sa maîtresse, qu'elle s'en alla décliquer tout ce qu'elle luy avoit dit à une sienne compagne qu'elle trouva le moins embesognée, et elle d'autre costé à un sien amy qui l'estoit venu veoir, de sorte que ce bruit fut semé et sçeu par toute la place, avant que celuy qui

l'avoit controuvé y fust arrivé. Ainsi quelqu'un de ses familiers le rencontrant : — Comment, dit-il, ne faites vous que d'arriver maintenant de vostre maison? — Non, respondit-il. — Vous n'avez doncques rien oüy de nouveau? — Comment, dit-il, est-il survenu quelque chose nouvelle? — L'on a veu, respondit l'autre, une allouette volant avec un armet doré et une picque; et doivent les consuls tenir conseil sur cela. — Lors le Romain, en se soubriant : — Vrayment, dit-il à part soy, ma femme, tu n'as pas beaucoup attendu, quand la parole que je t'ay naguères ditte a été devant moy à la place publique. — Et de là s'en alla parler aux consuls pour les oster de trouble. Et pour châtier sa femme, incontinent qu'il fut de retour à sa maison : — Ma femme, dit-il, tu m'as détruict : car il s'est trouvé que le secret du conseil a esté découvert et publié de ma maison : et partant ta langue effrénée est cause qu'il me faut abandonner mon pays et m'en aller en exil. — Et comme elle le voulust nier, et dist pour sa défense : — N'y a il pas trois cents sénateurs qui l'ont oüy comme toy! — Quels trois cents? dit-il : c'ètoit une bourde que j'avois controuvée pour t'esprouver. — Ce sénateur fut homme sage et bien avisé qui, pour essayer sa femme, comme un vaisseau mal relié, ne versa pas du vin ny de l'huile dedans, ains seulement de l'eau. »

Il est impossible de n'être pas frappé, comme Fénelon, de ce que ce vieux langage a de naïf, de vif et de hardi, et de ne pas regretter, avec La Bruyère, la pros-

cription de certains mots et de certaines locutions du vieux temps.

Le même regret nous est inspiré par un homme de la même époque, qui, nourri des lettres latines, n'est pas moins resté l'un des écrivains les plus originaux dont la France puisse s'honorer : nous voulons parler de Michel de Montaigne.

La famille de Montaigne était ancienne, mais point illustre. Le père de notre écrivain vivait dans un château du Périgord, heureux de son obscurité, et n'ambitionnant fonction ni charge quelconques, pas même celle de maire de Bordeaux, à laquelle il fut appelé dans sa vieillesse par les habitants de cette ville. C'était un homme singulier que ce Pierre de Montaigne. Il était noble, et il fit tenir son fils sur les fonts de baptême par des personnes de basse condition; il était riche, et il fit nourrir son enfant au village par de pauvres gens, voulant ainsi « qu'il fût dressé à la plus basse et commune façon de vivre et tenu de regarder plustost vers celuy qui tend les bras que vers celuy qui tourne le dos. » Pierre de Montaigne était encore convaincu que le temps qu'on donne à l'étude des langues modernes est perdu pour le développement des facultés de l'âme et de l'intelligence; et, au lieu de commencer par apprendre à son fils à parler français, il le fit passer des mains de sa nourrice dans celles d'un Allemand qui, outre sa langue, ne savait que le latin : en sorte que, comme il nous l'apprend lui-même, « il avoit plus de six ans, avant qu'il entendist non plus de françois et de périgourdin que d'arabesque; et, sans art, sans livre, sans grammaire ou précepte, sans fouet et sans

larmes, il avoit apprins du latin tout aussi pur que son maître d'eschole le sçavoit. » Quant au grec, il avoue qu'il « n'en acquit quasi du tout point d'intelligence. » Mis au collége de Guyenne, très-florissant alors, il ne s'y fit remarquer que par son talent de comédien dans les tragédies latines qu'on y représentait, et il en sortit à l'âge de treize ans, « sans aucun fruit qu'il peût par après mettre en compte. » Dès qu'il eut l'âge requis, on le fit conseiller au parlement de Bordeaux; mais son passage dans ces fonctions ne lui eût laissé aucun doux souvenir, sans l'amitié qui l'unit à un autre conseiller de la même cour, nommé Étienne La Boétie. Ce magistrat, qui mourut à l'âge de trente-deux ans, avait écrit dès sa seizième année un *Traité de la Servitude volontaire*, qui lui avait acquis une haute réputation de savoir; plus tard il s'était fait un nom, comme poète, en composant des sonnets à la manière de Pétrarque. Montaigne aima La Boétie pour sa prose, pour ses vers et pour lui-même. Pouvons-nous mieux faire, pour peindre cette amitié, que de laisser parler celui qui l'a si vivement sentie :

« Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entretiennent. En l'amitié de quoy je parle, elles se meslent et confondent l'une en l'autre, d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la couture qui les a joinctes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aimoys, je sens que cela ne

se peult exprimer qu'en respondant : parceque c'estoit luy, parceque c'estoit moy. — Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyons l'un de l'aultre.... je crois par quelque ordonnance du Ciel. Nous nous embrassions par nos noms, et à nostre première rencontre, qui feust par hazard en une grande feste et compagnie de ville, nous nous trouvâmes si prins, si cogneus, si obligés entre nous, que rien dès lors ne nous feust si proche que l'un à l'aultre...... Ayant si peu à durer et ayant si tard commencé (car nous estions tous deux hommes faicts, et luy plus de quelques années), nostre amitié n'avoit point à perdre temps, et n'avoit à se regler au patron des amitiés molles et régulières auxquelles il fault tant de précautions de longue et préalable conversation. Cette cy n'a point d'aultre idée que d'elle-mesme et ne se peut rapporter qu'à soy : ce n'est pas une spéciale considération, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille; c'est je ne sais quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la sienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : je dis perdre, à la vérité, ne nous réservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien. »

Voilà le style, voilà l'esprit, voilà le cœur de Montaigne. Et si vous éprouvez quelque curiosité de connaître le talent poétique du jeune magistrat qui lui était si cher, c'est à Montaigne que nous demanderons de nous dire un des sonnets de son ami : il les a religieusement conservés dans ses *Essais*, et leur a ainsi donné une immor-

talité que peut-être ils ne méritaient point.... Nous ne prenons pas au hasard, nous choisissons parmi vingt-neuf sonnets, qui ont tous pour sujet l'amour.

Toi qui oys mes souspirs, ne me sois rigoureux,
Si mes larmes à part toutes miennes je verse,
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse
Du Florentin transi les regrets langoureux,

Ni de Catulle aussi, le folastre amoureux,
Qui le cœur de sa dame en chatouillant lui perce,
Ni le savant amour du mi-grégeois Properce :
Ils n'aimoient pas pour moy ; je n'aime pas pour eulx.

Qui pourra sur aultrui ses douleurs limiter
Celui pourra d'aultrui les plainctes imiter :
Chacun sent son tourment et sçait ce qu'il endure ;

Chacun parle d'amour ainsi qu'il l'entendict.
Je dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
Que celuy aime peu, qui aime à la mesure!

Mieux vaut une ligne de prose de Montaigne que tous les sonnets de La Boétie, et cependant il y règne un sentiment vrai qui donne une plus haute idée du cœur du poëte que de son talent.

Comment vous dire maintenant ce que c'est que l'œuvre de Michel Montaigne? Comment vous faire connaître en quelques lignes tout ce monde de pensées fines et touchantes, gracieuses et fortes, vives, profondes, ingénieuses, sublimes, qui se suivent, se pressent, s'a-

moncellent dans le livre des *Essais?* Elles sont là jetées au hasard, sans ordre et sans méthode, comme ces fleurs dont la nature émaille nos prairies; et leur confusion a tant de charmes, par son harmonieuse variété, qu'on serait fâché que l'art et la réflexion les eussent disposées autrement.

Supposons un homme d'un cœur droit, d'une raison saine et d'un esprit élevé, nourri non-seulement de cette science qu'on trouve dans les livres, mais encore de celle que donne l'étude de l'homme dans ses rapports avec la société : donnons à cet homme ce regard pénétrant et vaste qui embrasse à la fois les détails et l'ensemble des objets, et qui, par cela même, a de la peine à se fixer; ajoutons à la vivacité et à la profondeur de ce regard une merveilleuse abondance d'expressions pittoresques, une hardiesse de pensées qui ne s'arrête pas toujours aux limites de la décence, et un amour de l'humanité qui ne l'empêche pas de rire parfois de ses travers, tout en cherchant à l'en corriger; plaçons maintenant cet homme en face d'un miroir qui réfléchit toutes les émotions de son âme, tous les caprices de son imagination, toute la mobilité de sa pensée, et disons-lui : — Regarde et peins ce que tu vois, — nous aurons Michel Montaigne, nous aurons le livre des *Essais*.

C'est qu'en effet Montaigne a cherché au dedans de lui les mystères de l'humanité comme un peintre qui étudierait la nature sur lui-même : il a interrogé sa conscience comme le prêtre celle du pénitent : il a demandé à son cœur des révélations, des aveux, comme le magistrat en arrache au coupable qui tremble devant lui. Puis, quand

il est parvenu à se bien connaître, il a dit : Me voilà! c'est moi.... mais c'est vous aussi : reconnaissez-vous!

On a prétendu que Montaigne brillait plus par l'imagination que par le style. Nous ne saurions nous ranger à cette opinion. Sans doute il est peu d'écrivains qui aient embrassé plus de sujets divers et déployé une plus grande richesse et une plus grande variété d'idées : mais d'autres avant lui ont dit les mêmes choses, tandis que personne, assurément, ne les a dites comme lui. Peintre consommé, il a toujours une image prête pour faire mieux comprendre l'idée abstraite et rendre visible la pensée même. Il ne décrit pas, il montre, il fait voir ce qu'il voit lui-même. C'est un *cicerone* du cœur humain, qui vous conduit dans ce labyrinthe et vous en découvre tous les invisibles replis, toutes les mystérieuses profondeurs.

On a reproché à Montaigne un scepticisme qui s'applique à tout et qui laisse ses lecteurs dans une perpétuelle indécision sur ce qu'ils doivent croire et penser. Pascal lui reproche durement ce doute universel qui s'étend jusqu'aux choses saintes; Voltaire l'en loue au contraire, disant que ce qu'il aime surtout dans Montaigne, c'est qu'il sait toujours douter. Ce blâme et cet éloge ne nous paraissent ni l'un ni l'autre complétement mérités, et si l'on pense en quel temps d'anarchie religieuse et politique écrivait Montaigne, on conçoit que la modération de son caractère et le calme de ses opinions, après l'avoir fait traiter de huguenot par les catholiques, de catholique par les huguenots, en aient fait un sceptique aux yeux de la postérité. Montaigne a vu la faiblesse de

la raison humaine, et son esprit a douté des jugements et des sentiments humains, mais son esprit seulement : son cœur n'est pour rien dans ce doute qui l'obsède et le poursuit : son cœur sait aimer. Nul ne sera tenté de dire le contraire après avoir lu ce qu'il a écrit de ses sentiments pour La Boétie, assurément celui-là sentait vivement l'amitié qui l'exprimait si bien : or, le vrai sceptique n'aime rien, il ne peut rien aimer, car il doute de tout. Montaigne doute, parce qu'il se défie de lui-même, mais non parce qu'il ne croit pas à l'existence de la vérité : il n'ose affirmer qu'elle soit telle qu'il l'entrevoit, car il est homme et peut s'égarer ; mais il sait qu'elle existe, et pour la connaître, ce n'est point à sa raison qu'il s'en rapporte, mais « à l'autorité et à la volonté divine qui nous règle et qui a son rang au-dessus de ces vaines et humaines contestations. »

Montaigne a donc l'esprit sceptique et le cœur croyant. Ce n'est point là une subtile distinction. Il n'est personne qui n'ait éprouvé que ces deux facultés, ces deux êtres dans l'être humain ne se ressemblent point : l'un emprunte la plus grande partie de sa force à l'éducation, l'autre doit presque tout à la nature : l'un raisonne, l'autre sent : l'un calcule, l'autre aime : l'un doute, l'autre croit. Veut-on savoir, au surplus, quelle était la foi religieuse de Montaigne, il nous l'apprend lui-même, par cette sublime image : « Il se fault contenter de la lumière qu'il plaist au soleil nous communiquer par ses rayons ; et qui eslevera ses yeux pour en prendre une plus grande dans son corps même, qu'il ne trouve pas étrange si, pour la peine de son outrecuidance, il y perd la vue. »

C'est bien là le langage du philosophe chrétien : voyons ses actions. A l'âge de cinquante-neuf ans, à cet âge où l'esprit de l'homme est dans toute sa force, dans toute son indépendance, Montaigne est mis en danger de mort par une esquinancie. Ce n'est point un médecin qu'il appelle d'abord, c'est un prêtre; et comme il sent approcher la mort et qu'il craint peut-être que quelques phrases de son livre ne fassent douter de sa foi religieuse, il fait venir quelques gentilshommes du voisinage, ses amis, afin qu'ils assistent avec lui au saint sacrifice de la messe. Au moment de l'élévation, il fait un effort pour se soulever, et, les mains jointes, il retombe sur son lit : il était mort. Est-ce là la fin d'un sceptique?

Si nous passons de l'historien de l'homme à ceux qui ont retracé l'histoire des actions humaines, nous rencontrons d'abord dans ce siècle deux hommes d'un caractère bien différent, et dont les écrits mis en regard forment, par leur contraste même, le tableau le plus complet de ces temps malheureux où le désordre et l'anarchie condamnèrent tant de grands hommes à ne faire que de petites choses. L'un est Pierre de Bourdeilles, seigneur de l'abbaye de Brantôme, d'une ancienne maison de Périgord, bon compagnon sur les champs de bataille et joyeux commensal des rois Charles IX et Henri III : l'autre est Jacques-Auguste de Thou, d'une vieille famille de magistrature, non moins illustre par ses vertus que par son savoir, nourri et élevé dans la pratique de tous les devoirs qui font l'honnête homme et le bon citoyen. Le premier se mêle à toutes les intrigues de cour, dans l'espoir d'en tirer parti pour lui-même, et quand il voit

qu'on ne lui accorde point l'importance qu'il se donne, il se retire dans ses terres pour chercher, dans des écrits qu'il réserve à la postérité, la gloire que son siècle a refusée à ses actions : le second est appelé à prendre part aux affaires de l'État, il s'y dévoue sans autre but que de faire le bien ; puis, lorsque enfin la France, épuisée par tant de luttes intestines, commence à renaître sous un roi qui veut fermement le bonheur de son pays, le magistrat se renferme dans l'exercice de ses devoirs, parmi lesquels il comprend toutefois celui de dire la vérité sur les hommes et les choses de son temps. Brantôme, homme de guerre et homme de cour tout ensemble, brave et dissolu, comme la plupart des gentilshommes de ce temps, écrira la vie des hommes illustres et des grands capitaines français, la vie des grands capitaines étrangers, la vie des dames illustres, et il y joindra les *Rodomontades* et les *Dames galantes*, afin que cette époque de guerre et de corruption revive tout entière dans ses écrits : De Thou, homme de mœurs graves et d'études sérieuses, comme la plupart des magistrats du seizième siècle, écrira les mémoires de sa vie avec la conscience et l'intégrité d'un juge qui se place au-dessus des passions humaines et regarde l'histoire comme un tribunal institué par Dieu pour l'instruction des peuples et des rois. L'un, déçu dans ses espérances, froissé dans son amour-propre, cherchera à se venger en divulguant les faiblesses et les désordres des seigneurs et des dames de la cour, et en exposant à la risée et au mépris publics toute cette société qui ne l'admirait pas au gré de son orgueil : l'autre, occupé seulement de

remplir ses devoirs, incapable de haine et de flatterie, ne songera qu'à la gloire de Dieu et au bien de son pays. Le premier ne publiera rien pendant sa vie, parce qu'il craint d'être jugé aussi sévèrement qu'il juge les autres; mais, plein de confiance en son propre mérite, il écrira dans son testament, en parlant de ses œuvres : « L'on y verra de belles choses, comme contes, histoires, discours et beaux mots qu'on ne dédaignera pas, s'il me semble, lire, si on y a mis une fois la vue. » Le second soumettra, de son vivant, son livre au jugement de ses contemporains, car sa bonne foi l'assure qu'il n'a rien dit contre la vérité; mais il ne s'enorgueillira pas de son succès; de même que, si on l'attaque, il se consolera en sa conscience et placera son espérance dans la postérité. Brantôme, enfin, écrira dans la langue de Montaigne, sans l'égaler, De Thou dans celle de Tite-Live, sans l'atteindre, et cette différence de langage fera souvent prévaloir les pages scandaleuses et frivoles du courtisan sur les graves et sévères écrits du magistrat.

Nous venons de voir combien la prose française s'était perfectionnée sous la plume d'Amyot et de Montaigne, pendant les troubles civils et religieux du seizième siècle. Au même moment il se fit dans la poésie une révolution soudaine qui faillit la perdre.

Un gentilhomme du Vendômois, Pierre de Ronsard, né le 11 septembre 1525, et dont l'historien de Thou a dit que sa naissance compensa pour la France les désastres de la bataille de Pavie, tenta, avec une audace peu commune, de lancer la poésie française hors de ses voies naturelles et de la faire retourner jusqu'à l'antiquité

grecque et romaine. Il ne sembla pas d'abord que le jeune Ronsard fût destiné à un pareil rôle. Placé à l'âge de neuf ans au collége de Navarre, il n'y voulut rien faire, et entra dans la maison du duc d'Orléans, l'un des fils de François Ier. Des voyages en Flandres, en Irlande, en Angleterre, en Écosse, en Allemagne et en Piémont furent les premières études du jeune page. Il étudia les hommes avant les livres; mais la surdité qu'il rapporta de ses voyages lui fit, à son retour, préférer la société des livres à celle des hommes. Ce fut le célèbre Jean Daurat, principal du collége de Coqueret, qui l'initia à l'étude du grec et du latin, et bientôt il conçut pour les poètes de l'antiquité une telle admiration, qu'il ne se contenta pas de les traduire; il voulut forcer la langue française à se faire grecque et latine, non-seulement dans la tournure des phrases, mais encore dans les mots; il voulut détruire tout à coup le travail lent et successif qui, depuis plusieurs siècles, s'opérait dans l'idiome national, et emprisonner de nouveau celui-ci sous l'enveloppe romaine dont il avait eu tant de peine à se dépouiller. Ce qui prouve combien est grand l'attrait d'une bizarre nouveauté, c'est que la première tentative de Ronsard fut un triomphe. L'Académie des Jeux floraux lui décerna le prix de poésie, et les magistrats de Toulouse, au lieu de la simple fleur qui lui était due, lui firent présent d'une Minerve d'argent massif, dont le poète fit hommage au roi Henri II. Au moment où il travaillait le plus à se faire grec et latin, le titre de poète français par excellence lui était décerné, titre contre lequel Melin de Saint-Gelais fut à peu près le seul qui osât protester par des épi-

grammes auxquelles Ronsard ne fut point insensible, comme vous en pouvez juger par ces vers :

Ecarte loin de mon chef
Tout malheur et tout meschef;
Préserve moy d'infamie,
De toute langue ennemie,
Et de tout acte malin,
Et fais que devant mon prince
Désormais plus ne me pince
La tenaille de Melin.

Le roi Henri II s'étant prononcé en faveur de Ronsard, Melin de Saint-Gelais se vit forcé de céder à son jeune rival la couronne poétique que lui avait léguée son maître Clément Marot.

De ce moment l'orgueil du vainqueur ne connut point de bornes. Convaincu plus que jamais que la langue française était trop pauvre et trop barbare pour exprimer la richesse et la délicatesse de ses pensées, il s'érigea en véritable souverain littéraire de la France, et, comme un roi absolu fait et défait des ordonnances et réforme des lois surannées, il *créa de nouveaux mots*, il en *condamna de vieux*, et fit entrer tant de locutions grecques ou latines dans ses écrits, que même les lettres galantes qu'il adressait aux dames avaient besoin, pour être comprises, qu'un commentaire en donnât l'explication.

Quand on li aujourd'hui les vers de Ronsard, on a peine à se rendre compte de l'enthousiasme à peu près universel qu'excitèrent ses ouvrages. On le comparait sans hésiter à Homère, à Pindare, à Virgile. Le grave

de Thou le traite de génie sublime, dit qu'il a surpassé la plupart des poètes de l'antiquité, et en fait le poète le plus accompli qui ait existé depuis le règne d'Auguste : Scaliger, Adrien Turnèbe, Marc-Antoine Muret, Étienne Pasquier, Pierre Pithou, le cardinal du Perron, en un mot les hommes les plus savants de cette époque, placent Ronsard au premier rang sur le Parnasse français. Les étrangers accueillent ces jugements avec enthousiasme Quatre rois, Henri II, François II, Charles IX et Henri III, le comblent de faveurs, de distinctions et de récompenses. Charles IX va plus loin; il le loge dans son palais, l'emmène avec lui dans ses voyages, lui écrit les lettres les plus tendres, et lui dit, dans des vers qui valent mieux que tous ceux de Ronsard :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit estre à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes :
Mais, roi, je les reçois; poète, tu les donnes.
Ton esprit, enflammé d'une céleste ardeur,
Éclate par soi-même et moi par ma grandeur.
Si du côté des dieux nous cherchons l'avantage,
Ronsard est leur mignon, si je suis leur image.
Ta lyre, qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître, et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire;
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté.
Je puis donner la mort, toi l'immortalité!

Est-il surprenant qu'après tant d'éloges venus de si haut et de si loin, le poète se soit persuadé qu'il était

réellement un génie sans égal? Tant d'autres le croient, à qui on ne le dit point! On peut donc lui pardonner de parler ainsi de lui-même :

Je suis de Vendômois;
Je n'ai jamais servy autres maîtres que rois;
J'ai long-temps voyagé en ma tendre jeunesse,
Désireux de louange, ennemy de paresse.
A la fin, Apollon et ses sœurs, volontiers,
En l'antre thespien m'apprirent leurs mestiers,
A bien faire des vers, à bien presser la lyre,
A sçavoir fredonner, à sçavoir dessus dire
Les louanges des rois, et en mille façons
A sçavoir marier les chordes aux chansons :
Ils me firent dormir en leur grotte secrète,
Me lavèrent trois fois et me firent poète,
M'enflammèrent l'esprit de furieuse ardeur
Et m'emplirent le cœur d'audace et de grandeur.

Ronsard fait même ici preuve de modestie, si on compare ce qu'il dit de lui à ce qu'en disaient ses contemporains... Mais une génération passe, tout le prestige cesse, et pendant que Boileau formule en vers, contre lui, une condamnation qui semble sans appel, l'un des créateurs de la prose française, Balzac, en porte un jugement presque aussi sévère :

« Ce poète si célèbre et si admiré, dit-il dans ses Entretiens, a ses défauts et ceux de son temps. Ce n'est pas un poète bien entier, c'est le commencement et la matière d'un poète. On voit dans ses œuvres des parties naissantes et demi-animées d'un corps qui se forme et qui se fait, mais qui n'a garde d'être achevé. C'est une grande

source, il le faut avouer, mais c'est une source trouble et boueuse, une source où non-seulement il y a moins d'eau que de limon, mais où l'ordure empêche de couler l'eau. Du naturel, de l'imagination, de la facilité tant qu'on voudra, mais peu d'ordre, peu d'économie, point de choix, soit pour les paroles, soit pour les choses; une audace insupportable à changer et à innover, une licence prodigieuse à former de mauvais mots et de mauvaises locutions... Pour la doctrine, dont on parle, et la connaissance des bons livres, ceux qui en parlent se moquent des gens d'en parler ainsi... Appellent-ils doctrine une lecture crue et indigeste, de la philosophie hors de sa place, des mathématiques à contre temps, du grec et du latin grossièrement et ridiculeusement travestis? »

Nous sommes tout disposé à accepter l'avis de Balzac quand nous lisons le poème de *la Franciade*, poème inachevé dont Ronsard a dit :

> Si le roy Charles eût vécu,
> J'eusse achevé ce long ouvrage;
> Si tost que la mort l'eut vaincu,
> Sa mort me vainquit le courage.

Claude Binet, le biographe et le panégyriste de Ronsard, prétend que le seul défaut de ce poème est de n'être pas fini : il nous semble, à nous, que c'est son principal mérite. On n'y trouve rien, absolument rien qui justifie le nom de Virgile français tant de fois donné à Ronsard. Nous ne pensons pas que ses droits au surnom de Pindare français soient mieux établis par ses odes héroï-

ques, quoique, le premier en France, il ait mis en honneur ce genre de poésie; mais toute autre est notre estime pour ses odes anacréontiques; nous ne croyons pas qu'on pût trouver dans Anacréon même rien de plus gracieux que ces stances qu'il adressa un soir à Cassandre, c'est ainsi qu'il appelle la dame de ses pensées :

Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu, ceste vesprée,
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place,
Las! las! ses beautés laissé cheoir!
O vrayment marastre nature!
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir.

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre âge fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

Assurément, si Ronsard n'eût fait que des vers comme ceux que nous venons de lire, il eût trouvé grâce près de Balzac et de Boileau même; mais le célèbre chef de la *Pléiade* n'a pas eu souvent d'aussi heureuses inspirations.

Cette Pléiade, que Ronsard avait formée à l'imitation de celle des Grecs, se composait de sept poètes dont le génie brillait alors d'un éclat qui malheureusement a peu duré. C'était comme autant de planètes tournant autour du soleil, c'est-à-dire de Ronsard. Ces astres secondaires avaient nom Joachim Du Bellay, Jean Antoine de Baïf, Pontus de Thyard, Remi Belleau, Jean Daurat et Étienne Jodelle. De ces noms, si illustres au seizième siècle, le moins ignoré aujourd'hui est celui de Jodelle, que l'on regarde comme le fondateur de l'art dramatique en France. A ce titre, il mérite de nous occuper.

Étienne Jodelle était né à Paris en 1532. Dès son jeune âge il se donna tout entier aux beaux arts, et ce qu'il y eut d'assez fâcheux pour lui, c'est qu'il eut l'ambition de les embrasser tous à la fois, comme il le dit lui-même dans ces vers :

> Je dessine, je taille et charpente et maçonne,
> Je brode, je pourtray, je couppe, je façonne,
> Je cizèle, je grave, émaillant et dorant,
> Je griffonne, je peins, dorant et colorant,
> Je tapisse, j'assieds, je festonne et décore,
> Je musique, je sonne et poétise encore.

Certes, il est beau de pouvoir faire tant de choses; mais ce qui vaut mieux encore, c'est d'en savoir bien faire une seule et de s'y tenir. Jodelle eut le tort et le malheur de trop entreprendre. Peut-être eût-il été bon peintre, bon architecte, bon musicien; mais voilà qu'un jour, après avoir tourmenté un marbre rebelle à son ciseau,

il lit dans le livre de l'*Illustration de la langue française,* par Joachim Du Bellay, cette poétique allocution :

« Qui veut voler par les bouches des hommes doit longuement demeurer dans sa chambre, et qui désire vivre en la mémoire de la postérité doit, comme mort en soi-même, suer et trembler maintes fois; et autant que nos poètes courtisans boivent, mangent et dorment à leur aise, il doit endurer la faim, la soif et de longues veilles : ce sont les ailes dont les écrits des hommes volent au ciel. Lis donc et relis jour et nuit les exemplaires grecs et latins, et laisse-moi aux jeux floraux de Toulouse et au Puy de Rouen toutes ces vieilles poésies françoises, comme rondeaux, ballades, virelais, chants royaux, chansons et telles autres épiceries..... Là donc, François, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des serves dépouilles d'elle (comme vous avez fait plus d'une fois) ornez vos temples et vos autels. Ne craignez plus ces oies criardes, ce fier Manlie et ce traître Camille, qui, sous ombre de bonne foi, vous surprennent tous nuds, comptant la rançon du Capitole : donnez en cette Grèce menteresse, et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallo-Grecs Pillez-moi sans conscience les sacrés trésors de ce temple delphique, ainsi que vous avez fait autrefois, et ne craignez plus ce muet Apollon, ses faux oracles, ni ses flèches rebouchées. Vous souvienne de votre ancienne Marseille, seconde Athènes, et de votre Hercule gallique, tirant les peuples après lui par leurs oreilles avec une chaîne d'or attachée à sa langue. »

C'était, comme on le voit, à une sorte de croisade lit-

téraire que Du Bellay appelait les poètes. Jodelle, qui était poète comme il était maçon, comme il était tapissier, sent aussitôt courir dans ses veines le feu sacré de l'antique poésie. Mais quel genre adoptera-t-il? quelle place sera la sienne? Ronsard, qui, comme de juste, s'est fait la part du lion, a déjà pris celles d'Homère et de Pindare. Eh! bien, Jodelle se contentera d'être Eschyle, Sophocle, Euripide, peut-être encore Plaute ou Térence. Le voilà à l'œuvre. Il a tellement peur qu'on ne le devance, qu'en quinze jours il achève une tragédie en cinq actes, *Cléopâtre captive,* et en quatre matinées la comédie d'*Eugène ou la Rencontre.* A peine les deux ouvrages sont-ils achevés qu'il les lit à ses amis. Disons, à la louange de leur cœur, que tous applaudirent franchement à ce courageux essai, sans qu'aucun sentiment jaloux vînt arrêter l'élan de leur amitié. Ronsard luimême célébra en vers la gloire de son émule :

Jodelle le premier, d'une plainte hardie,
Françoisement chanta la grecque tragédie;
Puis, en changeant de ton, chanta devant nos rois
La jeune comédie en langage françois,
Et si bien les sonna, que Sophocle et Ménandre,
Tant furent-ils savants, y eussent pu apprendre.

Jodelle était loin de mériter ces éloges ampoulés; cependant il y avait alors quelque hardiesse et quelque gloire à tenter, même en suivant les formes grecques, des essais qui n'avaient rien de commun avec les mystères et les farces dont la France se contentait depuis près de

trois siècles. C'était un grand pas hors de l'ornière où se traînait l'art dramatique, et l'honneur en doit revenir tout entier à Jodelle. Mais, pour accomplir la réforme qu'il tentait, ce n'était pas tout que d'écrire une tragédie à la manière antique, il fallait la faire représenter : il fallait un théâtre et des acteurs? Depuis que la représentation des mystères avait été défendue par arrêt du parlement, dans l'intérêt de la morale et de la religion, depuis surtout que les farces indécentes et grossières des clercs de la basoche avaient révolté jusqu'aux habitués des tréteaux du palais, les Parisiens étaient réduits, en fait de spectacles et d'amusements, aux danseurs de corde venus de Gènes et de Venise, aux combats de bêtes de la rue Fromenteaux, et aux mascarades des seigneurs et des écoliers qui parcouraient la ville dans le joyeux temps du carnaval. L'œuvre de Jodelle était menacée de rester un secret entre quelques amis, lorsqu'il vint à la mémoire de l'un d'eux que, dans l'antiquité, les auteurs eux-mêmes jouaient leurs ouvrages, et que le grand Eschyle n'avait pas craint de se donner en spectacle aux Athéniens. Ce qu'avait fait Eschyle, Jodelle pouvait bien le faire, et la Pléiade, par dévouement pour l'art et pour l'amitié, se transforma en troupe tragi-comique. Au bout de quelques jours, une première épreuve se fait en famille, sur des tréteaux élevés à la hâte dans la cour de l'hôtel de Reims. Les principaux acteurs sont Jodelle, Remi Belleau et Jean de la Péruse; et parmi les spectateurs on compte Ronsard, Étienne Pasquier et le docte Turnèbe. Jodelle a un succès complet comme auteur et comme acteur, et le bruit de sa gloire arrive bientôt à

la cour. Henri II et Catherine aimaient les fêtes : ils ordonnent aussitôt qu'une seconde représentation, plus brillante et plus complète encore que la première, ait lieu en leur présence. Cette fois la comédie suivra la tragédie. On dispose pour cette solennité la vaste cour du collége de Boncour; on y élève un théâtre en planches enduites de plâtre; on donne aux châssis qui ferment la scène la couleur du marbre, et on place les deux portes d'entrée et les deux portes de sortie comme elles étaient placées sur le théâtre d'Athènes. Des gradins, pour les spectateurs, s'élèvent en amphithéâtre jusqu'aux premières croisées, réservées pour le roi, la reine et les seigneurs et dames de la cour. Au jour dit, les gradins se couvrent de tout ce que la magistrature, l'université et le clergé ont de plus illustre : au bas de l'estrade se tiennent debout les écoliers, dont les gardes écossaises ont peine à contenir la tumultueuse curiosité. Dès que le roi a pris place, le signal est donné et le silence se fait comme par enchantement. Un acteur entre par la porte du fond : il est vêtu de la robe prétexte, des sandales chaussent ses pieds nus, et le casque romain qui couvre sa tête ne le travestit pas tellement qu'on ne puisse reconnaître Jodelle. Il descend sur le devant de la scène et débite au roi un compliment en vers accueilli par de nombreux applaudissements dont le signal est parti de la tribune royale. A peine s'est-il retiré, que l'ombre d'Antoine, représentée par Remi Belleau, vient gémir sur ses malheurs; puis entre la belle Cléopâtre, sous les traits de Jean de la Péruse : elle annonce la résolution qu'elle a prise de ne pas survivre à

son époux : ses deux esclaves cherchent à la détourner de ce funeste dessein, et le chœur, composé de femmes d'Alexandrie, représentées par de jeunes écoliers vêtus de robes blanches avec des ceintures rouges, vient déplorer l'instabilité des joies de ce monde et les misères de l'humanité. Tout ce premier acte est en vers alexandrins à rimes féminines. Le second, dans lequel Octave tient conseil avec Agrippa et Proculée et se décide à user de tous les droits de la victoire, se compose de vers de même mesure dont les rimes sont tantôt masculines, tantôt féminines. Les trois derniers actes, pendant lesquels se déroule la faible action qui amène la catastrophe finale de la mort de Cléopâtre, sont écrits en vers tantôt de douze, tantôt de dix syllabes, à travers lesquels nous rencontrons bien çà et là quelques pensées nobles, mais si faiblement exprimées, qu'en les citant nous ne pourrions que nuire à la réputation du fondateur de notre scène. Quoi qu'il en soit, tragédie et comédie excitèrent parmi les spectateurs un enthousiasme et une admiration qui bientôt, de proche en proche, se répandirent par toute la ville. Jodelle fut le dieu du jour : des vers, des couronnes lui arrivèrent de toutes parts, et Henri II tira cinq cents écus de son épargne pour en gratifier le nouvel Eschyle. C'est peu encore. La joyeuse Pléiade, qui ne doute plus que la Grèce antique ne renaisse bientôt par elle, reconduit en triomphe l'heureux Jodelle jusqu'à sa maison d'Arcueil. Chemin faisant on rencontre un bouc ; les amis du triomphateur se souviennent que cet animal était la récompense ordinaire des poètes tragiques d'Athènes ; on le pare de bandelettes et de festons de lierre,

et pendant que Ronsard récite un hymne à la louange du poète couronné, on immole la pauvre bête en l'honneur de Bacchus.

La tragédie de *Didon*, supérieure par le style à celle de *Cléopâtre*, ajouta encore à la réputation de Jodelle; et lorsqu'en 1558 la ville de Paris voulut donner une fête au roi, le prévôt des marchands et les échevins prièrent notre poète de composer une pièce nouvelle pour cette solennité. Jodelle s'en excusa d'abord, disant que « cette année la Fortune avoit trop tragiquement joué dedans ce grand échaffault de la Gaule, sans faire encore, par de faux spectacles, resaigner les véritables playes. » Le poète eût bien fait de s'en tenir à ce noble refus : mais il eut le tort de proposer, au lieu d'une tragédie, « quelques mascarades ou muettes ou parlantes » pour amuser la cour. On accepta. La fête commença, mais ne s'acheva point : on ne put parvenir à faire voguer un vaisseau qui représentait celui des Argonautes; les acteurs récitèrent mal leurs rôles, les musiciens jouèrent à contre-temps et les chanteurs chantèrent faux; enfin Jodelle perdit la tête, et les risées de la cour vinrent lui apprendre tout le néant des gloires humaines.

De ce jour les revers fondirent sur lui de tous côtés, sans qu'il pût jamais surmonter la mauvaise fortune. Il mourut en 1573, à l'âge de quarante et un ans; et, nous ne pouvons le dire sans douleur, la misère eut autant de part que la maladie à cette fin prématurée. Peu de jours auparavant il avait adressé au roi Charles IX un sonnet qui se terminait par ce vers :

Qui se sert de la lampe, au moins de l'huile y met.

La lampe s'éteignit; et un des amis du poète écrivit sur sa tombe ces vers, dont le fond vaut mieux que la forme :

Jodelle est mort de pauvreté;
La pauvreté a eu puissance
Sur la richesse de la France.
O Dieu! quel trait de cruauté!
Le ciel avait mis en Jodelle
Un esprit tout autre qu'humain :
La France lui nya le pain,
Tant elle fut mère cruelle.

LEÇON XVI.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

SEIZIÈME SIÈCLE.

MICHEL-ANGE, L'ARIOSTE, LE TASSE.

Pendant toute la durée du quinzième siècle, l'Italie s'était livrée presque exclusivement à l'étude des langues mortes, que les meilleurs esprits s'efforçaient alors de faire revivre : et quoiqu'il puisse paraître, au premier abord, très-regrettable que les auteurs italiens aient si vite oublié l'exemple donné par Dante et Pétrarque, ce ne furent point cependant des hommes indignes de notre reconnaissance que ces savants qui consacrèrent leur vie à sauver de la destruction les débris de la poésie antique, à relever pierre à pierre des temples abattus, à remuer les cendres du passé pour en faire jaillir quelques étincelles du feu divin. Nous verrons que ces pénibles travaux d'une érudition enthousiaste exercèrent une heureuse et puissante influence sur les siècles suivants : nous verrons de grands poètes se former à cette école du passé, et, tout en demeurant fidèles à la langue natio-

nale, se faire les Virgiles et les Homères de leur siècle et de leur pays.

Ce fut le chef de la république florentine, Laurent de Médicis, qui, le premier, cent ans après Pétrarque et Boccace, osa donner à la langue italienne la préférence sur la langue latine, dans la composition de ses poésies, lesquelles, par malheur, n'ont guère que ce seul mérite. Toutefois ses sonnets et ses *canzoni*, presque tous écrits en l'honneur de Lucrezia Donati, ses poëmes de l'*Ambra*, où il chante les délices de son jardin, et de l'*Altercazione*, où il expose poétiquement les doctrines de Platon, ne sont pas sans prouver une certaine flexibilité de talent et quelque richesse d'imagination. La gloire de Laurent de Médicis repose d'ailleurs sur d'autres titres plus solides que son talent poétique. Ces titres sont du domaine de l'histoire, et nous n'avons point à nous en occuper : mais nous devons du moins rendre hommage, en passant, au prince qui fut le protecteur des arts, l'ami des artistes et des poëtes, et le bienfaiteur de son pays.

Parmi ces artistes, et nous pouvons dire parmi ces poëtes, nommons d'abord Michel-Ange. Qui ne sait que Michel-Ange fut un grand peintre, un grand statuaire, un grand architecte? Qui ne sait que les fresques de la chapelle Sixtine sont sorties de son pinceau, que son ciseau tailla ce Moïse qui semble encore écouter la parole de Dieu, et que la coupole de Saint-Pierre de Rome fut élevée par sa puissante main? Mais, ce que l'on sait moins, c'est que Michel-Ange fut un des poëtes les plus remarquables de l'Italie au seizième siècle. Admirateur

passionné de Dante et de Pétrarque, il semble s'inspirer du génie qui créa la Divine Comédie, quand il saisit le crayon du peintre ou le ciseau du sculpteur, et de celui qui chanta la belle Laure, quand il prend la lyre du poète. Écoutez-le dans le sonnet qu'il adresse à Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, et dont notre traduction ne pourra malheureusement vous faire deviner tout le charme :

« Quand l'artiste s'est pénétré des formes divines de la beauté qu'il veut imiter, il commence à réaliser sa conception dans un modèle d'humble argile, et lui communique graduellement la vie.

» Puis un marbre dur et solide donne à cette pensée une seconde naissance dans laquelle s'accomplissent toutes les promesses du ciseau, existence plus durable et plus brillante que la vie elle-même, puisqu'elle n'assigne aucun terme à la beauté.

» Ainsi, digne et sublime femme, je fus d'abord l'imparfait modèle, l'ébauche grossière de l'œuvre plus noble que vos inspirations ont faite de moi.

» Votre affection compatissante comble les vides et polit les aspérités de ce bloc vivant, mon âme. Quel châtiment ne mériteraient pas mes vaines et aveugles pensées, si jamais elles dédaignaient cet appui ! »

Michel-Ange a chanté l'amour et la mort : ce sont à ses yeux les seules ailes qui puissent enlever le poète de la terre au ciel Ses poésies sont quelquefois obscures :

l'impétuosité de ses sentiments et le désordre de ses idées ne permettent pas toujours de le bien comprendre; on sent qu'il écrit pour lui-même, non pour les autres, et qu'il ne veut pas que de profanes regards pénètrent les secrets de son âme ardente et passionnée.

N'oublions pas de compter au nombre des poètes dont s'entourait Laurent de Médicis cet Ange Politien qui, avant l'âge de dix-neuf ans, composa un poëme sur un tournoi où Julien de Médicis était resté vainqueur, et une tragédie d'*Orphée*, qui fut représentée à la cour de Mantoue en 1483. L'*Orphée* de Politien n'est point taillée sur le patron des tragédies grecques. Ce déploiement de passions qui rend si sublimes et si terribles les drames de Sophocle et d'Euripide, effrayait l'imagination plus riante que sombre des poètes italiens du seizième siècle. Ils s'inspiraient plus volontiers des idylles de Virgile, et leurs premiers essais dramatiques sont, à proprement parler, des églogues dialoguées qui ne ressemblent que par la forme aux tragédies antiques. L'*Orphée* de Politien, où la musique accompagnait quelquefois la parole, fut toutefois une sorte de renaissance de l'art dramatique, auquel on crut rendre bientôt toute son ancienne splendeur en faisant jouer les comédies mêmes de Plaute. Ces représentations, toujours rares, étaient des solennités pour toute l'Italie : elles avaient lieu tantôt à Ferrare ou à Milan, tantôt à Rome ou à Naples, et les princes s'y rendaient avec non moins d'empressement qu'aux fêtes chevaleresques. L'Académie d'Erozzi de Sienne osa la première employer dans la comédie le langage populaire; mais aucune de ses productions n'a

mérité d'être conservée : c'étaient pour la plupart des farces licencieuses et grossières, imitées plutôt des chansons des troubadours que des immortelles poésies de la Grèce. — Les trouvères, qui avaient créé, aux douzième et treizième siècles, les poèmes et les romans de chevalerie, devaient rencontrer en Italie de plus heureux imitateurs.

Le temps n'était plus où une foi ardente animait les poètes d'un saint enthousiame. De puériles superstitions et une fausse philosophie s'unissaient pour chasser les pieuses croyances qui avaient soutenu dans leurs travaux les héros des croisades. La chevalerie n'offrait plus qu'un vain simulacre de son ancienne splendeur : il en restait les fêtes, les tournois, les cérémonies; mais les chevaliers eux-mêmes avaient cessé de prendre au sérieux l'accomplissement de leurs devoirs. La protection de la veuve et de l'orphelin, la défense de l'opprimé, la fidélité à sa parole, le respect pour les dames, et même cette vaillance qui ne calcule ni peine ni danger, en un mot toutes les vertus chevaleresques étaient passées de mode, et l'on commençait à s'en moquer, comme on se moque d'un vêtement suranné. Cet esprit railleur et satirique qui s'attaque aux choses du passé fit que les poètes italiens, tout en imitant les trouvères, tournèrent en plaisanterie la candeur et la bonne foi de leurs modèles. Ils ne songèrent plus qu'à amuser leurs lecteurs aux dépens de la morale, de la raison et de la vérité. Peu leur importait d'inspirer des sentiments généreux, de ranimer des vertus éteintes, de raffermir une foi ébranlée; toute leur ambition se bornait à égayer les

loisirs d'un prince, afin d'être admis dans son intimité et de partager ses faveurs avec ses courtisans.

Tel fut sans doute l'espoir du Florentin Louis Pulci, lorsqu'il vint lire à la table de Laurent de Médicis son poëme intitulé *Morgante Maggiore* (*Morgant le Géant*), dont la chronique française de Turpin et les romans du trouvère Adenez lui avaient fourni les personnages. Ce poëme, dont le paladin Roland, neveu de Charlemagne, est le héros, présente une suite de combats sans variété et sans intérêt; et dans les vingt-huit chants dont il se compose on aurait peine à trouver une strophe qui, par la pensée ou par le style, méritât les honneurs d'une traduction.

Presqu'au même moment où Louis Pulci écrivait Morgant le Géant, un courtisan du duc Hercule Ier de Ferrare, le comte Boiardo, composait sur la même donnée, et en partie avec les mêmes personnages, un poëme fort supérieur à celui de Pulci. *Roland l'amoureux*, tel est le titre de ce poëme, présente un pêle-mêle d'aventures plus bizarres qu'intéressantes, dont le fil se brise sans raison pour se renouer plus tard sans cause, et qui ne rachètent guère par l'invention la faiblesse du coloris poétique et la négligence d'un style qui passe continuellement de l'enflure à la trivialité. Le plus grand mérite de Boiardo est d'avoir inventé des noms, créé quelques caractères. On raconte que pendant une partie de chasse, comme il cherchait un nom pour un héros maure, celui de *Rodomont* lui vint à la pensée : aussitôt il rentra chez lui au galop, et dans sa joie fit sonner les cloches et tirer le canon, comme s'il eût remporté la plus brillante

victoire. Ce sont sans doute de beaux noms que Gradasse, Sacripant, Agramant, Mandricard et Rodomont; mais il est probable que ces noms, quelque sonores qu'ils parussent au noble poète, seraient tombés dans l'oubli, si un génie plus puissant que le sien ne leur eût donné l'immortalité. Ce génie, c'est l'Arioste.

Né le 8 septembre 1474, à Reggio, dont son père était gouverneur pour le duc de Ferrare, Louis Arioste révéla dès l'enfance son génie poétique par la composition d'une tragédie, *Pyrame et Thisbé*, qu'il joua avec ses frères et ses sœurs. Mais son père ne lui crut du talent qu'après lui avoir entendu prononcer un discours latin, à l'ouverture des cours du collége de Ferrare. De ce moment il fut condamné à l'étude des lois, et il fallut cinq années de pénibles travaux et d'efforts stériles pour convaincre le père d'Arioste que l'autorité paternelle ne pouvait faire qu'un mauvais légiste d'un enfant que le ciel avait fait poète. Force lui fut, à la fin, de se résigner à avoir pour fils un homme de génie.

Maître de lui-même, Arioste se rend à Rome et y compose, en l'an 1500, deux comédies dont la lecture de Plaute et de Térence lui a donné l'idée : l'une est *la Cassaria* (*la Fermière*), l'autre *I Suppositi* (*les Noms Supposés*). Il partage avec le cardinal Bibbiena, auteur de *la Calandra*, l'honneur d'avoir donné à l'Italie les premières comédies dignes de ce nom. A la mort de son père, il s'attache, comme gentilhomme, au service du cardinal Hippolyte d'Este, le suit dans ses voyages, remplit plusieurs missions importantes, et commence en

1505 le poème du *Roland furieux*, qu'il achève en onze années.

Arioste n'est pas de ces poëtes, toujours contents d'eux-mêmes, qui n'écoutent que les conseils de leur vanité. S'il est dans Ferrare un critique sévère, un juge difficile, c'est à lui qu'Arioste confie les chants de son poème à mesure qu'il les achève. Il cherche des conseils plutôt que des éloges : il ne recule devant aucune peine, devant aucun travail pour donner à sa poésie plus de charme, plus d'élégance, plus d'harmonie. Le jour où il écrit le dernier des trente-huit mille six cent quarante-huit vers dont se compose son poème, il est loin de croire son œuvre achevée. Il corrige, il change, il efface, et lorsqu'enfin, à force de travail, il est parvenu à donner à ses vers cette grâce facile et naturelle qui ferait croire qu'ils n'ont coûté au poète que la peine de les écrire, il publie son œuvre et en présente le premier exemplaire au cardinal Hippolyte d'Este, qui, après l'avoir lu, ne trouve rien à lui dire que ces mots dont nous modifions, en les traduisant, l'indécente grossièreté : « Maître Louis, où donc avez-vous pris tant de sottises? » — Ces sottises, aurait pu répondre le poète, rendront immortels votre nom et le mien ; le vôtre, parce que je vous y ai nommé, le mien parce que j'en suis l'auteur : et lorsque de vous il ne restera qu'un peu de poussière et un vain souvenir, ces sottises, traduites dans toutes les langues, admirées dans tous les siècles, apprendront à la postérité que vous eûtes l'honneur de compter parmi vos serviteurs un des plus grands poètes de l'Italie. —

L'Arioste ne tarda pas à être vengé de l'injurieux dé-

dain du prince, homme d'esprit qui n'avait pas su comprendre l'homme de génie. Le *Roland furieux* fut accueilli avec enthousiasme dans toute l'Italie : on ne se contentait pas de le lire, on l'apprenait par cœur, et jamais la mémoire ne s'était montrée plus docile et plus fidèle que pour retenir ces strophes harmonieuses, qui semblaient s'y graver d'elles-mêmes. Le seigneur les récitait dans les fêtes, le laboureur au milieu de ses travaux ; c'était la distraction du soldat dans ses veilles, du bandit dans ses expéditions. On raconte un fait assez singulier qui prouve combien le nom de l'Arioste était devenu populaire. Du service du cardinal Hippolyte d'Este, le poète était passé à celui d'Alphonse Ier, duc de Ferrare, et la première mission dont son nouveau maître le chargea fut d'aller soumettre les brigands qui infestaient les montagnes de la Garfagnana. Leur chef était un homme de résolution nommé Pacchione. L'Arioste lui fait bonne guerre, et le bandit commençait à perdre courage, lorsqu'un jour le poète, suivi seulement de quelques domestiques à cheval comme lui, rencontre dans un ravin une troupe d'hommes armés assis à l'ombre, et qui semblaient guetter une proie. C'étaient Pacchione et ses bandits. Que faire? le combat est inégal, mais la fuite est impossible. Arioste continue sa marche, et bientôt il voit le chef des brigands arrêter un de ses domestiques et l'interroger : il ne doute point que Pacchione, instruit de son nom, ne saisisse avec joie une occasion si favorable de se venger, et il se prépare à vendre chèrement sa vie, lorsque tout à coup le brigand, s'avançant vers lui, s'incline avec toutes les

marques du respect, et lui dit : « Je suis Philippe Pacchione et j'apprends que vous êtes Louis Arioste : je vous demande pardon de ne vous avoir pas salué à votre passage ; je ne connaissais pas les traits de l'homme dont j'admire le génie : je le prie de m'excuser et de me croire son serviteur. » — A ces mots Pacchione s'incline de nouveau, ainsi que toute sa troupe, devant le poète, qui cette fois s'avoue vaincu par le brigand.

L'Arioste ne pouvait continuer à faire la guerre à un bandit plus sensible au charme des vers que ne l'avait été un prince, et il se trouva heureux d'échanger ses fonctions de capitaine contre celles de directeur du théâtre de la cour, emploi qui lui convenait beaucoup mieux, quoiqu'il dût lui donner à peine l'aisance que méritaient ses travaux. Il se glorifiait d'avoir pu bâtir de ses deniers une petite habitation des plus modestes ; et un jour qu'on lui demandait comment il pouvait vivre dans une maison si simple, lui qui, dans son poème, avait décrit des palais si magnifiques : « C'est, répondit-il, parce qu'on rassemble plus vite et plus facilement des mots que des pierres. » — Mais, n'en déplaise à l'Arioste, qui sans doute ne prenait pas lui-même sa réponse au sérieux, on ne rassemble point facilement des mots qui forment, par leur réunion, des poèmes comme *Roland furieux*. Sans doute les mots appartiennent à tous les poètes, comme les pierres à tous les architectes : mais il faut la main du génie pour les mettre en œuvre, soit que l'on élève le palais d'Alcine ou la coupole de Saint-Pierre de Rome.

Comment vous faire connaître par l'analyse une œu-

vre où le poète, s'abandonnant en apparence à tous les caprices de l'imagination la plus vagabonde, semble mettre tout son art à n'avoir ni méthode ni plan? Comment raconter une fable qui se compose de mille fables, une action qui embrasse mille actions diverses? Comment choisir parmi tous ces héros si vaillants, si amoureux, un chevalier dont l'amour et la vaillance nous captivent au point de nous faire oublier les autres? A qui accorder la préférence entre toutes ces princesses si belles, si gracieuses, et parfois si vertueuses et si braves? Au moment où je vais fixer mon choix, voilà que du bout du monde il arrive une princesse plus ravissante ou plus intrépide que toutes celles qui s'étaient jusque-là présentées à mes regards : au moment où je me complais dans la beauté d'un site sauvage ou d'un magnifique palais, voilà qu'un enchanteur, d'un coup de baguette, me transporte à mille lieues de là en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. — Ici, je rencontre deux chevaliers qui, sans se connaître, fondent l'un sur l'autre et font voler en éclats leurs lances brisées : leurs chevaux roulent sur l'arène : les guerriers se relèvent ; ils tirent leur épée; le sang va couler : je m'attends à une victoire, à une défaite : il semble, aux grands coups qu'ils se portent, que l'un des deux au moins va rester sur la poussière. Paraît une princesse qui vient de l'Inde, et passe par là, ne songeant à rien; voilà mes deux champions qui oublient leur combat pour courir après elle. — Là, je vois un chevalier félon qui rencontre dans une forêt une belle égarée, qu'il poursuit depuis long-temps. L'infortunée ne peut lui échapper ;

ni la prière, ni les larmes, rien ne peut l'attendrir : je frémis pour elle du malheur qui la menace et qui semble inévitable.... mais tout à coup le pas d'un coursier retentit au loin, le bruit d'une armure de fer se fait entendre : déjà les lances se heurtent, les glaives se croisent, et pendant que l'on se tue pour elle, la belle se sauve et ne laisse aux combattants qui se la disputent que le chagrin de l'avoir perdue. — En ce moment, vous êtes sous les murs de Paris, qu'assiége Rodomont avec toutes les forces de l'Asie et que ne défendent qu'à grand' peine le bon Charlemagne et ses paladins : l'instant d'après vous êtes à Damas, où le sultan Noradin célèbre par un tournoi la délivrance de Lucine, son épouse, que lui avait enlevée un géant ogre, aveugle et berger, comme le Polyphème de l'Odyssée. — Ainsi nous marchons dans ce poème d'événements en événements, de surprises en surprises, d'admirations en admirations : jamais le poète ne nous laisse en repos la vue ni l'esprit. Il a à ses ordres des anneaux constellés qui rendent invisible, des chevaux ailés qui transportent en un clin d'œil d'Europe en Asie, de la terre à la lune : il a des miroirs qui endorment quand on s'y regarde : il a un cor dont le son met en fuite des armées : il a une lance d'or qui renverse tous ceux qu'elle touche : il a des châteaux et des jardins enchantés où il nous promène de ravissements en ravissements, de sombres cavernes peuplées de mystères effrayants : il a des monstres, des géants, des nains, des nymphes qu'il fait agir et parler à son gré; il dispose même des anges, qu'il fait descendre sur la terre pour y apporter les ordres du Tout-

Puissant. L'enfer et le paradis lui sont ouverts, et la lune n'a point de secrets pour lui : dans cet astre s'en va tout ce qui se perd sur la terre, et entre autres choses la raison des hommes, ce qui permet de le croire très-peuplé.

Les noms de Charlemagne et de ses paladins semblent indiquer que les événements de ce poème ont un caractère historique et qu'ils se rapportent à la guerre que ce roi fit aux Sarrasins d'Espagne, guerre dans laquelle périt Roland, en l'année 778, à la fameuse bataille de Roncevaux. Mais Arioste fait assiéger Paris par les Sarrasins; Agramant et Rodomont y entrent même en vainqueurs. L'histoire ne fut donc jamais plus complétement dénaturée que dans le *Roland furieux* : tout y est fiction, fable, mensonge, et par cela même tout y est poétique. C'est la chevalerie, et non l'histoire, qui est l'âme de ce poème : on l'y retrouve partout, et il semble qu'Arioste se soit étudié à rassembler dans un seul tableau le spectacle de toutes les folies et de toutes les gloires, de tous les travers et de toutes les vertus de cette admirable institution qui caractérise si bien le moyen âge. A-t-il trouvé dans sa seule imagination toutes ces scènes, tantôt naturelles, tantôt fantastiques, tantôt gaies, tantôt touchantes, qui se croisent, qui se heurtent, qui se mêlent, qui commencent et qui finissent sans raison et sans cause, et dont l'ensemble, composé de pièces et de morceaux de différentes couleurs, comme l'habit d'Arlequin, a charmé jusqu'à ce jour, et charmera dans tous les temps et dans tous les pays, les lecteurs les plus opposés d'âge, d'humeur et de goûts?

Non, sans doute, Arioste n'a pas tout inventé. Nos romans de chevalerie et les contes orientaux, telles sont les mines d'où il a tiré en abondance les pierres de son édifice. Mais personne avant lui ne les avait façonnées avec cette élégance de formes, avec cette richesse de détails qu'on ne se lasse point d'y admirer; personne n'avait encore fait un si merveilleux usage de ces armes enchantées que contient l'arsenal des fées et des génies. Son livre est une sorte de lanterne magique où passent sous nos yeux une foule de tableaux brillants des plus vives couleurs et auxquels la parole harmonieuse du magicien qui les explique ajoute un charme inexprimable. C'est encore, si l'on veut, un de ces jardins qu'un art ingénieux façonne à l'imitation d'une nature sauvage. Ici c'est une cabane couverte de chaume qui vous invite à vous asseoir sur une couche de roseaux; là c'est un temple en ruines qui vous offre pour siéges ses chapiteaux brisés et ses colonnes renversées : vous faites un pas, et un lac étend sous vos yeux ses eaux limpides, où se réflètent l'azur des cieux et la verdure des bocages; un pas encore, et des roches menaçantes élèvent leurs cimes arides au niveau des grands chênes et des hauts peupliers : puis tout à coup vous rencontrez une verte pelouse qu'arrose un ruisseau qui semble se glisser comme un serpent parmi les fleurs. Ainsi, dans ce riant dédale de scènes toujours variées, on s'égare avec plaisir, on se retrouve avec joie, et quand on arrive au bout, le sentiment qu'on éprouve est un sentiment de regret : on voudrait recommencer le même voyage, tant on est assuré de n'y jamais ressentir ni

fatigue ni ennui, et d'y découvrir toujours de nouveaux charmes.

Tel est le poème de *Roland furieux*. N'y cherchez point une grande action héroïque, fortement conçue, qui pénètre l'âme d'émotions profondes et durables. Ne lui demandez point des caractères hardiment tracés, entre lesquels la vigueur ou la grâce du pinceau établissent des différences fortement tranchées. Ne vous attendez point à y trouver ces hautes leçons de morale qui semblent faites pour l'enseignement des peuples et des rois. Le *Roland furieux* n'est point un poème épique à la manière de l'Iliade et de l'Énéide : c'est un poème unique entre tous les poèmes, un poème original, quoique semé d'imitations, un poème toujours varié, quoique l'action tout entière n'ait que deux mobiles, l'amour et l'honneur, un poème enfin qui intéresse toujours, quoique l'intérêt ne s'y puisse fixer jamais. Il n'y a dans le *Roland furieux* ni sujet ni héros principal. Roger, Renaud, Griffon, ne sont ni moins hardis ni moins amoureux, et ils n'ont pas, dans le poème, une moins large part de gloire que le neveu de Charlemagne. Les deux guerrières, Marphise et Bradamante, sont également braves, également belles, et leurs exploits ne le cèdent point à ceux des plus vaillants chevaliers. Angélique, au contraire, reste femme, de même que la tendre Isabelle : mais, autant la douleur de l'amante de Zerbin nous émeut, quand elle veut mourir avec lui, autant nous sommes indignés de voir la belle reine du Catay sacrifier l'amour de l'invincible Roland à sa passion pour le beau Médor. Nous nous associons à toute la fureur du

héros, quand il lit sur l'écorce des arbres, dans les chiffres enlacés d'Angélique et Médor, la preuve de leur amour et de son malheur. Nous comprenons la folie du paladin, dont la raison s'envole dans la lune, où elle reste jusqu'à ce qu'Astolphe, monté sur l'hippogriffe, aille l'y chercher; et nous disons avec le poëte :

Pauvres oiseaux, prenez garde aux filets;
Craignez la glu sous l'appât qui vous flatte :
Un jeune enfant est caché tout auprès :
Malheur à vous s'il vous prend par la patte!
C'est un tyran, c'est un fou, c'est l'amour.
Je vous l'ai dit, c'est le refrain du sage,
C'est un tyran. Vous me croirez un jour;
Mais c'est, hélas! quand vous serez en cage.
Que de cerveaux ce dieu fait divaguer!
Que d'esprits forts il fait extravaguer!
Nul n'y va droit. Pour moi, je le compare
A ces forêts où toute route égare.
Tel était docte et se riait de nous :
Le voilà pris : il chérit sa folie.
Donnez des fers! Hâtez-vous! qu'on le lie!
Logez ce sage à l'hôpital des fous.
— Mais, direz-vous, que nous veut cet apôtre
Qui parle d'or et pèche comme un autre?
Je vous crois, frère, un grand prédicateur;
Mais commencez par guérir votre cœur.
— Eh! mes amis, j'ai des moments lucides;
Je me crois sage en regardant mes rides :
Je suis à jeun; j'ai raison ce matin :
Profitez-en : je serai fou demain.

Je disais donc, si j'en ai souvenance,
Que le miroir des paladins de France,

Par aucun frein n'étant plus contenu,
En plein soleil, en plein champ, et tout nu,
Déracinait les rochers et les chênes,
Pour les punir des erreurs de l'amour,
Tandis qu'au bruit, accourus de leurs plaines,
Les villageois faisaient cercle à l'entour.
Or, tous ces gens, voyant un tel ravage,
Au grand galop regagnaient leur village.
Roland voit fuir ces manants effrayés,
Court, les atteint, en prend un par les pieds,
Vous le suspend, s'en fait une massue,
Tombe avec lui sur la troupe éperdue,
Avec son dos éreinte trente dos,
Laisse le reste et fond sur les troupeaux.
Bœufs et moutons, chevaux, mulets, bourriques,
Sont assommés par ses mains héroïques.
Chiens et bergers, qui n'osent s'approcher,
Contemplent tout du haut de leur clocher,
Sonnent l'alarme, et déjà, dans la plaine,
On voit de loin courir, sans capitaine,
Vingt bataillons hérissés d'espontons,
D'arcs et de pieux, de dards et de bâtons.
Ainsi qu'on voit, lorsque le flux s'élève,
Un premier flot s'avancer en jouant,
Puis un second faire un pas plus avant,
Puis un troisième, et la mer se soulève,
Grossit, s'étale, et sur les champs salés
Les flots mouvants sont enfin déroulés;
Ainsi marchaient les hordes rassemblées
Du haut des monts et du fond des vallées.
Sur mon héros tous fondent à la fois;
Mais mon héros, toujours invulnérable,
Les échinant deux à deux, trois à trois,
Envoie en bloc cette canaille au diable.
Au bout d'une heure, il en reste un sur trois;
Le reste fuit, la peur les précipite,

Et le guerrier, que la faim sollicite,
Va bravement s'emparer de leurs toits.
Il n'y restait vieillard, enfant, ni femme,
Grand ni petit, magister ni curé,
Pas un berger, pas un chien, pas une âme,
Tant la terreur avait bien opéré!
Mais du vieux lard, du pain bis, du fromage,
Du vin clairet comme on boit au village;
Et, par la course et la rage altéré,
Roland boit tout, ayant tout dévoré [1].

Nous avons cité ce fragment du poème de l'Arioste, non qu'il soit un des plus beaux du poème, mais parce que là du moins se trouve justifié le titre de *Roland furieux*, que le poète a donné à son œuvre. Dans l'Iliade, la colère d'Achille est bien réellement le sujet du poème : elle le remplit tout entier, soit qu'il se retire dans sa tente pour punir Agamemnon de l'outrage qu'il a reçu, soit qu'il s'élance dans la mêlée pour venger la mort de son ami Patrocle. Mais dans le poème de l'Arioste la démence de Roland n'est qu'un épisode, qui ne commence qu'au vingt-troisième chant, et que l'on pourrait supprimer tout entier sans que le poème en souffrît beaucoup. Ce défaut d'ensemble, très-certainement calculé, et cette multitude d'épisodes, placés bout à bout, ont mis le poète dans la nécessité de préparer le lecteur, par d'habiles transitions, aux changements de scène qui frappent à chaque instant ses regards; et il en est résulté

[1] Nous empruntons ce passage à l'élégante traduction de M. de Fréuilly.

un genre de beautés jusque-là inconnu et qui appartient tout entier à l'Arioste. Chaque chant du *Roland furieux* commence, ainsi que vous l'avez pu voir dans le fragment que nous venons de citer, par une thèse de morale poétiquement présentée, et dont le récit qui vient après démontre la vérité. Tous ces débuts de chants sont des petits chefs-d'œuvre de poésie et de grâce. Le poète s'y met quelquefois en scène d'une façon si charmante qu'on a souvent regret à le voir s'effacer tout à coup pour retourner à son sujet.

Vous avez pu voir encore par le tableau que l'Arioste a tracé de la fureur de Roland qu'il ne prend jamais les choses trop au sérieux, même dans les situations où il pourrait le mieux exciter la terreur ou la pitié dans l'âme de ses lecteurs. Ce n'est que par hasard et comme involontairement qu'il les attendrit par des scènes touchantes, dont il a soin toujours de ne pas trop assombrir les couleurs. Le sang coule souvent dans ces combats qui se renouvellent sans cesse ; mais le poète se garde bien d'en étaler l'horreur sous nos yeux ; et tous ces grands coups de lance et d'épée semblent ne faire aucun mal, tant il met d'art à faire mourir les vaincus avec grâce et à éloigner de nos regards le spectacle de leur agonie. L'Arioste ne veut qu'une chose, égayer, amuser, charmer son lecteur, et aucun poète ne l'a fait avec plus de bonheur que lui.

Si l'Arioste a l'air de ne pas prendre au sérieux la chevalerie, à cause même du soin qu'il met à la parer de trop brillantes couleurs et à l'entourer sans cesse

de prestiges fantastiques, on ne peut faire le même reproche au poète qui, cinquante ans plus tard, entreprit de chanter son plus beau triomphe, la conquête du Saint-Sépulcre, la délivrance de Jérusalem. Jamais peut-être la poésie épique ne s'était exercée sur un plus heureux sujet. Pourquoi la Grèce entière s'arme-t-elle dans l'Iliade? pour contraindre un ravisseur à rendre une femme enlevée à son époux. Pourquoi, dans l'Énéide, ce héros fugitif traverse-t-il les mers avec quelques amis, compagnons de sa fuite? pour porter au loin les dieux de son pays et fonder à l'étranger une nouvelle patrie. Aucun de ces évènements n'a l'importance historique des croisades. L'histoire moderne n'avait pas de plus riche trésor de poésie que cette guerre de l'occident contre l'orient, du christianisme contre l'islamisme. L'Arioste avait, en se jouant, chanté les périls et la gloire de la chrétienté, lorsque le croissant, après avoir envahi la France, s'était retiré devant la masse d'armes de Charles-Martel et l'épée de Charlemagne; il avait créé à sa fantaisie les héros et les évènements. Mais ici, ce n'était ni une guerre d'imagination, ni des héros fantastiques que le poète avait à peindre; l'histoire, et non le roman, en avait consacré le souvenir dans la mémoire des peuples qui avaient concouru à cette sainte expédition. Les déplorables résultats des dernières croisades n'avaient point effacé la gloire de la première; et ce n'était jamais sans un vif sentiment de douleur et sans un secret espoir de vengeance que les chevaliers chrétiens tournaient leurs regards vers cette terre où la tombe du Christ avait maintenant un si nombreux cortége de tombes chrétiennes,

cette terre où tant de sang chrétien était venu se mêler au sang du Sauveur. C'eût été une insulte à la religion, un outrage à la mémoire des croisés, que de chanter leurs exploits comme l'Arioste avait chanté ceux des paladins de Charlemagne, sans autre intention que celle d'amuser ses lecteurs. Plus grave, plus haute, plus sainte était la mission du poète des croisades. L'homme qui eut le courage de l'entreprendre et la gloire de l'accomplir naquit à Sorrento le 11 mars 1544. Il était fils de Bernardo Tasso, auteur d'un poème d'*Amadis*, imité de l'Amadis de Gaule, dont la France et l'Espagne se disputent la création première. Peut-être ne parlerait-on plus ni du poète ni du poème, si la gloire du fils n'eût jeté de brillants reflets sur le père, et si l'on n'eût pas pu écrire sur la tombe de l'auteur du poème d'*Amadis*, — Ci-gît Bernardo Tasso, père de Torquato Tasso, — comme autrefois on avait écrit sur le tombeau de Pépin, — Ci-gît Pépin, père de Charlemagne.

Le Tasse, fils de poète, prit dès l'enfance le goût des vers; mais son père mit tous ses soins et employa même toute son autorité à l'en détourner. Il fut envoyé à l'université de Padoue pour y étudier le droit, science plus lucrative que la poésie. Mais le Tasse était né poète, et, tout en s'efforçant de débrouiller le chaos des lois, il lisait Dante, Pétrarque, Boccace, l'Arioste, et une voix intérieure lui disait que c'était là les maîtres qu'il devait suivre, et qu'en marchant assidûment sur leurs traces il parviendrait peut-être à les atteindre. Plein de cet espoir, il se met à l'œuvre, et comme le succès du Roland furieux a rendu populaire en Italie le nom des

paladins de Charlemagne, il s'empare de celui de Renaud, le cousin de Roland, non pour imiter servilement l'Arioste et s'aventurer comme lui dans un labyrinthe d'événements romanesques, mais pour appliquer à la peinture des mœurs modernes la manière des poètes de l'antiquité. Il pense toutefois qu'on peut apporter quelque tempérament à la sévérité d'Aristote, de même que la licence de l'Arioste peut être réglée, et il essaie de se frayer entre les deux une route où puissent se rencontrer sur le même terrain l'imagination et le bon sens. Ainsi il cherche à mettre de la variété dans son poème en mêlant quelques épisodes à l'action principale, mais il a soin de les lier ensemble, et il fait en sorte que l'intérêt, loin de se disperser sur une foule de héros, se réunisse sur un seul. Ce qu'il cherche, il le rencontre en effet, et le poème de *Renaud* révèle à l'Italie un grand poète de plus. Mais, tandis que des milliers de voix proclament la gloire de ce nouveau génie, une voix proteste contre ce concert de louanges, et cette voix, c'est la sienne. Le jeune Tasse a le bonheur de ne pas croire que son coup d'essai soit un chef-d'œuvre : il vient seulement d'essayer sa puissance, comme le jeune aiglon qui s'élance pour la première fois hors de l'aire paternelle, et qui fait d'abord l'épreuve de ses forces en se jouant autour des flancs du rocher : mais tout à l'heure il va prendre un essor plus hardi et monter vers le soleil.

Voyez le Tasse se dérober aux acclamations, aux applaudissements de la foule, et, seul avec son génie, se promener, en rêvant, à travers la campagne. Une grande pensée fermente dans ce cerveau de dix-huit ans. Ce n'est

plus une épopée fantastique qui l'occupe. Il réfléchit que la poésie épique ne peut avoir une véritable grandeur que lorsqu'elle prend pour objet un de ces événements qui n'ont pas besoin du secours de l'histoire pour demeurer gravés dans la mémoire des peuples : mais, tout en cherchant une base historique pour l'œuvre qu'il veut entreprendre, il se dit aussi que la poésie n'est pas l'histoire, et que le charme du merveilleux, loin de diminuer l'intérêt des événements, les grandit, les ennoblit, pour tout dire les poétise, en leur imprimant ce caractère presque divin qui est l'âme de l'épopée. Quelle dut être la joie du jeune poète lorsque d'en haut lui vint la pensée de chanter la conquête de la Terre-Sainte et la délivrance de Jérusalem par Godefroy de Bouillon! Avec quel enthousiasme il dut s'écrier :

« Je chanterai les pieux combats et le guerrier qui délivra le tombeau de Jésus-Christ. De nombreux exploits signaleront sa prudence et sa valeur; des travaux nombreux éprouveront sa patience dans cette glorieuse conquête : en vain l'enfer se soulèvera contre lui : en vain s'armeront contre lui les peuples réunis de l'Asie et de l'Afrique : le ciel protégera ses efforts et il ramènera sous les saints étendards ses compagnons errants. »

Telle est la pensée de son poème, pensée qui ne le quitte plus, ni le jour parmi les devoirs et les distractions du monde, ni la nuit à travers les caprices de ses rêves. Quelle richesse et quelle variété de couleurs va lui offrir le contraste des armées chrétiennes et sarrasines!

Il n'aura point, comme Lucain, à déplorer les tristes effets des guerres civiles : ce sont deux nations, opposées de croyances, de langage, de mœurs, qui vont se trouver en présence, l'une armée pour la plus sainte et la plus glorieuse des causes, la religion, l'autre pour le plus cher et le plus juste des intérêts, la défense du foyer. Là, deux religions, depuis long-temps en lutte sur les champs de bataille, vont se disputer le monde, l'une avec son austère vérité, son saint enthousiasme, l'autre avec ses brillantes superstitions, son aveugle fanatisme. Le merveilleux naîtra tout naturellement de cette lutte, assez éloignée, soit par le temps soit par les lieux où elle se passe, pour que le poète ose mêler à la grandeur des événements historiques le charme poétique des traditions : la fiction servira de parure à la vérité et l'ornera sans la déguiser.

— La simplicité antique (ainsi dut raisonner le Tasse) ne serait plus goûtée désormais, les esprits ayant été conduits par la brillante imagination de l'Arioste à se complaire surtout dans la variété, dans la multiplicité des incidents et des ressorts poétiques : je tâcherai donc de n'être pas moins riche que lui en événements; mais j'aurai soin de les coordonner et de les faire tous concourir à l'accomplissement du fait principal. Je m'efforcerai de les varier à l'infini; je ne mettrai point la patience de mes lecteurs à l'épreuve par le spectacle continuel de batailles sans résultat, comme Homère n'a pas craint de le faire dans l'Iliade, mais je tâcherai de retrouver quelque chose du mouvement et de la vie qu'il leur donne, et dont l'illusion est telle qu'on croit, en le

lisant, entendre les cris et voir les efforts des combattants. Près de ces horribles scènes de carnage je placerai de riants tableaux de la vie pastorale, et aux pompeuses solennités de la religion je ferai succéder la touchante peinture des peines et des joies de l'amour : ainsi, sans jamais fatiguer ni l'attention ni l'intérêt du lecteur, je le conduirai, à travers le pays enchanté des fictions, vers le but et le dénoûment de mon poëme, la délivrance du lieu saint.

C'est surtout, se dit encore le poëte, dans la peinture des caractères que je veux prendre Homère pour maître, et non pas l'Arioste, qui semble avoir coulé toutes ses figures dans le même moule. Godefroy de Bouillon, le chef de l'entreprise, sera prudent, calme, brave, comme doit l'être un grand capitaine; et j'aurai soin de ne le mettre en scène que rarement et dans les occasions importantes. Tancrède sera parmi les chrétiens un modèle de vaillance et de générosité, et je lui opposerai, dans le camp des Sarrasins, le farouche et brutal Argant. Renaud sera mon Achille, passionné, vindicatif, mais plein d'honneur et d'héroïsme : je le livrerai aux séductions de l'artificieuse Armide, qui emploiera pour le perdre toute la puissance de la magie et tout l'enivrement des voluptés. Gardons nos plus fraîches et nos plus suaves couleurs pour peindre cette tendre Herminie dont le cœur aimant est méconnu par le brillant Tancrède, qui adore la guerrière Clorinde, son ennemie. N'oublions pas de montrer dans Soliman un noble caractère et un ferme courage; le triomphe n'a de valeur qu'autant qu'on a vaincu un digne adversaire. — Ayant ainsi donné à cha-

cun de mes héros une physionomie qui le distingue, je les ferai agir et parler de manière à ce qu'ils ne se démentent jamais : ce précepte d'Horace n'est pas moins conforme aux lois de la nature qu'aux impérieuses convenances de l'art. Pour ce qui est du merveilleux, condition essentielle de la poésie épique, osera-t-on me blâmer de faire intervenir dans cette grande lutte le ciel et l'enfer, Dieu et Satan? L'islamisme n'est-il pas une des créations du génie du mal, et ne dois-je pas lui donner pour appui tout le cortége des démons, des enchanteurs et des magiciens, qui, depuis des siècles et de nos jours encore, s'efforcent de détourner les esprits du chemin de la vérité et les cœurs de l'amour de Dieu? Si l'on m'accuse d'avoir trop souvent employé les prestiges de la féerie, je répondrai que j'écris pour un siècle et pour un peuple qui n'ont pas encore secoué le joug d'une puérile crédulité. Ainsi la fable de mon poëme reposera en partie sur l'existence d'une forêt enchantée où ne pourront pénétrer les chevaliers chrétiens, et dont les merveilles sans nombre feront connaître l'épouvante au cœur même de Tancrède : je ferai conduire par un ermite au centre de la terre les deux guerriers envoyés à la recherche de Renaud, retenu loin du camp par les enchantements d'Armide : ils feront un voyage fantastique dans les îles fortunées, avant d'arracher le héros aux enchantements qui lui font oublier ses devoirs. Tout ce merveilleux ne peut être avoué sans doute par la saine raison; mais si je parviens à l'entourer de tous les charmes de la poésie, peut-être me pardonnera-t-on les écarts d'imagination où je me sens entraîner malgré moi. —

Nous avons indiqué rapidement de quelles pensées le Tasse dut être animé dans la composition de son poème, et c'est la meilleure analyse que nous puissions en faire. La *Jérusalem délivrée* est, de tous les poèmes épiques, sans même en excepter ceux d'Homère, celui qu'on lit et relit toujours avec le plus de plaisir, parce qu'il réunit à tout l'attrait d'un poème tout le charme d'un roman et tout l'intérêt d'une histoire. Le cœur et l'esprit s'y complaisent également. On a cependant reproché au Tasse de n'avoir point une véritable sensibilité, et de gâter souvent une situation touchante et dramatique par de froids jeux de mots ou des exagérations ridicules : c'est le défaut de toute la poésie italienne : ni Dante, ni Pétrarque, ni Arioste n'ont pu se soustraire à l'influence du goût national. Ces *concetti*, qui nous glacent et nous choquent, dans l'expression des sentiments tendres et passionnés, ne produisent pas sans doute le même effet sur les esprits italiens; c'est comme un fruit dont on n'aime la saveur et le goût que lorsqu'on est du pays qui le produit.

Quoi qu'il en soit de ce défaut, que nous expliquons sans l'excuser, comment ne pas reconnaître que si l'auteur de la *Jérusalem* n'a pas trouvé dans son cœur des accents comme ceux de Priam et d'Hector dans l'Iliade, et de Didon dans l'Énéide, il a cependant imaginé des scènes dont Homère et Virgile auraient pu envier la création? Qui peut lire sans émotion le combat où Clorinde tombe frappée par Tancrède qui l'aime et la tue sans la connaître? Comment ne pas s'attendrir à la vue d'Herminie trouvant Tancrède expirant sur le sable et

lui prodiguant tous les soins de son amour méconnu? Comment enfin rester froid devant le désespoir d'Armide abandonnée par Renaud. Si les vers de la *Jérusalem* atteignaient toujours le pathétique des situations, si la sensibilité du poète égalait son imagination, le Tasse n'occuperait pas seulement le troisième rang parmi les poètes épiques, il serait le rival de Virgile et presque l'égal d'Homère.

Malgré le charme infini de la versification du Tasse, la *Jérusalem délivrée* est peut-être, de tous les poèmes épiques, celui qui a le moins perdu de sa beauté originale dans les traductions qu'on en a faites. Nous en possédons plusieurs en prose française; mais nous avouons notre préférence pour les vers de M. Baour-Lormian, qui a traduit en poète les vingt chants dont se compose l'œuvre du Tasse. En voici un fragment où le traducteur nous paraît digne de son modèle; c'est la Mort de Clorinde. — La guerrière, après avoir mis le feu à la tour des chrétiens, veut rentrer dans Solyme, dont elle trouve les portes fermées. Tancrède l'aperçoit dans l'ombre, se met à sa poursuite, et, ne reconnaissant pas, sous son armure de fer, celle qu'il aime, il la provoque : le combat s'engage avec fureur; épuisés de fatigue, ils s'arrêtent un moment et s'appuient sur le pommeau de leur épée.

La sombre nuit alors fuyait devant l'aurore.
Aux premières clartés dont le ciel se colore,
Tancrède voit couler le sang de l'inconnu,
Et jouit d'un triomphe à ce prix obtenu.
Amant infortuné! Que de maux et de larmes

Vont bientôt expier le succès de tes armes:
Enfin, d'un long silence interrompant le cours,
Le héros à Clorinde adresse ce discours :
« Redoutable guerrier, puisque la nuit profonde
» Dérobe tant d'exploits aux hommages du monde,
» Si ton cœur, pour jamais dans sa haine affermi,
» Ne se refuse point aux vœux d'un ennemi,
» Dis-moi ton nom, ton rang. Puis-je tomber sans honte
» Sous les coups du rival que mon courage affronte,
» Ou, si l'arrêt du ciel seconde mon effort,
» Dois-je m'enorgueillir de te donner la mort?
» — Mon nom pour l'ennemi fut toujours un mystère,
» Lui répond l'amazone, et je prétends le taire.
» Je veux bien cependant t'apprendre sans détour
» Que mes mains, cette nuit, ont embrasé la tour.
» — Téméraire, la mort que t'apprête ma lance
» Va punir ta réponse ainsi que ton silence. »
La colère à ces mots ranime sa vigueur....
O quel affreux combat! Quel assaut de fureur!
Chaque atteinte portée est une atteinte sûre;
Partout le fer pénètre, et laisse une blessure.
Telle, lorsque les vents, qui soulevaient les flots,
Apaisés tout à coup, rentrent dans le repos,
La mer bouillonne encor; ses ondes agitées
Obéissent au choc qui les a tourmentées;
Tels ces deux ennemis fatigués et sanglants,
Quoique déjà le fer pèse à leurs bras tremblants,
Se déchirent l'un l'autre, et ne vivent encore
Que par le seul courroux dont l'excès les dévore.
L'heure fatale sonne, et Clorinde.... ô douleur!
Tancrède la poursuit, enflammé de fureur,
Et pousse vers son sein la pointe meurtrière.
Le fer avide a bu le sang de la guerrière.
Ce sang vermeil et pur rougit le tissu d'or
Qui du sein virginal ombrageait le trésor.
A ce terrible coup l'héroïne chancelle;

Ses genoux languissants se dérobent sous elle.
L'insulte dans la bouche, et l'éclair dans les yeux,
Tancrède achève enfin son triomphe odieux.
Clorinde, que le glaive incessamment menace,
Tombe, mais, en tombant, les rayons de la grâce,
L'esprit de charité, d'espérance et d'amour,
Jusqu'au fond de son cœur versent un nouveau jour.
Ses yeux d'un autre monde embrassent la carrière,
Et, prêts à se fermer, s'ouvrent à la lumière.
Elle prononce alors d'une mourante voix
Ces mots, ces derniers mots interrompus trois fois :
« J'ai vécu, c'en est fait : ami, je te pardonne.
» Ne laisse point périr l'âme qui m'abandonne.
» Que les eaux du baptême épurent ma raison,
» Et lavent les erreurs de ma jeune saison.
» Au nom du Dieu vivant, exauce ma prière! »
Quelques pleurs de Tancrède ont mouillé la paupière.
Cette voix, ces accents si plaintifs et si doux
Apaisent sa vengeance et charment son courroux.
Près de là murmurait une source limpide
Qui s'échappe et jaillit de la montagne aride.
Tancrède dans son casque y puise en soupirant
Une eau pure, et revient près du guerrier mourant
S'acquitter de son grand et pieux ministère.
Pâle, le cœur saisi d'un trouble involontaire,
En désarmant ce front il sent trembler sa main,
Et s'accuse en secret d'un triomphe inhumain.
Tout à coup.... ô disgrâce! ô terreur imprévue!
Il voit, il reconnaît.... quel moment! quelle vue!
Clorinde! juste Dieu! Le déplorable amant
Demeure anéanti, sans voix, sans mouvement.
Toutefois il rassemble, à cet aspect funeste,
Dans le fond de son cœur la force qui lui reste.
Il suspend ses remords, combat son désespoir.
Le malheureux, chargé d'un auguste devoir,
Se presse, hélas! de rendre à l'immortelle vie

Celle qu'il adorait, que lui seul s'est ravie,
Et prononce tout bas les mots religieux
Qui doivent à Clorinde ouvrir enfin les cieux.
Au son des mots sacrés, une subite joie
Dans les traits de Clorinde éclate et se déploie.
On croirait qu'elle dit, contente de mourir :
« J'expire sans regret, je vois le ciel s'ouvrir. »
De son teint par degrés le vermillon s'efface.
La sombre violette aussitôt le remplace.
Ses regards, attachés à la voûte d'azur,
Y cherchent du soleil l'éclat mobile et pur.
Enfin, par le trépas se sentant oppressée,
Elle lève une main languissante, glacée,
Comme un gage de paix la donne à son amant,
Sourit, meurt, et paraît s'endormir seulement.

Qu'il nous soit permis maintenant de suppléer à l'insuffisance de nos études et de notre jugement sur l'Arioste et le Tasse, en mettant sous vos yeux le parallèle qu'a tracé de ces deux grands poètes un Italien, grand poète lui-même, Métastase. Après avoir blâmé la distinction plus brillante que solide que l'on faisait alors, en disant que la *Jérusalem* est un meilleur poème que le *Roland furieux*, mais que l'Arioste est un plus grand poète que le Tasse, après avoir exprimé toute son admiration pour le poème d'Arioste, qu'il savait par cœur, il continue ainsi :

« Lorsque je fus parvenu à combiner mes idées, à les peser dans la balance de mon propre esprit, le désir de varier mes occupations plutôt que l'espérance d'aucun plaisir me décida enfin à lire la *Jérusalem*. Je n'essaierai pas de vous peindre l'étrange bouleversement que

cette lecture opéra dans mon âme. Cette action, grande et énergique, clairement et vivement exposée, savamment conduite, parfaitement terminée, qui s'offrait à moi dans son ensemble, comme dans un vaste tableau; la variété des événements dont elle se compose et qui l'enrichissent sans la diviser; la magie d'un style toujours pur, toujours clair, toujours élevé, toujours harmonieux, et qui, soutenu par sa propre force, sait communiquer de la noblesse aux objets les plus simples et les plus communs; ce coloris si vigoureux, qui brille surtout dans les comparaisons et les descriptions; cette évidence de narration qui séduit et persuade; des caractères si vrais, si bien soutenus; le bel enchaînement des idées; tant de science, tant de jugement, et surtout cette force prodigieuse d'imagination qui, loin de s'épuiser comme il arrive ordinairement dans les ouvrages de longue haleine, semble aller toujours en croissant jusqu'au dernier vers : voilà ce qui me pénétra d'un plaisir dont jusqu'alors je ne m'étais pas formé l'idée, d'une admiration mêlée de respect, d'un vif remords de ma longue injustice, et d'une implacable indignation contre ceux qui croyaient outrager l'Arioste en lui comparant le Tasse. Ce n'est pas que dans celui-ci même je n'aie découvert quelques-unes de ces imperfections inséparables de l'humanité. Qui peut se vanter d'en être exempt? Pensez-vous que son illustre prédécesseur soit sans défauts? Si l'on remarque avec peine dans le Tasse quelques vers trop limés, croyez-vous qu'on ne reproche pas quelquefois à l'Arioste de n'avoir pas assez travaillé les siens? On voudrait retrancher des ouvrages de l'un quelques

concetti peu dignes de la hauteur de son génie ; mais on souffre avec peine dans ceux de l'autre des bouffonneries trop peu décentes pour un écrivain poli. On trouve que, dans le poème du Tasse, les sentiments amoureux pourraient être exprimés d'une manière un peu moins recherchée ; mais on aimerait mieux que l'auteur du *Roland* les eût peints d'une manière un peu moins naturelle. Mais ce serait la preuve d'une insigne malveillance et d'une vanité bien pédantesque que d'aller rechercher sur ces êtres lumineux quelques petites taches éparses çà et là. Si, pour faire parade de sa puissance, Apollon se mettait un jour dans la fantaisie de faire de moi un grand poète et qu'il m'ordonnât de lui déclarer librement celui de ces deux ouvrages si vantés que je voudrais prendre pour modèle, j'hésiterais certainement beaucoup ; mais ce goût naturel et peut-être excessif que j'ai pour la méthode, la régularité et l'exactitude, pourrait bien, je le sens, me faire pencher à la fin pour *la Jérusalem délivrée.* »

Maintenant que Métastase vous a fait apprécier en quelques lignes, mieux que nous ne l'aurions fait en cent pages, le mérite du poème, occupons-nous de la vie du poète : elle est elle-même un poème plein d'intérêt.

Le Tasse avait dédié son poème de *Renaud* au cardinal d'Este, qui l'admit au nombre de ses gentilshommes, et le présenta à la cour de son frère Alphonse, duc de Ferrare. L'accueil que lui font les deux princesses Lucrèce et Léonore d'Este, leur beauté, leur esprit, leur savoir, car, suivant l'expression de Brantôme, « elles faisaient honte aux plus savants, » tout se réunit pour

exalter l'imagination du jeune poète. S'il ne peut, par le rang et la naissance, prétendre à leur hymen, il peut au moins, par le génie et la gloire, se rendre digne de leur amour. A défaut d'une couronne d'or, il ceindra son front d'une couronne de laurier. C'est dans cet espoir qu'il écrit la *Jérusalem*. Déjà quatre chants sont achevés, lorsque le cardinal d'Este l'emmène avec lui à la cour de France et le présente à Charles IX. Là, il se lie avec Rousard et tous les poètes du temps : mais les honneurs et les louanges qu'on lui prodigue ne peuvent suppléer à la pénurie de sa bourse, et, faute d'argent, il quitte Paris avec le même habit qu'il y avait apporté. Revenu à Ferrare, il reprend avec joie ses deux occupations favorites, la poésie et l'amour; il chante et il aime; et lorsque, dans quelque partie de son poème, comme le bel épisode d'Olinde et Sophronie, ou dans une pastorale, comme celle d'Aminte, il a exprimé hautement devant celle qu'il aime les tendres sentiments de son cœur, ce bonheur lui suffit. Car rien n'est moins prouvé que cette intrigue amoureuse entre le poète et la princesse Léonore, dont la vertu et la piété sont attestées par les récits contemporains. Il semble avoir lui-même écrit l'histoire de son amour dans ce beau vers de sa *Jérusalem* :

Brama assai, poco spera, e nulla chiede.

Il désirait beaucoup, espérait peu et ne demandait rien.

Le temps de cet amour chaste et discret fut, comme nous l'avons dit, celui même où il composa son poème,

temps heureux qui prit fin vraisemblablement en l'année 1575, lorsque, à l'âge de trente-un ans, le Tasse eut achevé sa *Jérusalem*. De ce moment la vie du poète n'est plus qu'un long enchaînement de souffrances et de malheurs. Plein de défiance de lui-même et de confiance en ses amis, il leur soumet son œuvre avant de la publier. L'un reproche au poème de manquer d'unité, et condamne les enchantements d'Armide : l'autre demande la suppression de l'épisode d'Olinde et Sophronie, qu'il juge inutile : celui-ci trouve déplacés dans un poème chrétien les amours de Tancrède et ceux de Renaud : celui-là ne veut permettre ni l'intervention des anges ni les maléfices des démons. Vainement le Tasse invoque les traditions et l'histoire même à l'appui des prodiges dont il a enrichi sa fable : il semble, à entendre ses amis, que ce qu'il a de mieux à faire, c'est de jeter son poème au feu, pour le recommencer en entier. Un nouveau chagrin vient se joindre à celui que lui font éprouver ces injustes critiques : la *Jérusalem* est publiée sans son aveu, et cet abus de confiance lui enlève les espérances de fortune qu'il a fondées sur la publication de son poème Un sombre désespoir s'empare de lui. Le grand poète n'est plus qu'un cerveau faible et malade, en proie à mille terreurs qui troublent ses idées et égarent sa raison. Cet homme, naguère plein d'enthousiasme pour l'amitié, pour l'amour, pour la vertu, ne croit plus à rien. Il se voit partout environné d'ennemis secrets et invisibles qui s'attachent à ses pas et le poursuivent jusque dans son sommeil. Il se persuade qu'il a outragé Dieu et que l'Inquisition s'apprête

à le punir : c'est en vain que le grand inquisiteur, au pied duquel il se jette, l'absout, pour le rassurer, de crimes imaginaires. Son esprit malade lui fait voir un ennemi dans un citoyen de Ferrare : il le provoque et lui donne un soufflet. Peu de jours après, attaqué lui-même par cet homme et ses deux frères, qui fondent sur lui l'épée à la main, il se défend seul contre trois, et les force de s'enfuir après les avoir blessés. Un domestique de la duchesse d'Urbin lui fait ombrage ; il tente de lui porter un coup de couteau sous les yeux mêmes de la princesse. Le duc Alphonse le fait arrêter, et, après deux jours de détention, l'emmène avec lui dans sa maison de plaisance de Belriguardo. Mais le Tasse ne veut plus ni protecteur, ni ami : il se dérobe à l'hospitalité d'Alphonse, et, après avoir erré dans les montagnes, il va se présenter, couvert de haillons et sous un nom supposé, à sa sœur Cornélie, qui d'abord ne le reconnaît point. Le Tasse lui raconte ses infortunes, et c'est à leurs larmes qu'ils se reconnaissent. Là, il recouvre en partie sa raison, et bientôt il peut revenir à Ferrare, où il retrouve ses places, mais non sa faveur. Les courtisans le repoussent, les valets l'outragent ; il se plaint, on ne l'écoute point : alors il accuse le prince d'ingratitude et de lâcheté ; il désavoue les louanges qu'il lui a données dans ses vers et se répand contre lui en violentes invectives. Alphonse ne sut pas se montrer généreux jusqu'au bout envers l'homme de génie dont il avait été l'ami. L'hôpital des fous s'ouvrit pour recevoir le plus grand poète de l'Italie, et le garda sept ans et deux mois dans un cachot sans air et sans lumière, d'où il enten-

dait les gémissements et les cris de ses compagnons de misère. On lui refusait tout. Ce n'est pas sans un profond sentiment de pitié et d'indignation qu'on lit ces phrases douloureuses dans une lettre qu'il écrivit de sa prison à un de ses amis :

« Hélas! que je suis à plaindre! j'avais formé le dessein d'écrire deux poëmes épiques dont les sujets étaient aussi nobles qu'intéressants, quatre tragédies dont j'avais déjà tracé le plan, et plusieurs ouvrages en prose sur des questions très-importantes pour le bonheur des hommes. Je me proposais d'allier ensemble l'éloquence et la philosophie, et j'espérais laisser après moi une mémoire impérissable. Maintenant, sous le poids de tant d'infortunes, j'ai renoncé à toute pensée de gloire : je m'estimerais heureux si je pouvais éteindre la soif qui me consume. Que ne puis-je espérer d'être réduit à la plus humble condition, pour vivre sans contrainte dans une obscure retraite! Je n'y recouvrerais point la santé, qui m'a quitté sans retour, mais j'y passerais le reste de mes jours, sans angoisses, avec honneur, et à l'abri des outrages. Si les hommes me refusaient leurs secours, j'invoquerais les lois de la nature : j'irais avec les animaux sur les bords des fontaines et des rivières étancher librement la soif dont je suis dévoré. Je redoute peu la violence des souffrances; mais j'en mesure la durée avec effroi, et cela suffit pour me rendre incapable de penser et d'écrire. L'idée d'une captivité sans terme et l'indignation des mauvais traitements que je subis augmentent de jour en jour ma tristesse : le désordre de ma barbe et de mes cheveux, le défaut de vêtements

et l'horrible malpropreté qui m'environne ne sont qu'une partie de mes maux : la solitude, mon ennemie naturelle, la solitude que j'ai en horreur, aggrave le poids de mes souffrances et rend ma situation intolérable. »

Ajoutons à ce tableau de la dureté d'un prince envers un homme de génie, celui plus révoltant encore peut-être des outrages de ses envieux. Comment comprendre aujourd'hui que l'académie de la Crusca, devenue depuis si fameuse, ait commencé ses travaux par prononcer solennellement ce jugement, qui mérite d'être conservé dans l'histoire des folies humaines?

« La *Jérusalem délivrée*, peu digne du titre de poème, n'est qu'une lourde et froide compilation, sans proportion et sans grâce, d'un style obscur et inégal, pleine de vers ridicules, de mots barbares, de tournures vicieuses, de comparaisons frivoles : elle ne rachète par aucune beauté ses innombrables défauts. »

Voilà comment une célèbre académie jugeait le poème : nous avons vu comment un prince traitait le poète. La postérité a vengé l'un et l'autre ; et lorsqu'après de nouvelles tribulations, mêlées de quelques honneurs, le Tasse fut appelé à Rome pour être couronné au Capitole, le saint-père se fit l'interprète de l'avenir en disant à l'auteur de la *Jérusalem :* « Venez honorer cette couronne qui a honoré tous ceux qui l'ont portée avant vous ! » — Mais lui, toujours en proie à de sombres pressentiments, s'écriait : « C'est un cercueil qu'il faut me préparer. Si vous me destinez une couronne, réservez-la pour orner mon tombeau. »

Le poète disait vrai, le malheur devait le suivre jusque dans cette suprême gloire. Peu de jours avant celui qu'on avait fixé pour son couronnement, il fut saisi d'une fièvre violente : transporté dans le couvent de Saint-Onuphre, il succomba, après quatorze jours de maladie, le 25 avril 1595, à l'âge de cinquante-un ans; et, comme il l'avait annoncé, ce fut un cadavre qui reçut la couronne de l'immortalité.

LEÇON XVII.

LITTÉRATURE PORTUGAISE.

SEIZIÈME SIÈCLE.

MIRANDA, FERREIRA, CAMOËNS.

La littérature portugaise est une des littératures les moins connues et les moins populaires en France. On sait le nom d'un poète, le Camoëns; on connaît le titre de son poème, *les Lusiades;* et quand on a lu dans La Harpe une assez faible traduction de l'épisode du géant Adamastor qui règne au cap des Tempêtes, on s'en tient là, bien convaincu qu'on sait tout ce qu'il importe de savoir de la littérature du Portugal. Nous essaierons d'en donner une plus complète idée, tout en reconnaissant que Camoëns est à peu près le seul poète portugais qui soit digne d'une étude sérieuse, dans le cadre rigoureusement limité que nous avons dû nous tracer.

On croit généralement que la langue portugaise n'est qu'un dialecte de la langue espagnole. Il est hors de doute que les langues espagnole et portugaise sont sœurs, en ce sens qu'elles ont une commune origine,

c'est-à-dire qu'elles dérivent du latin, du celte, du goth et de l'arabe; mais ce sont des sœurs qui diffèrent complètement de caractère. L'aînée est la langue portugaise, s'il faut en croire un fragment de poème trouvé en l'an 1187 dans un tel état de dégradation qu'il en restait à peine trente lignes déchiffrables. On attribue ce poème à Roderic, dernier roi goth de la Péninsule, ce qui le fait remonter au huitième siècle : l'antiquité de la langue portugaise serait donc prouvée par ce monument, qui établirait en même temps celle de la littérature du Portugal. On cite, parmi les poètes des treizième et quatorzième siècles, le roi Denys et son fils Alphonse IV : or, quand les rois se font poètes, on peut être certain qu'ils ont beaucoup d'imitateurs. Mais que reste-t-il à présent des productions de ces premiers temps de la littérature portugaise? Quelques vers recueillis çà et là par les antiquaires, la plupart inintelligibles et tous sans intérêt. Ce n'est qu'au quinzième siècle, époque de gloire pour la nation portugaise, qu'on rencontre des traces considérables d'une littérature nationale.

Vers la fin de ce siècle et sous le règne du grand Emmanuel, nous apparaît Bernard Ribeyro, auteur d'églogues et de poésies amoureuses qu'on dit avoir été inspirées par la princesse Béatrix, fille du roi. La répétition continuelle des mêmes pensées, des mêmes sentiments, souvent des mêmes mots, imprime aux vers du poète une monotonie qui toutefois ne manque pas de quelque douceur et, au premier abord, d'un certain charme, mais qui fatigue bientôt l'oreille et l'esprit du lecteur.

Le règne suivant, celui de Jean III, vit surgir un poète, né à Coïmbre en 1495, qui devait faire révolution dans la poésie portugaise, en tournant les esprits vers l'imitation de l'antiquité. En Portugal, comme en Espagne, comme en Italie, comme en France, comme en Angleterre, les chefs-d'œuvre de la Grèce et de Rome furent à peine connus que les premières productions du génie national, romanceros, ballades et chansons, furent dédaigneusement reléguées dans les rayons les plus obscurs des bibliothèques, et la mémoire ne s'en conserva guère que parmi le peuple des campagnes, où on les chantait pour endormir les enfants et abréger les heures de la veillée.

Le poète qui fit cette révolution était un docte professeur de la célèbre université de Coïmbre, nommé Saa de Miranda. Il voyagea en Italie, et il en rapporta l'amour de l'antiquité. Par lui la poésie italienne s'infiltra dans la poésie portugaise, qui lui devint semblable à tel point, aussi bien par les formes que par les sentiments, que, sans la différence d'idiome, on eût pu les confondre. Nous citerons un sonnet de Miranda, que Pétrarque n'eût certainement pas désavoué. Il est intitulé *le Coucher du soleil.*

« Le soleil grandit à l'horizon, l'air se rafraîchit, les vents se calment et les oiseaux se taisent : cette eau qui tombe du haut d'un rocher, loin de m'inviter au sommeil, me ramène à de graves pensées. O choses vaines et périssables ! quel est le cœur qui se confie en vous ? Un jour passe, un autre s'écoule encore ; mais tous sont incer-

tains comme les vaisseaux confiés aux vents. Ici j'ai vu des ombrages, des fleurs ; j'ai vu des eaux, des fontaines sur une douce verdure ; j'ai vu des oiseaux qui tous chantaient l'amour. Tout est muet à présent, tout est aride, et moi-même je revêts à mon tour de plus tristes couleurs : mais tout se renouvellera autour de moi, mon changement seul est sans retour. »

Miranda mêlait souvent à ses poésies, qui la plupart ont un caractère pastoral, des réflexions philosophiques, à la manière d'Horace, son poète favori. Ainsi il commence une épître au roi par cette strophe, qui semble dérobée à son modèle :

« Un homme d'une seule opinion, d'un seul visage, d'une seule foi, qui rompt plutôt que de plier, pourra être tout, mais il ne sera jamais courtisan. »

Miranda s'efforça également, à l'exemple des Italiens, de ressusciter sur les tréteaux du Portugal la comédie grecque et la comédie latine.

Cette obstination à imiter en tout et partout les anciens fait que nous préférons à Miranda un poète, né à Lisbonne en 1528, qui du moins a su donner à ses imitations un caractère national. On le nommait Antonio Ferreira. Il fut, comme Miranda, professeur à l'université de Coïmbre; mais il ne chercha point à lutter en latin avec les poètes de l'ancienne Rome, et il parvint à donner à ses vers, tous écrits dans la langue de son pays, une grâce, une élégance et un naturel qui le firent nommer l'Horace portugais. Aussi correct dans son langage que dans sa pensée, il repoussa toute exagération de style et de senti-

ment : il est vrai qu'en même temps il renonça pour ainsi dire volontairement au titre d'homme de génie. Il nous semble cependant que Ferreira fit preuve au moins d'une grande hardiesse d'exécution, lorsque, sans autres maîtres que les anciens, il composa sa tragédie toute nationale d'*Inès de Castro,* qui nous paraît fort supérieure à la célèbre Sophonisbe du Trissin, son contemporain. Ferreira a sur le Trissin l'immense avantage d'avoir, comme l'avaient fait Eschyle, Sophocle et Eurypide, pris le sujet de sa tragédie dans l'histoire même de son pays. Nous rappellerons ici en peu de mots le sujet de ce drame touchant, qui a été imité dans toutes les langues, sans qu'aucune imitation ait effacé l'œuvre originale.

Inès de Castro était unie par l'amour le plus tendre à l'infant don Pedro de Portugal ; mais le roi Alphonse IV, voulant soustraire son fils à cette union inégale, se décide, pour satisfaire à la fois à la colère du peuple et à l'intérêt de sa couronne, à faire périr la malheureuse Inès. Inès, toute à son amour pour l'infant et à sa tendresse pour ses fils, ignore le danger qui la menace. Cependant elle a de tristes pressentiments : elle a fait un songe et elle le raconte ainsi à sa nourrice, au commencement du troisième acte.

INÈS.

« O clair et brillant soleil ! combien ta lumière réjouit des yeux qui, cette nuit encore, croyaient ne plus te revoir ! O nuit triste ! ô nuit obscure ! combien tes ombres étaient épaisses ! Combien tu as fatigué mon âme par de vaines terreurs ! Tu m'avais entourée de tant de craintes,

que je croyais perdre l'objet de mon amour et que je le laissais ici après moi... Et vous, mes fils, si beaux, en qui je retrouve et les traits et les yeux de votre père, vous aussi, il me semblait que vous restiez ici abandonnés par moi... O triste songe! dans quel effroi tu m'as jetée! Je tremble encore, je tremble... Grand Dieu, détourne de nous un si triste présage!.. »

Ici le chœur, composé de gens du peuple, à la manière du chœur antique, vient à elle et lui dit :

« Ce sont de tristes nouvelles que je t'apporte, dona Inès, des nouvelles de mort! Infortunée, tu ne méritais pas la mort cruelle qui vient ici te chercher.

LA NOURRICE.

» Que dis-tu? Parle.

LE CHOEUR.

» Je ne puis parler : je pleure.

INÈS.

» Et pourquoi pleures-tu?

LE CHOEUR.

» Je regarde ces nobles traits, ces beaux yeux...

INÈS.

» Quel malheur si terrible viens-tu donc m'annoncer?

LE CHOEUR.

» C'est ta mort.

INÈS.

» Grand Dieu! Il est donc mort, mon époux, mon infant! »

Quel cri sublime de l'amour! Inès croit qu'elle ne peut mourir que de la mort de son époux : elle ne pense pas que la mort puisse l'atteindre autrement. Mais le chœur ne tarde pas à la détromper. Il lui dit :

« Vous devez mourir tous les deux.

INÈS.

» O douleur! Ils veulent tuer mon bien-aimé. Pourquoi le tuer ?

LE CHOEUR.

» Parce qu'ils veulent te tuer; et, comme il vit en toi, c'est en toi qu'il mourra.

LA NOURRICE.

» Dieu, détourne de nous ces affreux malheurs!

LE CHOEUR.

» Ils viennent, les voilà! fuis, infortunée! J'entends déjà les instruments de fer qu'on prépare pour ta mort. Des hommes armés te cherchent et viennent de ce côté. Le roi lui-même est à leur tête, déterminé à assouvir sur toi sa colère. Sauve tes enfants et toi : ne souffre pas que ton malheureux sort retombe sur eux!

INÈS.

» Malheureuse ! me voilà seule. Ah ! monseigneur, où es-tu, que tu ne viens pas à mon secours ?

LA NOURRICE.

» Ainsi tes songes s'accomplissent!

INÈS.

» Songes cruels, pourquoi me prouver votre affreuse réalité? Fuis, bonne nourrice, fuis la vengeance mortelle qui nous menace : moi je reste, seule je reste, car je suis innocente : je mourrai, mais je mourrai innocente. Et vous, mes chers enfants, vous vivrez au lieu de moi, vous que leur haine voulait arracher de mes bras. Dieu est mon seul appui. Et vous, filles de Coïmbre, secourez-moi! Hommes, qui voyez mon innocence, secourez-moi! O secourez-moi!.. Mes enfants, ne pleurez pas! Je pleure pour vous : soyez heureux par votre mère, par votre mère désolée, pendant qu'elle vit encore! »

Assurément cette scène est des plus pathétiques, et la tragédie de Ferreira en renferme plusieurs qui ne sont pas moins dignes d'attention. On ne trouverait, à cette époque, aucune œuvre dramatique qui pût lui être comparée : et lorsqu'on pense que Ferreira n'avait jamais vu ni théâtre, ni public, quand il écrivit son drame, il est permis de croire qu'il était né pour la poésie tragique et qu'il ne lui manqua qu'une circonstance heureuse pour déployer son génie.

Parmi les condisciples de Ferreira à l'université de Coïmbre, il en était un, plus âgé que lui de quatre années, qui devait effacer sa gloire littéraire. Luiz de Camoëns, né en 1525, appartenait à une famille noble, mais sans fortune. Il ne paraît pas qu'aucun lien d'amitié ait uni les deux jeunes poëtes. Ferreira était dès lors en grande faveur auprès des professeurs, tandis qu'ils pre-

naient à peine garde à cet autre écolier rêveur et taciturne, qui promettait peu de gloire à l'Université. L'indépendance et même la sauvagerie du caractère de Camoëns le tenaient éloigné de ses condisciples, dont il partageait les travaux sans s'associer à leurs folies. On le voyait errer seul, à l'écart, sur les rives du Mondégo, et nul, en le regardant, ne se doutait que ce jeune amant de la solitude serait un jour la gloire de son pays.

Ses études terminées, Camoëns revient à Lisbonne, où il était né. Là, son rang, plus que sa fortune, le lie avec quelques jeunes seigneurs qui fréquentent la cour. Parmi les dames du palais, il en est une dont la grâce et la beauté charment les regards du jeune poète, et il la chante dans des vers qui trahissent son amour sans trahir celle qu'il aime, car le nom qu'il lui donne, Natercia, est un nom supposé. Les biographes, plus indiscrets que lui, désignent Catarina de Atayde, fille du favori du roi Juan III, comme ayant fait naître dans le cœur de Camoëns cette passion qui ne s'éteignit pas même après la mort de celle qui en était l'objet. La noble dame fut-elle touchée des poétiques hommages qui lui étaient adressés? L'exil auquel le poète amoureux fut condamné doit-il être considéré comme un châtiment de sa témérité ou comme une expiation de son bonheur? On n'en sait rien; on est seulement fondé à croire que son amour, heureux ou malheureux, fut la cause de son exil à Santarem. Là, que fera le poète? des vers? mais il ne peut chanter que son amour; c'est son unique pensée; et ses chants lui seront encore imputés à crime. Puisqu'il ne peut ni aimer ni chanter impunément, qu'a-

t-il de mieux à faire que de mourir? Il se fera soldat, il cherchera sur les champs de bataille un trépas glorieux. D'une main il prend le cancioneiro où Resende a recueilli tous les chants nationaux de la Lusitanie; de l'autre il saisit une épée, et s'engage comme volontaire sur la flotte portugaise qui va combattre en Afrique contre les Marocains. Camoëns se bat en homme qui veut mourir ou se faire un nom. Soldat sur le champ de bataille, il est poète après la victoire, et il chante au milieu des périls, comme ces anciens trouvères qui accompagnaient les chevaliers aux croisades. Plusieurs y avaient trouvé la mort; Camoëns ne fut guère plus heureux : dans une escarmouche devant Ceuta, une balle lui crève l'œil droit, et le poète guerrier est obligé de revenir à Lisbonne, plus pauvre, plus amoureux et plus infortuné que jamais. La cour était restée insensible au talent du poète : elle ne s'émut pas davantage aux exploits du guerrier. Pour comble de malheur, sa chère Natercia meurt. Alors le poète méconnu, le soldat maltraité, l'amant désespéré, n'a plus qu'un désir, c'est de fuir cette patrie dont l'ingratitude a payé ses services. Une expédition se prépare pour l'Inde : sa résolution est prise aussitôt, et, du haut du navire où il est monté, n'emportant avec lui que son génie de poète et son cœur de citoyen, il s'écrie bientôt comme Scipion : « Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os ! »

La menace faillit s'accomplir. Des quatre vaisseaux dont se composait l'expédition, un seul, le San-Benito, arriva à sa destination; et par bonheur c'était celui que montait Camoëns. Les trois autres périrent dans une

tempête. Deux mois après, le poète est envoyé par le vice-roi des Indes, avec quelques troupes, au secours du roi de Cochin, et il en revient presque seul. Il signale encore son courage dans une expédition contre les corsaires de la mer Rouge.

Dans toutes ces guerres, où il prend une glorieuse part, une seule chose occupe sa pensée, c'est le désir de rendre impérissable le souvenir des exploits de ses compatriotes dans l'Inde. Partout il rencontre les traces de la brillante expédition qui soumit ces vastes domaines à l'épée de quelques hardis marins, et fit d'un immense empire de l'Asie une province d'un petit royaume d'Europe. Partout la gloire de ces intrépides navigateurs qui osèrent les premiers franchir le cap des Tempêtes brille à ses yeux et enflamme son patriotisme. Sans doute d'horribles cruautés, de honteux brigandages ont souillé ces conquêtes; mais la poésie, moins sévère que l'histoire, ne voit dans les actions des hommes que ce qu'elles ont de grand et d'héroïque, et dédaigne le reste. C'est donc à la poésie que Camoëns demandera d'immortaliser la première découverte des Indes-Orientales par ses compatriotes, sous la conduite de Vasco de Gama, découverte glorieuse par ses dangers et grande par ses résultats.

Plein de cette idée, que lui importe maintenant qu'on laisse ses services sans récompense? que lui importe que, pour punir sa hardiesse à signaler les dilapidations des gouverneurs, on l'exile à Macao? Il part pour l'exil, ce n'est pas le premier qu'il subit, il part, et il emporte avec lui, comme il le dit lui-même : « Dans une main des livres, dans l'autre du fer; dans une main son

épée, dans l'autre sa plume. » Que lui importe enfin d'en être réduit, tant sa pauvreté est grande, à accepter pour vivre un chétif emploi d'administrateur des biens des morts? Qu'est-ce qu'un exil de quelques années pour le poète qui va lui devoir l'immortalité? Quelle joie, pour son cœur déchiré, de se venger d'une ingrate patrie en célébrant le plus beau de ses triomphes, de lui rapporter de l'exil un poème national, monument d'une double gloire! Cette joie, le poète la ressent dans toute sa force le jour où il s'embarque pour venir à Goa rejoindre le nouveau gouverneur, don Constantin de Bragance, son ancien ami. Qu'il marche lentement au gré de son impatience, le navire qui le ramène dans les bras de ses anciens compagnons d'armes! Enfin la terre se montre à ses regards, et, dans les transports qui l'agitent, il ne s'aperçoit pas que le vent souffle avec violence, que les vagues battent les flancs du vaisseau : la tempête qui mugit, la foudre qui gronde, rien ne l'émeut, rien ne l'effraie. Il tient son poème, il défie les vents et la mer, et c'est à peine s'il entend les cris des matelots et les craquements du navire qui se brise sur les rochers. Camoëns est précipité dans les flots : son poème à la main, il lutte contre les vagues qui menacent de l'engloutir : il parvient enfin à saisir une planche et s'y attache, s'abandonnant à la Providence, qui seule peut le sauver. La Providence le sauva, et avec lui le poème qui devait le rendre immortel.

Après seize ans d'absence, Camoëns revoit Lisbonne (1569), aussi pauvre de biens que lorsqu'il en était parti, mais riche d'un trésor qu'il préfère à tous les biens de

ce monde. Il le présente et le dédie au roi don Sébastien, qui, à peine sorti de l'enfance et ne se doutant pas du présent qu'on lui fait, le paye par une pension de quinze mille reis (moins de cent francs) qui ne suffit même pas pour donner du pain au plus grand poète du Portugal. Un jeune esclave qu'il avait ramené des Indes mendiait la nuit dans les rues de Lisbonne et rapportait à son maître l'aumône de la pitié. Camoëns, appuyé sur une béquille, allait presque tous les jours entendre la leçon de théologie qui se faisait au couvent de Santo-Domingo, et il s'asseyait parmi les écoliers qui du moins avaient pitié de ses infirmités et n'insultaient point à sa misère.

Le poète ne devait pas survivre à la gloire de sa patrie. Quand il eut appris le désastre de l'armée portugaise dans la journée d'Alcaçar-Kébir, il ne demanda plus qu'à mourir, et la mort ne tarda pas à l'exaucer. Camoëns expira à Lisbonne en 1579. Un pieux missionnaire, Frey José Indio, qui fut témoin de sa mort, a laissé cette terrible accusation contre les concitoyens du poète :

« Quelle chose plus déplorable que de voir un si grand génie si mal récompensé! Je l'ai vu mourir dans un hôpital, à Lisbonne, sans avoir un drap dont il pût se couvrir, lui qui avait triomphé dans les Indes-Orientales et qui avait fait cinq mille cinq cents lieues sur mer!... Quel puissant avertissement pour ceux qui, de jour et de nuit, se lassent à étudier sans profit, semblables à l'araignée qui ourdit sa toile pour y prendre des mouches. »

On enterra Camoëns, sans pompe et sans honneurs, dans l'église de Santa-Anna, sa paroisse; et lorsque, seize ans après sa mort, on songea à lui élever une tombe, on eut beaucoup de peine à retrouver la place où avaient été déposés ses restes : on les transporta près du chœur des religieuses franciscaines, et sur la simple pierre en marbre qui les recouvrit on grava cette inscription : — Ci-gît Louis de Camoëns, prince des poètes de son temps : il vécut pauvre et misérablement, et il mourut de même. — Le tremblement de terre de 1775 ne respecta ni l'église de Santa-Anna ni la tombe du poète. Heureusement Camoëns s'était élevé un monument plus durable que le marbre d'un tombeau.

Les Lusiades ou *les Lusitaniens* sont en quelque sorte une histoire poétique des Portugais, quoique le sujet principal soit la découverte des Indes-Orientales. Aucun poème n'a un caractère plus national que *les Lusiades*, et aucun poète ne s'est montré animé de sentiments plus patriotiques que Camoëns.

« Dans mes vers, dit-il au roi Sébastien, vous verrez briller l'amour de la patrie, non dans l'espoir d'une vile récompense, mais pour la plus belle de toutes, pour une récompense presque éternelle. Quelle gloire pour moi d'être le poète de mon pays! Écoutez, et vous verrez grandir les noms de ceux dont vous êtes le maître suprême. Écoutez, et vous jugerez s'il vaut mieux être roi du monde entier que roi d'un tel peuple. Écoutez! car vous n'entendrez point ici louer les hommes de votre pays pour des hauts faits fantastiques, vains et mensongers, comme le font les muses étrangères, qui célèbrent

des grandeurs idéales : les actions véritables de votre peuple sont si grandes qu'elles surpassent les exploits imaginaires et fabuleux des autres nations !... »

C'est bien là l'enthousiasme d'un poète qu'enflamme l'amour de la patrie. Son exaltation est naturelle, son ambition légitime ; et ce n'est point à froid qu'il s'échauffe pour le héros qu'il va chanter.

Au début du poème, Camoëns nous montre Vasco de Gama voguant avec sa flotte sur l'Océan, entre l'île de Madagascar et la côte d'Éthiopie : puis il nous transporte dans l'Olympe païen et nous fait assister au conseil des dieux. Jupiter, après avoir raconté les anciens exploits des Lusitaniens, ajoute : « Maintenant, vous le voyez, ce peuple, osant davantage, défie, sur un frêle assemblage de planches, le capricieux Océan, et, bravant la rage des aquilons, se lance à travers des voies inconnues : déjà même il possède ces parties du monde que le soleil éclaire long-temps de sa lumière, celles où il précipite sa course ; et maintenant il aspire à la domination des lieux où naît le jour. » Bacchus, qui est le dieu de l'Inde, craint d'y voir sa gloire éclipsée, et s'oppose à l'ambition des Lusitaniens ; Vénus, au contraire, veut favoriser leur entreprise, parce qu'elle sait que partout où triomphera cette belliqueuse nation la déesse de la beauté sera toujours adorée : le dieu Mars la soutient par galanterie ; et lorsque Jupiter s'est prononcé en faveur des protégés de Vénus, tous les dieux regagnent leur demeure en suivant la voie lactée.

Après cette exposition, qui fait revivre les dieux vermoulus du paganisme, nous voyons les Portugais débar-

quer à Mélinde, dont le roi leur accorde une généreuse hospitalité. Vasco, à la demande du roi, après lui avoir fait un récit poétique des annales du Portugal, lui raconte ce qui se passe en Europe et les aventures de son voyage. Ce récit renferme de grandes beautés, et entre autres le touchant épisode d'Inès de Castro, le tableau du départ de la flotte de Vasco, et l'apparition du géant des mers, qui garde le passage du cap de Bonne-Espérance. Les épopées grecques et latines n'ont pas de création plus poétique que celle du fantôme qui se montre à Vasco au moment où il franchit le cap des Tempêtes. Nous citerons ce dernier fragment, dont aucune traduction ne saurait malheureusement reproduire la riche et harmonieuse poésie :

« Déjà cinq fois le soleil avait disparu depuis que nous avions quitté ces parages, fendant les mers que jamais d'autres n'avaient parcourues ; les vents favorables soufflaient doucement : c'était pendant la nuit, nous veillions insoucieux à la proue ; tout à coup une nue qui obscurcit les airs apparaît au-dessus de nos têtes.

» Cette nue immense est tellement épaisse qu'elle jette en notre âme une invincible terreur : la mer mugit et résonne comme si elle se brisait contre quelque noir rocher. — O puissance suprême ! m'écriai-je, quelle menace divine ou quel secret prodige ce ciel et cette mer vont-ils nous révéler? car ceci paraît être quelque chose de plus qu'une tempête. —

» A peine j'achevais, que nous apparaît dans les airs un robuste, un puissant fantôme : il a un aspect difforme,

sa taille est immense, son front est chargé d'orages, sa barbe hérissée; ses yeux sont caves, et dans tout son port respirent la malveillance et la colère; sa couleur est pâle et terreuse, ses cheveux, souillés de sable, se dressent sur sa tête, ses lèvres sont noires, il a les dents jaunes.

» Telles étaient ses dimensions, je puis te le certifier, que c'était un second colosse de Rhodes, l'une des sept merveilles du monde. Il parle : sa voix formidable et mugissante paraît sortir des entrailles de l'abîme; rien qu'à le voir et à l'entendre, le frisson parcourt notre chair, les cheveux se hérissent sur nos têtes.

» Il s'écrie : — O nation plus audacieuse que toutes celles qui par de grandes choses ont étonné le monde; toi qui, au milieu d'immenses travaux, de guerres cruelles et sans nombre, ne te reposes jamais, tu brises maintenant ces limites inviolables, et tu oses naviguer sur les vastes mers confiées depuis si long-temps à ma garde, et que jamais navire étranger ou parti de ces côtes n'a sillonnées!

» Tu viens sonder les secrets cachés de la nature et de l'humide élément, secrets qu'il ne fut jamais donné à aucun mortel de pénétrer, quelles que fussent d'ailleurs sa noblesse et la grandeur de son génie. Apprends de moi, car je les connais, les maux réservés à ton audace extrême sur l'immense Océan et dans les pays que tu dois subjuguer durant une guerre terrible.

» Apprends que tous les vaisseaux qui auront la témérité d'entreprendre le voyage que tu accomplis auront pour ennemis ces parages, qu'ils seront le jouet des

vents et d'effroyables tempêtes : à la première flotte qui passera par ces mers, impatientes du joug, j'infligerai soudain un tel châtiment que le danger ne sera rien auprès des calamités qui l'auront suivi.

» Ici, si je ne me trompe, j'espère tirer pleine vengeance de qui m'a découvert, et le châtiment de votre confiance obstinée ne s'arrêtera pas là; oui, chaque année vous verrez (si c'est la vérité qui m'apparaît ici) vos navires faire naufrage et passer par de telles épreuves que le moindre des maux sera la mort.

» Selon les décrets inconnus du Très-Haut, je serai d'un héros illustre entre tous[1], d'un héros dont l'heureuse destinée aura porté la renommée jusqu'aux cieux, l'éternelle et nouvelle sépulture; ici il déposera les superbes trophées remportés sur la vaillante armée des mahométans. Avec moi, et en souvenir de leurs maux, Quiloa détruite et Mombaça le menacent.

» Un autre aussi viendra, de noble renommée, glorieux, libéral, vaillant; le cœur épris, il amènera avec lui la dame pleine de beauté que l'amour lui aura accordée par une faveur extraordinaire : un triste sort, une ténébreuse destinée les appellent dans mes parages, dont le sauvage courroux les laissera survivre à un naufrage horrible, pour qu'ils aient à supporter de plus atroces douleurs[2].

» Ils verront mourir de faim leurs enfants chéris, con-

[1] Francisco d'Almeïda, premier gouverneur des Indes.

[2] Ce passage fait allusion au naufrage de Manuel de Sepulveda et de Lianor de Sa, son épouse, dont les malheurs avaient une grande célébrité du temps de Camoëns.

çus et enfantés au milieu de tant d'amour; ils verront le Cafre féroce et avare arracher tous ses vêtements à l'épouse charmante; ils verront ses membres purs et éblouissants exposés nus à l'air, au soleil, à la froidure, après qu'elle aura long-temps foulé de ses pieds délicats une plage ardente et sablonneuse.

» Les yeux qui survivront à tant de maux, à tant d'infortunes, verront encore les deux amants rester misérablement dans la mugissante et implacable forêt : là, après avoir attendri les pierres elles-mêmes par les larmes de leur juste douleur, de leur légitime tristesse, dans les bras l'un de l'autre, ils affranchiront leurs âmes de leur belle et malheureuse prison. —

» Le monstre horrible continuait de divulguer notre destin, quand, emporté par la colère, je lui dis : — Qui es-tu, toi, dont la prodigieuse stature m'a sans doute jeté dans l'étonnement? — Tordant sa bouche, roulant ses yeux noirs, poussant un cri immense, épouvantable, il me répond d'une voix sourde et amère, comme si ma question lui avait pesé :

» — Je suis ce cap, grand et caché, que vous appelez vous autres le cap des Tempêtes; jamais ni Ptolémée, ni Pomponius, ni Strabon, ni Pline, ni enfin aucun mortel, ne m'ont connu; je termine ici la côte africaine avec mon promontoire jusqu'à ce jour inaperçu, qui s'étend vers le pôle antarctique, et s'indigne en ce moment de votre audace.

» — Je suis un des géants, fils très-redoutés de la terre, tels qu'Encelade, Égée et celui qui avait cent bras; mon nom était Adamastor, et je servis dans la guerre

tentée contre celui qui lance les foudres de Vulcain : non pas que j'entassasse montagne sur montagne ; mais, conquérant les ondes de l'Océan, j'eus le commandement de la mer, où marchait l'armée de Neptune que je cherchais.

» La passion que je ressentais pour la divine épouse de Pélée me précipita dans cette vaste entreprise ; je méprisai toutes les déesses du ciel, pour aimer seulement la princesse des eaux. Je la vis un jour sur le rivage, au milieu des filles de Nérée ; aussitôt je sentis toutes mes facultés enchaînées, et aujourd'hui même il n'est rien que je désire autant que de la posséder.

» Comme il m'était impossible de l'obtenir à cause de ma hideuse grandeur, je résolus de la conquérir par les armes : je dis mon dessein à Doris : remplie de crainte, cette nymphe lui parle alors pour moi ; mais elle, avec un sourire plein de grâces et de pudeur, lui répond : — Quelle nymphe pourrait avoir assez d'amour pour répondre à celui d'un géant ?

» Cependant, pour délivrer l'Océan et mettre fin à une telle guerre, je chercherai un moyen qui, tout en maintenant mon honneur sauf, puisse le préserver de plus de malheurs. — Telle fut la réponse que m'apporta la messagère. Moi qui ne pus découvrir cet artifice (tant est grand l'aveuglement des amants !), je sentis mon cœur s'emplir de désirs, se gonfler d'espérances.

» Déjà, grâce à mon erreur, j'avais cessé la lutte. Une nuit, comme Doris me l'avait promis, j'aperçois de loin la blanche Thétis. Comme un insensé je cours aussitôt, ouvrant les bras vers elle. Mais, ô funèbre en-

nui que je ne sais comment raconter! croyant tenir dans mes bras celle que j'aimais, je me trouvai embrasser une dure montagne couverte d'une forêt sauvage, d'arbres monstrueux; j'étais face à face avec un rocher, je l'étreignais dans mes bras, comme une beauté angélique. Je ne fus plus un homme, non, je restai muet, immobile : c'était un rocher devant un autre rocher.

» O nymphe, la plus belle des nymphes de l'Océan, puisque ma présence te déplaît, que t'en coûtait-il de me laisser mon erreur, que ce fût une montagne, un nuage, un songe, rien? Je pars de ce lieu, irrité, presque insensé de douleur et de la honte que j'y avais subie, je vais chercher un autre monde où je ne rencontre personne qui puisse rire de mon malheur ni de mes larmes.

» En ce temps, mes frères avaient déjà été vaincus, et se trouvaient réduits à la plus extrême misère; les dieux, vains de leur triomphe, en avaient, pour plus de sûreté, enseveli quelques-uns sous de hautes montagnes, et comme tout bras est impuissant contre le ciel, moi qui pleurais mes infortunes, je commençai à sentir le châtiment infligé à mon audace par le destin ennemi.

» Ma chair se changea en terre durcie; mes os en rochers; ces membres que tu vois, cette figure, s'étendirent à travers les vastes eaux; enfin, mon corps démesuré fut par les dieux transformé en ce cap lointain, et, pour plus de douleur, Thétis me baigne et m'entoure de ses ondes. —

» Il parlait ainsi : tout à coup, éclatant en sanglots désespérés, il disparut à nos yeux; le sombre nuage s'évanouit et la mer retentit au loin d'un vaste mugissement.

Moi, levant les mains vers le saint chœur des anges qui nous avait conduits si loin, je priai Dieu qu'il éloignât de nous les cruelles calamités prophétisées par Adamastor [1]. »

Nous ne suivrons pas le poète dans les différents pays où il conduit son héros. — On trouve en trop grand nombre dans *les Lusiades* des descriptions géographiques qui n'ont qu'un faible intérêt : on a hâte d'arriver au moment où le héros met à la voile pour revenir en Europe. Ici le poète semble avoir rassemblé tous les trésors de son imagination pour faire sortir du sein des ondes l'île enchantée où les nymphes des eaux s'efforcent de faire oublier leur patrie aux navigateurs portugais. « La déesse Cypris, nous dit le poète, que le père éternel avait destinée à favoriser les Portugais, et qui était déjà leur guide depuis de longues années, voulut leur procurer quelque joie au milieu des tristes mers, en récompense de la gloire qu'ils avaient déjà obtenue et des maux qu'ils avaient soufferts : elle voulut, par quelque repos, rendre des forces aux navigateurs fatigués et leur faire goûter les joies que renferme une courte vie. »

Dans les premiers chants du poème, Vasco a raconté la gloire passée des Portugais : dans le dixième et dernier chant, le poète fait prédire par une sirène la gloire à venir du Portugal, ce qui complète l'histoire de ce pays. Puis Vasco et ses compagnons se rembarquent, après avoir fait de tendres adieux à Thétis et à ses nym-

[1] Ce fragment est emprunté à la fidèle traduction de MM. Ortaire Fournier et Desaules.

phes, dont plusieurs les suivent dans leur patrie, où ils arrivent triomphants.

Ce poème est loin d'être comparable aux épopées que nous avons vues naître en Grèce et en Italie ; mais on y admire des fragments et des épisodes entiers que ne désavoueraient ni l'auteur de la Jérusalem ni même le chantre d'Énée. Le sujet est grand et les incidents ont tous un caractère épique : malheureusement ils s'enchaînent mal, et prouvent que l'imagination du poète ne se soumettait qu'avec peine aux lois de la raison et aux règles du bon sens. Les critiques ont surtout reproché à Camoëns l'extravagance du merveilleux qu'il emploie : c'est en effet le plus singulier mélange qui se soit jamais fait de la religion chrétienne et de la mythologie antique. Le Christ et la Vierge n'y paraissent que des agents des divinités du paganisme. Le poète annonce que le principal but de l'expédition portugaise est de propager la foi chrétienne et d'anéantir le culte de Mahomet ; et, dans cette entreprise religieuse, c'est Vénus qui protége les Portugais, c'est Bacchus qui leur est contraire. Jupiter, du haut de l'Olympe, prédit la chute de l'islamisme et le triomphe de l'Évangile. On voit, pendant une tempête, Vasco en prières demander à Dieu, au Christ et à la Vierge Marie, de leur accorder le même secours qu'aux Israélites, lorsqu'ils passèrent la mer Rouge ; et c'est Vénus qui leur apparaît et vient calmer les flots, que Bacchus a soulevés. Le ridicule et l'absurdité de ces inventions sont trop manifestes pour que le poète ne les ait pas reconnus lui-même : aussi, vers la fin du poème, fait-il annoncer à Vasco, par la

déesse Thétis, que toutes les divinités païennes, et elle-même la première, ne sont que des noms qui représentent les agents secrets de la Providence.

« C'est là, lui dit-elle en montrant le ciel, que résident les véritables, les glorieuses divinités; car moi, Saturne et Janus, Jupiter et Junon, nous ne sommes que des enfants de la fable, inventés par l'aveugle et humaine erreur; nous ne sommes que les auxiliaires de la poésie : enfin il n'est qu'un véritable Dieu, dont la toute-puissance commande à tout et gouverne le monde par l'entremise d'intelligences secondaires. »

Quelque soin que prenne le poète d'expliquer ainsi l'emploi des divinités de la fable dans un poème et dans un siècle tout chrétiens, il nous est impossible d'y voir autre chose qu'une malheureuse application de la fausse idée où l'on était alors de l'impossibilité de composer une épopée sans l'assistance des dieux d'Homère. On espérait ainsi sans doute s'éclairer de son génie : mais le feu sacré ne naît pas de l'imitation, quelque heureuse qu'elle soit; et le peintre qui composerait un tableau en groupant des figures prises çà et là dans les œuvres des grands maîtres pourrait bien ne faire qu'un ensemble ridicule, quoique les éléments, isolés, en fussent tous admirables.

Le Tasse avait été mieux inspiré : mettant en scène des chrétiens et des musulmans, il s'était emparé des croyances des deux peuples et en avait fait sortir tout naturellement le merveilleux de son poème; de nouvelles couleurs s'offraient ainsi à ses pinceaux pour créer de nouvelles peintures. Mais quelles ressources pouvaient

fournir à Camoëns les dieux d'Homère, auxquels personne ne croyait plus depuis des siècles? C'était une machine trop vieille et trop usée pour soutenir l'édifice d'un poème épique. Il faut voir là une des principales causes du peu de popularité des Lusiades. L'intervention des dieux de l'Olympe dans la lutte des Grecs et des Troyens imprime à l'Iliade un grand caractère et nous émeut fortement. Dans les Lusiades, au contraire, cette intervention choque notre raison et notre goût, elle nous refroidit, elle nous glace, et nous sommes tentés d'arracher du poème les pages où elle se montre. L'œuvre de Camoëns ne paraîtrait que plus grande, ainsi réduite à ce qu'elle a de vraiment digne de l'admiration des hommes.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

LEÇON I. POÉSIES CELTIQUES. 1

— II. POÉSIES SCANDINAVES. 33

— III. POÉSIES BRETONNES. 53

— IV. LITTÉRATURE ROMANE. *Langue d'Oïl*. 69

— V. LITTÉRATURE ROMANE. *Langue d'Oc*. 105

— VI. LITTÉRATURE LATINE EN FRANCE, au moyen âge. *Abailard, Héloïse, saint Bernard, Gerson*. 131

— VII. LITTÉRATURE FRANÇAISE; treizième et quatorzième siècles. *Romans allégoriques, fabliaux, apologues, mystères* 149

— VIII. LITTÉRATURE FRANÇAISE; treizième et quatorzième siècles. *Ville-Hardouin, Joinville, Froissart, Christine de Pisan* 187

— IX. LITTÉRATURE FRANÇAISE; quinzième siècle. *Alain Chartier, Charles d'Orléans, François Villon, Olivier Basselin, Philippe de Comines* . . . 217

— X. LITTÉRATURE ALLEMANDE, du treizième au seizième siècle. *Les Niebelungen; poésies de Hans-Sachs*. 251

— XI. LITTÉRATURE ESPAGNOLE; douzième siècle. *Poëme et romances du Cid*. 273

Leçon XII. Littérature italienne ; quatorzième siècle. *Dante* 291

— XIII. Littérature italienne : quatorzième siècle. *Pétrarque, Boccace*. 329

— XIV. Littérature française ; seizième siècle. *La reine de Navarre, Bonaventure Despériers, Jean Marot, Clément Marot, Rabelais, etc.* 355

— XV. Littérature française ; seizième siècle. *Amyot, Montaigne, Brantôme, Ronsard, Jodelle, etc.* 389

— XVI. Littérature italienne ; seizième siècle. *Michel-Ange, l'Arioste, le Tasse*. 425

— XVII. Littérature portugaise ; seizième siècle. *Miranda, Ferreira, Camoëns*. 465

FIN DE LA TABLE.

PN
703
M45
1848
T.1
c.1
ROBA